





34-2

106 vol

REVUE
DE PARIS.



REVUE
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES
DE LA REVUE PARISIENNE.

—
TOME NEUVIÈME.

—
SEPTEMBRE 1840.
—

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—
1840

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

DU

RECENSEMENT DES PAUVRES

ET

DES INSTRUCTIONS DE M. DE RÉMUSAT.

Un grand nombre de personnes ont les instincts de la politique ; peu de gens en ont la science. Il n'est donc pas rare de trouver des hommes qui sentent vaguement les vices de notre organisation, mais il est rare d'en trouver qui se rendent fidèlement compte des moyens pratiques de les détruire. Deux espèces d'esprits abordent en général les questions de réforme, ceux qui touchent à tout pour faire une petite chose, et ceux qui n'osent toucher à rien pour en faire une grande ; les uns et les autres se tenant également hors des limites de ce qu'il faut craindre et de ce qu'il faut tenter.

Les hommes qui se sont laissés aller à la dérive des utopies de Saint-Simon et de Fourier bouleversaient la face du monde, en vue de résultats médiocres. S'agissait-il, pour les premiers, d'établir un peu mieux l'équilibre dans les produits du travail ou, pour les seconds, de réduire les pertes d'efforts et de valeurs qui résultent de la vie isolée ? Ils étaient conduits, par cette idée, à construire une théorie financière, par celle-ci à construire une théorie morale, par celle-ci à construire une théorie

politique, par celle-ci à construire une théorie religieuse, si bien que, de proche en proche, de déduction en déduction, ils finissaient par déranger Dieu sur son trône, lorsqu'il lui arrivait de faire saillie sur la ligne droite de leurs systèmes.

Les hommes qui se sont enrôlés dans cette philanthropie pleurnicheuse du XVIII^e siècle, et qui ont entrepris de guérir les plaies humaines avec des bouillons économiques et des gros sous, ne voudraient pas, pour rien au monde, examiner seulement si telles et telles institutions, qu'ils étayaient et qu'ils récrépissaient, n'auraient pas besoin de quelque grosse réparation qui exigeât qu'on les jetât par terre. S'agit-il des voleurs qui encombrant les prisons? Au lieu de s'enquérir des causes qui les produisent, ils s'occupent uniquement de moraliser ceux qui sont produits, puisant, comme les Danaïdes, avec un seau percé, dans la mare au crime, laquelle, de cette façon, ne s'épuisera jamais.

Les premiers entreprenaient donc les réformes avec exagération, les seconds les entreprenaient avec pusillanimité; les uns et les autres manquaient et manquent leur but; car rien ne ressemble au trop comme le trop peu.

Le tort de ces deux espèces de réformateurs provient de la même cause, le manque de notions positives sur les éléments constitutifs dont se composent les sociétés. Ils font les uns et les autres de l'idéologie, les uns en grand, les autres en petit. Le saint-simonien et le fouriériste opéraient dans les espaces d'un panthéisme infini; les philanthropes opèrent dans la petite sphère du sentimentalisme athée du XVIII^e siècle. Les uns et les autres se passent de l'étude des réalités sociales, quoique les premiers se soient donnés pour des géomètres, et quoique les seconds ne se présentent qu'avec de grosses statistiques.

Ces deux espèces de réformateurs, qui sont deux vrais fléaux pour la France, appartiennent par leur âge et par leur éducation aux cinquante dernières années qui viennent de s'écouler, époque aride pour la science politique, parce qu'on y a négligé l'étude de l'histoire et des lois, et qu'on s'y est livré surtout à l'étude de la philosophie et des mathématiques, deux choses moins positives qu'on ne croit. Le philosophe abstrait la matière, pour ne voir que des idées; le géomètre abstrait les corps, pour ne voir que les points et les lignes; ce qui fait que les philoso-

phes et les mathématiciens sont surtout des rêveurs , tandis que la politique a besoin d'observateurs et de praticiens. On citerait peu de folies humaines qui n'aient eu pour prôneurs un philosophe et un géomètre ; et il est à remarquer que les principaux disciples de l'extravagance saint-simonienne et de l'extravagance fouriériste sortaient de l'école polytechnique , tandis que les deux plus grands hommes d'État de notre temps sont deux historiens.

Le caractère général de la politique française depuis qu'elle s'élabore au moyen du gouvernement représentatif , et qu'elle reproduit par conséquent les opinions courantes et les sentiments en crédit parmi le public , est donc de se jeter d'ordinaire dans une double exagération , exagération de hardiesse , exagération de timidité ; la première , par le fait de quelques utopistes , d'autant plus ardents à courir après les théories , qu'ils sont en dehors de la pratique des affaires ; la seconde , par le fait de la génération élevée à l'école du XVIII^e siècle , qui est en possession , par son âge , de tous les abords du gouvernement , et qui voit les lois de la politique , non point par le côté positif de la tradition et de la science historique , mais par le côté sentimental et faussement philanthropique de la morale athée des encyclopédistes.

Ainsi , depuis qu'on s'occupe de préparer une loi sur la réforme des prisons , l'idée n'est pas venue à ceux qui l'ont provoquée de chercher quelles causes peuvent produire les classes dangereuses dans les sociétés , et quelles causes les y perpétuent ; s'il y a jamais eu parmi les peuples telle organisation qui prévint la formation de ces classes , et s'il ne pourrait pas y en avoir dans l'avenir qui les détruisissent. Les instigateurs de cette loi ne se sont occupés ni de la société dans le passé , ni de l'organisation des peuples dans l'avenir ; ils n'ont agi au nom d'aucune inspiration politique , ils sont allés dans les prisons , ils ont observé que les criminels emprisonnés manquaient des commodités de la vie , que les voleurs avaient la soupe mal préparée , que les incendiaires avaient du carreau dans leurs chambres , que les assassins n'étaient pas régulièrement visités par le docteur ; que les geôliers manquaient parfois d'égard et de considération envers la haute et la basse pègre ; et alors , mus et dominés par les sentiments qui attendrissent autrefois leur

enfance aux représentations de *l'Honnête criminel*, ils se sont mis à préparer et à réclamer une loi, non point pour protéger la société contre les malfaiteurs, mais pour protéger les malfaiteurs contre la société.

Ainsi encore, depuis qu'il est question d'affranchir les esclaves de nos colonies, ceux qui poursuivent leur émancipation ne se sont pas demandé si les garanties de bien-être matériel et d'élévation morale seront plus considérables et plus certaines pour les nègres après qu'avant leur affranchissement; ils n'ont pas été curieux d'apprendre ce qu'était aujourd'hui ce régime auquel on veut soustraire les esclaves, comme à une effroyable calamité; de savoir jusqu'à quel point il ne serait pas possible de donner aux nègres les droits civils qu'ils n'ont pas, sans leur ôter le bien-être qu'ils ont; et d'examiner si la société coloniale, dont la constitution empêche la formation des classes dangereuses et du paupérisme, ne pourrait pas et ne devrait pas être conservée dans ses parties importantes. Les philanthropes ne se sont préoccupés non plus en ceci ni de lois, ni d'organisation sociale, ni de science politique: considérant seulement l'esclavage dans sa définition, sans l'étudier dans sa réalité, ils se sont érigés en chevaliers errants de la morale, et en vengeurs de torts dont la plupart, et les plus essentiels, Dieu merci, n'existent pas.

Ainsi enfin, lorsque l'attention publique s'est portée vers la mendicité, on ne s'est pas enquis des causes qui la produisaient et qui l'entretenaient; on s'est borné à la défendre en quelques lieux, ce qui revient à une dérision ridicule, parce qu'il est absurde de faire des lois ordonnant aux gens de n'avoir ni faim, ni froid; en d'autres lieux, on l'a secourue avec des aumônes organisées, ce qui revient à une duperie, parce que satisfaire au dénuement des pauvres, plutôt que de remédier aux vices sociaux qui l'amènent, c'est consommer en pure perte une partie des richesses publiques et individuelles.

Donc, les hommes d'utopie se sont tenus dans des plans de réforme universelle, impossibles et d'ailleurs sans fondement raisonnable; et les hommes de gouvernement se tiennent dans un système de ravaudage et de replâtrage, qui régularise le mal au lieu de le guérir. Il a manqué aux uns un peu de pratique, et aux autres il manque un peu de théorie.

Nous ne savons pas ce qui arrivera des ordres transmis par M. de Rémusat à tous les préfets du royaume, pour dresser le bilan des misères nationales; mais on peut dire que c'est là le premier pas qui ait été fait sérieusement dans l'étude de cette grande question du paupérisme. Il faut savoir d'abord sur quoi on opère, avant d'opérer.

Après cela, quelque intelligence et quelque élévation d'esprit que nous sachions à M. le ministre de l'intérieur, nous ignorons jusqu'à quel point il a fait une étude spéciale de la question du paupérisme, et sur quelle base sont rédigées les instructions données aux préfets, pour faire le relevé des pauvres du royaume. Ce détail n'est pas en effet d'une médiocre importance, car le nombre des pauvres sera d'une utilité secondaire, s'il n'indique pas en même temps les diverses causes auxquelles le paupérisme peut être rapporté.

Nous avons parcouru beaucoup de livres écrits sur cette matière, et nous les avons tous trouvés, au sujet de l'origine du paupérisme, dans un vague désolant. Lorsque les moralistes, les économistes et les philanthropes vous ont dit qu'il y a toujours en des riches et des pauvres, et qu'il y en aura toujours, parce qu'il est dans la nature humaine que les hommes soient plus ou moins laborieux et plus ou moins économes, ils s'imaginent que la matière est épuisée et qu'il n'y a plus rien à ajouter. Il faut bien songer cependant qu'une question ne se résout que lorsqu'elle a été posée, et que, si l'on ne vient pas à bout de connaître la cause qui produit les pauvres, on ne les détruira jamais. C'est une niaiserie d'aller dire que le paupérisme est une loi de la nature humaine, car alors, il ne faudrait pas plus s'en occuper qu'il ne faut s'occuper de rendre grands ceux qui sont petits, et de rendre bruns ceux qui naissent blonds.

Le paupérisme est une maladie propre à de certaines organisations sociales, et la preuve, c'est qu'il y a des organisations avec lesquelles les mendiants n'existent pas et ne peuvent pas exister, et qu'il y en a d'autres avec lesquelles les mendiants acquièrent un développement effroyable. Ainsi, les sociétés à esclavage n'ont pas de mendiants, par la raison que tout le monde y entretient comme maître, ou y est entretenu comme esclave. Pendant plus de onze cents ans de durée, la société romaine

avait produit si peu de mendiants, que le premier hôpital pour les pauvres qu'on ait jamais vu à Rome fut bâti par sainte Fabiola, vers l'an 550, et que les premiers qu'érigea le gouvernement datent du règne de Théodose le Jeune, plus de soixante ans plus tard. L'antiquité grecque et l'antiquité romaine ne furent donc pas tourmentées du paupérisme, puisqu'elles n'eurent jamais besoin de bâtir un seul hôpital. Cela prouve que le paupérisme ne tient pas au vice de la nature humaine, puisque d'aussi grands peuples que les Grecs et les Romains ne le connurent véritablement pas.

D'ailleurs, n'est-il pas évident que l'exubérance des pauvres doit dépendre de quelque circonstance particulière résultant des lois d'un pays, puisque, dans le royaume-uni, l'Irlande, qui est catholique, qui est paisible, qui est laborieuse, qui est morale, succombe sous le paupérisme, tandis que l'Écosse n'en souffre pas? La nature humaine est pourtant la même à Édinbourg qu'à Dublin; elle ne produit donc pas le paupérisme d'un côté, parce qu'elle le produirait également de l'autre.

Non, il ne faut pas croire que le paupérisme ne soit pas un fait précis, découlant de causes précises; et parce que les philanthropes n'ont pas su les apercevoir, il serait inexact de conclure qu'elles n'existent pas. En général, les économistes ne sont pas de très-habiles historiens, et c'est précisément parce qu'ils ne voient pas clair dans les origines et dans les éléments de leurs problèmes, qu'ils ne voient pas clair non plus dans leurs solutions.

Le paupérisme est un fait, qui a ses causes. Il s'agit de les trouver. Tant qu'on ne les aura pas découvertes, on ne pourra pas s'occuper de les détruire; et tant qu'on ne les aura pas détruites, le paupérisme ne cessera pas d'exister. L'aumône entretient les mendiants; or, il ne s'agit pas de les entretenir, mais de les prévenir.

Or, est-il possible de faire qu'il n'y ait pas de mendiants? — On ne pourra bien répondre à cette question que lorsqu'on aura cherché et trouvé les causes du paupérisme. Il serait donc de la plus haute importance d'adresser aux préfets, chargé du recensement général des pauvres, des instructions qui les aidassent à distribuer les mendiants en diverses catégories, selon les diverses causes qui ont produit ou entretenu leur pauvreté.

Il y a une cause générale qui a produit le premier fonds dont se compose la masse des mendiants européens ; cette cause , c'est l'émancipation des esclaves. Nous avons déjà vu que sous l'empire des lois grecques et romaines, qui consacraient l'esclavage, les émancipations s'étaient faites avec tant de prudence qu'en onze siècles les pauvres n'avaient pas été assez nombreux pour qu'il eût été nécessaire de bâtir un hôpital à Rome ; et l'on n'en trouverait pas un seul dans toute l'histoire grecque, depuis le roi Codrus jusqu'au milieu du iv^e siècle. C'était fort simple, en effet ; le régime de l'esclavage, considéré seulement au point de vue de l'association, avait ce double résultat, de soumettre l'ouvrier à l'action dirigeante du maître, et de prélever les frais de son entretien sur les produits du travail. L'ouvrier esclave ne pouvait donc jamais être mendiant, puisqu'à supposer qu'il ne pût pas vivre à ses dépens, il vivait alors aux dépens du maître. Aussi n'y avait-il pas d'hôpital ou de refuge pour les pauvres, parce qu'il n'y avait pas de pauvres ; les ouvriers malades étaient traités dans les infirmeries de leurs maîtres, comme des membres de la famille qu'ils étaient réellement.

La société des colonies fondées par les Européens en Amérique, a présenté longtemps le même caractère. Cette société n'avait pas de mendiants, par la raison que les esclaves étaient nourris et entretenus par les colons. Aussi n'y avait-il pas d'abord d'hôpital et d'aumônes publiquement instituées. C'est la mise en liberté successive d'un grand nombre d'esclaves qui a créé le paupérisme aux colonies ; et l'émancipation, même la plus sagement faite, aura pour résultat logique et nécessaire de faire de chacune d'elles autant d'Irlandes, ce qui est une perspective peu flatteuse pour la science politique et économique de notre temps.

Il faut donc partir de ce principe, quand on s'occupe du paupérisme, qu'il est inconnu dans les sociétés à esclaves, et qu'il appartient en propre aux sociétés libres ; ce qui amène à conclure nécessairement qu'il est le produit de l'émancipation.

Ce ne serait pas la marque d'un esprit bien réfléchi d'aller dire que le paupérisme se rencontre aussi bien dans les pays à esclaves que dans les pays libres, et de citer en exemple les so-

ciétés anciennes elles-mêmes, dans lesquelles les pauvres n'étaient pas inconnus, pas même rares. Les sociétés à esclaves, même les plus anciennes qui se retrouvent dans l'histoire, se montrent toujours déjà entamées par les émancipations, de telle sorte que les esclaves affranchis, même en petit nombre, ne peuvent pas résister tous aux difficultés de la vie libre et isolée, et que certains d'entre eux, les plus faibles, les plus imprévoyants ou les plus paresseux, deviennent mendiants. C'est ainsi que même sous les gouvernements grecs, et sous le gouvernement romain, il exista sans nul doute un certain nombre de pauvres. Même, ces périodes, durant lesquelles les sociétés sont sorties de l'esclavage pur, sans être encore arrivées à la liberté pure, sont les plus difficiles pour les mendiants, parce qu'on n'a pas encore pris les précautions qu'impose un paupérisme amplement développé. Cent mille pauvres, dans un pays, y souffrent moins qu'un seul, parce que lorsqu'il y en a cent mille, on s'en occupe, et que lorsqu'il n'y en a qu'un, on le néglige. Il est donc vrai qu'il y a des mendiants même dans les sociétés à esclaves, mais il y en a moins que dans les sociétés libres, et leur nombre y est en raison du nombre des esclaves qui ont été mis en liberté; ce qui confirme, à loin de l'attaquer, ce grand principe historique, que le paupérisme a pour cause première l'émancipation des esclaves du monde ancien.

Ce n'est pas tout que d'avoir signalé la cause première du paupérisme, si cette cause ne met pas en même temps sur la voie qui mène à sa guérison. Or, c'est précisément parce que l'émancipation des esclaves, telle qu'elle a été généralement pratiquée, laisse voir le vice introduit par elle dans les sociétés libres, qu'elle donne en même temps le moyen de le conjurer et de le détruire.

Émanciper purement et simplement un esclave, c'est-à-dire un homme qui ne possède rien, et le livrer à lui-même, c'est, en général, l'exposer à une misère inévitable, et cela pour plusieurs raisons faciles à saisir.

Ainsi, un homme ne vit pas seul. Dans tout pays civilisé, un homme se marie, surtout un ouvrier, qui n'a pas l'argent pour se créer des fantaisies amoureuses. Or, un homme qui se marie prend un surcroît de charges. La femme, même sans enfants,

ne produit pas ce qu'elle dépense, parce que sa faiblesse ne lui permet pas un travail continu et pénible, et qu'elle est exposée à des maladies propres à sa constitution. La femme qui a des enfants, non-seulement ne produit pas durant les plus belles années de sa vie, mais encore elle dépense constamment : enfant, à cause de son éducation ; jeune, à cause de sa maternité ; vieille, à cause de sa caducité. Le mariage, cette nécessité physique de la plupart, et cette consolation morale de tout le monde, est donc pour l'ouvrier une source de gêne et une cause de ruine ; car le mariage crée la famille, c'est-à-dire la solidarité entre le père, la mère et les enfants. Comme le travail est la seule source où l'ouvrier puise son bien-être, il faut qu'elle lui produise assez, non-seulement pour l'entretenir quand il est homme fait, mais encore pour l'élever quand il est enfant, et pour le faire reposer quand il est vieillard. Or, à supposer qu'un tiers environ de toute la vie de l'ouvrier, qui constitue la partie active et productive de son existence, suffise pour défrayer les dépenses de la vie entière, il faut bien tenir compte de la faiblesse physique, des défauts de constitution, des maladies, des chômages, des désordres accidentels qui se trouvent dans la conduite du plus raisonnable, et conclure qu'il doit y avoir, nécessairement, un très-grand nombre d'ouvriers hors d'état de produire ce qu'ils dépensent, et qui tombent, pour cette différence, à la charge de la société.

La vie libre, c'est-à-dire l'isolement, entraîne donc pour l'ouvrier la nécessité de se suffire à lui-même, et les déclamateurs n'ont jamais sérieusement approfondi les difficultés d'une société assise sur une pareille base. Lorsque l'esclavage ancien a disparu, vers le XII^e siècle, il était devenu une institution paternelle, une sorte de patronat des forts sur les faibles, qui garantissait à ceux-ci le pain, le vêtement et le gîte ; et encore, lorsqu'il s'effaça peu à peu, il fut remplacé par toutes sortes d'associations et de jurandes, qui substituaient leur protection à celle du maître. Le siècle dernier, infatué de liberté, ou plutôt de révolte, sans avoir calculé les chances de la vie protégée et de la vie libre, abolit, comme des entraves à la félicité humaine, toutes les associations industrielles et communales, qui étaient la garantie et la chartre des ouvriers, et

créa cet effroyable abandon où la concurrence actuelle les plonge.

L'isolement des classes ouvrières, c'est-à-dire l'absolue nécessité où est chacun de leurs membres de suffire à ses propres besoins et à ceux de sa famille, et l'impossibilité générale qu'il y a à ce qu'un homme gagne assez par son travail pour faire vivre sa femme enceinte, ses vieux parents et ses enfants, est donc la cause première, nécessaire, permanente, du paupérisme; ou, en d'autres termes, le paupérisme provient d'un vice dans la constitution des classes ouvrières.

Certainement, on traiterait d'extravagant celui qui voudrait que tous les apprentis du commerce, de l'industrie, des métiers et des arts, s'établissent immédiatement, ouvrirent magasin et travaillassent pour leur propre compte. On lui dirait que tout apprenti n'est pas capable de devenir maître; que tel a besoin d'être conduit, et tel autre retenu; que la prévoyance, la modération, l'habileté, nécessaires au bon résultat de la vie, ne sont pas l'apanage de tout le monde; et que le plus mauvais service qu'on pût rendre aux enfants, aux vieillards ou aux insensés, ce serait de les laisser se conduire à leur guise. Eh bien! c'est pourtant ce qui a été fait pour les classes ouvrières, qui étaient en patronat ou en corporation; on a forcé chacun de leurs membres à s'établir et à devenir chef d'atelier pour son compte, c'est-à-dire qu'on lui a enlevé la sagesse qui le guidait, l'appui qui le soutenait, la prévoyance qui le nourrissait.

Il faut donc, de quelque côté que l'on envisage la question, revenir toujours à ceci: c'est la condition, prétendue libérale, qu'on a faite aux classes ouvrières, qui a engendré le paupérisme; et le paupérisme ne pourra jamais être ni diminué, ni supprimé, qu'autant qu'on aura modifié ou détruit la cause qui l'a produit et qui l'entretient.

La conclusion à tirer de tout ceci est bien simple, et s'aperçoit au premier coup d'œil; c'est que les instructions demandées aux préfets par M. de Rémusat sont incomplètes, et que, pour bien connaître les pauvres, il faut d'abord bien connaître les ouvriers.

Certes, c'est déjà une excellente idée d'avoir voulu faire exécuter un recensement des pauvres. On saura au moins l'étendue

du mal, et on deviendra sans doute d'autant plus désireux d'en connaître la cause.

Ce serait donc une tâche digne d'un esprit jeune et élevé, comme celui de M. le ministre de l'intérieur, de mettre la main, si peu que ce soit, à ce grand problème de l'organisation du travail. Mais que faire? que faire? s'écrie-t-on. Mon Dieu! les questions sont difficiles tant qu'elles ne sont pas posées. Ni vous, ni moi, ni personne, ne sait encore ce que contient celle-là; et c'est précisément pour cela que nous demandons à M. le ministre de l'intérieur de nous en fournir les éléments, et seul il les a dans sa main.

Il n'est pas possible de s'occuper sérieusement de l'organisation du travail, sans avoir des renseignements précis sur certaines questions préparatoires et fondamentales, comme celles-ci :

— Combien y a-t-il, en France, d'ouvriers de toute profession et de chaque profession?

— Sur quels points du territoire se trouvent ces ouvriers?

— Combien de journées ces ouvriers font-ils par an et par profession?

— A quelles sommes s'élèvent les salaires généraux de ces ouvriers, et combien produisent-ils à chacun, par profession et par jour?

— Combien y a-t-il d'ouvriers mariés, combien de célibataires, et combien d'enfants les ménages ont-ils à entretenir?

— Quel est le nombre des journées que font ces ouvriers, par an et par profession?

Ces questions et quelques autres une fois bien résolues, on serait à même de constater :

— Si l'ouvrage manque aux ouvriers ou si les ouvriers manquent à l'ouvrage;

— Si les salaires gagnés sont insuffisants parce qu'ils sont trop petits, ou parce qu'ils sont mal employés;

En un mot, on verrait si la pauvreté des ouvriers est leur propre fait, ou le fait de la société; et, une fois arrivée là, la question serait aisément résolue.

Jusque-là, les hommes de désordre feront des coalitions funestes, et les hommes d'ordre des utopies inutiles.

Pour soulever le monde , Archimède avait besoin d'un point d'appui ; pour résoudre la question du paupérisme , il faut une base ; il n'y a que le gouvernement qui puisse la fournir ; car elle consiste dans une exacte connaissance de la situation des ouvriers en France.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

LES ROCHERS ⁽¹⁾.



Le recueillement dont je m'étais pénétré pour avancer dans le bois des Rochers s'y trouva hors de mise, et ne tint pas contre les mille distractions que m'y apportèrent le grincement lointain des scies, le fracas des arbres qui tombaient et les clameurs d'une multitude de voix assourdies dans la feuillée. J'avais compté sur la solitude, et je tombais dans un tumulte. La scène que j'eus bientôt sous les yeux, et qui n'était autre qu'une coupe de bois, pouvait bien à la rigueur ressembler à celles où M^{me} de Sévigné s'est représentée au milieu des arbres qu'on abat, des gens qui scient, d'autre qui font des bûches, d'autres qui chargent une charrette, et qui lui rappelaient les sujets des vieilles tapisseries où l'on peint l'hiver. Cependant, au lieu d'égayer ainsi ce tableau, je ne sais pourquoi mon imagination se plut à le rembrunir. Je voulus le comparer de préférence à ces scènes de dévastation dont M. de Sévigné fils ne ménageait pas le triste spectacle à sa mère. Chaque coup de coignée retentit à mon cœur comme autrefois au sien : j'entendis comme elle les plaintes de ces dryades affligées, de ces vieux sylvains sans asile ; je vis s'envoler « les anciens corbeaux établis depuis des siècles dans l'horreur de ces bois, et les chonettes étonnées de la lumière, qui gardaient un silence plus lugubre que leurs cris. »

De vastes clairières, récemment pratiquées par la hache dans l'épaisseur des futaies, étaient couvertes de huttes habitées par les familles des bûcherons. Ce village nomade, que les travail-

(1) Voyez tome VIII, page 296.

leurs retrouvaient sur leurs pas à la fin de chaque journée, témoignait de leur ingénieux acharnement dans l'œuvre de destruction; il leur semblait plus court de camper sur le champ de bataille même. J'eus bien de la peine à ne pas me figurer que je voyais là les quatre mille hommes de guerre de MM. de Forbin et de Vins, qui avaient fait pendant si longtemps l'effroi de M^{me} de Sévigné; il ne fallut rien moins que la vue du château pour me distraire de ce tableau de désolation.

Le chemin par lequel j'arrivais passe devant la façade du château, longe le mur et le fossé de ses grands parterres en terrasse, et aboutit à une cour immense formée à gauche par la chapelle, la porte en fer et l'aile principale, au fond par l'autre aile, à droite par les écuries et par les communs. Ce fossé et ce petit mur me réjouirent l'œil, je l'avoue, car ils me prouvèrent que M. de Sévigné fils avait au moins exécuté quelqu'un des projets de sa vie. Il y avait là, d'ailleurs, dans une niche, une bonne Vierge bretonne, vêtue de riches couleurs, et si bien ombragée par deux branches de roses trémières sortant d'une gargouille, qu'on aurait aimé ce mur rien que pour ce coup d'œil.

Le château, flanqué de cinq ou six tourelles inégales dont les toits élancés corrigent son aspect massif, s'élève sur une plateforme au milieu d'un paysage dont l'étroit horizon est borné en tous sens par des ondulations de forêts. Du reste, ce paysage et ce château expliquent à merveille la vie que M^{me} de Sévigné s'était faite à leur image. Le château est gris, froid, sobre de sculptures et d'ornements parasites; le paysage est calme, uni, monotone; point de montagnes escarpées, de précipices abruptes; point de vallées lascives, de plaines dorées, de rivières argentées dans le lointain; point de ces beautés souriantes ou terribles qui sont comme un appel des passions de la nature aux passions humaines; point de ces démons aux formes décevantes qui troublent la méditation de l'anachorète dans le désert; rien qui parle à l'imagination, cette folle. Tout s'efface au contraire pour laisser à la raison la plénitude de sa liberté et de son arbitre. La mélancolie est le seul égarement que la pensée y ait à craindre. En un mot, j'aurai tout dit : C'est une solitude janséniste; il y a du reflet de Port-Royal aux Rochers.

J'avais mis pied à terre et vu apparaître une habitante du

château. Si vous n'avez point oublié à quel lyrisme d'illusions je m'étais abandonné en route, vous concevrez sans peine qu'à mon arrivée je n'aie pas cessé brusquement de vivre en arrière, et que, rattaché au passé par tant de souvenirs, j'aie pu décorer du nom d'un personnage historique l'innocente créature qui se présenta la première à mes yeux. Un gentilhomme d'un sens et d'un esprit immortels, le grand hidalgo de la Manche, a bien transfiguré une paysanne en infante de Toboso. Je me bornai, moi, chétif, à prendre la servante qui me parlait pour l'aimable *Jacquine*, vous savez ! cette *Jacquine* qui se cassa le bras en batifolant avec le laquais de M. de Coulanges.

Pendant qu'elle s'en allait, ma carte à la main, solliciter pour moi l'autorisation d'être introduit dans le château, j'employai mon temps à me dépeindre la condition fâcheuse à laquelle M^{me} de Sévigné a réduit à jamais tous les habitants des Rochers et les inconvénients de l'existence à laquelle sont condamnés en général tous les propriétaires de châteaux célèbres. Pour eux, en effet, la liberté d'aller, de venir, de s'asseoir, de se promener, sans application, sans gêne, tantôt en plein air, tantôt dans le salon, tous ces droits imprescriptibles de la vie de campagne restent toujours inconnus. A toutes les heures du jour, ils voient entrer par leur grille d'honneur, monter à leur perron, frapper à leur porte des gens qui ne se soucient pas d'eux, qui ne s'enquièreent pas de leur bon plaisir, et qui viennent chez eux rendre visite à une mémoire, à une ombre. Ces gens s'asseyent dans tous les fauteuils de leurs appartements, salissent les parquets, analysent le mobilier avec une curiosité dédaigneuse, déshonorent de leurs railleries les plus pieuses reliques de la vie intérieure, regardent où en sont la tapisserie, le livre et l'aquarelle entamés, et puis se répandent en conquérants dans les parterres et dans le parc, aspirent le plus doux parfum des fleurs favorites, jouissent des plus beaux rayons de soleil, des meilleurs points de vue, critiquent sans pitié les distributions nouvelles; et bienheureux les maîtres de ces résidences enchantées, lorsque, coudoyés dans leurs propres allées par leurs hôtes, ils ne les entendent pas s'indigner éloquentement contre leur vandalisme et leur incurie.

Je compris parfaitement que les victimes de cette tyrannie aspirassent quelquefois à s'y soustraire, et je tremblai d'être

arrivé dans un moment où elles voulussent exercer des représailles. Je songeai aussi qu'alors même se décidait la question de mon admission, et que deux yeux cachés dans les plis de quelque rideau confrontaient sans doute le nom fort inconnu qu'ils venaient de lire avec mon extérieur de voyage, assez peu recommandable. Cette pensée me jeta dans un véritable malaise et me décontenança tout à fait; heureusement je me tirai d'affaire par une gaucherie : c'est une excellente ressource qui ne m'a jamais manqué, et je sortis de ma poche, aussi naturellement que possible, le *Guide des Voyageurs*, où je lus que « le château des Rochers s'élève avec noblesse, même avec une sorte de grace, *malgré sa gothicité.* » Ce *malgré* ne semblerait-il pas, en matière d'art, un texte aussi riche d'argumentation que le fut certain *quoique* de la langue politique? Eh bien! dans mon trouble, je faillis ne pas le relever, non plus qu'un autre témoignage des mêmes prédilections de la part du *Guide*, qui louait fort le château d'être *rajeuni par un crépi neuf.*

Vous accueillerez comme il vous plaira cette esthétique amoureuse des crépis neufs qui rajeunissent, et impartiale au point de reconnaître aux monuments une sorte de grâce, — malgré leur gothicité. Pour moi, je n'ose plus me prononcer depuis que j'ai lu, mais lu! dans l'église de Carentan, à l'endroit le plus apparent de la nef, l'inscription suivante : « Cette église a été entièrement badigeonnée par Colet en l'an 1854. »

Jacquine était enfin revenue avec la permission de me faire entrer, et je traversais à sa suite de grandes pièces qui mènent à la chambre de M^{me} de Sévigné. Vous n'attendez pas de moi une peinture d'intérieur en forme d'inventaire, pour laquelle je me sentirais peu de goût, et je ne voudrais pas donner un si prompt démenti aux engagements de discrétion que j'ai tacitement contractés tout à l'heure. Il faut pourtant que vous en passiez par deux haltes que je me permis. N'allez pas craindre, pour un regard jeté de côté, d'être changée en statue de sel, madame, comme la femme de Loth, ou bien en pierre noire, monsieur, comme les princes Bahuan et Purviz, frères de la princesse Parizade.

La première de mes distractions, ce fut un chapeau de femme qui la causa : un petit chapeau bien simple, en paille cousue, doublé de soie bleue, avec la passe étroite, et sur laquelle se

croisaient les deux brides. En voilà bien long pour un chapeau, pensez-vous? Mais songez aux circonstances, songez à tout. Depuis quelques jours je n'en avais pas vu, je n'avais eu affaire qu'à des châteaux et à leurs concierges, qu'à des visages de grandes routes, qu'à des poussières visibles, *visible darkness*, et maintenant j'étais dans le château de M^{me} de Sévigné; j'avais là, devant moi, un petit chapeau jeté sur une chaise de l'air le plus naturel du monde, et si frais, si coquet, si gracieux qu'il ne pouvait pas faire autrement que d'être à une jolie femme. Songez encore que ce chapeau est le seul être animé que j'aie aperçu non-seulement dans le salon, mais dans tout le château des Rochers, et vous vous étonnerez moins du charme mystérieux qu'il garde encore dans mes souvenirs.

Cependant Jacqueline avait ouvert plusieurs portes, m'avait fait passer au pied d'un bel escalier de granit en forme de vis, qui a pour caisse la tour principale ou le donjon du château; elle me laissa un instant sur le seuil d'une vaste cuisine, où je ne vis qu'une chose; mais, s'il vous plaît, quelle chose! une cafetière sur une table! une cafetière dans l'exercice de ses fonctions! aux Rochers! et cent quarante ans après la mort de M^{me} de Sévigné, et je ne sais combien de temps après son fameux jugement: *Racine passera comme le café!* Je voyais là une cafetière, et le matin même j'avais lu dans un journal de l'Ille-et-Vilaine que la dernière recette d'*Andromaque* à Paris s'était élevée au chiffre oriental et fabuleux de 6,000 francs! C'était bien de quoi justifier le nouveau ravissement où je m'égarai.

On a fait un fort grand crime à M^{me} de Sévigné de l'erreur de sa double appréciation. On a eu, selon moi, grand tort. Racine et le café étaient, en effet, deux questions qui s'agitaient de son temps, et, sans trancher l'une ni l'autre, elle a bien pu émettre sur chacune d'elles une opinion rigoureuse qui n'était pas son dernier mot. Je me fais fort de le prouver.

Et d'abord faisons justice de la question hygiénique, la question littéraire aura son tour. Où a-t-on vu que M^{me} de Sévigné ait prononcé sur le café un anathème irrévocable? Ses lettres n'en témoignent rien; elles établissent seulement le fait d'une rivalité perpétuelle entre le café et le chocolat dans les préférences de la marquise. Il est certain que cette lutte eut pour

chacun des deux rivaux ses chances et ses alternatives. Ils passèrent tour à tour par de bonnes et de mauvaises fortunes ; ils combattirent l'un et l'autre les jours de faveur et les jours de disgrâce ; mais nul ne peut dire que le café ait été sacrifié dans ce combat, où il n'eut pas de si rudes assauts à supporter que son adversaire.

Écoutez, en effet, ce que dit la marquise à M^{me} de Grignan, pendant que le chocolat se flatte de subjuguier la mère en triomphant auprès de sa fille : « Mais le chocolat, qu'en dirons-nous ? N'avez-vous point peur de vous brûler le sang ? Tous ces effets si miraculeux ne nous cacheront-ils pas quelque embrasement ? Dans l'état où vous êtes, ma chère enfant, rassurez-moi, car je crains ces mêmes effets. J'ai aimé le chocolat, comme vous savez ; il me semble qu'il m'a brûlée. » Et comme si ce n'en était pas assez pour le ruiner dans l'esprit de sa fille, elle menace M^{me} de Grignan, qui est grosse, du sort de M^{me} de Coetlogon. « La marquise de Coetlogon prit tant de chocolat, étant grosse l'année passée, qu'elle accoucha d'un petit garçon noir comme un diable, qui mourut. »

Voilà qui paraît déjà décisif, ce n'est rien encore. Je veux anéantir d'un seul mot les absurdes accusations contre le goût de M^{me} de Sévigné. Non-seulement le café n'a pas à se plaindre de la place qu'il occupa dans l'opinion de la marquise ; mais il lui doit une éternelle reconnaissance pour les bienfaits dont elle l'a comblé. Il avait des défauts, c'est elle qui l'en a corrigé ; c'est à elle qu'il doit vraiment sa vie et son immortalité ; c'est grâce à elle qu'il ne passera pas. En voici la preuve donnée par elle-même : « Nous avons ici de bon lait et de bonnes vaches ; nous sommes en fantaisie de faire bien écrémer ce bon lait et de le mêler avec du sucre et de *bon café*. Ma chère enfant, c'est une très-jolie chose, et dont je recevrai une grande consolation ce carême. Du Bois l'approuve pour la poitrine et pour le rhume. N'aimerez-vous pas ce *lait cafeté* ou ce *café laité* ? » L'autorité de ce passage n'est pas contestable, on en conviendra. Ainsi, qu'une Médisis ait introduit parmi nous la décoction des fèves de moka, il se peut ; mais c'est M^{me} de Sévigné qui a inventé le café au lait, et je ne revendique pas comme un médiocre honneur d'être le premier peut-être à lui en restituer le mérite.

Il me sera tout aussi aisé d'expliquer la question littéraire à

l'avantage de M^{me} de Sévigné. Mais on voudra bien admettre d'abord qu'il lui était permis de se tromper dans un jugement trop tôt porté, sans être pour cela plus coupable qu'une autre. M^{me} de Sévigné n'a jamais professé l'infaillibilité dans la critique; et rappelons-nous-le, en écrivant ses lettres, elle a fait de la critique, de la philosophie, de l'histoire, de la rêverie, de tout; elle a fait des chefs-d'œuvre au jour le jour, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans s'en douter. Je ne répondrais pas qu'en les écrivant elle ne songeât pas un peu à toutes ces dames qui s'envoyaient demander par leurs laquais la dernière lettre de M^{me} de Sévigné sur le mauvais faneur Picard ou sur les petites juments; mais à coup sûr elle ne prévoyait pas la postérité.

Que lui reproche-t-on, après tout? Vis-à-vis de Corneille arrivé au comble, c'est-à-dire au déclin de sa gloire, s'élevait un jeune rival, que la voix publique commençait à lui opposer. Toute cette belle et intelligente cour de Louis XIV s'était partagée entre les deux maîtres de la scène tragique. Le nouveau venu faisait vivre un peuple de héros, moins désespérants et moins surhumains que ceux de son rival. Galants, amoureux et d'une fierté tempérée par beaucoup de tendresse et de soupirs, ils ne rencontraient plus de ces sauvages Chimènes qui chérissent leur devoir autant que leur amour. Le langage qu'ils parlaient, eux et leurs princesses, avait été murmuré dans les bosquets de Versailles, entendu derrière les charmilles. C'était l'amour, rien que l'amour; vraiment le devoir n'eût pas été un fâcheux si osé que d'y mêler sa voix aigre. Le jeune roi, secrètement ravi de cette divinisation de ses faiblesses, les jeunes courtisans, tout ce qu'il y eut de jeune enfin fut pour Racine. L'heureux poète rallia encore à lui ces éternels Athéniens, qui avaient autrefois voté l'ostracisme d'Aristide, parce qu'ils s'ennuyaient de l'entendre toujours appeler le juste, et qui s'ennuyaient maintenant d'entendre toujours appeler Corneille le grand Corneille.

Je viens tout à l'heure de placer Louis XIV à la tête du parti qui, du vivant de Corneille, couronna un nouveau prince de la scène. Il faudrait bien se garder d'attribuer seulement à la reconnaissance d'un cœur flatté dans ses penchants la prédilection que le roi marqua pour le plus jeune des deux rivaux. Il y

eut sans doute bien des taches qui obscurcirent l'éclat de cette grande carrière ; mais ce n'est pas aux faiblesses de l'homme qu'on peut demander compte des actes du roi. Louis se laissa distraire par ses passions ; il ne leur permit pas de le conduire.

Quand bien même il n'aurait pas trouvé dans le prétendant qu'il fit roi tout ce qu'il fallait de génie pour justifier ses préférences, il aurait encore résisté à l'ascendant de Corneille, en cela soutenu par ce sens admirable qui lui fit rarement défaut et qui lui tint lieu de science apprise. Corneille en effet , génie fougueux, aux libres allures, mal discipliné par Aristote , Corneille qu'admirait si fort le grand Condé, devait partager la disgrâce secrète dans laquelle M. le prince fut toujours auprès du roi.

On s'est souvent étonné de la froideur que Louis XIV n'a pas cessé de témoigner à ses deux plus grands généraux , Turenne et Condé, et on a voulu l'expliquer par une jalousie mesquine, au lieu de songer à sa cause légitime et nécessaire. Ce n'était pas au vainqueur de Lens et de Rocroi, et au vainqueur de l'Alsace et du Palatinat, que Louis XIV refusait sa reconnaissance ; mais le fondateur de la monarchie absolue voyait aussi en eux les deux chefs de la Fronde. Le roi se souvenait de sa minorité vagabonde proménée dans les campagnes, et du temps où il frappait en vain à la porte des villes, du fond desquelles ses sujets traitaient avec l'Espagne et avec M. l'archiduc. Après leur soumission qu'il agréa, il ne cessa pas de surveiller leur repentir. Aussi eurent-ils part à ses grâces, jamais à sa faveur. Un dernier mot me permettra de mieux définir encore la position qu'il leur laissa : il leur pardonna toujours. Or , le poète pour lequel se passionnait encore l'admiration des héros repentants, ne pouvait pas plus qu'eux être innocent à ses yeux. Corneille resta comme eux pour Louis XIV un glorieux révolté.

En se prononçant pour Corneille , M^{me} de Sévigné ne faisait que se conserver fidèle à toutes les sympathies, à toutes les habitudes d'admiration de sa vie. Elle était en effet de la vieille cour et appartenait à une génération dont les goûts, les études ou les plaisirs, n'étaient plus ceux du jour. Les principes qu'elle avait puisés dans son éducation et au sein d'une noblesse

provinciale, fière et hautaine, qui rêvait encore d'indépendance après Richelieu, son amour du grandiose, qui lui faisait supporter jusqu'à la lecture de *Clélie* et de *Cléopâtre*, ce culte du dévouement et du sacrifice qu'elle pratiqua si admirablement comme mère, et en général cette admiration des vertus surnaturelles et des efforts démesurés, qui devait être pour elle, comme précieuse, un article de foi littéraire, enfin une foule de façons de voir et de sentir qui n'étaient plus à l'air nouveau de la cour, s'accommodaient précisément des formes et des allures du génie de Corneille, qui leur donnait satisfaction sur tous les points.

Il arriva alors à Corneille ce qui devait arriver plus tard à Louis XIV : il resta grand après *Bérénice*, après ses autres défaites, comme Louis après les batailles d'Hochstedt, de Ramillies, de Turin et d'Audenarde; il perdit du terrain sans désespérer de sa monarchie. La défense fut vive comme l'était l'attaque. Les rangs de son armée se serrèrent, et M^{me} de Sévigné fut son Villars; elle lui gagna des journées de Denain. Dans l'emportement du combat, elle ne mesura pas toujours ses coups; ce fut sur le champ de bataille de *Bajazet* qu'elle frappa les plus forts.

Il n'était bruit autour d'elle que de cette tragédie. M. de Tallard avait dit qu'elle est autant au-dessus des pièces de Corneille que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer. « Voilà ce qui s'appelle louer, ajoute M^{me} de Sévigné; il ne faut point tenir les vérités captives. » Et,

Du bruit de *Bajazet* son âme importunée

fit qu'elle voulut aller à la comédie. Elle y alla et s'y divertit si fort qu'elle y aurait souhaité sa fille comme à l'ordinaire. Elle voulut au moins lui faire juger du coup d'œil qu'elle perdait. Quelques traits y suffirent; mais on y reconnaît le crayon d'un maître. « Vous auriez vu les anges devant vous, et la Bordeaux qui était habillée en petite mignonne. M. le duc était derrière, Pomenars au-dessus, avec les laquais, son nez dans son manteau, parce que le comte de Créance le veut faire pendre, quelque résistance qu'il y fasse; tout le bel air était sur le

théâtre : le marquis de Villeroi avait un habit de bal ; le comte de Guiche ceinturé comme son esprit, tout le reste en bandits.» *Bajazet* fit pleurer la marquise. Sa *belle-fille* (la Champmêlé) lui parut la plus miraculeusement bonne comédienne qu'elle eût jamais vue, et *Bajazet* lui parut beau, mais si fort au-dessous des belles comédies de Corneille, qu'elle fut tentée de se servir du jugement de M. de Tallard en le retournant contre Racine.

Lorsque M^{me} de Grignan eût lu *Bajazet* et partagé son avis, elle ne se contenta plus. Il paraît que dans l'intervalle la querelle s'était animée. « Je voulais, dit-elle, vous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la pièce... Il y a des choses agréables, mais rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en toujours la différence; les pièces de ce dernier ont des endroits froids et faibles, et jamais il n'ira plus loin qu'*Andromaque*. *Bajazet* est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer. Racine fait des comédies pour la Champmêlé, ce n'est pas pour les siècles à venir. Si jamais il n'est plus jeune et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. Vive donc notre vieil ami Corneille! pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. *Despréaux en dit encore plus que moi*; et en un mot, c'est le bon goût, tenez-vous-y. »

Il y a là, je l'avoue, d'étranges erreurs et des prévisions téméraires que le temps a bien démenties; on les relèvera à loisir. Pour moi, je vais me mettre fort à l'écart. Je tiens pour bon le parti de M. Jourdain de ne pas aller se fourrer dans la bagarre, pour recevoir quelque coup qui lui ferait mal. Je ne me jetterai pas à l'étourdie sous les pieds de combattants qui m'écraseraient sans m'apercevoir. Mais, sous l'énorme et injuste exagération de M^{me} de Sévigné, n'est-il pas possible de retrouver les éléments d'une appréciation plus vraie? Que l'on se récrie contre le blasphème, soit; mais qu'on ne le dédaigne pas trop. Il y a toujours quelque chose de vrai au fond de l'erreur d'un esprit comme celui de M^{me} de Sévigné; et, pour avoir une fois gravement failli dans l'entraînement de la passion, est-ce à

dire qu'il faille condamner sans procès toute une intelligence qui jugeait assez bien d'ailleurs Corneille, La Fontaine, Molière, Pascal et Bossuet? Quel critique assez infailible lui jettera donc la première pierre? Et puis, qu'on y prenne garde, M^{me} de Sévigné n'est pas seule de son avis; il y a quelqu'un qui en dit encore plus qu'elle: ce quelqu'un, c'est l'arbitre du goût, c'est le législateur du Parnasse, c'est le maître-juré de l'art et de la critique, c'est Despréaux. Qu'on s'attaque à celui-là, si l'on veut; mais c'est une méchante affaire que je ne me mettrai pas sur les bras.

Tout en restant fidèle à l'engagement que j'ai pris de ne pas intervenir dans de si grandes querelles, je ne puis m'empêcher de soumettre ici une pensée qui m'est venue sur ce chapitre délicat, et par laquelle je m'explique la partialité hostile et passionnée que M^{me} de Sévigné témoigna longtemps contre Racine et contre Boileau lui-même. Je ne livre pas cette confidence sans un certain effort de courage, car elle va montrer sous un jour imprévu peut-être deux personnages pour lesquels on professe un singulier respect, à ne les voir depuis longtemps que dans la pompe de leurs œuvres et dans leurs majestueux portraits.

On sait combien fut dissipée la jeunesse de M. de Sévigné fils, et quels nombreux sujets de chagrin il donna à sa mère par ses folles dépenses, ses équipées, ses amours et ses mauvaises connaissances. Il m'en coûte de l'avouer, mais au premier rang de ces mauvaises connaissances, c'est toujours Racine et Boileau que cite la marquise. Les deux poètes jouent dans ses lettres un rôle peu conforme à la position qu'ils occupent dans le grand siècle. Je demande pardon de cette irrévérence, mais il faut se figurer, d'après M^{me} de Sévigné, l'austère Despréaux et le tendre Racine ailleurs que dans leur apothéose de Versailles. Il faut aussi voir en eux, quelque difficulté qu'on y fasse, les compagnons de fredaines du marquis Charles de Sévigné, courant avec lui les ruelles, vivant avec lui dans un pêle-mêle de Ninon et de Champmélé, de courtisane et de comédienne, soupant avec lui en divers endroits, et, qui pis est, ne payant pas leur écot! Voilà une vilaine contenance. Assurez-vous bien pourtant que je ne hasarde rien, que je ne suppose pas. En matière d'accusation aussi grave, il n'y a qu'à citer:

« Votre frère, écrit la marquise à sa fille, est à Saint-Germain, entre Ninon et une comédienne, et Despréaux sur le tout. Nous lui faisons une vie enragée. » Et ailleurs : « Qu'elle est dangereuse, cette Ninon ! Il a de plus une petite comédienne, et tous les Despréaux et les Racine, et *paye les soupers* ! Enfin, c'est une vraie diablerie. » J'imagine que vous n'en demandez pas davantage. Quant à moi, je suis trop embarrassé de mon succès pour songer à le poursuivre.

Il nous suffit de savoir que Racine et Boileau furent longtemps les plus terribles des *dragons* qui tourmentaient la marquise dans la solitude des Rochers ; qu'elle eut lieu de les considérer comme de mauvais sujets qui dérangent son fils et auxquels elle imputait ses désordres ; car il était tout ce qu'il plaisait aux autres, d'une faiblesse à faire mal au cœur, et un abîme de je ne sais pas quoi. Après cela, est-il étonnant qu'elle ait exercé sur eux sa critique avec le souvenir de ses griefs de mère de famille, et qu'elle ait gardé rancune à leur talent des torts de leur conduite ? L'aversion qu'elle leur avait vouée fut durable et reparut en plusieurs rencontres. Lorsque le roi les eut chargés d'écrire son histoire, il est curieux de voir comme elle s'en donna à cœur joie avec son cousin Bussy sur le compte des poètes historiographes qui suivent la cour, tout ébaubis, à pied, à cheval, dans la boue jusqu'aux oreilles, couchant poétiquement aux rayons de la belle maîtresse d'Endymion. Ah ! ce n'est pas à ces bourgeois qu'elle aurait confié son histoire si elle avait été le maître. Des poètes historiens ! Ces gens-là décréditent les vérités, quand il leur en échappe, et il n'y a qu'à leur prédire qu'ils tomberont bientôt, comme Nogent et l'Angeli. Vingt ans plus tard, il fallut encore l'enivrement de Saint-Cyr, la belle place d'honneur qu'elle occupait, et surtout la présence du roi, pour que M^{me} de Sévigné écoutât *Esther* avec une attention qui fut *remarquée* et de certaines louanges sourdes et *bien placées* qui n'étaient pas peut-être sous les fontanges de toutes les dames !

J'avais à cœur de consigner ici ces observations, qui tendent à expliquer comment la marquise a pu, sans crime, se permettre cette fameuse phrase : Racine passera comme le café. Il ne me reste qu'un mot à ajouter à la décharge de M^{me} de Sévigné : c'est qu'elle ne l'a jamais dite.

Vous plaiguez vivement , je n'en doute pas , l'infortunée qui m'attendait, ses clefs à la main , si vous pensez que je l'aie retenue sans propos devant une cafetière aussi longtems que je vous en ai infligé le supplice. Je ne sais ce que ma contemplation dura de temps ; mais , lorsque j'en sortis, la figure de mon guide ne me parut exprimer qu'une légère compassion ; elle put croire que je n'avais pas déjeuné.

Un instant après , j'entrais dans la chambre de M^{me} de Sévigné.

Quelque fervente que fût l'admiration qui m'avait soutenu dans le difficile accomplissement d'une entreprise dont je voyais enfin le terme et le but, le bonheur qui s'empara de moi dépassa celui que je m'étais arrangé d'avance. Un pèlerin ne s'agenouille pas avec plus de joie dans la chapelle et devant le saint de sa dévotion. Je n'avais pas soupçonné la valeur incomparable que le souvenir de la marquise donnerait à ces lieux qu'elle avait habités, à ces meubles qu'elle avait touchés, à toutes ces choses qui avaient été de son intimité. J'allais avidement de l'une à l'autre. Je suivais les formes contournées du lit, de la bergère, des fauteuils , du canapé , revêtus de simples peintures grises. Je frôlais la courtine du lit, la tenture des rideaux ; je découvris obstinément sous les housses l'étoffe de l'ameublement. Je fis, en tournant sur moi-même , le tour d'un petit cabinet pratiqué dans une tourelle, sinon dans l'épaisseur de la muraille, et qui contenait encore les menus ustensiles et les boîtes de toilette de cette *mère beauté*. Je me souviens que c'était bien simple ; du ferblanc recouvert de peinture qui imitait la laque rouge. J'allais, je venais ; du doigt , de l'œil , je touchais à tout. En vérité, nous avons beau faire les blancs et les forts, nous sommes plus nègres que nous ne pensons , et de près , de loin , il nous faut toujours en venir à l'adoration des fétiches.

L'aimable Jacquine , visiblement flattée de l'ardeur curieuse qu'elle lisait dans mes yeux, ouvrit un secrétaire, où mes regards se plongèrent avidement et dont ils eurent en un instant fouillé toute la profondeur. Elle en tira un livre revêtu de parchemin et sur lequel elle m'invita à inscrire mon nom. Je ne hais pas, à dire vrai, la coutume de ces albums, et ce n'est jamais sans plaisir que j'ai feuilleté leurs pages. Si l'on veut y chercher un reflet des impressions de tous ceux qui s'y sont inscrits, on

peut, je l'avoue, ne retirer de leur lecture que de très-médiocres fruits ; mais il y a d'autres bénéfiques plus réels qu'ils réussissent à procurer, un autre but qu'ils atteignent sans y prétendre peut-être, et dont on leur sait plus de gré. C'est, à mes yeux du moins, de réunir par les liens d'un souvenir commun tous les visiteurs qui se succèdent dans une même résidence ; c'est de créer entre eux une sorte de solidarité d'autant plus acceptée qu'elle n'entraîne après elle ni droits ni devoirs ; c'est de donner aux noms propres un lieu de rendez-vous où ceux qui sont amis se retrouvent et se saluent, et où ceux qui s'ignoraient se choisissent et se rapprochent en vertu des lois mystérieuses de la sympathie. Pour apprendre le secret de ces affinités et le charme presque magnétique qu'il y a dans ces rencontres de noms, il n'est pas nécessaire d'être monté sur le Carmel ou de s'être assis dans la cellule de l'ermite du mont Vésuve. Il suffit pour cela de sortir de chez soi et de s'effrayer de son isolement à quelques pas de sa maison, de sa famille et de ses amis.

Parmi la foule confuse qui couvrait les pages de l'album, je rencontrais parfois le nom d'un ami. Il me semblait alors que c'était lui qui allait me parler et me reconnaître. Les indifférents eux-mêmes, dans cette revue, avaient le don de me réjouir. On ne saura jamais bien tout ce qui se cache d'enfantillage et de niaiseries dans les cervelles humaines. La lecture d'un album peut cependant donner sur ce point des indications profitables. Ce qu'il y a de moins spontané dans l'esprit est apparemment le discernement et le goût. Je n'en veux pour preuve que le très-petit nombre des signatures qu'on peut lire couramment, sans se heurter contre une rime, un hémistiche ou d'autres velléités. La plupart des gens qui signent éprouvent l'invincible besoin d'accoler quelque chose à leur nom patronymique, et, ne sachant quoi mettre, ils écrivent une pensée. Vous jugez où cela entraîne. L'album des Rochers aurait donc pu à différents titres me laisser d'agréables et amusants souvenirs, si je n'avais pas fait une découverte qui me causa subitement une tout autre impression. Ce livre, avec sa reliure grossière de parchemin, avec son papier gris et le rouge jauni de sa tranche, était plus précieux que le plus riche assemblage de vélin, de moire et de velours. C'était un livre de comptes de la marquise, et on en a

fait un album ! A la suite de l'écriture de M^{me} de Sévigné , le premier venu peut lourdement épater sa griffe ; elle avait assez montré d'horreur pour les méchantes compagnies , sa vie durant ; la piété commandait bien qu'on lui en épargnât la gêne et le supplice après sa mort.

L'album une fois feuilleté , le secrétaire tout entier me fut ouvert ; je pus examiner le contenu des tiroirs et m'exalter en toute liberté devant les objets qui les garnissaient : ils avaient tous appartenu à M^{me} de Sévigné. A chaque doute que j'émettais , mon aimable Bretonne prenait soin de me rassurer sur leur précieuse origine. D'extase en extase , elle me trouva convenablement disposé à l'appréciation du joyau le plus riche de l'écrin ; et avec un mystérieux sourire qui gardait la conscience de la grâce privilégiée qu'elle m'accordait , elle tira lentement d'une place réservée quelque chose qu'elle me présenta ; ce n'était rien moins que le grand cachet de M^{me} de Sévigné. Je vous laisse à juger du désordre dans lequel me jeta sa vue. Pour un indifférent , pour un profane , il n'y avait là qu'un large disque de cuivre grossièrement gravé et adapté à un manche de buis. Pour moi , je savais que je tenais dans ma main le cachet de M^{me} de Sévigné !

En le retournant dans tous les sens , il m'arriva de vouloir distinguer quelque chose dans les gravures confuses de sa plaque. Je parvins en effet à y découvrir trois fleurs de lis penchées sur leurs tiges , avec l'exergue : *Reflorescent*. Un affreux soupçon me traversa l'esprit. Je regardai Jacquine ; mais son imperturbable sourire comptait si bien sur ma reconnaissance que je me reprochai comme une noire ingratitude de troubler sa sérénité. Je repris mon étude hiéroglyphique , et je déchiffrai successivement ces mots : Conseil civil et militaire des armées catholiques.

Assurément , le doute n'était plus possible. Cet éclair subit arrêta l'essor de mes rêves , et mon imagination retomba lourdement à terre , l'aile cassée. En d'autres moments et ailleurs , à Clisson , par exemple , où la guerre civile a fait ses ruines à côté de celles du temps , où les murailles portent encore la trace du siège et de l'incendie de 1794 , j'aurais pu m'émouvoir à la vue du cachet d'un général vendéen ou d'une junte royaliste ; il aurait été là en son lieu et m'aurait rappelé le dévouement ,

l'héroïsme, le sang prodigués. Mais aux Rochers ! mais dans la chambre de M^{me} de Sévigné ! mais dans le tiroir de son secrétaire et à la place du cachet de la marquise, à la place d'un cachet littéraire rencontrer ce cachet politique ! c'était une de ces déceptions amères qui, par leur excès même, guérissent de toutes les autres. Mes yeux se dessillèrent, et je vis ce qui m'entourait sous un nouveau jour ; ces objets merveilleux, ces meubles fées, ces beaux carrosses de Cendrillon dans lesquels j'étais allé au bal de mes illusions, redevinrent ce qu'ils étaient, des citrouilles. Le souvenir de M^{me} de Sévigné se détacha pour moi de ces rideaux, de ces tentures et de ces meubles ; je revis tout au vrai. Ces boîtes de toilette dont j'avais salué l'antiquité ne me parurent plus qu'une quincaillerie d'hier, sans race et sans histoire ; l'aiguïère où j'avais cru voir encore se plonger les belles mains de la marquise devint une cuvette achetée, à coup sûr, à la dernière foire de Vitré ou de La Guerche. Je m'assurai que je n'étais pas dans la chambre de M^{me} de Sévigné. Je traversai le cabinet vert qui est blanc ; je passai devant une collection de portraits qui avaient la prétention de représenter des contemporains ou des amis de la marquise. Chaque toile, pour qu'on s'y trompât mieux, portait le nom de son personnage. Je ne me laissai pas prendre à ce piège. Un portrait de M^{me} de Sévigné, attribué à Mignard, essaya de me séduire par la finesse de la touche et la vivacité du coloris. Je tins bon et lui refusai toute créance. Ce qui me parut plus vraisemblable, je l'avoue, et plus conforme à la tradition, ce fut le portrait de M. de Sévigné ; il tourne le dos à sa femme. Ainsi parcourus-je les différentes pièces, armé du même scepticisme, résistant à toute entreprise nouvelle faite sur ma crédulité ; indifférent à tout, je m'y efforçais du moins, mais, à dire vrai, haineux contre toute chose. Je ne songeai pas à mettre le pied dans les jardins et dans le parc. A quoi bon ? Quelle folie de m'obstiner à reconnaître la *place Madame* et la *place Coulanges*, à chercher le *mail* et le *labyrinthe*, à m'égarer dans la *solitaire*, à courir après *l'infinie* ! Qu'aurais-je appris de nouveau ? N'en savais-je pas bien assez ? n'avais-je pas trouvé le dernier mot de tout ? Conseil civil et militaire des armées catholiques ! Que me fallait-il de plus ? Cela répondait à tout, suffisait à tout, et devait dispenser du reste.

Je ne respirai que hors du château ; qu'on juge si j'avais sujet de n'y pas respirer à l'aise. En me retournant au bout de quelques pas , je ne le revis plus à sa place ; il avait disparu. Le jeune Aladin ne fut pas plus étonné ni plus satisfait que moi de se trouver subitement au milieu d'une plaine et des broussailles, au sortir du souterrain de la lampe merveilleuse qui se referma derrière lui.

Et Jacqueline ? Ne l'ai-je pas dit ? Je l'avais vue sauter bravement sur la mule de Dulcinée et se sauver au galop. Il ne resta auprès de moi qu'une paysanne qui ne me parut même pas bretonne , et qu'à son accent comme à son bonnet je jugeai Normande.

Ce n'était pas la peine , je le confesse , de m'y prendre de si loin pour en venir à douter de l'existence même du château des Rochers ; car c'est à ce doute qu'aboutit en définitive et que s'arrêta mon esprit. Je laisse à d'autres le souci de se prononcer sur cette question délicate. Pour moi , je ne m'en inquiète pas autrement. Comptez bien qu'eussé-je détruit de mon chef le château des Rochers, je ne laisse pas pour cela M^{me} de Sévigné sans asile. Otons-lui en effet, après ses Rochers, son hôtel Carnavalet, son abbaye de Livry, sa ferme du Buron ; fermons-lui les portes de Bourbilly, le manoir de ses ancêtres ; refusons-lui l'hospitalité du palais des Adhémar, à Grignan : nous le pouvons impunément ; elle n'a que faire maintenant de toutes ces demeures vieilles ou ruinées ; elle s'en est elle-même élevé d'autres impérissables : elle habite aujourd'hui ses lettres. C'est là vraiment qu'il faut l'aller voir et qu'on est sûr de la trouver ; c'est là que se conserveront le souvenir et le culte de son aimable génie. A ce compte, M^{me} de Sévigné ne manquera jamais de châteaux en France.

EDMOND LECLERC.

SALVATOR ROSA.

LA MUSIQUE.

PREMIÈRE SATIRE.

La plus légère teinture de l'histoire des sciences, des lettres et des arts en Italie, suffit pour ne pas laisser ignorer que, depuis le réveil des connaissances humaines dans cette contrée, rien n'a été aussi rare qu'un homme de talent qui se soit exclusivement occupé de la philosophie ou des sciences mathématiques et physiques, des lettres, des beaux-arts et même du commerce. La tendance encyclopédique a toujours été un des attributs du génie italien; et depuis Dante, qui, outre sa qualité de théologien-philosophe et de grand-poète, a cultivé au moins pour se distraire la peinture et la musique, jusqu'à Salvator Rosa, dont je vais parler aujourd'hui, il est peu d'hommes célèbres de cette contrée qui, bien qu'à des degrés fort inégaux, n'aient pas développé une grande diversité de talents.

Laurent le Magnifique, Giotto, Orcagna, Brunellesco, Léon-Baptiste Alberti, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Galilée, pour ne citer que les plus fameux qui brillèrent entre le grand poète de Florence et le commencement du xvii^e siècle, appuient cette assertion de mille preuves.

Quoique placé à une distance incommensurable de ces grands

hommes , cependant Salvator Rosà , peintre et graveur habile , homme d'esprit faisant des vers , comédien renommé et musicien pétulant et agréable , servira encore à fortifier la proposition que j'ai avancée.

Les talents de Salvator Rosa , sans en excepter celui de peintre , ont été , il faut bien le dire , fort exagérés de son temps et du nôtre. Toutefois , parmi les artistes du second , peut-être faudrait-il dire du troisième ordre , il a droit à une place à part , car il avait de l'invention et de la verve. Ce qui lui a manqué , c'est la mesure , c'est le goût , deux qualités de l'esprit que rien ne saurait suppléer ; pas même la vigueur du génie de Dante et de Michel-Ange. En exerçant la peinture , la poésie et la musique , Salvator Rosa , né à une époque de décadence , a trouvé assez de ressources dans la variété de ses talents pour rendre son nom célèbre , sans qu'il ait jamais pu acquérir cependant cette sûreté de goût , ce calme puissant de l'esprit , qui prennent leur source dans l'observation de la nature et l'étude approfondie de l'art , et donnent aux hommes réellement forts la volonté et les moyens de faire , comme cela est arrivé à la même époque à Nicolas Poussin , autrement et mieux que leurs contemporains.

Salvator Rosa est né en 1615 et mort en 1673. La vie de Poussin est comprise entre 1594 et 1665. Or , en comparant le temps de l'existence de ces deux hommes , qui est à peu de chose près le même , avec la différence de leur humeur , de leur esprit et de leur talent , on a peine à comprendre qu'ils aient vécu dans le même pays , sous l'influence de la même société , en face des mêmes chefs-d'œuvre , et étant voisins dans la même ville , à Rome.

Quoiqu'un peintre trahisse la nature de son caractère et les habitudes de son esprit par la composition et l'exécution de ses tableaux , il est incontestable que ses écrits , quand il en a laissé , font encore mieux connaître ses qualités et ses défauts. Tout insignifiant que soit dans son ensemble le recueil des lettres de Poussin , il jette des lumières sur les profondeurs de cette belle et grande âme , où ses plus nobles compositions ne font pas entièrement pénétrer. Quant à Salvator Rosa , il nous reste de lui six satires en vers , quelques poésies légères et des lettres. Ces divers écrits sont d'autant plus curieux que l'au-

teur, tout en y exprimant ses sentiments, ses opinions, ses fantaisies et ses passions, fait encore ressortir le goût dominant alors en musique, en poésie, en peinture, sans négliger de s'étendre sur les mœurs et les vices de son temps.

Il s'en faut bien que les satires de Salvator Rosa aient rien de la délicatesse exquise de pensée et de style qui donne tant de charme à celles de l'Arioste; cependant elles méritent d'être connues, et, sans en imposer au lecteur la traduction complète, je pense que quelques extraits parfois assez étendus présenteront de l'intérêt, tantôt par leur importance historique, tantôt par les formes âpres, bizarres, mais spirituelles, que l'auteur affectionne.

Jetons d'abord un coup d'œil rapide sur les grandes phases de la vie de notre peintre, poète, graveur, comédien, compositeur et musicien. A l'aide d'une vie très-prolixé écrite par Baldinucci (1), ami intime et admirateur passionné de Salvator Rosa, je ferai connaître les principales vicissitudes de l'existence de cet artiste singulier.

Salvator Rosa est né à Naples le 20 juin 1615, d'Antonio Rosa, arpenteur ou tabellion, et de Giulia Greca, fille de Vito Greco, peintre assez habile. Au collège, et jusqu'à son adolescence, il ne cessa de donner des preuves d'une intelligence précoce qui s'exerçait avec une égale facilité à l'étude des lettres et des arts. Pendant longtemps il dessina sans suivre les conseils d'aucun maître, et ses premières études consistaient à copier des vues des environs et de la campagne de Naples.

Antonio Rosa mourut, et l'art que son fils avait cultivé jusque là pour son plaisir, devint pour le jeune homme une ressource indispensable, lorsqu'à la mort de son père il se trouva réduit à une pauvreté absolue.

Rosa avait alors dix-sept ou dix-huit ans, et c'est à cette époque que l'on prétend qu'il parcourut les Abruzzes et la Calabre, où il aurait été pris et gardé prisonnier par des brigands. C'est

(1) Voyez le tome XIX, pages 5-95 : *Delle notizie de' professori del disegno, da Cimabue in qua*, libro 1^o del decennale 5^o della parte 1^o del secolo V^o, dal 1550 al 1540, opera di Filippo Baldinucci, edizione accresciuta dal signor Domenico Maria Manni.

à peine si on trouve dans les biographies italiens quelques mots qui indiquent ce fait, et lady Morgan elle-même, qui a écrit tout un roman sur cette prétendue circonstance de la vie de Salvator Rosa, avoue que les meilleures preuves qu'elle en ait pu trouver, sont les peintures de l'artiste, qui n'aurait jamais, dit-elle, rendu l'aspect et les mœurs des brigands de la Calabre avec tant de vérité, s'il n'avait pas eu occasion de vivre avec eux.

Libre à chacun de faire des romans sur l'histoire, mais comme en ce moment nous nous en tenons à rechercher la vérité, il est de mon devoir de dire que cette anecdote peu vraisemblable n'est nullement prouvée.

Soit donc qu'il ait fait réellement cette excursion, ou qu'il soit resté à Naples et dans les environs, le jeune Salvator Rosa dessinait de nombreux paysages, qu'il vendait pour vivre, lorsque le chevalier Lanfranco, chargé de peindre la coupole de l'église des jésuites à Naples, eut l'occasion de voir les productions du jeune artiste. Outre les louanges que Lanfranco donna à Salvator Rosa, il lui acheta quelques dessins et lui en commanda un plus grand nombre. La vanité du jeune peintre fut flattée d'un tel suffrage, et il ne manqua pas d'en profiter pour hausser le prix de ses compositions.

Pendant il sentit le besoin de recevoir les conseils de quelque peintre habile qui pût lui apprendre à manier le pinceau et à colorier. Après avoir fréquenté successivement l'atelier de deux artistes dont les noms sont peu connus aujourd'hui, Francesco Francanzano, puis Aniello Falcone, il reçut les leçons du fameux Ribera, dit *l'Espagnolet*.

En se gouvernant ainsi, Salvator Rosa avait atteint sa vingt-deuxième année (1657), lorsque impatient d'aller voir les chefs-d'œuvre des grands artistes de l'Italie, mais préoccupé avant tout de l'idée de faire connaître son talent et de donner de la célébrité à son nom, il résolut d'aller à Rome. Une occasion favorable se présenta de faire ce voyage, et il partit avec un de ses amis, jeune homme de mérite, fort amateur des arts, Mercuri, qui devint bientôt après majordome du cardinal Flavio Ghigi. A peine était-il arrivé à Rome qu'il y fut pris d'un mal qui le força de retourner presque aussitôt à Naples, où il demeura encore deux ans.

Pendant ce séjour dans sa ville natale, il parvint à sa vingt-quatrième année, et alors, en 1659, il y forma vraisemblablement des liaisons sérieuses avec des hommes qui, supportant avec peine la tyrannie des Espagnols, maîtres du royaume de Naples, firent partager au jeune peintre leurs espérances encore éloignées de révolte et d'affranchissement.

Enfin, dégoûté du spectacle de l'abaissement du peuple napolitain, et plus impatient que jamais de s'établir à Rome, il y vint et y resta sept années, pendant lesquelles il fit concourir ses talents de peintre, de poëte, de comédien et de musicien à rendre son nom fort célèbre dans cette ville. Mais quoiqu'il eût juré de ne pas remettre le pied dans sa patrie, « *serva dei servi*, » esclave des esclaves, comme il la désigne, il s'y rendit vers la fin de l'année 1646. Baldinucci, qui aurait pu nous dire bien des choses à ce sujet, ne fait même pas mention de ce voyage, bien que ce soit une des circonstances les plus importantes de la vie de Salvator Rosa.

Qu'il se soit trouvé fortuitement à Naples, ou qu'il ait été invité à s'y rendre par quelques-uns de ses compatriotes, il n'en est pas moins constant qu'il se trouva dans cette ville pendant l'été de 1647, au moment où la révolution occasionnée et conduite par Mas-Aniello, éclata. Non-seulement Salvator Rosa en fut témoin, mais il y prit part, et voici de quelle manière. Cet Aniello Falcone, ce peintre de batailles dont il avait reçu des leçons dans sa jeunesse, ayant été maltraité par quelques soldats espagnols de la garnison de Naples, et ayant vu succomber un de ses parents dans une escarmouche avec eux, nourrissait un profond désir de vengeance. Profitant du désordre général causé par l'affaire de Mas-Aniello, il forma une troupe de jeunes gens décidés, la plupart peintres, de ses amis et de ses parents, au nombre desquels il admit Salvator Rosa. Cette troupe n'eut pas de peine à faire accepter ses services à Mas-Aniello, et elle reconnut Aniello Falcone pour son capitaine. La commission dont elle fut chargée était de parcourir la ville pendant tout le jour et de mettre à mort, sans miséricorde, les soldats espagnols que l'on rencontrait. Non content de ces exploits fortuits, Aniello Falcone prenait des informations sur les maisons qui servaient de retraite aux soldats, et sans même avoir égard aux lieux protégés par le droit d'asile, lui et ses

gens y massacraient tout sans pitié. La nuit, cette troupe furibonde se rendait à la demeure de Mas-Aniello, et là, ces sicaires, peintres pour la plupart, s'empresaient d'obéir aux ordres et aux fantaisies de Mas-Aniello, qui exigeait d'eux qu'ils fissent son portrait à la lueur des lampes, pour le répandre dans la ville, et par ce moyen entretenir le peuple dans ses idées de révolte.

A peine Salvator Rosa eut-il connaissance de la fin tragique du héros de cette révolution, que, craignant d'éprouver un sort à peu près semblable, il trouva moyen de s'échapper de Naples pour rentrer à Rome, où il reprit aussitôt sa profession de peintre. Ses exploits à Naples restèrent sans doute un secret, car, profitant de la réputation qu'il s'était acquise par son talent, l'artiste se mit aussitôt en devoir de satisfaire aux nombreuses demandes qui lui furent adressées par des amateurs de Rome. Il avait alors trente-deux ans, et le nombre de tableaux mythologiques, d'histoire et de paysage, qu'il fit à cette époque, est considérable. Son mérite, la vogue dont il jouissait, non-seulement comme peintre, mais comme acteur comique, et par la lecture de ses premières satires, lui attirèrent des envieux. On n'attendait qu'une occasion propice pour le perdre, et sa verve satirique, qui s'étendit jusque sur la composition de quelques-uns de ses tableaux, la fit bientôt naître.

Il avait eu l'idée de représenter la déesse de la Fortune avec une corne d'abondance, de laquelle s'échappaient les objets les plus précieux tombant entre les oreilles et les pattes d'une foule de bêtes plus stupides et plus grossières les unes que les autres. Les plus rusés d'entre ses ennemis prétendirent reconnaître parmi ces bœufs, ces ânes et ces pores fleuris, couronnés et entourés d'or, l'élite de la société de Rome, en sorte qu'au bout de quelque temps les bêtes étaient transformées dans l'imagination de tout le monde en tel cardinal, tel évêque et tel prélat. Enfin on accusa le peintre d'avoir été effrontément au delà de toutes les pasquinades permises, *fuori delle solenissime pasquinate*, et l'affaire en vint à ce point de gravité qu'il fut question de mettre Salvator Rosa en prison jusqu'à ce qu'il eût rendu un compte satisfaisant du sens de sa peinture. On ne l'enferma pas; mais il eut quelque peine à calmer la fureur

qu'il avait excitée , même après avoir publié une apologie dans laquelle il démontrait l'innocence de sa composition.

Salvator Rosa était excessivement vaniteux et assez colère. Il ne supporta qu'avec peine une injustice qu'il ressentit plutôt comme une injure , et profitant de quelques propositions qui lui avaient été faites par la cour de Toscane , il quitta Rome brusquement et alla s'établir à Florence.

Parmi les talents accessoires de Salvator Rosa, ceux de poëte, de musicien , de comédien et d'improvisateur l'avaient puissamment servi dans sa carrière de peintre à Rome , où il s'était fait bien venir auprès des grands , des gens du monde et des littérateurs. Après avoir épuisé ces moyens de succès dans cette ville , il pensa avec raison que Florence serait un théâtre d'autant plus favorable pour lui , que ses talents y paraîtraient nouveaux , et que d'ailleurs une ville littéraire , où l'on trouvait une cour mondaine et brillante et une académie dans chaque rue , ne pouvait être qu'un lieu très-propre à développer la diversité de ses talents , à satisfaire son inextinguible vanité , et enfin à faire accroître sa fortune.

A peine établi à Florence , c'était sous le règne du grand-duc Ferdinand II , il fut accablé de travaux à faire : mythologie , histoire , batailles , marines , paysages , mascarades , enchantements nocturnes , hambochades , il peignit des sujets de toute espèce , et non content de se montrer peintre fertile en inventions et praticien habile , il lia amitié avec ce qu'il y avait d'hommes distingués dans les sciences, la littérature et les arts. Ce fut dans un palais qu'il s'établit , et là il rassembla , à jour fixé , cette compagnie de gens d'esprit devant lesquels le maître de la maison et ses amis faisaient tour à tour des lectures sérieuses ou plaisantes , improvisaient des comédies et des farces , s'occupaient de musique ou s'entretenaient de science. Il séjourna neuf ans en Toscane (1), recevant un traitement de la cour , et demeurant ordinairement à Florence , quoiqu'il ait

(1) Baldinucci , Passeri et Bellori , qui ont écrit des vies de Salvator Rosa , donnent si peu de dates et les rapportent d'une manière si confuse , qu'il est absolument impossible d'établir un ordre chronologique dans les diverses circonstances de la vie de Salvator Rosa.

passé près de trois années à Volterra, près de la famille Maffei, qui lui donnait l'hospitalité.

Pendant son séjour en Toscane, Salvator Rosa contracta à Florence une liaison avec une femme de ce pays, remarquable par sa beauté. Elle lui avait d'abord servi de modèle; mais il s'y attacha, et par la suite elle devint sa compagne constante. Cette femme, nommée Lucrezia, l'aimait beaucoup; il prit la résolution de ne pas l'abandonner, et ni l'un ni l'autre n'eurent jamais l'idée de se séparer.

Lucrezia resta donc auprès de Salvator Rosa sous le titre de gouvernante, et elle lui donna deux fils, Rosalvo, qui mourut de la peste à Naples, et Auguste, le cadet, né vers 1656, puisqu'il avait à peu près seize ans à la mort de son père, en 1675.

On ignore le motif qui lui fit quitter Florence pour retourner à Rome. Dans cette dernière ville, il peignit encore une grande quantité de tableaux, et y exécuta en gravure à l'eau forte la plupart de ses compositions philosophiques et allégoriques, si prétentieuses, si obscures, et toujours si triviales, bien que ce soient ceux de ses ouvrages d'art auxquels il ait attaché le plus d'importance. A cette même époque, il partageait ses loisirs entre la littérature et la correction de ses cinq premières satires; il continuait d'augmenter sa célébrité comme poète par la manière bizarre et piquante dont il les récitait.

Dans ses satires et dans ses lettres, Salvator Rosa se plaint fort souvent des injustices qu'il prétend qu'on lui a faites, et de ce que le sort lui a été toujours contraire. Ses nombreux succès, qui selon moi ne sont nullement en proportion raisonnable avec son mérite réel, semblent prouver le contraire. Pour me servir d'une expression italienne, ses tableaux et ses satires *firent fureur* non-seulement à Rome et à Florence, mais près de tous les princes étrangers à l'Italie, qui voulurent l'entendre et avoir des tableaux de lui. Il n'y avait pas de cajoleries que les grands ne fissent à Salvator pour être admis chez lui à entendre la lecture de ses satires. En outre, on lui accorda à Rome une faveur dont le Poussin lui-même n'a jamais joui. C'était l'usage alors de faire des expositions de tableaux au Panthéon ou Rotonde à Rome, et les propriétaires des ouvrages de maîtres morts les apportaient chaque année dans cette église pour en faire jouir le public. Salvator Rosa fut le seul des pein-

tres vivants à qui on donna la permission de suspendre ses tableaux auprès de ceux des Carrache, des Titien et des Raphaël.

Parmi toutes les doléances de ce genre, il en est une qu'il a faite avec juste raison, celle qui lui fut inspirée par l'accusation que l'on porta contre lui de n'avoir pas fait les cinq satires qu'il lisait par toute l'Italie, mais de se les être attribuées après les avoir reçues d'un ami mourant qui en était l'auteur. Cet évènement, qui jeta du trouble dans les derniers temps de sa vie, lui fit composer sa dernière satire, *l'Envie*, la plus longue de toutes, si elle n'est pas la meilleure, mais qui effectivement ne dut laisser aucun doute sur la réalité de son talent de versificateur.

Cet homme, qui, on en pourra juger par plusieurs passages de ses satires, affectait le dédain philosophique le plus austère pour toutes les faiblesses humaines, eut peur lorsqu'il vit la mort s'approcher. Il fallut tout le courage amical d'un prêtre qui lui était sincèrement attaché, pour qu'il se décidât à passer sans trop de regret de cette vie vaniteuse qu'il avait menée au repos éternel.

Tel est l'ensemble de la vie de Salvator Rosa, que j'aurai l'occasion de faire connaître plus particulièrement en citant les principaux passages de ses six satires : *la Musique*, *la Poésie*, *la Peinture*, *la Guerre*, *la Babylone* et *l'Envie*, ouvrages très-imparfaits sous le rapport de l'invention, entachés de mauvais goût, mais où l'auteur s'est peint, ainsi que son siècle, souvent avec exagération et toujours avec énergie.

Je suis l'ordre dans lequel les satires de Salvator Rosa ont toujours été publiées. Celle intitulée *la Musique* est la première. Quoique cet art et les compositeurs soient assez souvent l'objet des réflexions satiriques de notre poète, il est évident toutefois que sa colère porte principalement sur les chanteurs.

Salvator Rosa était musicien; il chantait et s'accompagnait sur les instruments; il fut même compositeur assez habile pour que Charles Burney, dans son *Histoire générale de la Musique* (1),

(1) *A general history of Music*, by Charles Burney, vol. III, pag. 165-166. London, 1789, 4 vol. in-4o.

ai donné huit ou neuf spécimens de ses cantates. Si cette distinction donne une idée avantageuse du talent réel de Salvator Rosa musicien, elle ne sera pas moins utile au lecteur pour lui faire apprécier la sincérité et l'opportunité des critiques souvent sanglantes que le poète fait des compositeurs et des chanteurs de son temps.

Depuis qu'il existe des nations civilisées chez lesquelles on a fait de la musique une science et un art, chaque génération de moralistes et de musiciens, signalant le déclin de cet art en son temps, a vanté la sainteté, l'énergie et la gravité des compositions musicales et des chanteurs du siècle précédent. Chez les Grecs ainsi que chez les Romains, ce reproche est constant de siècle en siècle, et il n'y a pas d'auteurs, si coulants qu'ils soient sur la morale, comme Horace et Martial par exemple, qui ne s'élèvent contre les fâcheux effets d'une musique tendre et trop efféminée. Du fond de leurs boudoirs, du sein des délices et même des excès, ces graves épicuriens condamnent le mode lydien et prétendent que l'on ne doit faire entendre à la jeunesse et au peuple que des hymnes sacrés, des chants moraux et de la musique sévère.

Le théâtre, chez les païens, ayant eu une origine religieuse, la question de la musique était importante, sans doute, mais elle ne s'était pas encore envenimée. Il en fut tout autrement lorsque la religion chrétienne s'établit. Le théâtre alors devint un objet d'horreur pour les fidèles, et la musique demeura tolérée sous la condition qu'elle serait mystérieuse comme les dogmes, sévère comme les mœurs. Le patron de tous les satiriques modernes qui ont condamné et qui condamnent encore de nos jours la musique mondaine, efféminée, immorale et irréligieuse, est saint Jérôme. « Que les jeunes gens, dit ce père à l'occasion du 19^e verset du 5^e chapitre de l'Épître de saint Paul aux Éphésiens, écoutent mes paroles; que ceux qui sont chargés de l'exécution de la musique dans les églises, sachent que c'est avec le cœur et non avec la voix qu'il faut élever ses chants à Dieu; que l'on ne doit pas, à l'instar des *tragédiens*, s'adoucir le gosier avec des émulsions pour faire entendre des sons et des modulations de théâtre dans une église, mais qu'il faut se former par le respect, la crainte et l'intelligence des saintes Écritures. Celui dont les œuvres sont bonnes sera toujours un

chanteur agréable à Dieu (1). » En considérant sous le point de vue de l'art l'opinion de saint Jérôme et de ceux qui l'ont adoptée, il est évident que l'on s'en serait tenu, si on l'eût suivie, au chant ambrosien, et que toute espèce d'innovation eût été rigoureusement interdite; mais, à tort ou à raison, les choses de ce monde et les arts en particulier ne peuvent être condamnés à la fixité, sous peine de tomber dans la langueur et de ne plus exercer bientôt aucun empire. C'est ce qui est arrivé dans l'Inde et en Égypte, où la sculpture, la peinture et la musique n'ont jamais pris de développement. Il n'en fut pas ainsi dans l'Europe moderne et surtout en Italie. Au système de musique que saint Ambroise avait établi à Milan, le pape saint Grégoire en substitua un autre deux cents ans après (604), dont nous ne connaissons plus que les ruines aujourd'hui. Cependant, à côté de la musique ecclésiastique, liée à un principe et à des règles invariables, se forma simultanément la musique mondaine, expression des sentiments et des passions si variés de l'homme. Des compositeurs de chansons amoureuses et galantes, en cherchant à suivre et à calquer en quelque sorte les ondulations de l'âme passionnée, trouvèrent des combinaisons, des modulations et des chants nouveaux en musique. Il est donc vrai de dire que, si l'église a conservé la tradition d'un style sévère, élevé et pur, ce sont les chants mondains et passionnés qui ont fait faire des progrès à l'art et l'ont successivement établi sur des bases scientifiques. Mais je ne dois qu'indiquer ces transformations de l'art, par lesquelles la musique a passé depuis les essais de Gui d'Arrezzo, de l'école gallo-belge, et enfin de Palestrina, jusqu'aux compositions tout à la fois savantes dans la forme et passionnées dans l'expression, que produisit le xvii^e siècle.

La plus grande révolution qui se soit opérée dans la musique moderne fut amenée par le renouvellement de l'art lyrique

(1) *Audiant hæc adolescentuli ; audiant hi quibus psallendi in ecclesiâ officium est , Deo non voce , sed corde cantandum ; nec in tragæderum modum guttur et fauces dulci medicamine collivendas , ut in ecclesiâ theatrales moduli audiantur et cantica ; sed in timore , in opere , in scientiâ scripturarum. Si bona opera habuerit , dulcis apud Deum cantor est.*

théâtral. La musique dramatique mit le plain-chant hors de cause, et fit introduire, presque aussitôt qu'elle fut connue, le chant orné, passionné et accompagné des instruments dans les chants destinés à l'église. L'opéra et l'opéra sérieux surtout, qui admet les styles les plus graves et les plus élevés avec les accents de la passion la plus vive, ruina le style ecclésiastique pur. Dès l'instant que l'opéra fut introduit en Italie, tous les maîtres de chapelle devinrent compositeurs pour le théâtre, et les chanteurs formés pour l'église furent encore ceux qui eurent le plus de succès sur la scène.

Sans dire quels furent les premiers essais de la musique dramatique sur la scène, je me bornerai à rappeler ici les époques différentes auxquelles cette nouveauté s'introduisit successivement dans les principales villes d'Italie.

En 1595, on représenta chez de riches particuliers, à Florence, *il Satiro* et la *Disperatione di Fileno*, musique d'Emilio del Cavaliere, noble romain.

L'un des fondateurs du drame musical, Claudio Monteverde, composa, vers 1600-1607, deux opéras, *Ariane* et *Orphée*, pour la cour de Mantoue.

On entendit, pour la première fois, un opéra à Venise en 1637. Ce fut l'*Andromeda*, dont les paroles sont de B. Ferrari de Reggio, et la musique de F. Manelli de Tivoli. Manelli était en outre célèbre chanteur, et joua l'un des principaux rôles dans son ouvrage.

Naples, qui s'est rendue si célèbre par son goût pour la musique ainsi que par le nombre des compositeurs célèbres à qui elle a donné naissance, Naples n'entendit pour la première fois un opéra chanté publiquement qu'en 1646. On a conservé le titre : *Amor non ha leggi*, mais on ignore les noms des compositeurs qui s'étaient mis en société pour en faire la musique.

Enfin, Rome fut la dernière à admettre un établissement public pour la musique théâtrale. Ce ne fut que vers 1652, sous le pontificat d'Urbain VIII, que l'on y représenta un opéra intitulé : *Il Ritorno d'Angelica nell' Indie*, dont on ne connaît pas les auteurs. De 1652 à 1661, plusieurs opéras furent représentés, ainsi que le précédent, dans l'intérieur du palais des ambassadeurs et d'autres grands personnages. Entre autres

ouvrages montés ainsi, on cite l'opéra de *Cléarque*, musique d'un compositeur romain nommé Tenaglia, qui travaillait habituellement pour l'église.

Mais le premier théâtre public ouvert à Rome pour représenter les opéras est celui de Tordidona, où l'on représenta *Jason*, en 1671, deux ans avant la mort de Salvator Rosa. On n'en ouvrit pas d'autre de ce genre en cette ville avant 1679, année où l'on exécuta : *Dov' è amor e pietà?* musique du fameux organiste Pasquini, dans la salle des seigneurs Capranica.

Tels furent les progrès de la représentation des drames lyriques depuis 1507 jusqu'à 1679, années entre lesquelles s'est écoulée la vie de Salvator Rosa. Porté lui-même au nombre des compositeurs de son temps, je dois compléter les renseignements qui pourront rendre sa satire de la musique plus facile à comprendre, en rappelant les noms des musiciens et chanteurs les plus célèbres de cette même époque, compositeurs ou virtuoses, avec lesquels Salvator Rosa a été en relation. Ce sont Carissimi, Cesti, Luigi, Cavalli, Legrenzi, Capellini, Pasqualini, Alessandro Scarlatti et Bandini. Quoique rien n'indique que Stradella, si fameux par ses compositions et sa manière de chanter, ait été particulièrement connu de Salvator Rosa, comme il a été son contemporain et que le talent noble, mais tendre et gracieux, de ce musicien a dû exercer sur l'art de la composition et du chant une très-grande influence, je le joins à ceux que j'ai nommés.

Maintenant que l'on sait les noms de ces compositeurs, dont les ouvrages aujourd'hui nous paraissent si lents de mouvement, si graves de style, dont les motifs et la facture seraient, selon notre goût actuel, plus convenables à des chants d'église qu'à des airs de théâtre, on va voir le jugement que Salvator Rosa porte sur eux dans sa satire :

« Une cantatrice du genre de Lysisca, dit-il, s'accompagnant de la harpe, attire plus de monde à Rome à son audience que la cloche de l'église de la Sapience. Tout sourit à un beau chanteur (*musicò*). Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il désire reçoit l'approbation générale, parce que aujourd'hui tout réussit à un bel homme qui chante bien.

» Je ne prétends pas condamner ici l'art du chant, mais seu-

lement les chanteurs vicieux qui ont souillé le manteau de la modestie. Je n'ignore pas qu'autrefois la musique a été l'objet de l'étude des hommes les plus remarquables et les plus fameux; que David et Socrate cultivaient le chant; que les plus habiles d'entre les Grecs mettaient cet art au niveau des autres sciences, et que le grand héros Thémistocle fut repris de ce qu'il n'était pas habile dans le chant thébain comme Épaminondas.

» Les effets de la musique, employés comme moyens curatifs par Thalès de Crète, par Péon, Asclépiade et Damon, sont fameux dans l'histoire, et tout le monde sait qu'Amphion, avec les sons de sa lyre, civilisa les hommes et les guérissait même de quelques maux. Mais qui m'indiquera, dans notre temps, un chanteur, qui semblable à Pythagore, maintienne et ramène la jeunesse dans les lois de la chasteté? De nos jours, la musique est une chose vile, parce qu'elle n'est cultivée que pour l'orgueil, par les gens de la plus basse classe et les plus vicieux, par une race chargée d'opprobre, pleine d'ignorance, sale entremetteuse de tous les genres de luxure, et qui n'a ni honte ni conscience.

» Le nombre est grand de ces gens-là, et ce que l'on trouve le plus abondamment en Italie sont les boucs et les moutons; les maris cocus et les chanteurs se rencontrent par centaines. La troupe vagabonde de ces saltimbanques s'est façonnée à tous les genres de débauches, s'est habituée à tous les déshonneurs en se traînant sur les théâtres. Aussi la ville n'est-elle pleine que de Simpronies dont les intrigues infâmes font trébucher tous les hommes de bien.

» Il n'y a qu'ici que l'on entende appeler le chant *virtù*, où l'on voit des drôlesses se parer du nom de *virtuoses*! Dames romaines, rougissez à mes paroles, vos ariettes profanes ont introduit le déshonneur dans toutes les rues. Vos guitares et vos épinettes sont des enseignes de mauvais lieux, des prétextes à la débauche. Quant à vous, indignes professeurs de musique, je vous dénonce, je vous adjure; vous qui enseignez tout à la fois au monde les secrets de la corruption et l'indifférence pour la colère céleste; vous dont l'art est si dangereux qu'il amollit l'âme des plus forts et les fait tomber en langueur en entendant les soupirs de Philis et de Tircis; vous qui n'exercez cet art que pour plaire aux cœurs bas, pour servir de *sauce aux lu-*

panars ; cet art enfin, il faut que je le dise, qui ne convient qu'aux courtisanes et aux entremetteuses. Ah ! celles-là sont bien venues à point dans ce temps ! Quant aux professeurs, ce sont eux, Rome, qui de nos jours changent les vierges, de Porties qu'elles pourraient être, en Nina, de Lucrece en Ciules, qui fanent la fleur de tes jeunes filles ; qui apprennent à masquer le vice sous des dehors flatteurs, et enseignent à faire descendre l'élégance jusque dans les ruelles.

» Ah ! mon cher Agamemnon, mari qui que tu sois, si tu laisses ta femme en garde à un *musico*, attends-toi à trouver à ton retour un bon nombre d'Égypthes ! Du Pérou jusqu'à la Bythinie, on chercherait en vain des gens qui eussent la peau plus accoutumée au fer des chirurgiens que ceux-là, et je me sens des envies de rire à en mourir en les voyant devenir le point de centre des bistouris et des coups de bâton. Et néanmoins la folie qu'excitent les séductions de leurs chants est telle que ces chanteurs sont souvent favorisés, que l'inconstante fortune les élève extraordinairement.

» La musique tendre, lascive, est la seule aujourd'hui que l'on estime, et tout le monde la recherche, comme le papillon se précipite vers la lumière, comme le chien se jette sur des os. Ceux qui connaissent les secrets de cet art peuvent dire s'il n'a pas pour compagnes assidues la gourmandise, la vanité et l'impertinence. La race des musiciens gruge tout, et pour les gorger selon leurs désirs, les princes ne se font pas scrupule de grever leurs sujets et leurs vassaux. Un roi ne se croirait pas digne de porter la couronne, s'il n'avait toujours près de lui un *musico* prêt à fredonner. Aussi cette lie embrène-t-elle l'Europe à tel point aujourd'hui, que toute la colère de Caton l'ancien ne suffirait pas pour la balayer. Combien Horace, s'il revenait, pourrait-il compter de Tigellins méchants et sots qui, dans ce triste siècle, ne peuvent se rassasier de mal ! Les églises servent de nid à ces hiboux ; les temples profanés partagent le scandale avec les théâtres. Les prières et les psaumes adressés à Dieu deviennent des blasphèmes en passant par la bouche de ces impies, et aucun scandale ne peut égaler celui que font naître la messe et les vêpres, le *Gloria* et le *Pater noster* aboyés, brais et hurlés par ces gens. L'air est tellement rempli de mugissements, que le sanctuaire de Dieu ressemble à l'ar-

che de Noé. Tantôt c'est le *Miserere* que l'on chante sur une *chaconne* (1), tantôt d'autres parties de l'office composées dans le style des farces ou des comédies qui ne sont précisément que des *gigues* et des *sarabandes* ; et toutefois on n'apporte aucun remède à ce mal, bien que jamais il n'ait été plus offensant, puisque du même *mouton* (castrone) dont on a fait un prêtre le matin à l'église, le soir on fait un Philis au théâtre !..

» Ici la fable du mouton de Phryxus est vérifiée : car aujourd'hui tous nos moutons (*castroni*) ont une toison d'or. Les faveurs de la fortune pleuvent sur eux, et un courtisan consommé qui a vieilli à Rome me disait que, pour se faire bien venir en cour, il faut avoir peu de cervelle, mais être *musico*, ou complaisant et sans barbe ; ne jamais montrer de colère, mais être envieux, s'abstenir d'approcher des grands lorsque l'on n'a pas deux cœurs et double visage...

» Tous les princes qui ont chassé les musiciens de leur présence ont agi sagement, et je ne puis que bénir les Ménades de ce qu'elles ont battu la mesure sur le dos d'Orphée avec leurs saints et chromatiques bâtons. Mais il n'en est pas ainsi de notre temps : au contraire, la seule race des chanteurs est bienvenue auprès des rois et des princes ; leur faveur s'est même tellement accrue que l'art de ces pantomimes s'est insinué et établi dans tous les palais. A la cour, on ne s'occupe pas d'autre chose ; celui qui monte chante : *Do, re, mi, fa, sol, la* ; celui qui descend chante : *La, sol, fa, mi, re, do...* »

Je borne ici les extraits traduits de cette satire, composée de plus de six cents vers, hérissée d'allusions aux personnages de l'antiquité, ordinairement déclamatoire, entachée de mauvais goût et parfois d'obscénités. Elle se termine comme elle commence, par une diatribe contre la faveur exorbitante dont jouissaient les chanteurs de ce temps, ce qui ferait croire souvent que l'auteur en est jaloux.

Ce morceau est d'ailleurs écrit avec une certaine verve d'expression basse et populacière qui perd tout son mérite dans une

(1) Air de danse d'origine espagnole. Il y en a deux fameuses, celles de Gluck et de Floquet.

traduction. Aussi n'en ai-je cité que les passages qui, malgré les exagérations puritaines qui y fourmillent, démontrent cependant avec quelle promptitude l'art de la musique et celui du chant furent altérés par les goûts mondains et les habitudes de théâtre, depuis la mort de Palestrina, en 1594, jusqu'en 1650, époque vers laquelle Salvator Rosa composa cette satire.

Au ton solennel, à la sainte et pieuse colère qui semblent régner dans cet ouvrage, on ne se douterait guère que celui qui l'a écrit fut pendant toute sa vie, par instinct ainsi que par habitude, un baladin déterminé, un grimacier célèbre, en un mot un véritable farceur, et qu'en outre il était ouvertement épicurien, comme toute la société de son temps. Au talent près, Salvator Rosa a composé sa satire sous la même influence à demi hypocrite qui fit écrire Horace, Sénèque, Martial et Pétrone. Le masque de moraliste austère fut pour le peintre napolitain un moyen d'attirer les yeux de la foule sur lui, et l'on verra bientôt qu'il ne se faisait aucun scrupule de quitter celle-là pour prendre ceux de *Coriello*, de *Pescariello* ou de *Formica*, dans l'intention de ne laisser jamais oublier sa personne du public.

Comme tous les farceurs, Salvator était, sinon triste, au moins toujours inquiet intérieurement; aussi, dans ses satires, n'a-t-il pas laissé briller un seul éclair de véritable gaieté. Quand il veut être grave, il est gourmé; s'il cherche à plaisanter, il devient grossier et obscène.

Pour faire juger de ce qui manque à la satire de Salvator Rosa, tout en démontrant à quel point en effet l'ouverture des théâtres lyriques a altéré promptement l'art de la composition musicale et du chant, et a eu même une influence fâcheuse sur les mœurs, j'en ferai connaître une autre, écrite en prose sur le même sujet par un homme extrêmement spirituel, et l'un des plus grands compositeurs de l'Italie, Benedetto Marcello, auteur de la musique des Psaumes, dont le recueil est entre les mains de tous les connaisseurs.

B. Marcello avait quarante-sept ans en 1755, lorsqu'il publia, sans se nommer, la satire dont il est question. Salvator Rosa était mort depuis longtemps ainsi que ses contemporains, et toutefois l'espace de cinquante années qui séparent les deux

époques, comparé avec les reproches faits aux musiciens et aux chanteurs par les deux écrivains, ferait croire que Salvator et Marcello ont vécu dans le même temps et ont été frappés à peu près des mêmes abus. Seulement, il y a, entre la satire de Salvator et celle de B. Marcello, cette énorme différence que la dernière est aussi gaie, aussi naturelle et d'aussi bon goût que celle du peintre est tendue, maniérée et de mauvais ton. Il ne faut pas s'y tromper, B. Marcello, tout homme de génie qu'il fût, n'en était pas moins patricien de Venise, bien élevé, instruit et façonné aux grandes manières du monde, ce qui ne nuit jamais pour bien écrire. Il composa donc en badinant et pour se venger peut-être d'un *impresario* et de chanteurs dont il avait eu à se plaindre, une petite brochure satirique, sous le titre de :

LE THÉÂTRE A LA MODE

Ou méthode sûre et facile pour bien composer et exécuter les opéras italiens en musique selon la manière moderne, ouvrage dans lequel on donne des avertissements utiles et indispensables aux poètes, aux compositeurs de musique, aux chanteurs de l'un et de l'autre sexe, ainsi qu'aux entrepreneurs, musiciens d'orchestre, machinistes, peintres-décorateurs, parties bouffes, tailleurs, domestiques, comparses, souffleurs, copistes, protecteurs et mères des cantatrices virtuoses, et autres personnes attachées au théâtre (1).

Ce titre seul avertit que B. Marcello ne tranche pas du saint Jérôme comme Salvator Rosa, et que fort, au contraire, des exemples de bon goût et des habitudes morales qu'il avait donnés déjà par la composition d'une partie de ses admirables psaumes, il a pu se contenter d'être gai en parlant des travers des musiciens et des abus que l'on faisait de la musique.

(1) *Il teatro alla moda*. Cette satire, qui fit grand bruit lorsqu'elle fut publiée, est devenue fort rare. Je dois à la complaisance de M. Bottée de Toulmont la communication de ce petit pamphlet, peu connu aujourd'hui en France et même en Italie.

La brochure a plus de soixante pages, et je suis forcé de restreindre mes citations, mais je ferai en sorte de les bien choisir. Le titre de ce petit livre indique l'ordre dans lequel l'auteur a traité son sujet qui se trouve divisé naturellement en autant de chapitres qu'il y a d'employés au théâtre : à chacun il prétend donner des conseils pour réussir en se conformant à *la mode*. Après une préface ironique, il commence ainsi :

« AUX POÈTES. Avant tout, il faut que le poète moderne n'ait pas étudié et ne lise jamais les auteurs grecs et latins, par la raison que les anciens n'ont pas lu les modernes.

» A l'exception de quelques renseignements superficiels sur la poésie, comme par exemple que le vers italien est de sept ou de onze syllabes, le poète ne saura pas la versification et fera à son goût des vers de trois, de cinq, de neuf, de treize et même de quinze syllabes.

» Il aura soin de répéter qu'il a étudié les mathématiques, la peinture, la chimie, la médecine et les lois, etc., etc., mais qu'invinciblement entraîné par la nature de son génie, il s'est adonné forcément à la poésie.

» De temps à autre il désignera Dante, Pétrarque, Arioste, etc., comme des poètes durs, peu clairs et ennuyeux, par conséquent, dont on ne saurait rien imiter. Mais au contraire il sera bien pourvu de *poésies modernes* dans lesquelles il prendra des sentiments, des pensées et mêmes des vers entiers, appelant ces vols une *louable imitation*.

» Avant de composer son opéra, le poète demandera à l'entrepreneur une note exacte et détaillée de la quantité et de la nature des scènes qui doivent y être comprises, afin qu'au cas où l'on exigerait quelque grand appareil pour un *sacrifice*, un *banquet* ou une *descente du ciel en terre*, il eût soin d'allonger les scènes précédentes et, par ce moyen, de donner au décorateur le temps de préparer ses machines, sans que l'auditoire s'ennuie par trop.

» L'auteur écrira son opéra sans s'occuper de l'action, vers à vers, de telle sorte enfin que le public, ne comprenant rien à l'intrigue, soit entretenu jusqu'à la fin dans une curiosité croissante.

» Le poète, sans trop se reposer sur le mérite des acteurs,

s'informera particulièrement au directeur, s'il a à sa disposition un bon lion, un bon ours, un bon rossignol, de bons tonnerres, des éclairs, etc.; et, à la fin de l'opéra, il introduira une scène splendide, merveilleuse, dont l'attente aura pour effet d'avoir empêché le public de sortir au milieu du spectacle; le tout se terminera par le grand chœur accoutumé en l'honneur du soleil, de la lune ou de l'*impresario*.

» Les principaux accidents du drame seront une prison, des poignards, du poison, des lettres, des apparitions d'ours, de lions et de taureaux, ainsi que des orages, des sacrifices, et des accès de folie.

» Il faut recommander au bon poète moderne de n'avoir aucune connaissance en musique, parce que cette étude était celle que faisaient les poètes antiques, ainsi que nous l'apprennent divers auteurs grecs et latins, qui ne séparaient jamais le poète du musicien, ni le musicien du poète, comme étaient Amphion, Philémon, Demodocus et Terpandre.

» Que l'ariette n'ait aucun rapport avec le récitatif qui la précède; et, s'il est possible d'y introduire les mots *papillons*, *rossignol*, *barque*, *cabane*, *jasmin*, *tigre*, *lion*, *éclair*, *écrevisse*, *volaille froide*, etc., etc., cela aura du succès, et prouvera d'ailleurs que le poète est bon philosophe et savant, puisqu'il distingue les propriétés des animaux, des plantes, des fleurs, etc., etc.

» Une bonne partie des airs seront assez longs pour que, vers la moitié, il soit impossible de se souvenir du commencement.

» L'opéra devra être susceptible d'être représenté avec six personnages seulement, afin que deux ou trois parties puissent être supprimées à l'occasion, sans que le cours et l'action du drame en souffrent.

» Les *pères* et les *tyrans* (quand ce sont les premiers rôles) seront invariablement confiés aux *castrati*, réservant les *tenori* et les *bassi* pour les capitaines des gardes, les confidents, les pasteurs, messagers, etc.

» Les poètes de théâtre qui n'ont pas de célébrité, se tireront d'affaire pendant le cours de l'année, en étant commis au barreau, ou dans une maison de commerce; ils seront encore intendants, copistes, correcteurs d'épreuves, et diront toujours du mal les uns des autres, etc.

» En outre, le poëte exigera du directeur une petite loge, dont il louera la moitié quelques mois avant que son opéra soit mis en scène; et il remplira l'autre moitié de personnes qu'il fera entrer gratis.

» Il visitera souvent la *prima donna*, parce que ordinairement le succès d'un opéra dépend d'elle; mais qu'il se garde bien de donner la moindre idée de l'action du drame à la cantatrice, parce qu'une *virtuose moderne* ne doit pas s'entendre à ces choses-là. Ce qu'il y a de plus prudent est d'en toucher quelques mots à madame sa *mère*, au *père*, au *frère*, ou à son *protecteur*.

» Le poëte fera ses civilités au maître de chapelle, sans oublier les symphonistes, les tailleurs, l'ours, les pages, les comparses, etc., etc., en leur recommandant à tous la bonne exécution de son opéra. »

Je ne donnerai que quelques passages du chapitre où se trouvent les conseils donnés au compositeur, bien que ce soit l'un des plus curieux, puisque la science de l'auteur lui donnait droit et facilité tout à la fois de le faire excellent. Mais, pour saisir tout le sel de ce chapitre, il serait indispensable que le lecteur eût une érudition musicale approfondie, non-seulement sur la théorie de l'art, mais sur les compositions du temps où a été faite la satire. Je me bornerai donc à en rapporter quelques passages faciles à comprendre, et qui signalent d'ailleurs des défauts et des travers qui subsistent encore aujourd'hui.

» Le COMPOSITEUR doit s'appliquer à écrire les airs depuis le commencement jusqu'à la fin de l'opéra, tour à tour l'un *gai*, l'autre *pathétique*, sans s'embarrasser aucunement du sens des paroles, des modes ni des convenances de la scène. En outre, s'il se trouve des noms appellatifs, comme *padre*, *impero*, *amore*, *beltà*, le musicien moderne aura soin de composer sur ces mots un très-long passage, comme *paaaaaaadre... beeeeeeeltà*, etc. Il se conduira de même à l'occasion des adverbes *nò*, *senza*, *già*, le tout pour ne pas faire comme les anciens, qui s'appliquaient à n'appuyer que sur les paroles qui expriment quelque passion, tels que *tormento*, *affanno*, etc., etc.

» Quand le chanteur en sera à la cadence, le maître de chapelle ne manquera pas de faire arrêter les instruments, afin de

laisser au virtuose ou à la virtuose tout le loisir de s'y arrêter aussi longtemps qu'il leur plaira.

» Le compositeur aura soin d'écrire certains duos et chœurs de manière à ce que l'on puisse les passer sans qu'on s'en aperçoive, quand les chanteurs se sentiront fatigués.

» On doit avertir le compositeur *moderne* de séparer le plus qu'il pourra chaque vers par de longs traits d'instruments, afin que l'on ne puisse rien comprendre au sens des paroles; puis, quand il donnera leçon à la virtuose, il faudra qu'il exige d'elle qu'elle prononce mal; et pour l'y forcer, il lui enseignera à mal couper les paroles au moyen de traits prolongés, de telle manière que l'on entendra, ou que l'on croira mieux entendre la musique.

» Le compositeur *moderne* se montrera très-attentif auprès des virtuoses de l'Opéra. Il pourra leur arranger de vieilles cantates célèbres, en les transposant pour leurs voix, les assurant de plus que le théâtre ne vit que par leurs talents; puis il tiendra le même langage au chanteur, aux symphonistes, aux comparses, à l'ours, au tonnerre, aux éclairs, etc., etc.

» Chaque soir il fera entrer du monde gratis au théâtre, et le placera dans l'orchestre, d'où il sera maître de faire sortir le violoncelle ou la contre-basse, afin de faire faire place à ses amis.

» Tous les maîtres de chapelle modernes feront imprimer en tête du livret, outre le nom des acteurs, les paroles suivantes : « *La musique est du toujours archicélèbre* signor N. N., maître de chapelle, des concerts de chambre, de ballets, d'es-crime, etc., etc., etc., etc. »

Marcello passe ensuite aux chanteurs. « Le virtuose moderne, dit-il, n'est pas tenu de savoir solfier, de chanter juste, ni d'observer la mesure, choses qui ne sont plus à la mode aujourd'hui.

» Il s'engagera à remplir toujours la première partie, en stipulant avec le directeur qu'on lui donnera un tiers en sus de ses honoraires, à cause de sa célébrité. Mais, s'il peut s'accoutumer à répéter : qu'il n'est pas en voix, qu'il a mal à la tête, aux dents, ou qu'il est enrhumé, ce sera agir en excellent virtuose moderne.

» Pendant l'exécution de la ritournelle de l'air, le virtuose se

tournera vers les coulisses , et dira à ses amis : qu'il n'est pas en voix , qu'il est enrôlé , etc. Vers la fin de l'air , il est entendu que, quand viendra la cadence , il pourra s'arrêter tant qu'il lui plaira pour faire des *traits* et de *belles manières* (ad libitum), pendant lequel temps le maître de chapelle ôtera ses mains du clavecin et prendra du tabac , en attendant patiemment la commodité du chanteur.

» Si le virtuose a affaire à un directeur peu important , il exigera des feux et la permission de faire des voyages ; autrement il faudra qu'il chante. Un virtuose célèbre se décidera difficilement à chanter en société. S'il y consent , il faudra , en entrant dans le salon , qu'il aille se placer devant le miroir , qu'il tire ses manchettes , rajuste sa perruque , relève son col pour laisser apercevoir l'inévitable bouton en diamant , etc. Puis il s'approchera du clavecin , le touchera comme malgré lui , et chantant de mémoire , recommencera plusieurs fois comme s'il ne pouvait se souvenir de l'air. Cette *faveur* une fois accordée , il se tournera , comme pour éviter les louanges , vers quelque dame à qui il parlera d'accidents de voyage , d'intrigues politiques , et d'autres sujets ; puis il lui présentera du tabac dans diverses tabatières , sur l'une desquelles sera son portrait , et sur l'autre des camées qu'un illustre protecteur a fait tailler pour lui.

» Si le virtuose a l'habitude de remplir les rôles de femme , il portera toujours sur son corset une petite jupe ; il mettra des mouches et du rouge , et se fera la barbe deux fois par jour.

» Si le virtuose est *musico* , tenor ou basse , à l'exception du soin de la barbe , tous les avertissements qui précèdent peuvent s'adresser à lui.

» Si le virtuose *musico* est *contralto* ou *soprano* , il fera bien d'avoir quelque ami fidèle qui parle avantageusement de lui dans le monde , et affirme sur son honneur et à la gloire de la vérité , que le chanteur est *très comme il faut* , de bonne famille , ajoutant que c'est à la suite d'une maladie très-dangereuse qu'il a consenti à subir l'opération ; que d'ailleurs il a un frère professeur en philosophie , un autre exerçant la médecine , une sœur aînée religieuse , et que la seconde est mariée à un citoyen , etc. , etc. , etc.

» Il fera assidûment la cour aux chanteuses virtuoses , à leurs *protecteurs* , ne désespérant pas , grâce à son talent (*virtù*)

et à son exemplaire modeste , d'obtenir le titre de comte , de marquis , de cavalier , etc. , etc , etc.

» AUX CANTATRICES. En premier lieu , la virtuose moderne montera sur le théâtre avant qu'elle ait atteint sa treizième année , sachant à peine lire , ce qui n'est pas nécessaire aux virtuoses courantes. Elle aura donc la précaution d'apprendre de mémoire de vieux airs d'opéras , des menuets et des cantates qu'elle chantera et rechantera toujours , quand elle voudra se faire entendre. La cantatrice , comme le chanteur *à la mode* , est dispensée de savoir solfier.

» Dès qu'elle sera recherchée par un directeur , elle demandera à chanter la première partie. Si elle ne peut obtenir cette faveur , elle prendra la seconde , la troisième , et , pour la quatrième , elle fera encore un engagement *avantageux*. Dans le cas où elle aurait un père , un mari , un frère ou un cousin , musicien , danseur , machiniste , etc. , elle mettra tout en œuvre pour les faire employer au théâtre.

» Une fois l'engagement passé , elle demandera tout aussitôt sa partie , qu'elle se fera enseigner par le maestro CRICA , avec *variations, traits, belles manières*, etc. , faisant bien entendre qu'elle ne prétend nullement s'embarrasser du sens des paroles , et encore bien moins qu'on les lui explique.

» Les *variations, traits, belles manières*, etc. , seront écrits par le maestro Crica , sur le livre habituel destiné à cet usage , et que la virtuose emporte avec elle dans les divers pays où elle va chanter.

» Le premier jour elle ne se fera pas entendre au directeur ; elle donnera une excuse quelconque , et madame la *mère* , présente , confirmera ce que dira la fille. Le directeur alors ira voir la virtuose avec le *maestro* du théâtre , pour l'entendre , et après bien des excuses et des cérémonies , elle chantera l'éternelle cantate : *Impara a non dar fede*. Mais , les belles manières et les traits ne lui revenant pas en mémoire , tout aussitôt madame la *mère* se précipitera sur la malle pour en tirer le livre de Crica , en disant (1) : « Excusez-la , messieurs , » il y a bien longtemps qu'elle n'a dit cet air ; et puis , l'instru-

(1) Dans le pamphlet original , la mère et la fille s'expriment en pa-

» ment est plus haut que le nôtre, l'air est dans un autre ton, etc., etc., » quoiqu'en dernière analyse toute la difficulté vienne de ce que l'indispensable maestro CRICA n'est pas là pour accompagner et souffler la virtuose.

» Vers le milieu de l'air, la toux venant à la virtuose, madame la mère ajoutera : « La bonne vérité est que c'est aujourd'hui la première fois qu'elle voit cette cantate, elle la chante à l'improvisiste ; mais faites -lui dire des airs de *Pharamond*, de *Justin* ou bien l'air *Non si può* et la scène du *Mouchoir*, vous entendrez des merveilles ! »

» Il sera bon que la virtuose, pour plus de tranquillité, se fasse recommander par quelque homme riche, à quelque marchand généreux, qui la fournira de vin, de bois, de charbon, qui l'invitera très-souvent à dîner, et l'attendra régulièrement pour souper, etc., etc., etc.

» Mais, en outre, elle cherchera un protecteur particulier et qui ne la quittera pas. Il se nommera Procolo. Aux répétitions elle se fera toujours attendre et ne viendra qu'accompagnée du signor Procolo. Elle saluera avec un sourire toutes les personnes présentes, ce dont se fâchera le signor Procolo, à qui elle répondra brusquement : « Qu'est-ce que c'est que ces grimaces-là ? cette bête de jalousie ! êtes-vous fou ? est-ce que tout cela vous regarde ? etc., etc. »

» A la première répétition, elle ne dira pas les airs, et ne chantera les *variations* et les *traits* du *maestro* CRICA qu'à la répétition générale.

» Pendant le cours des répétitions, elle en manquera plus d'une, et enverra madame la mère à sa place, qui dira dans son patois : « Ayez pitié d'elle, messieurs ; la pauvre enfant n'a pas pu dormir une minute dans la nuit. On a fait tant de bruit dans la rue, que la *ragazza* a cru entendre les carrossées de Bologne. Enfin, vers le matin, elle s'est assoupie ; mais elle a perdu sa coiffe de nuit, qu'elle n'a jamais pu retrouver, ce qui fait qu'elle s'est enrhumée et qu'elle est encore au lit. »

tois bolonais, plus grossier et plus lourd encore que celui de notre Basse-Auvergne.

« Chaque fois qu'après avoir chanté, la virtuose sortira du théâtre pour rentrer chez elle, elle demandera à ses amis un mouchoir pour se garantir du froid, et elle dira à madame la mère : « Ah çà, n'oubliez pas que je vous charge de le rendre » à la personne qui me l'a prêté !

Je passe plus de la moitié des avertissements adressés aux filles virtuoses, pour citer quelques-uns de ceux donnés à leurs mères.

« Les MÈRES des chanteuses, dit Marcello, marcheront toujours avec leurs filles, ayant soin toutefois de se tenir à distance par civilité, quand les filles seront accompagnées de leurs *protecteurs*.

» Quand les *ragazze* se feront entendre au directeur, les mères remueront la bouche comme leurs filles et leur souffleront les *variations* et les *traits*. S'il est question de l'âge des virtuoses, les mères leur ôteront pour le moins dix ans.

» Dans le cas où quelque galant homme, mais pauvre, désirerait être reçu dans la maison et ferait des avances à ce sujet, madame la mère répondra : « Ah ! dame ! ma fille est pauvre, » mais honnête ! C'est une fille de bien, et si elle fait la profession de cantatrice, ce sont les malheurs de notre maison » qui en sont cause. Il faut d'abord marier une autre *ragazza* » qui est promise à un docteur, puis délivrer de prison mon » mari qui y a été mis, le brave homme, parce qu'il a fait un » billet qu'il est indispensable de payer. Jamais personne de » votre âge n'est entré dans notre maison. Il n'en vient que » deux qui ont vu naître ma fille ; l'un est son parrain, l'autre » l'avocat de mon mari. »

« Si la fille refusait, par modestie, une tabatière, une hague, une montre ou tout autre cadeau de ce genre, madame la mère la grondera. « Ah ! dira-t-elle, on voit bien que tu ne sais pas » quelles sont les personnes qui méritent des égards ! Faire un » tel affront à monsieur, qui cherche à te témoigner sa satisfaction avec tant de politesse ! *Caro illustrissimo*, ajoutera-t-elle en prenant le cadeau des mains de l'étranger, excusez » cette petite fille qui sort pour la première fois de son pays et » ne sait pas la différence du *tien* et du *mien* ; et puis c'est le

» premier cadeau que ça reçoit, car dans notre maison, excepté la famille, il n'entre pas âme qui vive! »

« Quant à ce qui touche aux dépenses graves qu'il est indispensable de faire pendant l'année pour fournir à la fille les habillements de princesse, de reine, d'impératrice, etc., ainsi que pour entretenir le délicieux sérail des perroquets, des singes, des civettes, des chiens, des chiennes et de leurs petits, etc.; *item*, pour les dépenses qu'occasionnent les conversations (soirées), frais généraux auxquels il signor Procolo fait amplement face, madame la mère, néanmoins, aura soin de tenir une loterie chez elle, les soirs où l'on ne chante pas à l'Opéra, afin que chacun des invités payant ne s'en aille cependant pas les mains vides. »

Suit le programme de la loterie dont le billet doit être payé quatre louis d'or avant de le lire. Or, sur ce billet, se trouve la liste des objets que l'on risque de gagner, tels que : une *ceinture dorée*, de *vieux brodequins*, une *corbeille avec des fleurs en papier*, *vingt-quatre archets à violon* et autres trésors de ce genre, défroque de la virtuose ou vieux meubles de théâtre, auquel le spirituel Marcello ajoute enfin *la plume* avec laquelle a été écrite la satire du *Théâtre à la Mode*.

Près de cette satire légère, mais ferme et tracée avec tant de naturel, celle de Salvator Rosa, enfarinée d'érudition et laissant percer l'humeur jalouse de l'auteur à travers le vernis de stoïcisme dont elle est recouverte, ne gagne pas à la comparaison. Mais je n'ai pas entrepris l'éloge du peintre poète; je veux le faire connaître au contraire par ses œuvres, et ce n'est pas à moi qu'il faudra s'en prendre si l'épreuve que je lui fais subir ne tourne pas toujours à sa gloire, comme pourraient s'y attendre ses admirateurs.

DELÉCLUZE

MÉMOIRES

D'UN

MAITRE D'ARMES.



VIII (1).

A compter de ce moment , comme ma position était à peu près fixée, je résolus de quitter l'hôtel de Londres et d'avoir un chez moi. En conséquence je me mis à parcourir la ville en tous sens : ce fut dans ces excursions que je commençai à connaître véritablement Saint-Pétersbourg et ses habitants.

Le comte Alexis m'avait tenu parole. Grâce à lui, j'avais, dès mon arrivée, obtenu un cercle d'écoliers que, sans ses recommandations, je n'eusse certes pas conquis par moi-même en toute une année. C'étaient M. de Nareschkin, le cousin de l'empereur ; M. Paul de Bobrinski, petit-fils avoué, sinon reconnu, de Grégoire Orloff et de Catherine le Grand ; le prince Troubetskoi, colonel du régiment de Preobwjenskoi ; M. de Gorgoli, grand maître de la police ; plusieurs autres seigneurs des premières familles de Saint-Pétersbourg, et enfin deux ou trois officiers polonais servant dans l'armée de l'empereur.

Une des choses qui me frappa le plus chez les grands sei-

(1) Voyez tome VIII, page 45.

gneurs russes fut leur politesse hospitalière, cette première vertu des peuples, qui survit si rarement à leur civilisation, et qui ne se démentit jamais à mon égard. Il est vrai que l'empereur Alexandre, à l'instar de Louis XIV, qui avait donné aux six plus anciens maîtres d'armes de Paris des lettres de noblesse transmissibles à leurs descendants, regardant aussi l'escrime comme un art et non comme un métier, avait pris le soin de relever la profession que j'exerçais en donnant à mes collègues et à moi des grades plus ou moins élevés dans l'armée. Néanmoins je reconnais hautement qu'en aucun pays du monde je n'eusse trouvé comme à Saint-Pétersbourg cette familiarité aristocratique qui, sans abaisser celui qui l'accorde, élève celui qui en est l'objet.

Ce bon accueil des Russes sert d'autant mieux les plaisirs des étrangers, que l'intérieur des familles est des plus animés, grâce aux anniversaires et aux grandes fêtes du calendrier, auxquelles il faut joindre encore celle du patron particulier de la maison. Aussi, pour peu que l'on ait un cercle de connaissances de quelque étendue, il se passe peu de jours que l'on n'ait deux ou trois dîners et autant de bals.

Il y a encore, en Russie, un autre avantage pour les professeurs : c'est qu'ils deviennent commensaux de la maison, et en quelque sorte membres de la famille. Un professeur, pour peu qu'il ait quelque distinction, prend au foyer, entre l'ami et le parent, une place qui tient de l'un et de l'autre, qu'il conserve tout le temps qu'il lui convient, et qu'il ne perd presque jamais que par sa faute.

C'était celle qu'avaient bien voulu me faire quelques-uns de mes écoliers, et entre autres le grand maître de la police, M. de Gorgoli, tout à la fois l'un des plus nobles et des meilleurs cœurs que j'aie connus. Grec d'origine, beau, grand, bien fait, adroit à tous les exercices, c'était certainement, avec le comte Alexis Orloff et M. de Bobrinski, le type de la véritable seigneurie. Adroit à tous les exercices, depuis l'équitation jusqu'à la paume, d'une première force d'amateur à l'escrime, généreux comme un vieux boyard, il était à la fois la providence des étrangers et celle de ses concitoyens, pour lesquels il était toujours visible, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût. Dans une ville comme Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire dans cette

Venise monarchique où aucune rumeur n'a son écho, où les canaux de la Mocka et de Catherine, comme ceux de la Giudecca et d'Orfano, rendent leurs morts sans bruit, où les bouteschnick qui veillent au coin de chaque rue inspirent parfois plus de terreurs qu'ils ne calment de craintes, le major Gorgoli était le répondant de la sécurité publique. Chacun, en le voyant parcourir sans cesse, sur un léger droschki attelé de chevaux rapides comme des gazelles et renouvelés quatre fois par jour, les douze quartiers de la ville, les marchés et les bazars, fermait tranquillement le soir la porte de sa maison, instinctivement certain que cette providence visible restait l'œil ouvert dans les ténèbres. Je ne donnerai qu'une preuve de cette vigilance incessante. Depuis plus de douze ans que M. de Gorgoli était grand maître de la police, il n'avait pas quitté un seul jour Saint-Pétersbourg.

Aussi il n'y a peut-être pas de ville au monde où l'on soit aussi en sûreté la nuit qu'à Saint-Pétersbourg. La police veille à la fois sur ceux qui sont enfermés chez eux et sur ceux qui courent les rues. De place en place s'élèvent des tours en bois dont la hauteur domine celle de toutes les maisons, qui n'ont généralement, au reste, que deux ou trois étages. Deux hommes veillent sans cesse au haut de ces tours; dès qu'une étincelle, une lueur, une fumée, leur dénonce un incendie, ils tirent une sonnette qui correspond au bas de la tour, et pendant qu'on attèle aux pompes et aux tonneaux des chevaux qui restent sans cesse harnachés, ils indiquent le quartier de la ville où se manifeste le sinistre. Aussitôt pompiers et pompes partent au galop. Le temps qui leur est rigoureusement nécessaire pour se rendre à chaque distance est calculé, et il faut qu'à la minute dite ils aient franchi cette distance, de sorte que ce n'est point, comme en France, le propriétaire qui vient réveiller la police, mais au contraire la police qui vient lui dire : Levez-vous, votre maison brûle.

Quant à l'effraction, elle n'est presque jamais à craindre. Si voleur, ou plutôt, pour me servir d'une expression qui caractérise mieux la nuance que prend chez lui ce défaut, si *chippeur* que soit le peuple russe, il ne brisera pas un carreau ou ne forcera pas une porte; si bien que l'on peut, pourvu qu'elle soit cachetée, confier sans crainte à un mougick, devant lequel

il ne faudrait pas laisser traîner un kopeck, une lettre dans laquelle il vous aura vu renfermer pour dix mille roubles de billets de banque.

Voilà pour la tranquillité de ceux qui restent chez eux.

Quant à ceux qui courent les rues, ils n'ont guère rien à craindre que des bouteschnicks qui sont chargés de les protéger ; mais ces derniers sont si lâches qu'avec une canne ou un pistolet un seul homme en mettrait dix en fuite. Ces misérables sont donc forcés de se rejeter sur quelque malheureuse fille attardée, pour laquelle, en tout cas, le vol n'est pas une grande perte, ou le viol un grand chagrin. Au reste, chaque chose offre son bon côté : pendant les nuits d'hiver, où, malgré l'éclairage public, l'obscurité est si grande que les chevaux risquent à chaque instant de se briser les uns contre les autres, le bouteschnick avertit toujours à temps les cochers du danger qu'ils courent. Sa vue est si bien habituée aux ténèbres dans lesquelles il vit, qu'il distingue, au milieu de la nuit, un traîneau, un droschki ou une calèche, qui s'approche sans bruit sur la neige, et qui, sans son avertissement, irait se heurter contre quelque autre, arrivant comme un éclair du côté opposé.

Au reste, à partir du mois de novembre jusqu'au mois de mars, la tâche toujours rude de ces malheureux, auxquels on ne paye, m'a-t-on assuré, qu'une vingtaine de roubles par an, devient quelquefois mortelle. Malgré les lourds vêtements dont ils sont chargés, malgré toutes les précautions qui sont prises contre son attente, le froid pénètre sourdement à travers les draps et les fourrures. Alors si le veilleur nocturne n'a pas la force de prendre sur lui de marcher constamment, un accablement profond le gagne, un assoupissement perfide s'empare de lui, il s'endort debout ; et, s'il ne passe dans ce moment quelque officier de ronde qui le fasse bâtonner impitoyablement, jusqu'à ce que le sang ait repris son cours sous les coups, c'en est fait de lui, il ne se réveille plus, et le lendemain matin on le retrouve roidi dans sa guérite. L'hiver qui précéda mon arrivée à Saint-Pétersbourg, un de ces malheureux, qu'on avait retrouvé mort ainsi, et qu'on avait voulu déplacer, était tombé le front contre une borne ; le cou s'était rompu net, et la tête, pareille à une boule, s'en était allée roulante jusqu'à l'autre trottoir.

Au bout de quelques jours de course, je parvins enfin à trouver sur les bords du canal Catherine, c'est-à-dire au centre de la ville, un logement convenable et tout garni, dans lequel je n'eus à introduire, pour le compléter, que des matelas et une couchette, le lit, dont l'usage est laissé aux grands seigneurs, étant regardé, par les paysans qui couchent sur des poêles, et par les marchands qui dorment dans des peaux et sur des fauteuils, comme un meuble de luxe.

Enchanté du nouvel arrangement que je venais de prendre, je retournais du canal Catherine à l'Amirauté, lorsque, sans songer que ce jour était le saint jour du dimanche, il me prit l'envie d'entrer dans un bain à vapeur. J'avais beaucoup entendu parler en France de ces sortes d'établissements, de sorte que, passant devant une maison de bains, je résolus de profiter de l'occasion. Je me présentai à la porte; moyennant deux roubles et demi, c'est-à-dire cinquante sous de France, on me remit une carte d'entrée, et je fus introduit dans une première chambre où l'on se déshabille : cette chambre est chauffée à la température ordinaire.

Pendant que je me dévêtissais en compagnie d'une douzaine d'autres personnes, un garçon vint me demander si j'avais un domestique, et, sur ma réponse négative, s'informa de quel âge, de quel prix et de quel sexe je désirais la personne qui devait me froter. Une telle demande nécessitait une explication; je la provoquai donc, et j'appris que des enfants et des hommes attachés à l'établissement se tenaient toujours prêts à vous rendre ce service, et que, quant aux femmes, on les envoyait chercher dans une maison voisine. Une fois le choix fait, la personne, quelle qu'elle fût sur laquelle, il s'était arrêté, se mettait nue comme le baigneur, et entrait avec lui dans la seconde chambre chauffée à la température du sang. Je restai un instant muet d'étonnement; puis, la curiosité l'emportant sur la honte, je fis choix du garçon même qui m'avait parlé. A peine lui eus-je manifesté ma préférence, qu'il alla prendre à un clou une poignée de verges, et en un instant se trouva aussi nu que moi.

Alors il ouvrit la porte et me poussa dans la seconde chambre.

Je crus que quelque nouveau Méphistophélès m'avait conduit, sans que je m'en doutasse, au sabbat.

Que l'on se figure trois cents personnes parfaitement nues, de tout âge, de tout sexe, hommes, femmes, enfants, vieillards, dont la moitié fouette l'autre, avec des cris, des rires, des contorsions étranges, et cela sans la moindre idée de pudeur. C'est qu'en Russie le peuple est si méprisé que l'on confond ses habitudes avec celles des animaux, et que la police ne voit que des accouplements avantageux à la population et par conséquent à la fortune des nobles dans un libertinage qui commence à la prostitution et qui ne s'arrête pas même à l'inceste.

Au bout de dix minutes, je me plains de la chaleur; je rentrai dans la première chambre; je me rhabillai, et jetant deux roubles à mon frotteur, je me sauvai révolté d'une pareille démoralisation, qui à Saint-Pétersbourg paraît si naturelle parmi les basses classes, que personne ne m'en avait parlé.

Je suivais la rue de la Résurrection, l'esprit tout préoccupé de ce que je venais de voir, lorsque j'allai me heurter à une foule assez considérable qui se pressait pour entrer dans la cour d'un magnifique hôtel. Poussé par la curiosité, je me mis à la queue, et je vis que ce qui attirait cette multitude, c'étaient les préparatifs du supplice du knout, qui allait être administré à un esclave. J'allais me retirer, ne me sentant pas la force d'assister à un pareil spectacle, lorsqu'une des fenêtres s'ouvrit, et que deux jeunes filles vinrent poser sur le balcon, l'une un fauteuil, et l'autre un coussin de velours; derrière les deux jeunes filles parut bientôt celle dont les membres délicats craignaient le contact de la pierre, mais dont les yeux ne craignaient pas la vue du sang. En ce moment un murmure courut dans la foule, et le mot : la Gossudarina ! la Gossudarina ! fut répété à voix basse, mais par cent voix, à l'accent desquelles il n'y avait point à se tromper.

En effet, je reconnus, au milieu des fourrures qui l'enveloppait, la belle Machinka auprès du ministre. Un de ses anciens camarades avait eu le malheur, disait-on, de lui manquer de respect, et elle avait exigé qu'une punition exemplaire avertît les autres de ne pas tomber dans une faute pareille. On avait cru que sa vengeance se bornerait là; on s'était trompé : ce n'était pas assez qu'elle sût que le coupable avait été puni, elle avait encore voulu le voir punir. Comme j'espérais, malgré ce que Louise m'avait dit de sa cruauté, qu'elle n'était venue que pour

faire grâce ou pour adoucir du moins le supplice , je restai parmi les spectateurs.

La Gossudarina avait entendu le murmure qui s'était élevé à sa venue ; mais au lieu d'éprouver de la crainte ou de la honte , elle parcourut des yeux toute cette multitude d'un air si hautain et si insolent , qu'une reine n'eût pas fait mieux ; puis , s'asseyant sur le fauteuil et appuyant son coude sur le coussin , elle posa sa tête dans l'une de ses mains , tandis que de l'autre elle caressait une levrette blanche , qui allongeaient sur les genoux de sa maîtresse sa tête de serpent.

Il paraît au reste que l'on n'attendait que sa présence pour commencer l'exécution , car à peine la belle spectatrice fut-elle au balcon qu'une porte s'ouvrit , et le coupable s'avança entre deux mougicks , qui tenaient chacun une corde nouée autour des poignets , et suivi des deux autres exécuteurs , qui tenaient chacun un knout. C'était un jeune homme à la barbe blonde , à la figure impassible et aux traits fermes et arrêtés. Alors , il passa dans la foule un bruit étrange : quelques-uns dirent que ce jeune homme , qui était le jardinier en chef du ministre , avait , lorsqu'elle était encore esclave , aimé Machinka , et que la jeune fille l'aimait de son côté , si bien qu'ils allaient s'épouser lorsque le ministre avait jeté les yeux sur elle et l'avait élevée ou abaissée , comme on le voudra , au rang de sa maîtresse. Or , depuis ce temps , par un revirement étrange , la Gossudarina avait pris le jeune homme en haine , et plus d'une fois déjà il avait éprouvé les effets de ce changement , comme si elle craignait que son maître ne la soupçonnât de persister dans quelques-uns des sentiments de son ancien état. Enfin , la veille , elle avait rencontré son compagnon d'esclavage dans une allée du jardin , et à quelques mots qu'il lui avait dits , elle s'était écriée qu'il l'insultait , et , au retour du ministre , avait réclamé de lui la punition du coupable.

Les préparatifs du supplice étaient disposés d'avance. C'étaient une planche inclinée avec un carcan pour emboîter le cou du patient , et deux poteaux placés à droite et à gauche pour lui lier les bras ; quant au knout , c'était un fouet dont le manche pouvait avoir deux pieds à peu près ; à ce manche se rattachait une lanière de cuir plat , dont la longueur est double de celle de la poignée , et qui se termine par un anneau de fer auquel tient

une autre bande de cuir moins longue de moitié que la première, large de deux pouces au commencement, mais qui, allant toujours en s'amincissant, finit en pointe. On trempe cette pointe dans le lait et on la fait sécher au soleil, ce qui la rend aussi dure et aussi aiguë que la pointe d'un canif. Tous les six coups ordinairement, on change de lanière, car le sang amollit le cuir; mais, dans la circonstance présente, la chose devenait inutile : le condamné n'avait que douze coups à recevoir, et il avait deux exécuteurs. Ces deux exécuteurs, au reste, n'étaient autres que les cochers du ministre, que leur habitude de manier le fouet avait élevés à ce grade, ce qui ne leur ôtait rien de la bonne amitié de leurs camarades, qui, dans l'occasion, prenaient leur revanche, mais sans rancune, et en gens qui obéissent, voilà tout. Souvent, d'ailleurs, il arrive que dans la même séance les battants deviennent battus, et plus d'une fois, pendant mon séjour en Russie, j'ai vu de grands seigneurs, dans un moment de colère contre leurs domestiques et n'ayant rien sous la main pour les battre, leur ordonner de se prendre aux cheveux et de se donner réciproquement des coups de poing dans le nez. D'abord, il faut l'avouer, c'était en hésitant et avec timidité qu'ils obéissaient à cet ordre, mais bientôt la douleur les mettait en train, chacun s'animait de son côté et frappait tout de bon, tandis que le maître ne cessait de crier : Plus fort, coquins, plus fort. Enfin, lorsqu'il croyait la punition suffisante, il n'avait qu'à dire : Assez; à ce mot, le combat cessait comme par magie, les antagonistes allaient laver leurs visages ensanglantés à la même fontaine et revenaient bras dessus bras dessous, aussi amicalement que si rien ne s'était passé entre eux.

Cette fois, le condamné ne devait pas en être quitte à si bon marché; aussi les apprêts du supplice seuls suffirent-ils pour m'inspirer une profonde émotion, et cependant je me sentais cloué à ma place par cette fascination étrange qui entraîne l'homme du côté où l'homme souffre; si bien qu'il faut que je l'avoue, je restai; d'ailleurs je voulais voir jusqu'où cette femme pousserait la cruauté.

Les deux exécuteurs s'approchèrent du jeune homme, le dépouillèrent de ses habits jusqu'à la ceinture, l'étendirent sur l'échafaud, lui assujettirent le cou dans le carcan et lui lièrent

les bras aux deux poteaux; puis, l'un des exécuteurs ayant fait faire cercle à la foule, afin de réserver aux acteurs de cette terrible scène un espace demi-circulaire qui leur permit d'agir librement, l'autre prit son élan, et se levant sur la pointe du pied, il assena le coup de manière à ce que la lanière fit deux fois le tour du corps du patient, où elle laissa un sillon bleuâtre. Quelle que dût être la douleur éprouvée, le malheureux ne jeta pas un cri.

Au deuxième coup quelques gouttes de sang vinrent à la peau.

Au troisième il jaillit.

A partir de ce moment, le fouet frappa sur la chair vive, si bien qu'à chaque coup l'exécuteur pressait la lanière entre ses doigts pour en faire dégoutter le sang.

Après les six premiers coups, l'autre exécuteur reprit la place avec un fouet neuf : depuis le cinquième coup, au reste, jusqu'au douzième, le patient ne donna d'autre preuve de sensibilité que la crispation nerveuse de ses mains, et sans un léger mouvement musculaire, qui à chaque percussion faisait frémir ses doigts, on aurait pu le croire mort.

L'exécution finie, on détacha le patient : il était presque évanoui et ne pouvait se soutenir ; cependant il n'avait pas jeté un cri, pas poussé un gémissement. Quant à moi, je ne comprenais rien, je l'avoue, à cette insensibilité et à ce courage.

Deux mougicks le prirent par-dessous les bras et le reconduisirent vers la porte par laquelle il était venu; au moment d'entrer, il se retourna, murmura en russe, et en regardant Machinka, quelques paroles que je ne pus comprendre. Sans doute ces paroles étaient ou une insulte ou une menace, car ses camarades le poussèrent vivement sous la voûte. A ces paroles, la Gossudarina ne répondit que par un dédaigneux sourire, et tirant une boîte d'or de sa poche, elle donna quelques bonbons à sa levrette favorite, appela ses esclaves, et s'éloigna appuyée sur leur épaule.

Derrière elle la fenêtre se referma, et la foule, voyant que tout était terminé, se retira silencieuse. Quelques-uns de ceux qui la composaient secouaient la tête comme s'ils voulaient dire qu'une pareille inhumanité dans une si jeune et si belle personne attirerait tôt ou tard sur elle la vengeance de Dieu.

IX.

Catherine disait qu'il n'y avait point à Saint-Pétersbourg un hiver et un été, mais seulement deux hivers : un hiver blanc et un hiver vert.

Nous approchions à grands pas de l'hiver blanc, et j'avoue que, pour mon compte, ce n'était pas sans une certaine curiosité que je le voyais venir. J'aime les pays dans leur exagération, car c'est seulement alors qu'ils se montrent dans leur vrai caractère. Si on veut voir Saint-Pétersbourg en été et Naples en hiver, autant vaut rester en France, car on n'aura réellement rien vu.

Le czarewich Constantin était retourné à Varsovie sans avoir rien pu découvrir de la conspiration qui l'avait amené à Saint-Pétersbourg, et l'empereur Alexandre, qui se sentait invisiblement enveloppé d'une vaste conspiration, avait quitté, plus triste toujours, ses beaux arbres de Tzarko-Selo, dont maintenant les feuilles couvraient la terre. Les jours ardents et les pâles nuits avaient disparu; plus d'azur au ciel, plus de saphirs roulant avec les flots de la Néva, plus de musique éolienne, plus de gondoles chargées de femmes et de fleurs. J'avais voulu revoir encore une fois ces îles merveilleuses que j'avais trouvées, en arrivant, toutes tapissées de plantes étrangères, aux feuilles épaisses et aux larges corolles; mais les plantes étaient rentrées pour huit mois dans leurs serres. Je venais chercher des palais, des temples, des parcs délicieux; je ne revis que des baraques enveloppées de brouillards, autour desquelles les bouleaux agitaient leurs branches dégarnies et les sapins leurs sombres bras tout chargés de franges funéraires, et dont les habitants eux-mêmes, brillants oiseaux d'été, avaient déjà fui à Saint-Pétersbourg.

J'avais suivi le conseil qui m'avait, à mon arrivée, été donné à table d'hôte par mon Allemand, et ce n'était plus que couvert de fourrures, achetées chez lui, que je courais d'un bout de la ville à l'autre donner mes leçons, qui, au reste, s'écoulaient presque toujours bien plutôt en causeries qu'en démonstrations

ou en assauts. M. de Gorgoli surtout, qui, après treize ans de fonctions de grand maître de la police, avait donné sa démission à la suite d'une discussion avec le général Milarodowich, gouverneur de la ville, et qui, rentré dans la vie privée, éprouvait le besoin du repos après une si longue agitation, M. de Gorgoli, dis-je, me faisait quelquefois rester des heures entières à lui parler de la France et à lui raconter mes affaires particulières, comme à un ami. Après lui, c'était M. de Bobrinski qui me marquait le plus d'affection, et entre autres cadeaux qu'il ne cessait de me faire, il m'avait donné un très-beau sabre turc. Quant au comte Alexis, c'était toujours mon protecteur le plus ardent, quoique je le visse assez rarement chez lui, préoccupé qu'il était de réunions avec ses amis de Saint-Pétersbourg, et même de Moscou, car, malgré les deux cents lieues qui séparent les deux capitales, il était sans cesse sur les chemins; tant le Russe est un composé étrange d'oppositions, et plein de mollesse par tempérament, se laisse prendre facilement à l'activité fiévreuse de l'ennui.

C'était chez Louise surtout que je le retrouvais de temps en temps. Ma pauvre compatriote, et je le voyais avec un chagrin profond, devenait chaque jour plus triste. Quand je la trouvais seule, je l'interrogeais sur les causes de cette tristesse, que j'attribuais à quelque jalousie de femme; mais, lorsque j'abordais ce sujet, elle secouait la tête et parlait du comte Alexis avec tant de confiance, que je commençai à croire, en me rappelant ce qu'elle m'avait dit de cet ennui profond de Waninkoff, qu'il prenait une part active à cette conspiration sourde, dont on parlait mystérieusement sans savoir ceux qui la tramaient ni connaître celui qu'elle devait atteindre. Quant à lui, et c'est un hommage à rendre aux conjurés russes, je ne me rappelle pas avoir vu une seule fois le moindre changement dans ses traits, la moindre altération dans son caractère, et, certes, Machiavel, en indiquant Constantinople comme la meilleure école de conspirateurs, a été injuste envers Moscou la sainte.

Nous étions arrivés ainsi au 9 novembre 1824; des brouillards épais enveloppaient la ville, et depuis trois jours un vent de sud-ouest, froid et humide, soufflait violemment du golfe de Finlande, de sorte que la Néva était devenue houleuse comme une mer. Des groupes nombreux, rassemblés sur les quais,

malgré la brise âcre et sifflante qui coupait le visage, remarquaient avec inquiétude l'agitation sous-marine du fleuve, et comptaient, le long des murs de granit dans lesquels il est contenu, les anneaux superposés qui indiquent les différentes hauteurs des différentes crues. Quelques autres, tout en priant au pied de la Vierge, qui faillit faire renoncer, comme nous l'avons dit, Pierre le Grand à bâtir la ville impériale, calculaient que la hauteur du fleuve atteignait celle des premiers étages. Dans la ville chacun s'effrayait en voyant les fontaines couler plus abondantes et les sources surgir à gros bouillons, comme si elles étaient pressées par une force étrangère dans leurs canaux souterrains. Enfin, quelque chose de sombre planait sur la ville qui indiquait l'approche d'un grand malheur.

Le soir vint; les postes consacrés aux signaux furent doublés partout.

La nuit, il y eut une tempête horrible. On avait ordonné de lever les ponts de manière à ce que les vaisseaux pussent venir chercher une retraite jusqu'au cœur de la ville; si bien que toute la nuit ils remontèrent le cours de la Néva pour venir jeter l'ancre devant la forteresse, pareils à de blancs fantômes.

Je restai jusqu'à minuit chez Louise. Elle était d'autant plus effrayée, que le comte Alexis avait reçu l'ordre de se rendre à la caserne des chevaliers-gardes; les précautions étaient les mêmes en effets que si la ville eût été en état de guerre. En la quittant, j'allai un instant sur les quais. La Néva paraissait tourmentée, et cependant ne grossissait point encore d'une manière visible; mais, de temps en temps, on entendait du côté de la mer des bruits étranges, pareils à de longs gémissements.

Je rentrai chez moi, personne ne dormait dans la maison. Une source, qui coulait dans la cour, débordait depuis deux heures, et s'était répandue au rez-de-chaussée. On disait qu'en d'autres endroits des dalles de granit s'étaient soulevées, et que l'eau avait jailli. Pendant toute la route, en effet, il m'avait semblé voir sourdre de l'eau entre les pierres; mais, comme je ne croyais pas au danger de l'inondation, attendu que ce danger m'était inconnu, je montai dans mon appartement, qui au reste, étant situé au deuxième, m'offrait toute sécurité. Pendant quelque temps cependant, l'agitation que j'avais remarquée chez les

autres, plus encore que celle que j'éprouvais moi-même, me tint éveillé ; mais bientôt, accablé de fatigue, je m'endormis, bercé par le bruit de la tempête même.

Vers les huit heures du matin, je fus réveillé par un coup de canon. Je passai une robe de chambre, et je courus à la fenêtre. Les rues présentaient le spectacle d'une agitation extraordinaire. Je m'habillai promptement et je descendis.

— Qu'est-ce que ce coup de canon ? demandai-je à un homme qui montait des matelas au premier.

— C'est l'eau qui monte, monsieur, me répondit-il.

Et il continua son chemin.

Je descendis au rez-de-chaussée ; on y avait de l'eau jusqu'à la cheville, quoique le plancher de la maison fût au-dessus du niveau de la rue de toute la hauteur des trois marches qui formaient le perron. Je courus au seuil de la porte ; le milieu de la rue était inondé, et une espèce de marée, causée par le passage des voitures, battait les trottoirs.

J'aperçus un droschki, je l'appelai, mais l'ivoschik refusait de marcher et voulait regagner au plus vite son hangar. Un billet de vingt roubles le décida. Je sautai dans la voiture, et je donnai l'adresse de Louise, sur la Perspective de Nieusky. Mon cheval était dans l'eau jusqu'au jarret ; de cinq minutes en cinq minutes on tirait le canon, et à chaque coup, ceux que nous croisions répétaient : L'eau monte.

J'arrivai chez Louise. Un soldat à cheval était à la porte. Il venait d'accourir au galop de la part du comte Alexis pour lui dire qu'elle eût à monter au plus haut de la maison afin de n'être pas surprise. Le vent venait de tourner à l'ouest et refoulait directement la Néva vers sa source, de sorte que la mer semblait lutter avec le fleuve pour le rejeter dans son lit. Le soldat achevait sa commission comme j'entrai chez Louise, et repartit ventre à terre du côté de la caserne, faisant voler l'eau autour de lui. Le canon tirait toujours.

Il était temps que j'arrivasse : Louise était mourante de frayeur, moins peut-être pour elle encore que pour le comte Alexis, dont les casernes, situées dans le quartier de Narva, devaient être les premières exposées à l'inondation. Cependant le message qu'elle venait de recevoir l'avait rassurée un peu. Nous montâmes ensemble sur la terrasse de la maison, qui,

étant une des plus élevées, dominait toute la ville, et d'où pendant les beaux jours on découvrait la mer. Mais pour le moment le brouillard était si épais, que, vers un horizon très-rapproché, la vue se perdait dans un océan de vapeur.

Bientôt le canon tira à coups plus pressés, et de la place de l'Amirauté nous vîmes s'échapper par les rues et dans toutes les directions les voitures de louage dont les cochers, ayant cru faire une bonne spéculation, vu l'envahissement souterrain de l'eau s'étaient réunis à leur place habituelle. Forcés de fuir devant l'inondation du fleuve, ils criaient : L'eau monte ! l'eau monte ! Et en effet, derrière les voitures, et comme pour les poursuivre dans les rues, une haute vague montra sa tête verdâtre au-dessus du quai, se brisa à l'angle du pont d'Isaac, et roula son écume jusqu'au pied de la statue de Pierre le Grand.

Alors on entendit un grand cri d'effroi, comme si cette vague avait été vue de toute la ville. La Néva débordait.

A ce cri la terrasse du palais d'Hiver se couvrit d'uniformes. L'empereur, au milieu de son état-major, venait d'y monter pour donner des ordres, car le danger s'avancait de plus en plus pressant. Arrivé là, il vit que l'eau avait déjà atteint plus de la moitié de la hauteur des murailles de la forteresse, et il songea aux malheureux prisonniers qui se trouvaient dans des caveaux grillés donnant sur la Néva. Le patron d'une barque reçut à l'instant même l'ordre d'aller, au nom de l'empereur, prévenir le gouverneur de les faire sortir de leurs cachots, et de les mettre en sûreté; mais la barque arriva trop tard : dans le désordre général, on les avait oubliés. Ils étaient morts.

En ce moment nous aperçûmes au-dessus du palais d'Hiver la banderole du yacht impérial, qui s'était approché pour donner, si besoin était, asile à l'empereur et à sa famille. L'eau alors devait être de plain-pied avec les parapets des quais, qui commençaient à disparaître, et en voyant une voiture, qui se débattait avec son cocher et son cheval, nous apprîmes que dans les rues on commençait à perdre pied. Bientôt le cocher se jeta à la nage, gagna une fenêtre, et fut recueilli à un balcon du premier.

Préoccupés un instant de ce spectacle, nous avons détourné les yeux de la Néva, mais en les y reportant, nous aperçûmes deux barques sur la place de l'Amirauté. L'eau était déjà si

haute , qu'elles avaient pu passer par-dessus les parapets. Ces barques étaient envoyées par l'empereur pour porter du secours à ceux qui se noyaient. Trois autres les suivirent. Nous reportâmes alors machinalement les yeux vers la voiture et le cheval ; le dôme de la voiture paraissait encore , mais le cheval était entièrement englouti. Il y avait donc déjà six pieds d'eau à peu près dans les rues. Depuis un instant le canon avait cessé de tirer , preuve que l'inondation atteignait la hauteur des remparts de la citadelle.

Alors on commença à voir flotter des débris de maisons , qui , poussés par les vagues , arrivaient des faubourgs ; c'étaient ceux des misérables baraques de bois du quartier de Narva qui n'avaient pu résister à l'ouragan , et qui avaient été enlevées avec les malheureux qui les habitaient. Une des barques qui passaient dans la Perspective repêcha devant nous un homme , mais il était déjà mort. Il est difficile de dire l'impression que produisit sur nous la vue de ce premier cadavre.

L'eau continuait de monter avec une effrayante rapidité , les trois canaux qui enferment la ville dégorgeaient dans les rues leurs barques chargées de pierres , de fourrages et de bois. De temps en temps on voyait un homme s'accrocher à quelque-une de ces îles flottantes , et gagner le sommet , d'où il faisait des signaux aux barques qui alors essayaient d'arriver à lui ; mais c'était chose difficile , tant les vagues enfermées dans les rues comme dans des canaux se débattaient avec furie ; si bien qu'avant que le secours ne fût arrivé à lui , souvent le malheureux était emporté par une lame , ou voyait ceux qu'il regardait comme ses sauveurs engloutis eux-mêmes.

Nous sentions la maison trembler , et nous l'entendions gémir sous la secousse des vagues qui avaient atteint le premier étage , et il nous semblait à tout instant que sa base allait se fendre et ses étages supérieurs s'écrouler ; et cependant , au milieu de tout ce chaos , Louise n'avait qu'une parole à la bouche : Alexis ! oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Alexis !

L'empereur paraissait au désespoir ; le comte Milarodowich , gouverneur de Saint-Pétersbourg , était près de lui , recevant et transmettant ses ordres , qui , si périlleux qu'ils fussent , étaient exécutés à l'instant même avec un miraculeux dévouement. Cependant les nouvelles qu'on lui apportait étaient de plus en plus

désastreuses. Dans une des casernes de la ville , un régiment tout entier avait cherché un refuge sur le toit , mais le bâtiment s'était écroulé , et tous ces malheureux avaient disparu. Comme on faisait ce récit à l'empereur , un factionnaire , enlevé dans sa guérite , qui jusque-là l'avait protégé comme une barque , parut au sommet d'une vague , et apercevant l'empereur sur la terrasse , se remit debout , et lui présenta les armes. En ce moment une vague le renversa , lui et sa frêle embarcation. L'empereur jeta un cri , et ordonna à un canot d'aller à son secours. Heureusement le soldat savait nager ; il se soutint un instant sur l'eau , le canot l'atteignit et l'emmena au palais.

Tout le reste ne fut bientôt plus qu'une scène de chaos dont il était impossible de suivre les détails. Des vaisseaux se brisèrent en se heurtant , et l'on vit leurs débris passer au milieu des débris des maisons , des meubles flottants et des cadavres d'hommes et d'animaux. Des bières enlevées aux sépultures rendirent leurs ossements comme au jour du jugement dernier ; enfin une croix arrachée au cimetière entra par une fenêtre du palais impérial , et fut retrouvée , présage mortel , dans la chambre de l'empereur !

La mer monta ainsi pendant douze heures. Partout les premiers étages furent submergés , et dans quelques quartiers de la ville l'eau atteignit jusqu'au second , c'est-à-dire six pieds au-dessus de la Vierge de Pierre le Grand ; puis elle commença à décroître , car , avec la permission de Dieu , le vent tourna de l'ouest au nord , et la Néva put continuer de suivre son cours auquel la mer s'était opposée comme une muraille ; douze heures de plus , Saint-Pétersbourg et ses habitants disparaissaient de la surface de la terre comme aux jours du déluge les villes antiques.

Pendant tout ce temps , l'empereur , le grand-duc Nicolas , le grand-duc Michel et le gouverneur général de la place , le comte Milarodowich , que sa bravoure avait fait appeler le Bayard russe , quoique sa continence fût loin de pouvoir être comparée à celle du héros français , ne quittèrent point la terrasse du palais d'Hiver , tandis que l'impératrice , de sa fenêtre , jetait des bourses d'or aux bateliers qui se dévouaient au salut de tous.

Vers le soir, une barque aborda au second étage de notre maison. Depuis longtemps Louise échangeait des signes joyeux avec le soldat qui la montait et dont elle avait reconnu l'uniforme; en effet, il apportait des nouvelles du comte et venait chercher les nôtres. Elle lui écrivit quelques lignes au crayon dans lesquelles elle le rassurait, et j'y ajoutai une apostille dans laquelle je lui promettais de ne pas la quitter.

Comme la mer continuait à baisser, et que le vent promettait de se maintenir au nord, nous descendîmes de la terrasse au second. Ce fut là que nous passâmes la nuit, car il était de toute impossibilité d'entrer au premier; l'eau s'en était retirée, il est vrai, mais tout y était souillé et perdu; les fenêtres et les portes étaient brisées, et le parquet était couvert de débris de meubles.

C'était la troisième fois depuis un siècle que Saint-Pétersbourg, avec ses palais de brique et ses colonnades de plâtre, était ainsi menacée par l'eau, faisant un étrange pendant à Naples, qui à l'autre bout du monde européen est menacée par le feu.

Le lendemain matin, il n'y avait plus que deux ou trois pieds d'eau dans les rues, et alors, en voyant les débris et les cadavres gisant sur le pavé, on pouvait apprécier les désastres. Des navires avaient été portés jusqu'à la hauteur de l'église de Cazan, et à Cronstad, un vaisseau de ligne de cent canons, lancé au milieu de la place publique, avait renversé, avant d'arriver là, deux maisons auxquelles il s'était heurté comme à des rochers.

Au milieu de cette vengeance de Dieu, une vengeance terrible avait été exercée par les hommes.

A onze heures de la nuit, le ministre avait été appelé par l'empereur, et avait laissé chez lui sa belle maîtresse, en lui recommandant bien, au premier signal du danger, de gagner les appartements que l'eau ne pourrait pas atteindre; c'était chose facile, l'hôtel du ministre, l'un des plus beaux de la rue de la Résurrection, ayant quatre étages.

La Gossudarina était donc restée seule dans l'hôtel avec ses esclaves, et le ministre s'était rendu au palais d'Hiver, où il était resté près de l'empereur jusqu'au surlendemain, c'est-à-dire tout le temps qu'avait duré l'inondation. Aussitôt libre, il était

revenu à son hôtel, dont il avait trouvé toutes les portes brisées; l'eau avait monté à la hauteur de dix-sept pieds, de sorte que la maison était totalement abandonnée.

Inquiet pour sa belle maîtresse, le ministre monta vivement à sa chambre; la porte en était fermée, et c'était une de celles qui avaient résisté aux vagues; presque toutes les autres avaient été arrachées de leurs gonds et emportées. Inquiet de cette circonstance étrange, il frappe, il appelle, mais tout est muet, sinon désert; sa terreur redouble à ce silence, et après des efforts inouis il enfonce enfin la porte.

Le cadavre de la Gossudarina était couché au milieu de l'appartement; mais, terrible preuve que l'inondation n'était pas la seule cause de sa mort, la tête manquait au tronc.

Le ministre, presque insensé de douleur, appela au secours, par le même balcon d'où Machinka avait regardé l'exécution de son ancien camarade. Quelques personnes accoururent, et le trouvèrent à genoux près de ce pauvre corps mutilé.

On chercha alors par la chambre et l'on retrouva la tête, que les flots avaient roulée sous le lit; près de la tête étaient de grands ciseaux avec lesquels on émonde les haies des jardins, et qui avaient évidemment servi à l'assassinat.

Tous les esclaves du ministre, qui à l'aspect du danger avaient fui chacun de son côté, revinrent le soir même ou le lendemain.

Il n'y eut que le jardinier qui ne revint pas.

X.

Le vent, en sautant de l'ouest au nord, avait indiqué l'arrivée de l'hiver; aussi à peine ent-on réparé les premiers désastres causés par l'ennemi en retraite, qu'il fallut faire face à l'ennemi qui s'avancait. Il était d'autant plus urgent de se hâter, qu'on était arrivé déjà, lorsque l'inondation avait eu lieu, au 10 novembre. On vit les vaisseaux qui avaient échappé à l'ouragan regagner en toute hâte la haute mer, pour nereparaître, comme les hirondelles, qu'avec le printemps; les ponts furent enlevés, et dès lors on attendit plus tranquillement les premières gelées. Le 5 décembre, elles étaient arrivées; le 4, la neige tomba, et

quoiqu'il ne fit que 5 ou 6 degrés au-dessous de glace, le traînage s'établit; c'était un grand bonheur : toutes les provisions d'hiver avaient été gâtées par l'inondation, le traînage préservait de la disette.

En effet, grâce au traînage, qui par sa vitesse équivaut presque à la vapeur, dès que ce mode de transport est établi, il arrive dans la capitale, d'un bout à l'autre de l'empire, du gibier tué quelquefois à mille ou douze cents lieues de l'endroit où il doit être mangé. Alors, les coqs de bruyère, les perdrix, les gélinottes et les canards sauvages, rangés par couches avec de la neige dans des tonneaux, affluent aux marchés, où ils se donnent plutôt qu'ils ne se vendent. Près d'eux, on voit, étendus sur des tables ou empilés en monceaux, les poissons les plus recherchés de la mer Noire et du Volga; quant aux animaux de boucherie, on les expose en vente debout sur leurs quatre pieds, comme s'ils étaient vivants, et on taille à même.

Les premiers jours où Saint-Pétersbourg eut revêtu sa blanche robe d'hiver furent pour moi des jours de curieux spectacle, car tout était nouveau. Je ne pouvais surtout me lasser d'aller en traîneau, car il y a une volupté extrême à se sentir entraîné sur un terrain poli comme une glace, par des chevaux qu'excite la vivacité de l'air, et qui, sentant à peine le poids de leur charge, semblent voler plutôt que courir. Ces premiers jours furent d'autant plus agréables pour moi, que l'hiver, avec une coquetterie inaccoutumée, ne se montra que petit à petit, de sorte que j'arrivai, grâce à mes pelisses et à mes fourrures, jusqu'à 20 degrés, presque sans m'en être aperçu; à 12 degrés, la Néva avait commencé de prendre.

J'avais tant fait courir mes malheureux chevaux, que mon cocher me déclara un matin que, si je ne leur laissais pas quarante-huit heures au moins de repos, au bout de huit jours ils seraient tout à fait hors de service. Comme le ciel était très-beau, quoique l'air fût plus vif que je ne l'avais encore senti, je me décidai à faire mes courses en me promenant; je m'armai de pied en cap contre les hostilités du froid; je m'enveloppai d'une grande redingote d'astracan, je m'enfonçai un bonnet fourré sur les oreilles, je roulai autour de mon cou une cravate de cachemire, et je m'aventurai dans la rue, n'ayant de toute ma personne que le bout du nez à l'air.

D'abord tout alla à merveille ; je m'étonnai même du peu d'impression que me causait le froid , et je riais tout bas de tous les contes que j'en avais entendu faire ; j'étais , au reste , enchanté que le hasard m'eût donné cette occasion de m'acclimater. Néanmoins , comme les deux premiers écoliers chez lesquels je me rendais , M. de Bobrinski et M. de Nareschkin , n'étaient point chez eux , je commençais à trouver que le hasard faisait trop bien les choses , lorsque je crus remarquer que ceux que je croisais me regardaient avec une certaine inquiétude , mais , cependant , sans me rien dire. Bientôt un monsieur , plus causeur , à ce qu'il paraît , que les autres , me dit en passant : Noss ! Comme je ne savais pas un mot de russe , je crus que ce n'était pas la peine de m'arrêter pour un monosyllabe , et je continuai mon chemin. Au coin de la rue des Pois , je rencontrai un ivoschik qui passait ventre à terre en conduisant son traîneau ; mais si rapide que fût sa course , il se crut obligé de me parler à son tour , et me cria : Noss , noss ! Enfin , en arrivant sur la place de l'Amirauté , je me trouvai en face d'un mougick , qui ne me cria rien du tout , mais qui , ramassant une poignée de neige , se jeta sur moi , et avant que j'eusse pu me débarrasser de tout mon attirail , se mit à me débarbouiller la figure et à me frotter particulièrement le nez de toute sa force. Je trouvai la plaisanterie assez médiocre , surtout par le temps qu'il faisait , et tirant un de mes bras d'une de mes poches , je lui allongeai un coup de poing qui l'envoya rouler à dix pas. Malheureusement ou heureusement pour moi , deux paysans passaient en ce moment , qui , après m'avoir regardé un instant , se jetèrent sur moi , et malgré ma défense me maintinrent les bras , tandis que mon enragé mougick ramassait une autre poignée de neige , et , comme s'il ne voulait pas en avoir le démenti , se précipitait de nouveau sur moi. Cette fois , profitant de l'impossibilité où j'étais de me défendre , il se mit à recommencer ses frictions. Mais , si j'avais les bras pris , j'avais la langue libre ; croyant que j'étais la victime de quelque méprise ou de quelque guet-apens , j'appelai de toute ma force au secours. Un officier accourut et me demanda en français à qui j'en avais.

— Comment , monsieur , m'écriai-je en faisant un dernier effort et en me débarrassant de mes trois hommes qui , de l'air

le plus tranquille du monde, se remirent à continuer leur chemin, l'un vers la Perspective, et les deux autres du côté du quai Anglais; vous ne voyez donc pas ce que ces drôles me faisaient ?

— Que vous faisaient-ils donc ?

— Mais ils me frottaient la figure avec de la neige. Est-ce que vous trouveriez cela une plaisanterie de bon goût, par hasard, avec le temps qu'il fait ?

— Mais, monsieur, ils vous rendaient un énorme service, me répondit mon interlocuteur en me regardant comme nous disons, nous autres Français, dans le blanc des yeux.

— Comment cela ?

— Sans doute, vous aviez le nez gelé.

— Miséricorde ! m'écriai-je en portant la main à la partie menacée.

— Monsieur, dit un passant en s'adressant à l'interlocuteur, monsieur l'officier, je vous prévins que votre nez gèle.

— Merci, monsieur, dit l'officier comme si on l'eût prévenu de la chose la plus naturelle du monde; et se baissant, il ramassa une poignée de neige, et se rendit à lui-même le service que m'avait rendu le pauvre mougick, que j'avais si brutalement récompensé de son obligeance.

— C'est-à-dire alors, monsieur, que sans cet homme...

— Vous n'auriez plus de nez, continua l'officier en se frottant le sien.

— Alors, monsieur, permettez !...

Et je me mis à courir après mon mougick, qui, croyant que je voulais achever de l'assommer, se mit à courir de son côté, de sorte que, comme la crainte est naturellement plus agile que la reconnaissance, je ne l'eusse probablement jamais rattrapé, si quelques personnes, en le voyant fuir et en me voyant le poursuivre, ne l'eussent pris pour un voleur, et ne lui eussent barré le chemin. Lorsque j'arrivai, je le trouvai parlant avec une grande volubilité, afin de faire comprendre qu'il n'était coupable que de trop de philanthropie; dix roubles que je lui donnai expliquèrent la chose. Le mougick me baisa les mains, et un des assistants, qui parlait français, m'invita à faire désormais plus d'attention à mon nez. L'invitation était inutile, pendant tout le reste de ma course je ne le perdus pas de vue.

J'allais à la salle d'armes de M. Siverbrük , ou j'avais rendez-vous avec M. de Gorgoli qui m'avait écrit de venir l'y trouver. Je lui racontai l'aventure qui venait de m'arriver comme une chose fort extraordinaire ; alors il s'informa si d'autres personnes ne m'avaient rien dit avant que le pauvre mougick se dévouât. Je lui répondis que deux passants m'avaient fort regardé , et , en me croisant , m'avaient crié : Noss ! noss ! « Eh bien ! me dit-il , c'est cela , on vous criait de prendre garde à votre nez. C'est la formule ordinaire ; une autre fois tenez-vous donc pour averti. »

M. de Gorgoli avait raison , et ce n'est pas précisément pour le nez ou pour les oreilles qu'il y a le plus à craindre à Saint-Pétersbourg , attendu que , si vous ne vous apercevez pas que la gelée les gagne , le premier passant le voit pour vous et vous prévient presque toujours à temps pour porter remède au mal. Mais , lorsque malheureusement le froid s'empare de quelque autre partie du corps cachée par les vêtements , comme l'avis devient impossible , vous ne vous en apercevez que par l'engourdissement de la partie affectée , et alors il est souvent trop tard. L'hiver précédent , un Français nommé Pierson , commis d'une des premières maisons de banque de Paris , avait été victime d'un accident de ce genre , faute de précaution.

En effet , M. Pierson , qui était parti de Paris pour accompagner à Saint-Pétersbourg une somme considérable faisant partie de l'emprunt négocié par le gouvernement russe , et qui était sorti de France par un temps superbe , n'avait pris aucune précaution contre le froid. En arrivant à Riga , il avait trouvé le temps encore fort supportable , de sorte qu'il avait continué sa route , jugeant inutile d'acheter ni manteau , ni fourrures , ni bottes doublées de laine : en effet , les choses allèrent encore bien en Livonie ; mais trois lieues au delà de Revel , la neige tomba à flocons si pressés que le postillon perdit son chemin et versa dans une fondrière. Il fallut aller chercher du secours , les deux hommes n'étant point assez forts pour relever la voiture : le postillon détela donc un de ses chevaux et partit rapidement pour la ville la plus prochaine , tandis que M. Pierson , voyant la nuit s'avancer , ne voulut point , de crainte des voleurs , quitter un seul instant le trésor qu'il escortait. Mais avec la nuit la neige cessa , et le vent ayant passé au nord , le froid

monta subitement à 20 degrés. M. Pierson, qui connaissait le danger terrible qu'il courait, se mit aussitôt à marcher autour de sa voiture, pour le combattre autant qu'il était en son pouvoir. Au bout de trois heures d'attente, le postillon revint avec des hommes et des chevaux, la voiture fut remise sur roues, et, grâce à son double attelage, M. Pierson gagna rapidement la première ville, où il s'arrêta. Le maître de poste chez lequel on était venu prendre des chevaux l'attendait avec inquiétude, car il savait dans quelle position il était resté pendant tout le temps de l'absence du postillon; aussi sa première demande, quand M. Pierson descendit de sa voiture, fut pour lui demander s'il n'avait rien de gelé. Le voyageur répondit qu'il espérait que non, attendu qu'il n'avait cessé de marcher, et que, grâce au mouvement, il croyait avoir lutté victorieusement contre le froid. A ces mots, il découvrit son visage et montra ses mains; ils étaient intacts.

Cependant, comme M. Pierson éprouvait une grande lassitude, et qu'il craignait, s'il continuait sa route pendant la nuit, quelque accident pareil à celui auquel il croyait avoir échappé, il fit bassiner son lit, prit un verre de vin chaud et s'endormit.

Le lendemain, il se réveille et veut se lever, mais il semble cloué dans son lit; d'un de ses bras qu'il lève avec peine, il atteint le cordon de la sonnette et appelle. On vient; il dit ce qu'il éprouve: c'est comme une paralysie générale; on court chez le médecin; il arrive, lève la couverture et trouve les jambes du malade livides et tachetées de noir: la gangrène commençait à s'y mettre. Le médecin annonce aussitôt au malade que l'amputation est de toute nécessité.

Quelque terrible que fût cette ressource, M. Pierson s'y résolut. Le médecin envoie aussitôt chercher les instruments nécessaires; mais tandis qu'il fait ses préparatifs, le malade se plaint tout à coup que sa vue s'affaiblit et que c'est à peine s'il distingue les objets qui l'entourent. Le docteur commence alors à craindre que le mal ne soit plus grand encore qu'il ne le supposait, procède à un nouvel examen, et reconnaît que les chairs du dos viennent de s'ouvrir. Alors, au lieu d'annoncer à M. Pierson la nouvelle et terrible découverte qu'il vient de faire, il le rassure, lui promet que son état est moins alarmant qu'il ne l'a-

vait cru d'abord, et lui dit, comme preuve de ce qu'il avance, qu'il doit éprouver un grand besoin de sommeil. Le malade répond qu'effectivement, il se sent singulièrement assoupi. Dix minutes après, il était endormi, et au bout d'un quart d'heure de sommeil, il était mort.

Si on avait aussitôt reconnu sur son corps les atteintes de la gelée et qu'on l'eût à l'instant même frotté avec de la neige, comme le bon mougiék avait fait pour mon nez, M. Pierson se serait remis en route le lendemain comme si rien n'était arrivé.

Ce fut une leçon pour moi; et, craignant de ne pas toujours trouver dans les passants la même obligeance opportune, je ne sortis plus qu'avec un petit miroir dans ma poche, et de dix minutes en dix minutes je me regardais le nez.

Au reste, Saint-Pétersbourg avait pris, en moins de huit jours, sa robe d'hiver : la Néva était gelée et on la traversait en tout sens, soit à pied, soit avec des voitures. Partout les traîneaux avaient remplacé les voitures; la Perspective était devenue une espèce de Longchamp, les poêles étaient allumés dans les églises, et le soir, à la porte des théâtres, de grands feux brûlaient dans des enceintes bâties à cet effet, couvertes du haut, ouvertes des côtés et garnies de bancs circulaires sur lesquels les domestiques attendaient leurs maîtres. Quant aux cochers, les seigneurs qui ont quelque pitié les renvoient à l'hôtel en leur indiquant l'heure à laquelle ils doivent revenir. Les plus malheureux de tous sont les soldats et les boutschmicks : il n'y a pas de nuit où l'on ne relève morts quelques-uns de ceux qu'on avait quittés vivants.

Cependant le froid augmentait toujours, et il arriva à un tel degré que des troupes de loups furent aperçues dans les environs de Saint-Pétersbourg, et qu'un matin on trouva un de ces animaux qui se promenait comme un chien dans le quartier de la Fonderie. La pauvre bête, au reste, n'avait rien de bien menaçant et me faisait bien plutôt l'effet d'être venue pour demander l'aumône qu'avec l'intention de prendre rien de force; on l'assomma à coups de bâtons.

Comme je racontais le soir même cette aventure devant le comte Alexis, il me parla à son tour d'une grande chasse à l'ours qui devait avoir lieu le surlendemain, dans une forêt, à

dix ou douze lieues de Moscou. Comme la classe était dirigée par M. de Nareschkin, un de mes écoliers, je n'eus pas de peine à obtenir du comte qu'il lui parlât de mon désir d'y assister ; il me le promit, et en effet le lendemain je reçus une invitation avec le programme, non pas de la fête, mais du costume. Ce costume est un habit tout garni de fourrures et dont la fourrure est en dedans, avec une espèce de casque en cuir qui descend en pélerine sur les épaules ; le chasseur a la main droite armée d'un gantelet, et tient à cette main un poignard. C'est avec ce poignard qu'il attaque l'ours dans une lutte corps à corps et que, presque toujours du premier coup, il le tue.

Les détails de cette chasse, que je m'étais fait répéter deux ou trois fois avec le plus grand soin, m'avaient ôté un peu de mon enthousiasme pour elle. Cependant, comme je m'étais mis en avant, je ne voulais pas reculer ; et je fis tous mes préparatifs, achetant habit, casque et poignard, afin de les essayer le même soir et de n'être pas trop empêtré dans mon attirail.

J'étais resté assez tard chez Louise, de sorte que ce ne fut guère qu'à minuit passé que je rentrai chez moi. Je commençai aussitôt ma répétition avec costume ; je dressai mon traversin sur une chaise et me précipitai dessus pour le frapper juste à la place que j'avais marquée, et qui devait correspondre pour l'ours à la sixième côte, lorsque je fus tout à coup détourné de l'attention que j'apportais à cet exercice, par un bruit épouvantable qui se fit dans ma cheminée. J'y courus aussitôt, et, introduisant ma tête entre les portes que j'avais déjà fermées (car à Saint-Pétersbourg les cheminées se ferment la nuit comme des poêles), j'aperçus un objet dont je ne pus distinguer la forme, qui, après être descendu presque à la hauteur de ma plaque, remonta vivement. Je ne doutai pas un instant que ce ne fût quelque voleur qui, dans sa haine de l'effraction, avait probablement employé ce moyen pour pénétrer chez moi, et qui, s'apercevant que je n'étais point encore couché, se hâtait de battre en retraite. Comme je criai plusieurs fois : Qui va là ? et que personne ne me répondit, ce silence ne fit que me confirmer dans mon opinion : il en résulta que je restai près d'une demi-heure sur mes gardes ; mais n'entendant plus aucun bruit, je jugeai que le voleur était parti pour ne plus revenir, et ayant

barricadé avec le plus grand soin la porte de ma cheminée, je me couchai et m'endormis.

Il y avait un quart d'heure à peine que j'avais la tête sur l'oreiller, lorsque tout au milieu de mon sommeil il me sembla entendre des pas dans le corridor. Tout préoccupé encore de l'histoire inexplicable de ma cheminée, je me réveille en sursaut et j'écoute. Plus de doute, il y a quelqu'un qui passe et repasse devant la porte de ma chambre, et qui fait crier le parquet malgré l'attention qu'il semble mettre à ne pas produire le moindre bruit. Bientôt ces pas s'arrêtent devant ma porte avec hésitation : il est probable qu'on s'assure si je dors. J'allonge la main vers la chaise où j'avais jeté toute ma défroque, j'attrape mon casque et mon poignard, je me coiffe de l'un, je m'arme de l'autre, et j'attends.

Au bout d'un instant d'hésitation, j'entends qu'on met la main sur ma clef, ma serrure grince, ma porte s'ouvre, et je vois s'avancer vers moi, éclairé par la lumière d'une lanterne qu'il a laissée dans le corridor, un être fantastique dont la figure, autant que j'en puis juger dans l'obscurité, me semble couverte d'un masque. Aussitôt je pense qu'il vaut mieux le prévenir que l'attendre ; en conséquence, comme il s'avance vers la cheminée avec une hardiesse qui prouve sa connaissance des lieux, je saute à bas de mon lit, je le saisis à la gorge, je le terrasse, et, lui mettant le poignard sur la poitrine, je lui demande à qui il en a et ce qu'il veut ; mais alors, à mon grand étonnement, c'est mon adversaire qui pousse des cris affreux et semble appeler au secours. Alors, voulant voir décidément à qui j'ai affaire, je me précipite dans le corridor, je saisis la lanterne et je reviens ; mais, si courte qu'ait été mon absence, le voleur a disparu comme par enchantement. Seulement j'entends dans la cheminée comme un léger froissement ; j'y cours, je regarde, et j'aperçois dans le lointain la semelle des souliers et le fond de la culotte de mon homme, s'éloignant avec une rapidité qui dénote dans leur propriétaire l'habitude de ces sortes de chemins ; je reste stupéfait.

En ce moment un voisin qui a entendu le sabbat infernal que je fais depuis dix minutes, entre chez moi, croyant que l'on m'assassine, et me trouve debout en chemise, une lan-

terne d'une main , un poignard de l'autre et mon casque sur la tête. Sa première question est de me demander si je suis devenu fou.

Alors , pour lui prouver que je suis dans tout mon bon sens , et même pour lui donner quelque idée de mon courage , je lui raconte ce qui s'est passé. Mon voisin éclate de rire , j'ai vaincu un ramoneur. Je veux douter encore , mais mes mains , ma chemise et mon visage même , pleins de suie , attestent la vérité de ses paroles. Mon voisin me donne alors quelques explications , et je n'ai plus de doute.

En effet , le ramoneur , qui en France , même l'hiver , n'est qu'une espèce d'oiseau de passage qui chante une fois l'an au haut de la cheminée , devient à Saint-Petersbourg un être de première nécessité ; aussi , tous les quinze jours au moins , fait-il sa tournée dans chaque maison. Seulement ses travaux tutélaires sont nocturnes , car , si dans la journée on ouvrait les conduits des poêles ou si l'on éteignait le feu des cheminées , le froid pénétrerait dans les appartements. Les poêles se ferment donc dès le matin , aussitôt qu'on y a allumé le feu , et les cheminées tous les soirs dès qu'on l'y a éteint. Il en résulte que les ramoneurs qui sont abonnés avec les propriétaires des maisons grimpent sur les toits , et , sans même prévenir les locataires , font descendre dans la cheminée un fagot d'épine , dont une grosse pierre est le centre , et raclent avec cette espèce de balai la cheminée dans les deux tiers de sa longueur. Puis , quand la besogne supérieure est terminée , ils entrent dans la maison , pénètrent dans les appartements des locataires , et nettoient à leur tour la partie basse des conduits. Ceux qui sont habitués ou prévenus savent ce dont il s'agit et ne s'en préoccupent aucunement. Malheureusement on avait oublié de me mettre au fait , et comme c'était la première fois que le pauvre diable de ramoneur entra chez moi pour y exercer son industrie , il avait failli être victime de ma promptitude à le mal juger.

Le lendemain , j'eus la preuve que le voisin ne m'avait dit que la vérité. Mon hôtesse entra chez moi dès le matin , et me dit qu'il y avait en bas un ramoneur qui réclamait sa lanterne.

A trois heures de l'après-midi , le comte Alexis vint me

prendre dans son traîneau, qui était tout bonnement une excellente caisse de coupé montée sur patins, et nous nous acheminâmes avec une merveilleuse rapidité vers le Rendez-vous de Chasse, qui était une maison de campagne de M. de Nareschkin, distante de dix ou douze lieues de Saint-Pétersbourg, et située au milieu de bois très-épais; nous y arrivâmes à cinq heures, et nous trouvâmes presque tous les chasseurs arrivés. Au bout de quelques instants la réunion se compléta, et l'on annonça que le dîner était servi. Il faut avoir vu un dîner chez un grand seigneur russe pour se faire une idée du point où peut-être porté le luxe de la table. Nous étions à la moitié de décembre, et la première chose qui me frappa fut, au milieu du surtout qui couvrait la table, un magnifique cerisier, tout chargé de cerises, comme en France à la fin de mai. Autour de l'arbre, des oranges, des ananas, des figues et des raisins s'élevaient en pyramides et complétaient un dessert qu'il eût été difficile de se procurer à Paris au mois de septembre. Je suis sûr que le dessert seul coûtait plus de trois mille roubles.

Nous nous mîmes à table; dès cette époque on avait adopté à Saint-Pétersbourg cette excellente coutume de faire découper par des maîtres d'hôtel, et de laisser les convives se servir à boire eux-mêmes: il en résulte que, comme les Russes sont les premiers buveurs du monde, il y avait entre chacun des convives, au reste confortablement espacés, cinq bouteilles de vins différents, des meilleurs crus, de Bordeaux, d'Épernay, de Madère, de Constance et de Tokay; quant aux viandes, elles étaient tirées, le veau d'Archangel, le bœuf de l'Ukraine, et le gibier de partout.

Après le premier service, le maître d'hôtel entra tenant sur un plat d'argent deux poissons vivants et qui m'étaient inconnus. Aussitôt tous les convives poussèrent un cri d'admiration: c'étaient deux sterlets. Or, comme les sterlets ne se pêchent que dans le Volga, et que la partie la plus rapprochée du cours du Volga coule à plus de trois cent cinquante lieues de Saint-Pétersbourg, il avait fallu, attendu que ce poisson ne peut vivre que dans l'eau maternelle, il avait fallu (que nos Grimaud de la Reynière comprennent bien cela et se pendent!) percer la glace du fleuve, pêcher dans ses profondeurs deux

de ses habitants, et pendant cinq jours et cinq nuits de voyage les maintenir dans une voiture fermée, et chauffée à une température qui ne permit pas à l'eau du fleuve de se geler.

Aussi avaient-ils coûté chacun huit cents roubles, plus de seize cents francs les deux. Potemkim, de fabuleuse mémoire, n'aurait pas fait mieux !

Dix minutes après ils reparurent sur la table, mais cette fois si bien cuits à point, que les éloges se partagèrent entre l'amphitryon qui les avait fait pêcher et le maître d'hôtel qui les avait fait cuire; puis vinrent les primeurs, petits pois, asperges, haricots verts, toutes choses ayant véritablement la forme de l'objet qu'elles avaient la prétention de représenter, mais dont le goût uniforme et aqueux protestait contre la forme.

On ne quitta la table que pour passer au salon où les tables de jeu étaient dressées; comme je n'étais ni assez pauvre ni assez riche pour avoir cette passion, je regardai faire les autres. A minuit, c'est-à-dire à l'heure où j'allai me coucher, il y avait déjà, de part et d'autre, trois cent mille roubles et vingt-cinq mille paysans de perdus.

Le lendemain au point du jour, on vint me réveiller. Les piqueurs avaient connaissance de cinq ours détournés dans un bois qui pouvait avoir une lieue de tour. J'appris cette nouvelle, tout agréable qu'on me la croyait être, avec un léger frissonnement. Si brave que l'on soit, on éprouve toujours quelque inquiétude à aborder un ennemi inconnu, et avec lequel on doit se rencontrer pour la première fois.

Je n'en revêtis pas moins gaillardement mon costume, qui était établi de manière à ce que je n'avais rien à craindre du froid. D'ailleurs, comme pour prendre part à la fête, le soleil était magnifique, et la température, qui s'adoucissait à ses rayons, ne marquait pas, à cette heure matinale, plus de quinze degrés, ce qui, vers midi, en promettait sept ou huit seulement.

Je descendis et trouvai tous nos chasseurs prêts et dans un costume uniforme, sous lequel nous avions grand'peine à nous reconnaître nous-mêmes. Des traîneaux tout attelés nous attendaient; nous y montâmes; dix minutes après, nous étions au Rendez-vous.

C'était une charmante maison de paysan russe, toute en bois et faite à la hache, avec son grand poêle et son saint patron, que chacun de nous salua dévotement selon la coutume, en passant le seuil de la porte. Un déjeuner substantiel nous attendait : chacun y fit honneur ; mais je remarquai que, contrairement à leurs habitudes, aucun de nos chasseurs ne buvait. C'est qu'on ne se grise pas avant un duel, et que la chasse que nous allions entreprendre est un véritable duel.

Vers la fin du déjeuner, le piqueur parut à la porte, ce qui voulait dire qu'il était temps de se mettre en route. A la porte, on nous remit à chacun une carabine toute chargée, que nous devions porter en banderole, mais dont nous ne devions faire usage qu'en cas de danger. Outre cette carabine, chacun de nous reçut encore cinq ou six plaques de fer-blanc que l'on jette à l'ours, et dont le son et l'éclat ont pour but de l'irriter.

Au bout de cent pas nous trouvâmes l'enceinte ; elle était entourée par la musique de M. de Nareschkin, la même que j'avais entendue sur la Néva pendant les belles nuits d'été. Chaque homme tenait à la main son cor, prêt à pousser sa note. L'enceinte toute entière était entourée ainsi, de manière à ce que les ours, de quelque côté qu'ils se présentassent, fussent repoussés par le bruit. Entre chaque musicien, il y avait un piqueur, un valet ou un paysan avec un fusil chargé à poudre seulement, de peur qu'une des balles ne vînt nous atteindre. Le bruit des coups de feu devant se joindre à celui des instruments si les ours tentaient de forcer. Nous franchîmes cette ligne et nous entrâmes dans l'enceinte.

A l'instant même le bois fut enveloppé d'un cercle d'harmonie qui fit sur nous le même effet que la musique militaire doit faire sur les soldats au moment de la bataille ; si bien que moi-même je me sentis tout transporté d'une ardeur belliqueuse dont, cinq minutes auparavant, je ne me serais pas cru capable.

J'étais placé entre le piqueur de M. de Nareschkin, qui devait à mon inexpérience l'honneur de prendre part à la chasse, et le comte Alexis, sur lequel j'avais promis à Louise de veiller, et qui, au contraire, veillait sur moi. Il avait à sa gauche le prince Nikita Mouravieff, avec lequel il était extrêmement lié, et au delà du prince Nikita Mouravieff, je pouvais encore aper-

cevoir, à travers les arbres, M. de Nareschkin. Au delà je ne voyais rien.

Nous marchions ainsi depuis dix minutes à peu près, lorsque les cris *medvede, medvede* (1), retentirent, accompagnés de quelques coups de feu. Un ours qui s'était levé au bruit des cors avait probablement apparu sur la lisière, et était repoussé à la fois par les piqueurs et les musiciens. Mes deux voisins me firent de la main signe d'arrêter, et chacun de nous se tint sur ses gardes. Au bout d'un instant nous entendîmes devant nous le froissement des broussailles, accompagné d'un grognement sourd. J'avoue qu'à ce bruit, qui paraissait s'approcher de mon côté, je sentis, malgré le froid qu'il faisait, la sueur me monter au front. Mais je regardai autour de moi; mes deux voisins faisaient bonne contenance; je fis comme eux. En ce moment l'ours parut, sortant la tête et la moitié du corps d'un buisson d'épines situé entre moi et le comte Alexis.

Mon premier mouvement fut de lâcher mon poignard et de prendre mon fusil, car l'ours étonné nous regardait tour à tour, et paraissait encore indécis vers lequel de nous deux il s'avancerait; mais le comte ne lui donna pas le temps de choisir. Jugeant que je ferais quelque maladresse, il voulut attirer à lui l'ennemi, et, s'approchant de quelques pas, afin de gagner une espèce de clairière où il n'était plus libre de ses mouvements, il lui jeta au nez une des plaques de fer-blanc qu'il tenait à la main. L'ours aussitôt se jeta dessus d'un seul bond, et avec une légèreté incroyable, prit la plaque entre ses griffes, puis la tordit en grognant. Le comte alors fit encore un pas vers lui, et lui en jeta une seconde; l'ours la saisit comme fait un chien de la pierre qu'on lui lance, et la broya entre ses dents. Le comte, pour augmenter sa colère, lui en jeta une troisième; mais cette fois, comme s'il eût compris que c'était une folie à lui de s'acharner à un objet inanimé, il laissa dédaigneusement la plaque tomber à côté de lui, tourna sa tête vers le comte, poussa un rugissement terrible, fit vers lui

(1) *Medvede*, mot composé de *med*, qui veut dire miel, et *vede*, qui sait; littéralement: *qui sait le miel*; l'animal ayant reçu son nom de l'adresse qu'il a reçue de la nature à découvrir son mets favori.

quelques pas au trot , de manière qu'ils ne se trouvèrent plus qu'à une dizaine de pieds l'un de l'autre. En ce moment le comte fit entendre un coup de sifflet aigu. A ce bruit, l'ours se dressa aussitôt sur ses pattes de derrière : c'était ce qu'attendait le comte ; il se jeta sur l'animal , qui étendit ses deux bras pour l'étouffer ; mais avant même qu'il ait eu le temps de les rapprocher, l'ours jeta un cri de douleur, et faisant trois pas en arrière , en chancelant comme un homme ivre , il tomba mort. Le poignard lui avait traversé le cœur.

Je courus au comte pour lui demander s'il n'était point blessé, et je le trouvai calme et froid , comme s'il venait de couper le jarret à un chevreuil. Je ne comprenais rien à un pareil courage ; j'étais tout tremblant , moi , pour avoir assisté seulement à ce combat.

— Vous voyez comme il faut faire , me dit le comte , ce n'est pas plus difficile que cela. Aidez-moi à le retourner ; je lui ai laissé le poignard dans la blessure , afin de vous donner la leçon entière.

L'animal était tout à fait mort. Nous le retournâmes avec peine , car il devait bien peser quatre cents , étant un ours noir de la grande espèce. Il avait effectivement le poignard enfoncé jusqu'au manche dans la poitrine. Le comte le retira, et plongea la lame deux ou trois fois dans la neige pour la nettoyer. En ce moment nous entendîmes de nouveaux cris , et nous vîmes , à travers les branches , le chasseur qui était à la gauche de M. de Nareschkin aux prises à son tour avec un ours. La lutte fut un peu plus longue ; mais enfin l'ours tomba comme le premier.

Cette double victoire , que je venais de voir remporter sous mes yeux , m'avait exalté ; la fièvre qui me brûlait le sang avait écarté toute crainte. Je me sentais la force d'Hercule Néméen , et je demandais à mon tour à faire mes preuves.

L'occasion ne se fit pas attendre. A peine avions-nous fait deux cents pas depuis l'endroit où nous avions laissé les deux cadavres , que je crus apercevoir le haut du corps d'un ours , à moitié sorti de sa tanière , placé entre deux rochers. Un instant je fus incertain , et pour me tirer d'incertitude , je jetai bravement vers l'objet , quel qu'il fût , une de mes plaques. La preuve fut décisive : l'ours releva ses lèvres , me montra deux

rangées de dents blanches comme la neige, et fit entendre un grognement. A ce grognement, mes voisins de droite et de gauche s'arrêtèrent, apprêtant leur carabine, afin de me prêter secours si besoin était, car ils virent bien que celui-là était pour moi.

Le mouvement que je leur vis faire de mettre la main à leur fusil me fit penser que j'étais autorisé à me servir du mien ; d'ailleurs j'avoue que j'avais plus de confiance dans cette arme que dans mon poignard. Je le passai donc à ma ceinture, et, prenant à mon tour ma carabine, j'ajustai l'animal avec tout le sang-froid que je pus appeler à mon aide ; lui, de son côté, me fit beau jeu en ne bougeant pas ; enfin, quand je le vis bien au bout de mon canon, j'appuyai le doigt sur la gachette, et le coup partit.

Au même instant un rugissement terrible se fit entendre. L'ours se dressa, battant l'air d'une de ses pattes, tandis que l'autre, brisée à l'épaule, pendait le long de son corps. J'entendis en même temps mes deux voisins me crier : Garde à vous ! En effet, l'ours, comme s'il fût revenu d'un premier mouvement de stupéfaction, vint droit à moi, avec une telle rapidité, malgré son épaule cassée, que j'eus à peine le temps de tirer mon poignard. Je raconterai mal ce qui se passa, alors, car tout fut rapide comme la pensée. Je vis l'animal furieux se dresser devant moi, la gueule tout ensanglantée. De mon côté, je lui portai, de toute ma force, un coup terrible ; mais je rencontrai une côte, et le poignard dévia ; je sentis alors peser comme une montagne sa patte sur mon épaule ; je pliai les jarrets et tombai à la renverse sous mon adversaire, le saisissant instinctivement au cou de mes deux mains et réunissant toutes mes forces pour éloigner sa gueule de mon visage. Au même instant, deux coups de feu partirent, j'entendis le sifflement des balles, puis un bruit mat. L'ours poussa un cri de douleur et s'affaissa de tout son poids sur moi. Je réunis toutes mes forces, et, me jetant de côté, je me trouvai dégagé. Je me relevai aussitôt pour me remettre en défense, mais c'était inutile, l'ours était mort ; il avait reçu à la fois la balle du comte Alexis derrière l'oreille et celle du piqueur au défant de l'épaule. Quant à moi, j'étais couvert de sang, mais je n'avais pas la moindre blessure.

Tout le monde accourut, car du moment où l'on avait su que j'étais aux prises avec un ours, chacun avait craint que la chose ne tournât mal pour moi. Ce fut donc avec une grande joie que l'on me vit sur mes pieds près de mon ennemi mort.

Ma victoire, toute partagée qu'elle était, ne m'en fit pas moins grand honneur, car je ne m'en étais pas encore tiré trop mal pour un débutant. L'ours, comme je l'ai dit, avait l'épaule cassée par ma balle, et mon poignard, tout en glissant sur une côte, lui était remonté jusque dans la gorge : la main ne m'avait donc tremblé ni de loin ni de près.

Les deux autres ours, qui avaient été reconnus dans l'enceinte, ayant forcé nos musiciens et nos piqueurs, la chasse se trouva terminée ; on traîna les cadavres jusque dans le chemin et on procéda au dépouillement des morts, puis on leur coupa les quatre pattes qui, considérées comme la partie la plus friande, devaient nous être servies à dîner.

Nous revînmes au château avec nos trophées. Un bain parfumé attendait chacun de nous dans sa chambre, et ce n'était pas chose inutile après être resté, comme nous l'avions fait, toute une demi-journée enveloppés dans nos fourrures. Au bout d'une demi-heure, la cloche nous avertit qu'il était temps de descendre à la salle à manger.

Le dîner n'était pas moins somptueux que la veille, à part les sterlets, qui étaient remplacés par les pattes d'ours. C'étaient nos piqueurs qui, réclamant leurs droits, les avaient fait cuire, au détriment du maître d'hôtel, et cela tout bonnement dans un four creusé en terre, au milieu des braises ardentes et sans préparation aucune. Aussi, quand je vis paraître ces espèces de charbons informes et nourcis, je me sentis peu de goût pour ce singuliers mets ; on ne m'en passa pas moins ma patte comme aux autres, et, résolu de suivre l'exemple jusqu'au bout, j'enlevai, avec la pointe de mon couteau, la croûte brûlée qui la couvrait, et j'arrivai à une chair parfaitement cuite dans son jus, et sur le compte de laquelle je revins dès la première bouchée. C'était une des plus savoureuses choses que l'on pût manger.

En remontant dans mon traîneau, j'y trouvai la peau de mon ours qu'y avait courtoisement fait porter M. de Nareschkin.

XI.

Nous retrouvâmes Saint-Pétersbourg dans les préparatifs de deux grandes fêtes qui se suivent à quelques jours de distance ; je veux parler du jour de l'an et de la bénédiction des eaux : la première toute mondaine, la seconde toute religieuse.

Le premier jour de l'an, en vertu de la coutume qui fait que les Russes appellent l'empereur *père* et l'impératrice *mère*, l'empereur et l'impératrice reçoivent leurs enfants. Vingt-cinq mille billets sont jetés comme au hasard par les rues de Saint-Pétersbourg, et les vingt-cinq mille invités, sans distinction de rangs, sont admis le même soir au palais d'Hiver.

Quelques rumeurs sinistres avaient couru : on disait que la réception n'aurait pas lieu cette année, car des bruits d'assassinat s'étaient répandus, malgré le silence ténébreux et profond que garde la police en Russie. C'était encore cette conspiration inconnue, serpent aux mille replis et aux dards mortels, qui levait la tête, menaçait, puis, rentrant aussitôt dans l'ombre, se cachait à tous les regards. Mais bientôt les craintes se dissipèrent, du moins celles des curieux, l'empereur ayant dit positivement au grand maître de la police qu'il désirait que tout se passât comme d'habitude, quelque facilité qu'offrit pour l'exécution d'un meurtre le domino, dont, selon l'ancien usage, les hommes sont couverts dans cette soirée.

Il y a ceci, au reste, de remarquable en Russie, qu'à part les conspirations de famille, le souverain n'a rien à craindre que des grands, son double rang de pontife et d'empereur, qu'il a hérité des Césars, comme leur successeur oriental, le faisant sacré pour le peuple. D'ailleurs, dans tous les pays il en est ainsi, et c'est le côté sanglant de la civilisation. L'assassin, dans les temps de barbarie, reste dans la famille ; de la famille il passe dans l'aristocratie, et de l'aristocratie il tombe dans le peuple. La Russie a donc encore des siècles à franchir avant d'avoir ses Jacques Clément, ses Damiens et ses Alibaud ; elle n'en est qu'aux Pahlen et aux Ankastrœm.

Aussi était-ce parmi son aristocratie, dans son palais même, et jusque dans sa propre garde, qu'Alexandre, disait-on, devait trouver des assassins. On savait cela, on le disait du moins, et cependant, parmi les mains qui se tendaient vers l'empereur, on ne pouvait distinguer les mains amies des mains ennemies; tel qui s'approchait de lui en rampant comme un chien, pouvait tout à coup se redresser et déchirer comme un lion. Il n'y avait qu'à attendre et à se confier en Dieu : c'est ce que fit Alexandre.

Le jour de l'an arriva. Les billets furent distribués comme de coutume; j'en avais dix pour un, tant mes écoliers s'étaient empressés à me faire voir cette fête nationale, si intéressante pour un étranger. A sept heures du soir, les portes du palais d'Hiver s'ouvrirent.

Je m'étais attendu surtout, d'après les bruits qui s'étaient répandus, à trouver les avenues du palais garnies de troupes; aussi mon étonnement fut-il grand de ne pas apercevoir une seule baïonnette de renfort; les sentinelles seules étaient, comme d'habitude, à leur poste; quant à l'intérieur du palais, il était sans gardes.

On devine, par l'entrée de notre spectacle gratis, ce que doit être le mouvement d'une foule huit fois plus considérable qui se précipite dans un palais vaste comme les Tuileries; et cependant il est remarquable, à Saint-Pétersbourg, que le respect que l'on a instinctivement pour l'empereur empêche cette invasion de dégénérer en cohue bruyante. Au lieu de crier à qui mieux mieux, chacun, comme pénétré de son infériorité, et reconnaissant de la faveur qu'on lui accorde, dit à son voisin : Pas de bruit, pas de bruit.

Pendant qu'on envahit son palais, l'empereur est dans la salle Saint-George, où, assis près de l'impératrice et entouré des grands-ducs et des grandes-duchesses, il reçoit tout le corps diplomatique. Puis, tout à coup, quand les salons sont pleins de grands seigneurs et de mougicks, de princesses et de grissettes, la porte de la salle Saint-George s'ouvre, la musique se fait entendre, l'empereur offre la main à la France, à l'Autriche ou à l'Espagne, représentées par leurs ambassadrices, et se montre à la porte. Alors chacun se presse, se retire; le flot se sépare comme la mer Rouge, et Pharaon passe.

C'était ce moment qu'on avait choisi, disait-on, pour l'assassiner, et il faut avouer, au reste, que c'était chose facile à faire.

Les bruits qui s'étaient répandus firent que je regardai l'empereur avec une nouvelle curiosité. Je m'attendais à lui trouver ce visage triste que je lui avais vu à Tzarko-Selo; aussi mon étonnement fut-il extrême quand je m'aperçus qu'au contraire jamais peut-être il n'avait été plus ouvert et plus riant. C'était, au reste, l'effet que produisait sur l'empereur Alexandre toute réaction morale contre un grand danger, et il avait donné de cette sérénité factice deux exemples frappants, l'un à un bal chez l'ambassadeur de France, M. de Caulaincourt, l'autre dans une fête à Zakret, près de Vilna.

M. de Caulaincourt donnait un bal à l'empereur, lorsqu'à minuit, c'est-à-dire lorsque les danseurs étaient au plus grand complet, on vint lui dire que le feu était à l'hôtel. Le souvenir du bal du prince Schwartzemberg, interrompu par un accident pareil, se présenta aussitôt à l'esprit du duc de Vicence, avec le souvenir de toutes les conséquences fatales qui en avaient été la suite, conséquences qui furent bien plutôt causées par la terreur qui rendit chacun insensé, que par le danger lui-même. Aussi le duc, voulant tout voir par lui-même, plaça-t-il à chaque porte un aide de camp, avec ordre de ne laisser sortir personne; et, s'approchant de l'empereur: — Sire, lui dit-il tout bas, le feu est à l'hôtel; je vais voir ce que c'est par moi-même; il est important que personne ne le sache avant qu'on connaisse la nature et l'étendue du danger. Mes aides de camp ont ordre de ne laisser sortir personne, que Votre Majesté et Leurs Altesses Impériales les grands-ducs et les grandes-duchesses. Si Votre Majesté veut donc se retirer, elle le peut; seulement, je lui ferai observer qu'on ne croira pas au feu tant qu'on la verra dans les salons.

— C'est bien, dit l'empereur, allez, je reste.

M. de Caulaincourt courut à l'endroit où l'incendie venait de se déclarer. Comme il l'avait prévu, le danger n'était pas aussi grand qu'au premier abord on aurait pu le craindre, et le feu céda bientôt sous les efforts réunis des serviteurs de la maison. Aussitôt l'ambassadeur remonta dans les salons et trouva l'empereur dansant une polonaise. M. de Caulaincourt et lui se contentèrent d'échanger un regard.

— Eh bien ! demanda l'empereur après la contredanse.

— Sire, le feu est éteint, répondit M. de Caulaincourt ; et tout fut dit. Le lendemain seulement les invités de cette splendide fête apprirent que pendant une heure ils avaient dansé sur un volcan.

A Zakret, ce fut bien autre chose encore ; car l'empereur jouait là non-seulement sa vie, mais encore son empire. Au milieu de la fête, on vint lui annoncer que l'avant-garde française venait de passer le Niémen, et que l'empereur Napoléon, son hôte d'Erfurth, qu'il avait oublié d'inviter, pouvait d'un moment à l'autre entrer dans la salle de bal, suivi de six cent mille danseurs. Alexandre donna ses ordres tout en paraissant causer de choses indifférentes avec ses aides de camp, continua de parcourir les salles, de vanter les illuminations, dont la lune, qui venait de se lever, était, disait-il, la plus belle pièce, et ne se retira qu'à minuit, au moment où le souper, servi sur de petites tables, en occupant tous les convives, lui permettait de leur dérober facilement son absence. Nul, pendant toute la soirée, n'avait aperçu sur son front la moindre trace d'inquiétude, de sorte que ce ne fut que par l'arrivée même des Français que l'on apprit leur présence.

Comme on le voit, l'empereur avait retrouvé, si souffrant et si mélancolique qu'il fût à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au 1^{er} janvier 1825, sinon toute son ancienne sérénité, du moins son ancienne énergie. Il parcourut comme d'habitude toutes les salles, conduisant l'espèce de galop que j'ai dit, et suivi de sa cour. Je me laissai à mon tour entraîner par le flot, qui revint à son lancé vers les neuf heures, après avoir fait le tour du palais.

A dix heures, comme l'illumination de l'Ermitage était terminée, les personnes qui avaient des billets pour le spectacle particulier furent invitées à s'y rendre. Comme j'étais du nombre des privilégiés, je me dégageai à grand-peine de la foule. Douze nègres, richement costumés à l'oriental, se tenaient à la porte par laquelle on se rend au théâtre, pour contenir la foule et vérifier les invitations.

J'avoue qu'en entrant dans le théâtre de l'Ermitage, au bout duquel était dressé, dans une longue galerie qui fait face à la salle, le souper de la cour, je crus entrer dans un palais de

fée. Qu'on se figure une vaste salle toute tendue, plafonnée et lambrissée en tubes de cristal de la grosseur des sarbacanes en verre avec lesquelles les enfants envoient des boules de mastio aux moineaux. Tous ces tubes sont figurés, tordus, contournés dans des formes appropriées à l'endroit où ils sont posés, unis entre eux par des fils d'argent imperceptibles, et masquent huit à dix mille lampions, dont ils reflètent et doublent la lumière. Ces lampions de couleur éclairent des paysages, des jardins, des fleurs, des bosquets d'où s'élève une musique aérienne et invisible, des cascades et des lacs qui semblent rouler des milliers de diamants, et qui, vus à travers ce voile de lumière, prennent des tons d'une poésie et d'un fantastique merveilleux.

Le posage seul de cette illumination coûte douze mille roubles et dure deux mois.

A onze heures la musique annonça par une fanfare l'arrivée de l'empereur. Il entra au milieu de sa famille et suivi par la cour. Aussitôt les grands-ducs, les grandes-duchesses, les ambassadeurs, les ambassadrices, les officiers de la couronne et les dames d'honneur prirent place à la table du milieu; le reste des invités, qui se composait de six cents convives à peu près appartenant tous à la première noblesse, s'assit aux deux autres tables. L'empereur seul resta debout, circulant entre les tables, et s'adressant tour à tour à quelqu'un de ses convives, qui, selon les règles de l'étiquette, lui répondait sans se lever.

Je ne puis dire l'effet que produisit sur les autres assistants ce coup d'œil magique de cet empereur, de ces grands-ducs, de ces grandes-duchesses, de ces seigneurs et de ces femmes, les uns couverts d'or et de broderies, les autres ruisselantes de diamants, vus ainsi au milieu d'un palais de cristal; mais je sais que, quant à moi, je n'avais jamais éprouvé jusqu'alors, et je n'éprouvai jamais depuis, une pareille sensation de grandeur. J'ai vu plus tard quelques-unes de nos fêtes royales; patriotisme à part, je dois avouer la supériorité de celle-là.

Le banquet fini, la cour quitta l'Ermitage, et reprit le chemin de la salle Saint-George. A une heure, la musique donna le signal d'une seconde polonaise qui passa comme la première, conduite par l'empereur. C'étaient ses adieux à la fête, car aussitôt cette polonaise finie, il se retira.

J'avoue que je reçus la nouvelle de sa retraite avec plaisir;

toute la soirée j'avais eu le cœur serré de crainte en songeant qu'une si magnifique fête pouvait, d'un moment à l'autre, être ensanglantée, quoiqu'il me parût impossible, en voyant une si grande confiance témoignée par le souverain à son peuple, ou plutôt par le père à ses enfants, que le poignard ne tombât point des mains du meurtrier, quel qu'il fût.

L'empereur retiré, la foule s'écoula peu à peu; il faisait 40 degrés de chaleur dans le palais et 20 degrés de froid au dehors. C'était une différence de 60 degrés. En France, nous aurions su huit jours après combien de personnes étaient mortes victimes de cette brusque et violente transition, et l'on aurait trouvé moyen de rejeter la faute sur le souverain, sur les ministres ou sur la police, ce qui eût fourni aux philanthropes de la presse une polémique merveilleuse. A Saint-Petersbourg, on ne sait rien, et grâce à ce silence, les fêtes joyeuses n'ont pas de tristes lendemains.

Quant à moi, grâce à un domestique qui eut, chose rare, l'intelligence de rester où je lui avais dit de m'attendre, grâce à un triple manteau de fourrures et à un traîneau bien fermé, je regagnai sans encombre le canal Catherine.

La seconde fête, qui était celle de la bénédiction des eaux, empruntait encore cette année une nouvelle solennité au désastre terrible qu'avait amené avec elle l'inondation récente de la Néva. Aussi, depuis quinze jours à peu près, les préparatifs de la cérémonie se faisaient-ils avec une pompe et une activité visiblement mêlées de cette crainte religieuse entièrement inconnue à nous autres peuples sans croyance. Ces préparatifs consistaient dans l'érection sur la Néva d'un grand pavillon de forme circulaire percé de huit ouvertures, décoré de quatre grands tableaux et couronné d'une croix; on s'y rendait par une jetée établie en face de l'Ermitage, et au milieu du plancher de glace de l'édifice, on devait percer, le matin même de la fête, une grande ouverture pour que le prêtre pût arriver jusqu'à l'eau, ou plutôt pour que l'eau pût remonter jusqu'au prêtre.

Le jour qui devait apaiser la colère du fleuve, arriva enfin. Malgré le froid, qui était d'une vingtaine de degrés, dès neuf heures du matin, les quais étaient garnis de spectateurs; quant au fleuve, il disparaissait entièrement sous la multitude des

curieux. J'avoue que je n'osai prendre place parmi eux , tremblant que , quelle que fût sa force et son épaisseur, la glace ne se brisât sous un pareil poids. Je me glissai donc comme je pus , et après trois quarts d'heure de travail , pendant lesquels on me prévint deux fois que mon nez gelait , j'arrivai jusqu'au parapet de granit qui garnit le quai. Un vaste espace circulaire était réservé autour du pavillon.

A onze heures et demie, l'impératrice et les grandes-duchesses , en prenant place sur un des balcons vitrés du palais , annoncèrent à la foule que le *Te Deum* était fini. En effet , on vit déboucher du champ de Mars toute la garde impériale , c'est-à-dire quarante mille hommes à peu près qui vinrent au son de la musique militaire se ranger en bataille sur le fleuve , s'étendant sur une triple ligne depuis l'ambassade française jusqu'à la forteresse. Au même instant la porte du palais s'ouvrit , les bannières , les saintes images et les chantres de la chapelle parurent , précédant le clergé conduit par le pontife ; puis vinrent les pages et les drapeaux des divers régiments de la garde portés par les sous-officiers ; puis enfin l'empereur ayant à sa droite le grand-duc Nicolas , et à sa gauche le grand-duc Michel , et suivi des grands officiers de la couronne , des aides de camp et des généraux.

Dès que l'empereur fut arrivé à la porte du pavillon, presque entièrement rempli par le clergé et les porte-drapeaux , le métropolitain donna le signal , et à l'instant même les chants sacrés , entonnés par plus de cent voix d'hommes et d'enfants , sans aucun accompagnement instrumental , retentirent avec une telle harmonie , que je ne me rappelle pas avoir jamais entendu d'aussi merveilleux accents. Pendant tout le temps que dura la prière , c'est-à-dire pendant vingt minutes à peu près , l'empereur , sans fourrures , avec l'uniforme seulement , demeura debout , immobile et la tête nue , bravant un climat plus puissant que tous les empereurs du monde , et courant un danger plus réel que s'il se fût trouvé en face de cent bouches à feu sur le devant d'une ligne de bataille. Cette imprudence religieuse était d'autant plus effrayante pour les spectateurs enveloppés de leurs manteaux et la tête couverte de leurs bonnets fourrés , que , quoique jeune encore , l'empereur était presque chauve.

Aussitôt ce second *Te Deum* achevé, le métropolitain prit une croix d'argent des mains d'un enfant de chœur, et au milieu de toute la foule agenouillée, bénit à haute voix le fleuve, en plongeant la croix par l'ouverture faite à la glace et qui permettait à l'eau de monter jusqu'à lui. Il prit ensuite un vase qu'il remplit de cette eau bénite et qu'il présenta à l'empereur. Après cette cérémonie vint le tour des drapeaux.

Au moment où les étendards s'inclinaient à leur tour pour recevoir la bénédiction, une fusée partit du pavillon et jeta dans les airs sa blanche fumée. Au même instant une détonation terrible se fit entendre; c'était toute l'artillerie de la forteresse, qui, avec sa voix de bronze, chantait à son tour le *Te Deum*.

Les salves se renouvelèrent trois fois pendant la bénédiction. A la troisième, l'empereur se couvrit et reprit le chemin du palais. Dans ce trajet, il passa à quelques pas seulement de moi. Cette fois il était triste comme jamais je ne l'avais vu; il savait qu'au milieu d'une fête religieuse il ne courait aucun danger, et il était redevenu lui-même.

A peine se fut-il éloigné, que le peuple, à son tour, se précipita dans le pavillon; les uns trempant leurs mains dans l'ouverture et faisant le signe de la croix avec l'eau nouvellement bénite, les autres en emportant de pleins vases, et quelques-uns même y plongeant leurs enfants tout entiers, convaincus que ce jour-là le contact du fleuve n'a rien de dangereux.

Le même jour, la même cérémonie se pratique à Constantinople; seulement là où l'hiver n'a point de souffle et la mer point de glaces, le patriarche monte sur une barque, jette dans l'eau bleue du Bosphore la croix sainte, qu'un plongeur rattrape avant qu'elle soit perdue dans ses profondeurs.

Presque immédiatement après les cérémonies saintes viennent les joies profanes, dont la croûte hivernale du fleuve doit encore être le théâtre; seulement celles-là sont subordonnées entièrement au caprice de la température. Souvent, lorsque toutes les baraques sont dressées, toutes les dispositions faites, que l'emplacement des courses n'attend plus que ses chevaux, et que les montagnes russes n'attendent plus que leurs glisseurs, la girouette déroutée tourne tout à coup à l'ouest; des bouffées de vent humide arrivent du golfe de Finlande, la glace sainte et la police intervient; aussitôt, au grand désespoir de

La population de Saint-Pétersbourg, les baraques sont démolies et transportées sur le champ de Mars. Mais quoique ce soit absolument la même chose, et que la foule y retrouve les mêmes amusements, n'importe, le carnaval est manqué. Le Russe est pour sa Néva comme le Napolitain pour son Vésuve : s'il cesse de fumer, on craint qu'il ne soit éteint, et le lazzarone aime mieux le voir mortel que mort.

Heureusement il n'en fut point ainsi pendant le glorieux hiver de 1825, et pas un instant il n'y eut, grâce à Dieu, crainte de dégel; aussi, tandis que quelques bals aristocratiques préludaient aux joies populaires, des baraques nombreuses commencèrent-elles à se dresser en face de l'ambassade de France, s'étendant presque d'un quai à l'autre, c'est-à-dire sur une largeur de plus de deux mille pas. Les montagnes russes ne demeurèrent point en retard, et, à mon grand étonnement, me parurent beaucoup moins élégantes que leurs imitations parisiennes : c'est tout bonnement une descente cintrée de cent pieds de hauteur et de quatre cents pieds de long, formée par des planches, sur lesquelles on jette alternativement de l'eau et de la neige jusqu'à ce qu'il s'y forme une croûte de glace de six pouces à peu près. Quant au traîneau, c'est tout bonnement une planche formant retour à l'une de ses extrémités, et ressemblant tout à fait, pour la forme, aux crochets à l'aide desquels nos commissionnaires portent leurs fardeaux. Les conducteurs vont dans la foule, tenant leur planche sous le bras et recrutant des amateurs. Lorsqu'ils ont trouvé une pratique, ils montent avec elle par l'escalier qui conduit au sommet, et qui est pratiqué sur le versant opposé à la descente; le glisseur ou la glisseuse s'assied sur le devant, les pieds appuyés au rebord; le conducteur s'accroupit derrière, et dirige son traîneau avec une adresse d'autant plus nécessaire, que, les deux côtés de la montagne étant sans garde-fous, on serait précipité si la planche déviait dans sa course. Chaque course coûte un kopeck, c'est-à-dire un peu moins de deux liards de notre monnaie.

Les autres divertissements ressemblent fort à ceux de nos fêtes dans les Champs-Élysées les jours de réjouissance publique; ce sont des alcides de tous les pays, des cabinets de cire, des géantes et des naines, le tout annoncé par des musiques féroces

et des Bobèches cosmopolites. Autant que j'en pus juger par les gestes, les paradés, à l'aide desquelles ils appelaient les chalands, avaient avec les nôtres de grandes ressemblances, quoique toutes se distinguassent par des détails particuliers au pays. Une des plaisanteries qui me parurent avoir le plus de succès est celle que l'on fait à un bon père de famille, impatient de revoir son dernier né qui doit arriver le jour même du village où il a été envoyé. Bientôt la nourrice paraît tenant le marmot si complètement emmaillotté qu'on n'aperçoit que le bout d'un petit museau noir. Le père, ravi de revoir sa progéniture, qui pousse force grognements, trouve que c'est tout son portrait pour le physique, et sa mère pour l'amabilité. A ce mot, la mère monte et entend le compliment; le compliment amène une discussion, la discussion une rixe; le marmot, tirailé des deux côtés, se démaillotte; un ourson apparaît aux grands applaudissements de la multitude, et le père commence à s'apercevoir qu'on lui a changé son enfant en nourrice.

Pendant la dernière semaine du carnaval, des mascarades nocturnes parcourent les rues de Saint-Pétersbourg, allant de maisons en maisons intriguer, comme cela se fait dans nos villes de province. Alors un des déguisements les plus généralement adoptés est celui de Parisien. Il consiste en un habit pincé à longs pans, en un col de chemise outrageusement empesé, et qui dépasse la cravate de trois ou quatre pouces; en une perruque bouclée, en un énorme jabot et en un petit chapeau de paille; la caricature se complète par force breloques et chaînes pendantes autour du cou et jouant à la ceinture. Malheureusement, dès que les masques sont reconnus, la liberté cesse, l'étiquette reprend ses droits et le polichinelle redevient excellence, ce qui ne laisse pas d'ôter quelque piquant à l'intrigue.

Quant au peuple, comme pour se dédommager d'avance des austérités du grand carême, il s'empresse d'avalier tout ce qu'il peut en viande et en liqueurs; mais dès que la mi-nuit du dimanche au lundi gras sonne, on passe de l'orgie au jeûne, et cela avec une telle conscience, que les restes du repas interrompu au premier coup de l'horloge sont déjà jetés aux chiens quand sonne le dernier. Alors tout change, les gestes lascifs deviennent des signes de croix, et les bacchanales se transforment en prières. On allume des cierges devant l'image du

patron de la maison , et les églises , désertes jusque-là et qu'on semblait avoir totalement oubliées , deviennent du jour au lendemain trop petites.

Cependant ces fêtes , si brillantes qu'elles soient encore aujourd'hui , sont fort dégénérées en comparaison de ce qu'elles étaient autrefois. En 1740 , par exemple , l'impératrice Anne Ivanowna résolut de surpasser tout ce qu'on avait fait jusqu'alors en ce genre , et voulut donner une de ces fêtes comme une impératrice de Russie peut seule en donner. Elle fixa à cet effet les noces de son bouffon aux derniers jours du carnaval , et envoya l'ordre à chaque gouverneur de lui envoyer , pour paraître à cette cérémonie , un couple de chaque espèce d'habitant de son district , dans leur costume national et avec l'équipage qui leur était propre. Les ordres de l'impératrice furent ponctuellement exécutés , et audit jour , la puissante souveraine vit arriver une députation de cent peuples différents , dont quelques-uns lui étaient à peine connus de nom. C'étaient les Kamtchadales et les Lapons , dans des traîneaux tirés , les uns par des chiens , et les autres par des rennes. C'étaient le Kalmouk sur ses vaches , le Buchar sur ses chameaux , l'Indien sur ses éléphants et l'Ostiak sur ses patins. Alors , et pour la première fois , se trouvèrent face à face , arrivant des extrémités de l'empire , le roux Finnois et le Circassien aux cheveux noirs , le géant Ukrainien et le pygmée Samoyède ; enfin , l'ignoble Baschkir , que son voisin le Kirghis appelle *Istaki* , c'est-à-dire sale , et le bel habitant de la Géorgie et de l'arabie , dont les filles font l'honneur des harems de Constantinople et de Tunis.

A mesure qu'il arrivait , chaque député de chaque peuple était rangé , selon le pays qu'il habitait , sous l'une des quatre bannières qui l'attendait ; la première représentait le printemps , la seconde l'été , la troisième l'automne , la quatrième l'hiver ; puis , lorsque tous furent au rendez-vous , un matin , l'étrange cortège commença de défiler dans les rues de Saint-Petersbourg , où , pendant huit jours , cette procession chaque jour renouvelée n'était point encore parvenue à satisfaire la curiosité publique.

Enfin parut le jour de la cérémonie nuptiale. Les nouveaux mariés , après avoir entendu la messe à la chapelle du château , se rendirent , accompagnés de leur escorte burlesque , au palais

que leur avait fait préparer l'impératrice, qui était digne, par sa bizarrerie, du reste de la fête. C'était un palais tout entier taillé dans la glace, long de cinquante-deux pieds et large de vingt, avec ses ornements extérieurs et intérieurs, avec ses tables, ses chaises, ses chandeliers, ses assiettes, ses statues et son lit nuptial transparents, ses galeries au-dessus du toit; son fronton au-dessus de la porte, le tout peint de façon à imiter parfaitement le marbre vert, et défendu par six canons de glace, dont l'un, chargé d'une livre et demie de poudre et d'un boulet, les salua à leur arrivée, et envoya son projectile percer à soixante-dix pas une planche de deux pouces d'épaisseur. Mais la pièce la plus curieuse de ce palais hivernal était un éléphant colossal monté par un Persan armé de toutes pièces et conduit par deux esclaves; plus heureux que son confrère de la Bastille, celui-ci, tantôt fontaine et tantôt fanal, faisait jaillir de sa trompe, le jour de l'eau, la nuit du feu; puis, de temps en temps, et comme c'est la coutume de ces animaux, il poussait, grâce à huit ou dix hommes qui s'introduisaient dans son corps vide par les pieds creusés, des cris terribles qui étaient entendus d'un bout à l'autre de Saint-Pétersbourg.

Malheureusement, de pareilles fêtes, même en Russie, sont éphémères. Le carême renvoya les cent peuples chez eux, et le dégel fit fondre le palais. Depuis lors on n'avait rien vu de pareil, et à chaque année nouvelle le carnaval semble aller en s'attristant.

Celui de 1825 fut moins gai encore que de coutume, et sembla n'être que le spectre de ses joyeux devanciers : c'est que la mélancolie toujours croissante de l'empereur Alexandre s'était répandue à la fois sur la cour, qui craignait de lui déplaire, et sur le peuple, qui sans les connaître partageait ses chagrins.

Comme quelques-uns ont dit que ces chagrins étaient des remords, racontons fidèlement ce qui les avait causés.

XII.

A la mort de Catherine II, sa mère, Paul I^{er} monta sur le trône, dont il eût sans aucun doute été exilé à tout jamais, si

son fils Alexandre avait voulu se prêter aux desseins que l'on avait sur lui. Longtemps exilé de la cour, toujours séparé de ses enfants, de l'éducation desquels leur aïeule s'était chargée, le nouvel empereur apportait dans l'administration des affaires suprêmes, si longtemps régies par le génie de Catherine et le dévouement de Potemkin, un caractère méfiant, farouche et bizarre qui fit de la courte période pendant laquelle il demeura sur le trône un spectacle presque incompréhensible pour les peuples ses voisins et les rois ses frères.

Le cri lamentable qu'avait poussé Catherine II, après trente-sept heures d'agonie, avait proclamé dans le palais Paul I^{er} autocrate de toutes les Russies. A ce cri, l'impératrice Marie était tombée aux genoux de son mari avec ses enfants, et l'avait la première salué czar. Paul les avait relevés en les assurant de ses hontes impériales et paternelles. Aussitôt la cour, les chefs des départements et de l'armée, les grands seigneurs et les courtisans, étaient passés tour à tour devant lui, se prosternant par numéro d'ordre, chacun selon son rang et son ancienneté, et derrière eux, un détachement des gardes, conduits sous le palais, avaient, avec les officiers et les gardes arrivant de Gatchina, ancienne résidence de Paul, juré fidélité au souverain, que la veille ils gardaient encore, plutôt pour répondre de lui que pour lui faire honneur, et plutôt comme prisonnier que comme héritier de la couronne. A l'instant même les cris de commandement, le bruit des armes, le froissement des grosses bottes et le frémissement des éperons avaient retenti dans ces appartements où la grande Catherine venait de s'endormir pour toujours. Le lendemain Paul I^{er} avait été proclamé empereur, et son fils Alexandre czarewich, ou héritier présomptif du trône.

Paul arrivait au trône après trente-cinq ans de privations, d'exil et de mépris, et, à l'âge de quarante-trois ans, se trouvait maître suprême du royaume où la veille il n'avait qu'une prison. Pendant ces trente-cinq ans, il avait beaucoup souffert, et par conséquent beaucoup appris; aussi apparut-il sur le trône les poches remplies de réglemens rédigés pendant l'exil, réglemens qu'il s'empressa avec une hâte étrange de mettre les uns après les autres, et quelquefois tous ensemble, à exécution.

D'abord, procédant d'une façon tout opposée à celle de Catherine, pour laquelle sa rancune, lentement aigrie et transformée en haine, perçait dans chaque action, il s'entoura de ses enfants, une des plus belles et des plus riches familles souveraines du monde, et créa le grand-duc Alexandre gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. Quant à l'impératrice Marie, qui avait jusqu'alors eu grandement à se plaindre de son éloignement, elle le vit avec un étonnement mêlé de crainte revenir à elle bon et affectueux. Ses revenus furent doublés, et cependant elle doutait encore; mais bientôt ses caresses accompagnèrent ses bienfaits, et alors elle crut; car c'était une sainte âme de mère et un noble cœur de femme.

Par une manie d'opposition qui lui était familière et qui se révélait toujours au moment où elle était le plus inattendue, le premier ukase que rendit Paul fut pour arrêter une levée de recrues récemment ordonnée par Catherine, et qui enlevait par tout le royaume un serf sur cent. Cette mesure était plus qu'humaine, elle était politique; car elle acquérait à la fois au nouvel empereur la reconnaissance de la noblesse, sur laquelle pèse cette dîme militaire, et l'amour des paysans, qui la fournissent en nature.

Zoubow, le dernier favori de Catherine, croyait avoir tout perdu en perdant sa souveraine, et craignait non-seulement pour sa liberté, mais encore pour sa vie. Paul I^{er} le fit venir, le confirma dans ses emplois, et lui dit en lui rendant la canne de commandant que porte l'aide de camp général, et qu'il avait renvoyée : Continuez à remplir vos fonctions près du corps de ma mère; j'espère que vous me servirez aussi fidèlement que vous l'avez servie. »

Kosciusko avait été fait prisonnier; il était consigné dans l'hôtel du feu comte d'Anhalt, et avait pour sa garde habituelle un major, qui se le quittait jamais et mangeait avec lui. Paul alla le délivrer lui-même et lui annoncer qu'il était libre. Comme dans le premier moment, tout à l'étonnement et à la surprise, le général polonais avait laissé l'empereur se retirer sans lui faire tous les remerciements qu'il croyait lui devoir, il se fit à son tour porter au palais, la tête enveloppée de bandages, car il était encore affaibli et souffrant de ses blessures. Introduit devant l'empereur et l'impératrice, Paul lui offrit une terre et

des paysans dans son royaume ; mais Kosciusko refusa , et demanda en échange une somme d'argent , pour aller vivre et mourir où il voudrait. Paul lui donna 100,000 roubles , et Kosciusko alla mourir en Suisse.

Au milieu de toutes ces ordonnances , qui , trompant les craintes de tout le monde , présageaient un noble règne , le moment de rendre les honneurs funèbres à l'impératrice arriva. Alors Paul 1^{er} résolut d'accomplir un double devoir filial. Depuis trente-cinq ans , le nom de Pierre III n'avait été prononcé qu'à voix basse à Saint-Pétersbourg ; Paul 1^{er} se rendit dans le couvent de Saint-Alexandre-Nieuski , où le malheureux empereur avait été enterré ; il se fit montrer par un vieux moine la tombe ignorée de son père , fit ouvrir le cercueil , s'agenouilla devant les restes augustes qu'il renfermait , et , tirant le gant qui couvrait la main du squelette , il le baisa plusieurs fois. Puis , lorsqu'il eut longtemps et pieusement prié près du cercueil , il le fit élever au milieu de l'église , et ordonna qu'on célébrât près des restes de Pierre les mêmes services qu'auprès du corps de Catherine , exposé sur son lit de parade dans une des salles du palais. Enfin , ayant découvert dans la retraite , où il vivait disgracié depuis le tiers d'un siècle , le baron Ungern-Hernberh , ancien serviteur de son père , il le fit appeler dans une salle du palais où était un portrait de Pierre III , et lorsque le vieillard fut venu : « Je vous ai fait appeler , lui dit-il , pour que , à défaut de mon père lui-même , ce portrait soit témoin de ma reconnaissance envers ses fidèles amis. » Et l'ayant conduit près de cette image , comme si ses yeux pouvaient voir ce qui allait se passer , il embrassa le vieux guerrier , le fit général en chef , lui passa le cordon de Saint-Alexandre-Nieuski au cou , et le chargea de faire le service auprès du corps de son père avec le même uniforme qu'il avait porté comme aide de camp de Pierre III.

Le jour de la cérémonie funèbre arriva ; Pierre III n'avait jamais été couronné , et c'était sous ce prétexte qu'il avait été enterré comme un simple seigneur russe dans l'église de Saint-Alexandre-Nieuski. Paul 1^{er} fit couronner son cercueil , et le fit transporter au palais pour être exposé près du corps de Catherine ; de là les restes des deux souverains furent transportés à la citadelle , déposés sur la même estrade , et pendant huit

jours, les courtisans par bassesse, et le peuple par amour, vinrent baiser la main livide de l'impératrice et le cercueil de l'empereur.

Au pied de cette double tombe, où il vint comme les autres, Paul I^{er} sembla avoir oublié sa piété et sa sagesse. Isolé dans son palais de Gatchina avec deux ou trois compagnies de gardes, il y avait pris l'habitude des petits détails militaires, et passait quelquefois des heures entières à brosser ses boutons d'uniforme avec le même soin et la même assiduité que Potemkin mettait à vergeter ses diamants. Aussi, dès le matin même de son avènement, tout avait pris une face nouvelle au palais, et le nouvel empereur avait commencé, avant de s'occuper des soins de l'État, à mettre à exécution tous les petits changements qu'il comptait introduire dans l'exercice et dans l'habillement du soldat. En conséquence, vers les trois heures de l'après-midi, du même jour, il était descendu dans la cour pour faire manœuvrer ses soldats à sa manière et leur montrer à faire l'exercice à son goût. Cette revue, qui se renouvela tous les jours, reçut de lui le nom de *wachtparade*, et devint non-seulement l'institution la plus importante de son gouvernement, mais encore le point central de toutes les administrations du royaume. C'était à cette parade qu'il publiait les rapports, donnait ses ordres, rendait ses ukases, et se faisait présenter ses officiers; c'était là qu'entre les deux grands-ducs Alexandre et Constantin, tous les jours pendant trois heures, quelque froid qu'il fit, sans fourrures, la tête nue et chauve, le nez au vent, une main derrière le dos et de l'autre levant et baissant alternativement sa canne en criant : *Raz, dva! raz, dva*, (une, deux! une, deux)! on le voyait trépignant pour se réchauffer et mettant son amour-propre à braver vingt degrés de froid.

Bientôt les plus petits détails militaires devinrent des affaires d'État; il changea d'abord la couleur de la cocarde russe, qui était blanche, pour lui substituer la cocarde noire avec un liséré jaune, et ceci était bien, car, avait dit l'empereur, le blanc se voit de loin et peut servir de point de mire, tandis que le noir se perd dans la couleur du chapeau, et que, grâce à cette identité de ton, l'ennemi ne sait plus où viser le soldat. Mais la réforme ne s'arrêta point là; elle atteignit tour à tour la couleur du plumet, la hauteur des bottes et les boutons des guêtres, si

bien que la plus grande preuve de zèle qu'on pouvait lui donner était de paraître le lendemain à la wachtparade avec les changements qu'il avait introduits la veille, et plus d'une fois cette promptitude à se soumettre à ses futiles ordonnances fut honorée d'une croix ou récompensée d'un grade.

Quelque prédilection que Paul I^{er} eût pour ses soldats, qu'il habillait et déshabillait sans cesse comme un enfant fait de sa poupée, sa manie réformatrice s'étendait de temps en temps au bourgeois. La révolution française, en mettant les chapeaux ronds à la mode, lui avait donné l'horreur de ce genre de coiffure; aussi un beau matin une ordonnance parut qui défendait de se montrer en chapeau rond dans les rues de Saint-Petersbourg. Soit ignorance, soit opposition, la loi ne reçut pas une aussi rapide application que le désirait l'empereur. Alors il plaça à chaque coin de rue des cosaques et des soldats de police avec un ordre de décoiffer les récalcitrants; et lui-même parcourut les rues en traîneau pour voir où l'on en était à Saint-Petersbourg du changement ordonné. Il allait rentrer au palais après une tournée assez satisfaisante, lorsqu'il aperçut un Anglais qui, pensant qu'un ukase sur les chapeaux était un attentat à la liberté individuelle, avait conservé le sien. Aussitôt l'empereur s'arrête et ordonne à l'un de ses officiers d'aller décoiffer l'impertinent insulaire qui se permet de venir le braver jusque sur la place de l'Amirauté; le cavalier part au galop, et, arrivé au coupable, le trouve respectueusement coiffé d'un chapeau à trois cornes. Le messenger, désappointé, tourne aussitôt le dos et revient faire son rapport. L'empereur, qui voit que ses yeux l'ont trompé, tire sa lorgnette et la braque sur l'Anglais, qui continue de suivre son chemin avec la même gravité. L'officier s'est trompé, l'Anglais a un chapeau rond; l'officier est mis aux arrêts, et un aide de camp est envoyé à sa place. Jaloux de plaire à l'empereur, l'aide de camp lance son cheval ventre à terre, et en quelques secondes il a rejoint l'Anglais. L'empereur s'est trompé, l'Anglais a un chapeau à trois cornes. L'aide de camp tout penaud revient vers le prince et lui fait la même réponse que l'officier. L'empereur reprend sa lorgnette, et l'aide de camp est envoyé aux arrêts avec l'officier: l'Anglais a un chapeau rond. Alors un général offre de remplir la mission qui a été si fatale à ses deux devanciers, et pique de nouveau vers

l'Anglais sans le quitter un instant des yeux. Alors il voit à mesure qu'il approche le chapeau changer de forme, et passer de la forme ronde à la forme triangulaire; craignant une disgrâce pareille à celle de l'officier et de l'aide de camp, il amène l'Anglais devant l'empereur, et tout s'explique. Le digne insulaire, pour concilier son orgueil national avec le caprice du souverain étranger, avait fait confectionner un feutre qui, au moyen d'un petit ressort caché dans l'intérieur, passait subitement de la forme prohibée à la forme légale. L'empereur trouva l'idée heureuse, fit grâce à l'aide de camp et à l'officier, et permit à l'Anglais de se coiffer à l'avenir comme bon lui semblerait.

L'ordonnance sur les voitures suivit celle sur les chapeaux. Un matin on publia dans Saint-Pétersbourg la défense d'atteler les chevaux à la manière russe, c'est-à-dire le postillon montant le cheval de droite et ayant le cheval de main à gauche. Quinze jours étaient accordés aux propriétaires de calèches, de landaws et de droschki, pour se procurer des harnais à l'allemande, après lequel temps il était enjoint à la police de couper les traits des équipages qui se permettraient de faire de l'opposition. Au reste la réforme ne s'arrêtait pas aux voitures, et montait jusqu'aux cochers: les ivoschiks reçurent l'ordre de s'habiller à l'allemande, de sorte qu'il leur fallut, à leur grand désespoir, couper leur barbe, et coudre au collet de leur habit une queue qui restait toujours à la même place, tandis qu'ils tournaient la tête à droite et à gauche. Un officier qui n'avait pas encore eu le temps de se conformer à la nouvelle ordonnance, avait pris le parti de se rendre à la wachtparade à pied, plutôt que d'irriter l'empereur par la vue d'une voiture proscrite. Enveloppé dans une grande pelisse, il avait donné son épée à porter à un soldat, quand il fut rencontré par Paul, qui s'aperçut de cette infraction à la discipline: l'officier fut fait soldat, et le soldat officier.

Dans tous ces règlements, l'étiquette n'était point oubliée. Une ancienne loi voulait que, lorsqu'on rencontrait dans les rues l'empereur, l'impératrice ou le czarowich, on fit arrêter sa voiture ou son cheval, et qu'après être descendu de l'un ou de l'autre, on se prosternât dans la poussière, dans la boue ou dans la neige. Cet hommage, si difficile à rendre dans une capitale où passent dans chaque rue et à chaque heure des milliers

de voitures , avait été aboli sous le règne de Catherine. Aussitôt son avènement , Paul le rétablit dans toute sa rigueur. Un officier général , dont les gens n'avaient point reconnu l'équipage de l'empereur , fut désarmé et envoyé aux arrêts ; le terme de sa réclusion arrivé , on voulut lui rendre son épée , mais il refusa de la reprendre , disant que c'était une épée d'honneur donnée par Catherine , avec le privilège de ne pouvoir lui être ôtée. Paul examina l'épée , et en effet il vit qu'elle était d'or et enrichie de diamants ; alors il fit venir le général et lui remit lui-même l'épée , en lui disant qu'il n'avait aucun ressentiment contre lui , mais en lui ordonnant néanmoins de partir pour l'armée dans les vingt-quatre heures.

Malheureusement les choses ne tournaient pas toujours d'une façon aussi satisfaisante. Un jour , un des plus braves brigadiers de l'empereur , M. de Likarow , étant tombé malade à la campagne , sa femme , qui ne voulait s'en fier qu'à elle-même d'une si importante commission , vint à Saint-Pétersbourg pour y chercher un médecin ; le malheur voulut qu'elle rencontrât la voiture de l'empereur. Comme elle et ses gens étaient absents depuis trois mois de la capitale , personne d'entre eux n'avait entendu parler de la nouvelle ordonnance , si bien que sa voiture passa sans s'arrêter à quelque distance de Paul , qui se promenait à cheval. Une pareille infraction à ses ordres blessa vivement l'empereur , qui dépêcha aussitôt un aide de camp après l'équipage rebelle , avec ordre de faire les quatre domestiques soldats et de conduire leur maîtresse en prison. L'ordre fut exécuté : la femme devint folle , et le mari mourut.

L'étiquette n'était pas moins sévère dans l'intérieur du palais que dans les rues de la capitale : tout courtisan admis au baise-main devait faire retentir le baiser avec sa bouche et le plancher avec son genou ; le prince Georges Galitzin fut envoyé aux arrêts pour n'avoir pas fait une révérence assez profonde , et avoir baisé la main trop négligemment.

Ces actes extravagants que nous prenons au hasard dans la vie de Paul I^{er} avaient , au bout de quatre ans , rendu un plus long règne à peu près impossible , car' chaque jour le peu de raison qui restait à l'empereur disparaissait pour faire place à quelque nouvelle folie , et les folies d'un souverain tout puissant , dont le moindre signe devient un ordre exécuté à l'instant

même, sont choses dangereuses. Aussi Paul sentait-il instinctivement qu'un danger inconnu, mais réel, l'enveloppait, et ces craintes donnaient encore une plus capricieuse mobilité à son esprit. Il s'était presque entièrement retiré dans le palais Saint-Michel, qu'il avait fait bâtir sur l'ancien emplacement du palais d'Été. Ce palais, peint en rouge pour faire honneur au goût d'une de ses maîtresses, qui était venue un soir à la cour avec des gants de cette couleur, était un édifice massif, d'un assez mauvais style, tout hérissé de bastions, et au milieu duquel seulement l'empereur se croyait en sûreté.

Cependant au milieu des exécutions, des exils et des disgrâces, deux favoris étaient restés comme enracinés à leur place. L'un était Koutaisoff, ancien esclave ture, qui, du rang de barbier qu'il occupait auprès de Paul, était devenu subitement, et sans qu'aucun mérite motivât cette faveur, un des principaux personnages de l'empire; l'autre était le comte Pahlen, gentilhomme courlandais, major-général sous Catherine II, et que l'amitié de Zoubow, dernier favori de l'impératrice, avait élevé à la place de gouverneur civil de Riga. Or, il arriva que l'empereur Paul, quelque temps avant son avènement au trône, passa dans cette ville; c'était l'époque où il était presque proscrit, et où les courtisans osaient à peine lui parler. Pahlen lui rendit les honneurs dus au czarewich. Paul n'était point habitué à une pareille déférence; il en garda la mémoire dans son cœur, et une fois monté sur le trône, se souvenant de la réception que lui avait faite Pahlen, il le fit venir à Saint-Pétersbourg, le décora des premiers ordres de l'empire, le nomma chef des gardes et gouverneur de la ville à la place du grand-duc Alexandre, son fils, dont le respect et l'amour n'avaient pu désarmer sa défiance.

Mais Pahlen, grâce à la position élevée qu'il occupait près de Paul, et que contre toutes probabilités il avait déjà conservée près de quatre ans, était plus à même que personne d'apprécier l'instabilité des fortunes humaines. Il avait vu tant d'hommes monter et tant d'hommes descendre; il en avait vu tant d'autres tomber et se briser, qu'il ne comprenait pas lui-même comment le jour de sa chute n'était pas encore arrivé, et qu'il résolut de la prévenir par celle de l'empereur. Zoubow, son ancien protecteur, le même que l'empereur avait d'abord

nommé aide de camp général du palais , et à qui il avait confié la garde du cadavre de sa mère , Zoubow , l'ancien protecteur de Pahlen , tout à coup tombé dans la disgrâce , avait vu un matin le scellé mis sur sa chancellerie , ses deux principaux secrétaires , Allesti et Gribowski chassés scandaleusement , et tous les officiers de son état-major et de sa suite obligés de rejoindre à l'instant leurs corps ou de donner leurs démissions. En échange de tout cela , l'empereur , par une contradiction étrange , lui avait fait cadeau d'un palais ; mais sa disgrâce n'en était pas moins réelle , car le lendemain tous ses commandements lui avaient été retirés ; le surlendemain on lui avait demandé la démission des vingt-cinq ou trente emplois qu'il occupait , et une semaine ne s'était pas écoulée , qu'il avait obtenu la permission ou plutôt reçu l'ordre de quitter la Russie. Zoubow s'était retiré en Allemagne , où , riche , jeune , beau , couvert de décorations et plein d'esprit , il faisait honneur au bon goût de Catherine , en prouvant qu'elle avait su être grande jusque dans ses faiblesses.

Ce fut là qu'un avis de Pahlen alla le chercher. Sans doute déjà Zoubow s'était plaint à son ancien protégé de son exil , qui , tout explicable qu'il était , n'en était pas moins resté inexplicable , et Pahlen ne faisait que répondre à une de ses lettres. Cette réponse contenait un conseil : c'était de feindre l'intention d'épouser la fille du favori de Paul , Koutaisoff ; nul doute que l'empereur , flatté par cette demande , ne permit à l'exilé de reparaître à Saint-Pétersbourg ; alors et quand on en serait là , on verrait.

Le plan proposé fut suivi. Un matin , Koutaisoff reçut une lettre de Zoubow , qui lui demandait sa fille en mariage. Aussitôt le barbier parvenu , flatté dans son orgueil , court au palais Saint-Michel , se jette aux pieds de l'empereur , et le supplie , la lettre de Zoubow à la main , de combler sa fortune et celle de sa fille , en approuvant ce mariage , et en permettant à l'exilé de revenir. Paul jette un coup d'œil rapide sur la lettre que Koutaisoff lui présente ; puis , la lui rendant après l'avoir lue : — C'est la première idée raisonnable qui passe par la tête de ce fou , dit l'empereur ; qu'il revienne. — Quinze jours après , Zoubow était de retour à Saint-Pétersbourg , et , avec l'agrément de Paul , faisait la cour à la fille du favori.

Ce fut cachée sous ce voile que la conspiration se forma et grandit, se recrutant chaque jour de nouveaux mécontents. D'abord les conjurés ne parlèrent que d'une simple abdication, d'une substitution de personne, et voilà tout. Paul serait envoyé sous bonne garde dans quelque province éloignée de l'empire, et le grand-duc Alexandre, dont on disposait ainsi sans son consentement, monterait sur le trône. Quelques-uns savaient seulement qu'on tirerait le poignard au lieu de l'épée, et qu'une fois tiré, il ne rentrerait plus que sanglant au fourreau. Ceux-là connaissaient Alexandre; sachant qu'il n'accepterait pas la régence, ils étaient décidés à lui faire une succession.

Cependant Pahlen, quoique le chef de la conspiration, avait scrupuleusement évité de donner une seule preuve contre lui; de sorte que, selon l'événement, il pouvait seconder ses compagnons ou secourir Paul. Cette réserve de sa part jetait une certaine froideur sur les délibérations, et les choses eussent peut-être traîné ainsi en longueur un an encore, s'il ne les avait hâtées lui-même par un stratagème étrange, mais qu'avec la connaissance qu'il avait du caractère de Paul il savait devoir réussir. Il écrivit à l'empereur une lettre anonyme, dans laquelle il l'avertissait du danger dont il était menacé. A cette lettre était jointe une liste contenant les noms de tous les conjurés.

Le premier mouvement de Paul en recevant cette lettre fut de doubler les postes du palais Saint-Michel et d'appeler Pahlen.

Pahlen, qui s'attendait à cette invitation, s'y rendit aussitôt. Il trouva Paul I^{er} dans sa chambre à coucher située au premier. C'était une grande pièce carrée, avec une porte en face de la cheminée, deux fenêtres donnant sur la cour, un lit en face de ces deux fenêtres, et au pied du lit une porte dérobée qui donnait chez l'impératrice; en outre, une trappe, connue de l'empereur seul, était pratiquée dans le plancher. On ouvrait cette trappe en la pressant avec le talon de la botte; elle donnait sur l'escalier, et l'escalier dans un corridor par lequel on pouvait fuir du palais.

Paul se promenait à grands pas, entrecoupant sa marche d'interjections terribles, lorsque la porte s'ouvrit et que le comte

parut. L'empereur se retourna, et demeurant debout les bras croisés, les yeux fixés sur Pahlen :

— Comte, lui dit-il après un instant de silence, savez-vous ce qui se passe?

— Je sais, répondit Pahlen, que mon gracieux souverain me fait appeler et que je m'empresse de me rendre à ses ordres.

— Mais savez-vous pourquoi je vous fais appeler? s'écria Paul avec un mouvement d'impatience.

— J'attends respectueusement que Votre Majesté daigne me le dire.

— Je vous ai fait appeler, monsieur, parce qu'une conspiration se trame contre moi.

— Je le sais, sire.

— Comment, vous le savez?

— Sans doute. Je suis un des complices.

— Eh bien! je viens d'en recevoir la liste. La voici.

— Et moi, sire, j'en ai le double. La voilà.

— Pahlen! murmura Paul épouvanté et ne sachant encore ce qu'il devait croire.

— Sire, reprit le comte, vous pouvez comparer les deux listes; si le délateur est bien informé, elles doivent être pareilles.

— Voyez, dit Paul.

— Oui, c'est cela, dit froidement Pahlen; seulement trois personnes sont oubliées.

— Lesquelles? demanda vivement l'empereur.

— Sire, la prudence m'empêche de les nommer; mais, après la preuve que je viens de donner à Votre Majesté de l'exactitude de mes renseignements, j'espère qu'elle daignera m'accorder une confiance entière et se reposer sur mon zèle du soin de veiller à sa sûreté.

— Point de défaite, interrompit Paul avec toute l'énergie de la terreur; qui sont-ils? Je veux savoir qui ils sont à l'instant même.

— Sire, répondit Pahlen en inclinant la tête, le respect m'empêche de révéler d'augustes noms.

— J'entends, reprit Paul d'une voix sourde et en jetant un coup d'œil sur la porte dérobée qui conduisait dans l'appartement de sa femme. Vous voulez dire l'impératrice, n'est-ce pas?

Vous voulez dire le czarewich Alexandre et le grand-duc Constantin ?

— Si la loi ne doit connaître que ceux qu'elle peut atteindre...

— La loi atteindra tout le monde, monsieur, et le crime, pour être plus grand, ne sera pas impuni. Pahlen, à l'instant même, vous arrêterez les deux grands-ducs, et demain ils partiront pour Schlussembourg. Quant à l'impératrice, j'en disposerai moi-même. Pour les autres conjurés, c'est votre affaire.

— Sire, dit Pahlen, donnez-moi l'ordre écrit, et si haute que soit la tête qu'il frappe, si grands que soient ceux qu'il doit atteindre, j'obéirai.

— Bon Pahlen ! s'écrie l'empereur, tu es le seul serviteur fidèle qui me reste. Veille sur moi, Pahlen, car je vois bien qu'ils veulent tous ma mort et que je n'ai plus que toi.

A ces mots, Paul signa l'ordre d'arrêter les deux grands-ducs et remit cet ordre à Pahlen.

C'était tout ce que désirait l'habile conjuré. Muni de ces différents ordres, il court au logis de Platon Zouhow, chez qui il savait les conspirateurs assemblés.

— Tout est découvert, leur dit-il; voici l'ordre de vous arrêter. Il n'y a donc pas un instant à perdre; cette nuit, je suis encore gouverneur de Saint-Pétersbourg; demain, je serai peut-être en prison. Voyez ce que vous voulez faire.

Il n'y avait pas à hésiter, car l'hésitation, c'était l'échafaud, ou tout au moins la Sibérie. Les conjurés prirent rendez-vous pour la nuit même, chez le comte Talitzin, colonel du régiment de Preobrajenski; et comme ils n'étaient pas assez nombreux, ils résolurent de s'augmenter de tous les mécontents arrêtés dans la journée même. La journée avait été bonne; car, dans la matinée, une trentaine d'officiers appartenant aux meilleures familles de Saint-Pétersbourg avaient été dégradés et condamnés à la prison ou à l'exil pour des fautes qui méritaient à peine une réprimande. Le comte ordonna qu'une douzaine de traîneaux se tinsent prêts à la porte des différentes prisons où étaient enfermés ceux qu'on voulait s'associer; puis, voyant ses complices décidés, il se rendit chez le czarewich Alexandre.

Celui-ci venait de rencontrer son père dans un corridor du palais, et avait été, comme d'habitude, droit à lui; mais Paul,

lui faisant signe de la main de se retirer, lui avait enjoint de rentrer chez lui et d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre. Le comte le trouva donc d'autant plus inquiet qu'il ignorait la cause de cette colère qu'il avait lue dans les yeux de l'empereur; aussi, à peine aperçut-il Pahlen, qu'il lui demanda s'il n'était point chargé, de la part de son père, de quelque ordre pour lui.

— Hélas! répondit Pahlen; oui, votre altesse; je suis chargé d'un ordre terrible.

— Et lequel? demanda Alexandre.

— De m'assurer de Votre Altesse et de lui demander son épée.

— A moi, mon épée! s'écria Alexandre; et pourquoi?

— Parce que, à compter de cette heure, vous êtes prisonnier.

— Moi, prisonnier! et de quel crime suis-je donc accusé, Pahlen?

— Votre Altesse impériale n'ignore pas qu'ici, malheureusement, on encourt parfois le châtement sans avoir commis l'offense.

— L'empereur est doublement maître de mon sort, répondit Alexandre, et comme mon souverain et comme mon père. Montrez-le moi, et quel que soit cet ordre, je suis prêt à m'y soumettre.

Le comte lui remit l'ordre; Alexandre l'ouvrit, baisa la signature de son père, puis commença à lire; seulement, lorsqu'il fut arrivé à ce qui concernait Constantin: — Et mon frère aussi! s'écria-t-il. J'espérais que l'ordre ne concernait que moi seul! — Mais parvenu à l'article qui concernait l'impératrice: — Oh! ma mère! ma vertueuse mère! cette sainte du ciel descendue parmi nous! C'en est trop, Pahlen, c'en est trop.

Et se couvrant le visage de ses deux mains, il laissa tomber l'ordre. Pahlen crut que le moment favorable était venu.

— Monseigneur, lui dit-il en se jetant à ses pieds, monseigneur, écoutez-moi; il faut prévenir de grands malheurs; il faut mettre un terme aux égarements de votre auguste père. Aujourd'hui il en veut à votre liberté; demain, peut-être, il en voudra à votre...

— Pahlen!

— Monseigneur, souvenez-vous d'Alexis Petrowitch.

— Pahlen, vous calomniez mon père.

— Non, monseigneur, car ce n'est pas son cœur que j'accuse, mais sa raison. Tant de contradictions étranges, tant d'ordonnances inexécutables, tant de punitions inutiles ne s'expliquent que par l'influence d'une maladie terrible. Ceux qui entourent l'empereur le disent tous, et ceux qui sont loin de lui le répètent tous. Monseigneur, votre malheureux père est insensé.

— Mon Dieu!

— Eh bien! monseigneur, il faut le sauver de lui-même. Ce n'est pas moi qui viens vous donner ce conseil, c'est la noblesse, c'est le sénat, c'est l'empire, et je ne suis ici que leur interprète; il faut que l'empereur abdique en votre faveur.

— Pahlen! s'écria Alexandre en reculant d'un pas, que me dites-vous là? Moi, que je succède à mon père, vivant encore; que je lui arrache la couronne de la tête et le sceptre des mains? C'est vous qui êtes fou, Pahlen... Jamais, jamais.

— Mais, monseigneur, vous n'avez donc pas vu l'ordre? Croyez-vous qu'il s'agisse d'une simple prison? Non pas, croyez-moi. Les jours de Votre Altesse sont en danger.

— Sauvez mon frère! sauvez l'impératrice! c'est tout ce que je vous demande, s'écria Alexandre.

— Et en suis-je le maître? dit Pahlen; l'ordre n'est-il pas pour eux comme pour vous? Une fois arrêtés, une fois en prison, qui vous dit que des courtisans trop pressés, en croyant servir l'empereur, n'iront pas au-devant de ses volontés? Tournez les yeux vers l'Angleterre, monseigneur: même chose s'y passe; quoique le pouvoir, moins étendu, rende le danger moins grand, le prince de Galles est prêt à prendre la direction du gouvernement, et cependant la folie du roi George est une folie douce et inoffensive. D'ailleurs, monseigneur, un dernier mot: peut-être, en acceptant ce que je vous offre, sauvez-vous la vie, non-seulement du grand-duc et de l'impératrice, mais encore de votre père!

— Que voulez-vous dire!

— Je dis que le règne de Paul est si lourd, que la noblesse et le sénat sont décidés à y mettre fin par tous les moyens possibles. Vous refusez une abdication. Peut-être demain serez-vous obligé de pardonner un assassinat,

— Pahlen ! s'écria Alexandre , ne puis-je donc voir mon père ?

— Impossible , monseigneur ; défense positive est faite de laisser pénétrer Votre Altesse jusqu'à lui.

— Et vous dites que la vie de mon père est menacée ?

— La Russie n'a d'espoir qu'en vous , monseigneur , et s'il faut que nous choissions entre un jugement qui nous perd et un crime qui nous sauve , monseigneur , nous choisirons le crime.

Pahlen fit un mouvement pour sortir.

— Pahlen , s'écria Alexandre en l'arrêtant d'une main , tandis que de l'autre il tirait de sa poitrine un crucifix qu'il y portait suspendu à une chaîne d'or ; Pahlen , jurez-moi sur le Christ , que les jours de mon père ne courent aucun danger , et que vous vous ferez tuer s'il le faut pour le défendre. Jurez-moi cela , ou je ne vous laisse pas sortir.

— Monseigneur , répondit Pahlen , je vous ai dit ce que je devais vous dire. Réfléchissez à la proposition que je vous ai faite ; moi , je vais réfléchir au serment que vous me demandez.

A ces mots , Pahlen s'inclina respectueusement , sortit , et plaça des gardes à la porte , puis il entra chez le grand-duc Constantin et chez l'impératrice Marie , leur signifia l'ordre de l'empereur , mais ne prit point les mêmes précautions que chez Alexandre.

Il était huit heures du soir , et par conséquent nuit close , car on n'était encore arrivé qu'aux premiers jours du printemps. Pahlen courut chez le comte Talitzin , où il trouva les conjurés à table ; sa présence fut accueillie par mille demandes différentes. — Je n'ai le temps de vous rien répondre , dit-il , sinon que tout va bien , et que dans une demi-heure je vous amène des renforts. — Le repas interrompu un instant continua ; Pahlen se rendit à la prison.

Comme il était gouverneur de Saint-Pétersbourg , toutes les portes s'ouvrirent devant lui. Ceux qui le virent entrer ainsi dans les cachots , entouré de gardes et l'œil sévère , crurent ou que l'heure de leur exil en Sibérie était arrivée , ou qu'ils allaient être transférés dans une prison encore plus dure. La manière dont Pahlen leur ordonna de se tenir prêts à monter en traîneau , les confirma enfin dans cette supposition. Les malheureux jeunes gens obéirent ; à la porte , une compagnie des gardes les

attendait ; les prisonniers montèrent dans les traîneaux sans résistance, et à peine y furent-ils, qu'ils se sentirent emportés au galop.

Contre leur attente, au bout de dix minutes à peine, les traîneaux firent halte dans la cour d'un hôtel magnifique ; les prisonniers, invités à descendre, obéirent ; la porte était refermée derrière eux, les soldats étaient restés en dehors, il n'y avait avec eux que Pahlen.

— Suivez-moi, leur dit le comte en marchant le premier.

Sans rien comprendre à ce qui se passait, les prisonniers firent ce qu'on leur disait de faire : en arrivant dans une chambre, qui précédait celle où étaient réunis les conjurés, Pahlen leva un manteau jeté sur une table et découvrit un faisceau d'épées.

— Armez-vous, dit Pahlen.

Tandis que les prisonniers, stupéfaits, obéissaient à cet ordre et replaçaient à leur côté l'épée que le bourreau en avait arrachée ignominieusement le matin même, commençant à soupçonner qu'il allait se passer pour eux quelque chose d'aussi étrange qu'inattendu, Pahlen fit ouvrir les deux portes, et les nouveaux venus virent à table, le verre à la main, et les saluant du cri de : Vive Alexandre ! des amis dont dix minutes auparavant ils croyaient encore être séparés pour toujours. Aussitôt ils se précipitèrent dans la salle du festin. En quelques mots on les mit au fait de ce qui allait se passer. Ils étaient encore pleins de honte et de colère du traitement qu'ils avaient subi le jour même ; la proposition régicide fut donc accueillie avec des cris de joie, et pas un ne refusa de prendre le rôle qu'on lui avait réservé dans la tragédie terrible qui allait s'accomplir.

A onze heures, les conjurés, au nombre de soixante à peu près, sortirent de l'hôtel de Talitzin, et s'acheminèrent enveloppés de leurs manteaux vers le palais Saint-Michel. Les principaux étaient Beningsen, Platon Zoubow, l'ancien favori de Catherine, Pahlen, le gouverneur de Saint-Pétersbourg, Depredowilsch, colonel du régiment de Semonowki, Arkamakow, aide de camp de l'empereur, le prince Taletsvill, major-général d'artillerie, le général Talitzin, colonel du régiment de la garde, Preobrajenski, Gardanow, adjudant des gardes à cheval, Sartarinow, le prince Wereinskoi et Sériatin.

Les conjurés entrèrent par une porte du jardin du palais Saint-Michel ; mais au moment où ils passaient sous les grands arbres qui l'ombragent l'été, et qui, à cette heure dépouillés de leurs feuilles, tordaient leurs bras décharnés dans l'ombre, une bande de corbeaux, réveillée par le bruit qu'ils faisaient, s'en-vola en poussant des croassements si lugubres , qu'arrêtés par ces cris, qui en Russie passent pour un mauvais présage, les conspirateurs hésitèrent à aller plus loin ; mais Zoubow et Pahlen ranimèrent leur courage, et ils continuèrent leur route. Arrivés à la cour, ils se séparèrent en deux bandes : l'une, conduite par Pahlen , entra par une porte particulière que le comte avait l'habitude de prendre lorsqu'il voulait entrer chez l'empereur sans être vu ; l'autre, sous les ordres de Zoubow et Beningsen, s'avança, guidée par Arkamakow, vers le grand escalier , où elle parvint sans empêchement , Pahlen ayant fait relever les postes du palais, et ayant placé, au lieu de soldats, des officiers conjurés. Une seule sentinelle qu'on avait oublié de changer comme les autres, cria *qui vive* en les voyant s'avancer ; Alors Beningsen s'avança vers elle, et ouvrant son manteau pour lui montrer ses décorations : — Silence ! dit-il, ne vois-tu pas où nous allons ? — Passez, patrouille, répondit la sentinelle en faisant de la tête un signe d'intelligence, et les meurtriers passèrent. En arrivant dans la galerie qui précède l'antichambre, ils trouvèrent un officier déguisé en soldat.

— Eh bien ! l'empereur ? demanda Platon Zoubow.

— Rentré depuis une heure, répondit l'officier, et sans doute couché maintenant.

— Bien, répondit Zoubow, et la patrouille régicide continua son chemin.

En effet , Paul , selon sa coutume, avait été passer la soirée chez la princesse Gagarin. En le voyant entrer plus pâle et plus sombre qu'à l'ordinaire , celle-ci avait couru à lui, et lui avait demandé avec instance ce qu'il avait.

— Ce que j'ai ? avait répondu l'empereur, j'ai que le moment de frapper mon grand coup est arrivé, et que dans peu de jours on verra tomber des têtes qui m'ont été bien chères !

Effrayée de cette menace, la princesse Gagarin, qui connaissait la défiance de Paul pour sa famille, saisit le premier prétexte qui se présenta de sortir du salon, écrivit quelques lignes

au grand-duc Alexandre, dans lesquelles elle lui disait que sa vie était en danger, et les fit porter au palais Saint-Michel. Comme l'officier qui était de garde à la porte du prisonnier avait pour toute consigne de ne pas laisser sortir le czarewich, il laissa entrer le messenger. Alexandre reçut donc le billet, et comme il savait la princesse Gagarin initiée à tous les secrets de l'empereur, ses inquiétudes en redoublèrent.

A onze heures à peu près, comme l'avait dit la sentinelle, l'empereur était rentré au palais, et s'était immédiatement retiré dans son appartement, où il s'était couché aussitôt, et venait de s'endormir sur la foi de Pahlen.

En ce moment les conjurés arrivèrent à la porte de l'antichambre qui précédait la chambre à coucher, et Arkamakow frappa.

— Qui est là ? demanda le valet de chambre.

— Moi, Arkamakow, l'aide de camp de Sa Majesté.

— Que voulez-vous ?

— Je viens faire mon rapport.

— Votre Excellence plaisante, il est minuit à peine.

— Allons donc, c'est vous qui vous trompez, il est six heures du matin ; ouvrez vite, de peur que l'empereur ne s'irrite contre moi.

— Mais je ne sais si je dois.

— Je suis de service, et je vous l'ordonne.

Le valet de chambre obéit. Aussitôt les conjurés, l'épée à la main, se précipitent dans l'antichambre ; le valet effrayé se réfugie dans un coin ; mais un houzard polonais, qui était de garde, s'élance au-devant de la porte de l'empereur, et devinant l'intention des nocturnes visiteurs, leur ordonne de s'éloigner. Zoubow refuse et veut l'écartier de la main. Un coup de pistolet part ; mais à l'instant même l'unique défenseur de celui qui, une heure auparavant, commandait à cinquante trois millions d'hommes, est désarmé, terrassé, et réduit à l'impossibilité d'agir.

Au bruit du coup de pistolet, Paul s'était réveillé en sursaut, avait sauté à bas de son lit, et s'élançant vers la porte dérobée qui conduisait chez l'impératrice, il avait essayé de l'ouvrir ; mais trois jours auparavant, dans un moment de défiance, il avait fait condamner cette porte, de sorte qu'elle resta fermée ;

alors il songea à la trappe, et s'élança vers l'angle de l'appartement où elle se trouvait; mais comme il était nu-pieds, le ressort résista à la pression, et la trappe à son tour refusa de s'ouvrir. En ce moment la porte de l'antichambre tomba en dedans, et l'empereur n'eut que le temps de se jeter derrière un écran de cheminée.

Beningsen et Zoubow se précipitèrent dans la chambre, et Zoubow marcha droit au lit; mais le voyant vide : — Tout est perdu, s'écria-t-il, il nous échappe.

— Non, dit Beningsen, le voici.

— Pahlen, s'écrie l'empereur, qui se voit découvert, à mon secours, Pahlen!

— Sire, dit alors Beningsen, en s'avançant vers Paul et en le saluant avec son épée, vous appelez inutilement Pahlen, Pahlen est des nôtres. D'ailleurs, votre vie ne court aucun risque; seulement vous êtes prisonnier au nom de l'empereur Alexandre.

— Qui êtes-vous? dit l'empereur, si troublé qu'à la lueur tremblante et pâle de sa lampe de nuit il ne reconnaissait pas ceux qui lui parlaient.

— Qui nous sommes? répondit Zoubow en présentant l'acte d'abdication, nous sommes les envoyés du sénat. Prends ce papier, lis, et prononce toi-même sur ta destinée.

Alors Zoubow lui remet le papier d'une main, tandis que de l'autre il transporte la lampe à l'angle de la cheminée, pour que l'empereur puisse lire l'acte qu'on lui présente. En effet, Paul prend le papier et le parcourt. Au tiers de la lecture, il s'arrête, et relevant la tête et regardant les conjurés :

— Mais que vous ai-je fait, grand Dieu! s'écrie-t-il, pour que vous me traitiez ainsi?

— Il y a quatre ans que vous nous tyrannisez, crie une voix. Et l'empereur se remet à lire.

Mais à mesure qu'il lit, les griefs s'accroissent; les expressions, de plus en plus outrageantes, le blessent; la colère remplace la dignité; il oublie qu'il est seul, qu'il est nu, qu'il est sans armes, qu'il est entouré d'hommes qui ont le chapeau sur la tête et l'épée à la main; il froisse violemment l'acte d'abdication, et le jetant à ses pieds : — Jamais, dit-il, jamais, plutôt la mort. A ces mots il fait un mouvement pour s'emparer de son épée, posée à quelques pas de lui sur un fauteuil.

En ce moment la seconde troupe arrivait ; elle se composait en grande partie des jeunes nobles dégradés ou éloignés du service, parmi lesquels un des principaux était le prince Tatetsvill , qui avait juré de se venger de cette insulte. Aussi à peine entré il s'élançait sur l'empereur , le saisit corps à corps , lutte et tombe avec lui , renversant du même coup la lampe et le paravent. L'empereur jette un cri terrible , car , en tombant , il s'est heurté la tête à l'angle de la cheminée , et s'est fait une profonde blessure. Tremblant que ce cri ne soit entendu , Sartarinow , le prince Wercinskoi et Sériatin s'élancent sur lui. Paul se relève un instant et retombe. Tout cela se passe dans la nuit , au milieu de cris et de gémissements , tantôt aigus , tantôt sourds. Enfin l'empereur écarte la main qui lui ferme la bouche : « Messieurs , s'écrie-t-il en français , messieurs , épargnez-moi , laissez-moi le temps de prier Die... » La dernière syllabe du mot est étouffée , un des assaillants a dénoué son écharpe et l'a passée autour des flancs de la victime , qu'on n'ose étrangler par le cou , car le cadavre sera exposé , et il faut que la mort passe pour naturelle. Alors les gémissements se convertissent en râle ; bientôt le râle lui-même expire ; quelques mouvements convulsifs lui succèdent , qui cessent bientôt ; et quand Beningsen rentre avec des lumières , l'empereur est mort. C'est alors seulement qu'on s'aperçoit de la blessure de la joue ; mais peu importe : comme il a été frappé d'une apoplexie foudroyante , rien d'étonnant à ce qu'en tombant il se soit heurté à un meuble et se soit blessé ainsi.

Dans le moment de silence qui suit le crime , et tandis qu'à la lueur des flambeaux que rapporte Beningsen , on regarde le cadavre immobile , un bruit se fait entendre à la porte de communication ; c'est l'impératrice , qui a entendu des cris étouffés , des voix sourdes et menaçantes , et qui accourt. Les conjurés s'effraient d'abord ; mais ils reconnaissent sa voix , et se rassurent ; d'ailleurs , la porte fermée pour Paul l'est aussi pour elle ; ils ont donc tout le temps d'achever ce qu'ils ont commencé , et ne seront point dérangés dans leur œuvre.

Beningsen soulève la tête de l'empereur , et voyant qu'il reste sans mouvement , il le fait porter sur le lit. Alors seulement Palhen entre l'épée à la main ; car , fidèle à son double rôle , il a attendu que tout fût fini pour se ranger parmi les conjurés. A

la vue de son souverain, auquel Beningsen jette un couvre-pied sur le visage, il s'arrête à la porte, pâlit, et s'appuie contre le mur, son épée pendante à son côté.

— Allons, messieurs, dit Beningsen, qui, entraîné dans la conspiration un des derniers, et qui seul pendant cette fatale soirée a conservé son inaltérable sang-froid, il est temps d'aller prêter hommage au nouvel empereur.

— Oui, oui, s'écrient en tumulte les voix de tous ces hommes qui ont maintenant plus de hâte à quitter cette chambre qu'ils n'ont mis de précipitation à y entrer; oui, oui, allons prêter hommage à l'empereur. Vive Alexandre.

Pendant ce temps, l'impératrice Marie, voyant qu'elle ne peut pas entrer par la porte de communication, et entendant le tumulte qui continue, fait le tour de l'appartement; mais dans un salon intermédiaire, elle rencontre Pettaroskoi, lieutenant des gardes de Semenoski, avec trente hommes sous ses ordres. Fidèle à sa consigne, Pettaroskoi lui barre le passage.

— Pardon, madame, lui dit-il en s'inclinant devant elle, mais vous ne pouvez aller plus loin.

— Ne me connaissez-vous point? demande l'impératrice.

— Si fait, madame, je sais que j'ai l'honneur de parler à Votre Majesté; mais c'est Votre Majesté surtout qui ne doit pas passer.

— Qui vous a donné cette consigne?

— Mon colonel.

— Voyons, dit l'impératrice, si vous osez l'exécuter.

Et elle s'avance vers les soldats; mais les soldats croisent les fusils et barrent le passage.

En ce moment les conjurés sortent tumultueusement de la chambre de Paul en criant : *Vive Alexandre!* Beningsen est à leur tête, il s'avance vers l'impératrice; alors elle le reconnaît, et l'appelant par son nom, le supplie de la laisser passer.

— Madame, lui dit-il, tout est fini maintenant, vous compromettriez inutilement vos jours, et ceux de Paul sont terminés.

A ces mots l'impératrice jette un cri et tombe sur un fauteuil; les deux grandes-duchesses Marie et Catherine, qui se sont

levées au bruit, et qui accourent derrière elle, se mettent à genoux de chaque côté du fauteuil. Sentant qu'elle perd connaissance, l'impératrice demande de l'eau. Un soldat en apporte un verre; la grande-duchesse Marie hésite à le donner à sa mère, de peur qu'il ne soit empoisonné. Le soldat devine sa crainte, en boit la moitié, et présentant le reste à la grande-duchesse : — Vous le voyez, dit-il, Sa Majesté peut boire sans crainte.

Beningsen laisse l'impératrice aux soins des grandes-duchesses; et descend chez le czarévich. Son appartement est situé au-dessous de celui de Paul; il a tout entendu, le coup de pistolet, les cris, la chute, les gémissements et le râle; alors il a voulu sortir pour porter secours à son père; mais la garde que Pahlen a mise à sa porte l'a repoussé dans sa chambre; les précautions sont bien prises, il est captif, et ne peut rien empêcher.

C'est alors que Beningsen entre suivi des conjurés. Les cris de : Vive l'empereur Alexandre ! lui annoncent que tout est fini. La manière dont il monte au trône n'est plus un doute pour lui; aussi, en apercevant Pahlen, qui entre le dernier : — Ah ! Pahlen, s'écrie-t-il, quelle page pour le commencement de mon histoire !

— Sire, répond Pahlen, celles qui la suivront la feront oublier.

— Mais, s'écria Alexandre, mais ne comprenez-vous pas qu'on dira que c'est moi qui suis l'assassin de mon père ?

— Sire, dit Pahlen, ne songez en ce moment qu'à une chose : à cette heure...

— Et à quoi voulez-vous que je songe, mon Dieu ! si ce n'est à mon père ?

— Songez à vous faire reconnaître par l'armée.

— Mais ma mère, mais l'impératrice, s'écria Alexandre, que deviendra-t-elle ?

— Elle est en sûreté, sire, répond Pahlen; mais au nom du ciel, sire, ne perdons pas un instant.

— Que faut-il que je fasse ? demande Alexandre, incapable, tant il est abattu, de prendre une résolution.

— Sire, répond Pahlen, il faut me suivre à l'instant même, car le moindre retard peut amener les plus grands malheurs.

— Faites de moi ce que vous voudrez, dit Alexandre, me voilà.

— Pahlen entraîne alors l'empereur à la voiture qu'on avait fait approcher pour conduire Paul à la forteresse; l'empereur y monte en pleurant, la portière se referme, Pahlen et Zoubow montent derrière à la place des valets de pied, et la voiture, qui porte les nouvelles destinées de la Russie, part au galop pour le palais d'Hiver, escortée de deux bataillons de la garde. Beningsen est resté près de l'impératrice, car une des dernières recommandations d'Alexandre a été pour sa mère.

Sur la place de l'Amirauté, Alexandre trouve les principaux régiments de la garde : L'empereur ! l'empereur ! crient Pahlen et Zoubow en indiquant que c'est Alexandre qu'ils amènent. L'empereur ! l'empereur ! crient les deux bataillons qui l'escortent. Vive l'empereur ! répondent d'une seule voix tous les régiments.

Alors on se précipite vers la portière, on tire Alexandre pâle et défait de sa voiture, on l'entraîne, on l'emporte enfin, on lui jure fidélité avec un enthousiasme qui lui prouve que les conjurés, tout en commettant un crime, n'ont fait qu'accomplir le vœu public; il faut donc, quel que soit son désir de venger son père, qu'il renonce à punir ses assassins.

Ceux-ci s'étaient retirés chez eux, ne sachant pas ce que l'empereur allait résoudre à leur égard.

Le lendemain, l'impératrice à son tour prêta serment de fidélité à son fils; selon la constitution de l'empire, c'était elle qui devait succéder à son mari; mais, lorsqu'elle vit l'urgence de la situation, elle renonça la première à ses droits.

Le chirurgien Vette et le médecin Stoff, chargés de l'autopsie du corps, déclarèrent que l'empereur Paul était mort d'une apoplexie foudroyante; la blessure de la joue fut attribuée à la chute qu'il avait faite lorsque l'accident l'avait frappé.

Le corps fut embaumé et exposé pendant quinze jours sur un lit de parade, aux marches duquel l'étiquette amena plusieurs fois Alexandre : mais pas une fois il ne les monta on ne les descendit qu'on ne le vît pâlir et verser des larmes. Aussi, peu à peu, les conjurés furent-ils éloignés de la cour; les uns reçurent des missions, les autres furent incorporés dans des régi-

ments stationnés en Sibérie ; il ne restait que Pahlen qui avait conservé sa place de gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, et dont la vue était devenue presque un remords pour le nouvel empereur : aussi profita-t-il de la première occasion qui se présenta de l'éloigner à son tour. Voici comment la chose arriva.

Quelques jours après la mort de Paul , un prêtre exposa une image sainte qu'il prétendit lui avoir été apportée par un ange, et au bas de laquelle étaient écrits ces mots : DIEU PUNIRA TOUS LES ASSASSINS DE PAUL I^{er}. Informé que le peuple se portait en foule à la chapelle où l'image miraculeuse était exposée, et augurant qu'il pouvait résulter de cette menée quelque impression fâcheuse sur l'esprit de l'empereur, Pahlen demanda la permission de mettre fin aux intrigues du prêtre, permission qu'Alexandre lui accorda. En conséquence, le prêtre fut fouetté, et, au milieu du supplice, déclara qu'il n'avait agi que par les ordres de l'impératrice. Pour preuve de ce qu'il avançait, il affirma que l'on trouverait dans son oratoire une image pareille à la sienne. Sur cette dénonciation, Pahlen fit ouvrir la chapelle de l'impératrice, et y ayant effectivement trouvé l'image désignée, il la fit enlever; l'impératrice, avec juste raison, regarda cet enlèvement comme une insulte, et vint en demander satisfaction à son fils. Alexandre ne cherchait qu'un prétexte pour éloigner Pahlen, il se garda donc bien de laisser échapper celui qui se présentait, et, au même instant, M. de Becklecleuw fut chargé de transmettre au comte Palhen, de la part de l'empereur, l'ordre de se retirer dans ses terres. — Jem'y attendais, dit en souriant Pahlen, et mes paquets étaient faits d'avance.

Une heure après, le comte Pahlen avait envoyé à l'empereur la démission de toutes ses charges, et le même soir il était sur le chemin de Riga.

XIII.

L'empereur Alexandre n'avait pas encore atteint l'âge de vingt-quatre ans, lorsqu'il monta sur le trône. Il fut élevé sous les yeux de son aïeule Catherine, d'après un plan tracé

par elle-même , et dont un des principaux articles était celui-ci : On n'enseignera aux jeunes grands-ducs ni la poésie ni la musique, parce qu'il faudrait consacrer trop de temps à cette étude pour qu'elle portât fruit. Alexandre reçut donc une éducation ferme et sévère , de laquelle les beaux-arts furent presque entièrement exclus. Son précepteur, La Harpe, choisi par Catherine elle-même, et qu'on n'appelait à la cour que le jacobin, parce qu'il était non-seulement Suisse , mais encore frère du brave général La Harpe, qui servait dans les armées françaises , était bien en tout l'homme qu'il fallait pour imprimer à son élève les idées généreuses et droites , si importantes chez ceux-là surtout ou les impressions de tout le reste de la vie doivent combattre les souvenirs de la jeunesse. Ce choix de la part de Catherine était remarquable à une époque où tous les trônes vacillaient, ébranlés par le volcan révolutionnaire, où Léopold mourait, disait-on, empoisonné , où Gustave tombait assassiné par Ankastroem, et où Louis XVI portait sa tête sur l'échafaud.

Une des recommandations principales de Catherine était encore d'éloigner de l'esprit des jeunes grands-ducs toute idée relative à la différence des sexes, et à l'amour qui les rapprochait. Le célèbre Pallas leur faisait faire dans les jardins impériaux un petit cours de botanique : l'exposition du système de Linnée sur les sexes des fleurs, et sur la manière dont elles se fécondaient, avait amené de la part de ses augustes écoliers une foule de questions auxquelles il devenait très-difficile de répondre. Protasow, le surveillant des princes, se trouva dans la nécessité de faire son rapport à Catherine, qui fit venir Pallas et lui recommanda d'éluder tous les détails sur les pistils et les étamines. Comme cette recommandation rendait le cours de botanique à peu près impossible, et que le silence du professeur ne faisait que donner une nouvelle activité aux questions, il fut définitivement interrompu. Cependant un tel plan d'éducation ne pouvait-être longtemps continué, et, tout enfant qu'Alexandre était encore, Catherine dut bientôt songer à le marier.

Trois jeunes princesses allemandes furent amenées à la cour de Russie, afin que la grande aïeule pût faire parmi elles un choix pour son petit-fils. Catherine apprit leur arrivée à Saint-Pétersbourg, et, pressée de les voir et de les juger, elle les fit inviter à se rendre au palais, et les attendit pensivement à une fe-

nêtre d'où elle pouvait les voir descendre dans la cour. Un instant après, la voiture qui les amenait s'arrêta, la portière s'ouvrit, et l'une des trois princesses sauta la première à terre, sans toucher le marche-pied.

— Ce ne sera point celle-là, dit en secouant la tête la vieille Catherine, qui sera impératrice de Russie : elle est trop vive.

La seconde descendit à son tour et s'embarraça les jambes dans sa robe, de sorte qu'elle faillit tomber.

— Ce ne sera point encore celle-là qui sera impératrice de Russie, dit Catherine : elle est trop gauche.

La troisième descendit enfin belle, majestueuse et grave.

— Voilà l'impératrice de Russie, dit Catherine.

C'était Louise de Bade.

Catherine fit amener ses petits-fils chez elle tandis que les jeunes princesses y étaient, leur disant que, comme elle connaissait leur mère, la duchesse de Baden Durlach, née princesse de Darmstadt, et que, comme les Français avaient pris leur pays, elle les faisait venir à Saint-Pétersbourg pour les élever auprès d'elle. Au bout d'un instant les deux grands-ducs furent renvoyés; à leur retour, ils parlèrent beaucoup des trois jeunes filles. Alexandre dit alors qu'il trouvait l'ainée bien jolie.

— Eh bien ! moi, pas, dit Constantin; je ne les trouve jolies ni les unes ni les autres. Il faut les envoyer à Riga, aux princes de Courlande; elles sont bonnes pour eux.

L'impératrice apprit le jour même l'opinion de son petit-fils sur celle-là même qu'elle lui destinait, et regarda comme une faveur de la Providence cette sympathie juvénile qui s'accordait avec ses intentions. En effet, le grand-duc Constantin avait eu tort, car la jeune princesse, outre la fraîcheur de son âge, avait de beaux et longs cheveux blond-cendrés flottant sur de magnifiques épaules, la taille souple et flexible d'une fée des bords du Rhin, et les grands yeux bleus de la Marguerite de Goethe.

Le lendemain, l'impératrice vint les voir et entra dans un des palais de Potemkin, où elles étaient descendues. Comme elles étaient à leur toilettes, elle leur apportait des étoffes, des bijoux, et enfin le cordon de Sainte-Catherine. Au bout d'un instant de causerie, elle se fit montrer leur garde-robe, en touchant toutes les pièces les unes après les autres; puis, l'examen fini, elle les

embrassa, en souriant, au front, et en leur disant : — Mes amies, je n'étais pas si riche que vous quand je suis arrivée à Saint-Pétersbourg. — En effet, Catherine était arrivée pauvre en Russie ; mais, à défaut de dot, elle laissait un héritage : c'était la Pologne et la Tauride.

Au reste, la princesse Louise avait éprouvé de son côté le sentiment qu'elle avait produit. Alexandre, que Napoléon devait appeler plus tard le plus beau et le plus fin des Grecs, était un charmant jeune homme plein de grâce et de naïveté, d'une égalité d'humeur parfaite, et d'un caractère si doux et si bienveillant, que peut-être aurait-on pu lui reprocher un peu de timidité ; aussi, dans sa naïveté, la jeune Allemande n'essaya pas même de dissimuler sa sympathie pour le czarévich, de sorte que Catherine, décidée à profiter de cette harmonie, leur annonça bientôt à tous deux qu'ils étaient destinés l'un à l'autre. Alexandre sauta de joie, et Louise pleura de bonheur.

Alors commencèrent les préparatifs du mariage. La jeune fiancée se prêta de la meilleure grâce à tout ce qu'on exigea d'elle. Elle apprit la langue russe, s'instruisit dans la religion grecque, fit profession publique de sa nouvelle foi, reçut sur ses bras nus et sur ses pieds charmants les onctions saintes, et fut proclamée grande-duchesse sous le nom d'Élisabeth Alexiewna, qui était le nom même de l'impératrice Catherine, fille d'Alexis.

Malgré les prévisions de Catherine, ce mariage précoce faillit être fatal à l'un, et fut certainement fatal à l'autre. Alexandre manqua de devenir sourd ; quant à l'impératrice, elle était déjà une vieille épouse à l'âge où l'on est encore une jeune femme. L'empereur était beau ; il avait, nous l'avons dit, hérité du cœur de Catherine, et à peine la couronne nuptiale fut-elle fanée au front de la fiancée, qu'elle devint pour la femme une couronne d'épines.

Nous avons vu par quel accident Alexandre monta sur le trône. La douleur profonde que le nouvel empereur éprouva de la mort de son père le rendit à sa femme. Quoique Paul lui fût à peu près étranger, elle pleurait comme si elle eût été sa fille ; les larmes cherchent les larmes, et les jours de malheur ramènèrent les nuits heureuses.

C'est à l'histoire de raconter Austerlitz et Friedland, Tilsitt et Erfurt, 1812 et 1814. Pendant dix ans Alexandre fut éclairé

de la lumière de Napoléon; puis, un jour, tous les regards, en suivant le vaincu, se détournèrent du vainqueur : c'est là où nous allons le reprendre.

Pendant ces dix années, l'adolescent s'était fait homme. L'ardeur de ses premières passions n'avait en rien diminué. Mais tout gracieux et souriant qu'il était auprès des femmes, tout poli et affectueux qu'il était avec les hommes, il lui passait de temps en temps sur le front comme des nuages sombres : c'étaient des souvenirs muets, mais terribles, de cette nuit sanglante où il avait entendu se débattre au-dessus de sa tête l'agonie paternelle. Peu à peu et à mesure qu'il avança en âge, ces souvenirs l'obsédèrent plus fréquemment et menacèrent de devenir une mélancolie incessante. Il essaya de les combattre par la pensée et le mouvement. Alors on lui vit rêver des réformes impossibles et faire des voyages insensés.

Alexandre, élevé comme nous l'avons dit par le frère du général La Harpe, avait conservé de son éducation libérale un penchant à l'idéologie que ses voyages en France, en Angleterre et en Hollande ne firent qu'augmenter. Des idées de liberté, puisées pendant l'occupation, germaient dans toutes les têtes, et, au lieu de les réprimer, l'empereur lui-même les encourageait en laissant tomber de temps en temps de ses lèvres le mot constitution. Enfin, M^{me} de Krudener arriva, et le mysticisme vint se joindre à l'idéologie : c'est sous cette double influence que l'empereur se trouvait lors de mon arrivée à Saint-Pétersbourg.

Quant aux voyages, ce serait quelque chose de fabuleux pour nous autres Parisiens. On a calculé que l'empereur, dans ses diverses courses tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de son empire, a déjà parcouru deux cent mille verstes, quelque chose comme cinquante mille lieues. Et ce qu'il y a d'étrange dans de pareils voyages, c'est que le jour de l'arrivée est fixé dès le jour même du départ. Ainsi, l'année qui avait précédé celle de mon voyage, l'empereur était parti pour la petite Russie, le 26 août, en annonçant qu'il serait de retour le 2 novembre, et l'ordre qui préside à l'emploi des journées est si strictement et si invariablement fixé d'avance, qu'après avoir parcouru la distance de dix-huit cent soixante-dix lieues, Alexandre rentra à Saint-Pétersbourg au jour dit et presque à l'heure dite.

L'empereur entreprend ces longs voyages , non-seulement sans gardes , non-seulement sans escorte , mais même presque seul , et , comme on le pense bien , aucun ne s'écoule tout entier sans amener des rencontres étranges ou des dangers imprévus , auxquels l'empereur fait face avec la bonhomie de Henri IV ou le courage de Charles XII. Ainsi , dans un voyage en Finlande avec le prince Pierre Volkouski , son seul compagnon , au moment même où ce dernier venait de s'endormir , la voiture impériale , qui gravissait une montagne rapide et sablonneuse , lasse par sa pesanteur l'effort de l'attelage qui se met à reculer. Aussitôt Alexandre , sans réveiller son compagnon , saute à terre et se met à pousser à la roue avec le cocher et les gens. Pendant ce temps , le dormeur , inquiété dans son sommeil par ce brusque changement de mouvement , se réveille et se trouve seul au fond de la calèche ; étonné , il regarde autour de lui et aperçoit l'empereur qui s'essuyait le front : on était arrivé au haut de la montée.

Une autre fois , pendant un voyage dans la petite Russie , l'empereur , en arrivant dans une bourgade , et tandis qu'on changeait de chevaux , eut le désir de se délasser de la fatigue de la voiture en faisant une ou deux verstes à pied ; il invita donc les postillons à ne pas trop se presser , afin de lui laisser le temps de marcher quelque peu en avant. Aussitôt , seul , vêtu d'une redingote militaire , sans aucune marque de distinction , il traverse la ville et arrive à l'extrémité où la route se divise en deux chemins également frayés ; ignorant lequel des deux il doit prendre , Alexandre s'approche d'un homme , vêtu comme lui d'une capote , et fumant sa pipe sur le seuil de la dernière maison :

— Mon ami , lui demande l'empereur , laquelle de ces deux routes dois-je prendre pour aller à *** ?

L'homme à la pipe le toise des pieds à la tête , et , étonné qu'un simple voyageur ose parler avec cette familiarité à un homme de son importance , en Russie surtout où la distinction des grades établit une si grande distance entre les supérieurs et les subordonnés , il laisse dédaigneusement tomber , entre deux bouffées de fumée , le mot : — A droite.

— Pardon , monsieur , dit l'empereur en portant la main à son chapeau ; encore une question , s'il vous plaît.

— Laquelle ?

— Permettez-moi de vous demander quel est votre grade dans l'armée.

— Devinez ?

— Monsieur est peut-être lieutenant ?

— Montez.

— Capitaine ?

— Plus haut.

— Major ?

— Allez toujours.

— Chef de bataillon ?

— Enfin, ce n'est pas sans peine.

L'empereur s'incline.

— Et maintenant à mon tour, dit l'homme à la pipe, persuadé qu'il s'adresse à un inférieur, qui êtes-vous vous même, s'il vous plaît.

— Devinez, répond l'empereur.

— Lieutenant ?

— Montez.

— Capitaine ?

— Plus haut.

— Major ?

— Allez toujours.

— Chef de bataillon ?

— Encore.

L'interrogateur tire sa pipe de sa bouche.

— Colonel ?

— Vous n'y êtes pas.

L'interrogateur se redresse et prend une attitude respectueuse.

— Votre Excellence est donc lieutenant-général ?

— Vous approchez.

L'interrogateur porte la main à sa casquette et reste fixe et immobile.

— Mais, en ce cas, votre altesse est donc feld-maréchal ?

— Encore un effort, monsieur le chef de bataillon.

— Sa Majesté Impériale ! s'écrie alors l'interrogateur stupéfait, en laissant tomber sa pipe qui se brise en morceaux.

— Elle-même, répond Alexandre en souriant.

— Ah ! sire, s'écrie l'officier tombant à genoux, pardonnez-moi.

— Et que voulez-vous que je vous pardonne ? répond l'empereur ; je vous ai demandé mon chemin, vous me l'avez indiqué. Merci.

Et à ces mots l'empereur salue de la main le pauvre chef de bataillon stupéfait et prend la route à droite, sur laquelle sa voiture ne tarde pas à le rejoindre.

Pendant un autre voyage, entrepris pour visiter ses provinces du Nord, l'empereur, en traversant un lac situé dans le gouvernement d'Archangel, fut assailli par une violente tempête : — Mon ami, dit l'empereur au pilote, il y a dix-huit cents ans à peu près qu'en pareille circonstance un grand général romain disait à son pilote : « Ne crains rien, car tu portes César et sa fortune. » Moi, je suis moins confiant que César, et je te dirai tout bonnement : Mon ami, oublie que je suis l'empereur, ne vois en moi qu'un homme comme toi, et tâche de nous sauver tous les deux. — Le pilote, qui commençait à perdre la tête en songeant à la responsabilité qui pesait sur lui, reprit courage aussitôt, et la barque, dirigée par une main ferme, aborda sans accident au rivage.

Alexandre n'avait pas toujours été aussi heureux, et dans des dangers moindres il lui était parfois arrivé des accidents plus graves. Pendant son dernier voyage dans les provinces du Don, il fut renversé violemment de son droschki, et se blessa à la jambe. Esclave de la discipline qu'il s'était prescrite à lui-même, il voulut continuer son voyage, afin d'arriver au jour dit ; mais la fatigue et l'absence de précautions envenimèrent la plaie ; depuis ce temps, et à plusieurs reprises, des érésipèles se portèrent sur cette jambe, forçant l'empereur à garder le lit pendant des semaines et à boiter pendant des mois. C'est lors de ces accès que sa mélancolie redouble, car alors il se trouve face à face avec l'impératrice, et dans ce visage triste et pâle, duquel le sourire semble être disparu, il trouve un reproche vivant, car cette tristesse et cette pâleur, c'est lui qui les a faites.

Or, la dernière atteinte de ce mal qui avait eu lieu dans l'hiver de 1824, à l'époque du mariage du grand-duc Michel, et au moment où l'empereur avait appris de Constantin l'existence de cette conspiration éternelle mais invisible, que l'on devinait

sans la voir, avait inspiré de vives inquiétudes. C'était à Tzarko-Selo, la résidence favorite du prince, et qui lui devenait plus chère à mesure qu'il s'enfonçait davantage dans cette insurmontable mélancolie. Après s'être promené à pied, toujours seul, comme c'était sa coutume, il rentra au château saisi de froid, et se fit apporter à dîner dans sa chambre. Le même soir, un érysipèle, plus violent encore qu'aucun des précédents, se déclara, accompagné de fièvre, de délire et de transport au cerveau; la même nuit, on ramena l'empereur dans un traîneau fermé à Saint-Pétersbourg, et là un conseil de médecins réuni décida de lui couper la jambe, pour prévenir la gangrène; le seul docteur Wyllie, chirurgien particulier de l'empereur, s'y opposa, répondant sur sa tête de l'auguste malade. En effet, grâce à ses soins, l'empereur revint à la santé; mais sa mélancolie s'était encore augmentée pendant cette dernière maladie, de sorte qu'ainsi que je l'ai dit, les dernières fêtes du carnaval en avaient été tout attristées.

Aussi, à peine guéri, était-il retourné à son bien-aimé Tzarko-Selo, et y avait-il repris sa vie accoutumée; le printemps l'y trouva seul, sans cour, sans grand-maréchal, et n'y recevant que ses ministres à des jours marqués de la semaine; là son existence était plutôt celle d'un anachorète qui pleure sur ses fautes, que celle d'un grand empereur qui fait le bonheur de son peuple. En effet, à six heures en hiver, à cinq heures en été, Alexandre se levait, faisait sa toilette, entrait dans son cabinet, où il ne pouvait pas souffrir le moindre désordre, et où il trouvait sur son bureau un mouchoir de baptiste plié, et un paquet de dix plumes nouvellement taillées. L'empereur alors se mettait au travail, ne se servant jamais le lendemain de la plume de la veille, n'eût-elle été employée qu'à écrire son nom; puis, le courrier fini et la signature achevée, il descendait dans le parc, où, malgré les bruits de conspiration qui couraient depuis deux ans, il se promenait toujours seul, et sans autre garde que les sentinelles du palais Alexandre. Vers les cinq heures, il rentrait, dînait seul, et se couchait à la retraite que la musique des gardes jouait sous ses fenêtres, et dont les morceaux, toujours choisis par lui parmi les plus mélancoliques, l'endormaient enfin dans une disposition pareille à celle où il avait passé la journée.

De son côté, l'impératrice Élisabeth vivait dans une profonde solitude, veillant sur l'empereur comme un ange invisible ; l'âge n'avait point éteint l'amour profond que le jeune czarewicz lui avait inspiré à la première vue, et qui s'était conservé pur et éternel, malgré les nombreuses et publiques infidélités de son mari. C'était, à l'époque où je la vis, une femme de quarante-quatre à quarante-cinq ans, à la taille encore svelte et bien prise, et sur son visage on distinguait les restes d'une grande beauté, qui commençaient à céder à trente ans de lutte avec la douleur. Au reste, chaste comme une sainte, jamais la calomnie la plus amère et la plus irritée n'avait pu trouver prise sur elle : si bien qu'à sa vue chacun s'inclinait, moins encore devant la puissance supérieure que devant la bonté suprême, moins devant la femme régnant sur la terre que devant l'ange exilé du ciel.

Lorsqu'arriva l'été, les médecins décidèrent à l'unanimité qu'un voyage était nécessaire au rétablissement complet de l'empereur, et fixèrent eux-mêmes la Crimée, comme l'endroit dont le climat était le plus favorable à sa convalescence. Alexandre, contre son habitude, n'avait point arrêté de courses pour cette année, et reçut l'ordonnance des médecins avec une indifférence parfaite; à peine, au reste, la résolution du départ fut-elle prise, que l'impératrice sollicita et obtint la permission d'accompagner son époux. Ce départ amena un surcroît de travail pour l'empereur, car, avant ce voyage, chacun s'empressa de terminer avec lui, comme si on ne le devait plus revoir; il lui fallut donc, pendant une quinzaine de jours, se lever de meilleure heure, et se coucher plus tard. Cependant sa santé n'était point visiblement altérée, lorsque, dans le courant du mois de juin, après un service chanté pour la bénédiction de son voyage, et auquel assista toute la famille impériale, il quitta Saint-Pétersbourg, accompagné de l'impératrice, conduit par son cocher le fidèle Ivan, et suivi de quelques officiers d'ordonnance sous les ordres du général Diéhitch.

XIV.

L'empereur arriva à Taganrog vers la fin d'août 1825, après

avoir passé par Varsovie où il s'arrêta pendant quelques jours pour fêter l'anniversaire de la naissance du grand-duc Constantin : c'était le deuxième voyage que l'empereur faisait dans cette ville, dont la situation lui plaisait, et où il disait souvent qu'il avait l'intention de se retirer. Le voyage, au reste, lui avait fait grand bien ainsi qu'à l'impératrice; et on augurait à merveille de leur séjour sous ce beau ciel auquel ils étaient venus demander leur guérison. Au reste, la prédilection de l'empereur pour Taganrog n'était justifiée que par les embellissements futurs qu'il comptait y faire; car, telle qu'elle était alors, cette petite ville, située sur le bord de la mer d'Azof, ne se composait guère que d'un millier de mauvaises maisons, dont un sixième au plus est bâti en briques et en pierres; toutes les autres ne sont que des cages de bois recouvertes d'un torschis de boue. Quant aux rues qui sont larges, il est vrai, mais qui ne sont point pavées, le sol en est tellement friable, qu'à la moindre pluie on enfonce jusqu'au genou; en revanche, quand le soleil et le vent ont desséché ces masses humides, le bétail et les chevaux qui passent, chargés des productions du pays, soulèvent sous leurs pieds des torrents de poussière, que la brise fait tourbillonner en flots si épais qu'en plein jour, et à quelques pas, on ne distingue point un homme d'un cheval. Cette poussière s'introduit partout, entre dans les maisons, traverse les jalousies closes ou les contrevents fermés, pénètre à travers les habits si épais qu'ils soient et charge l'eau d'une espèce de sédiment qu'on ne peut précipiter qu'en la faisant bouillir avec du sel de tartre.

L'empereur était descendu dans la maison du gouverneur, située en face de la forteresse d'Azof, mais il n'y restait presque jamais, sortant dès le matin, et n'y rentrant qu'à l'heure du dîner, c'est-à-dire à deux heures. Tout le reste du temps, il courait à pied dans la boue ou la poussière, négligeant toutes les précautions que les habitants du pays eux-mêmes prennent contre les fièvres d'automne, qui du reste avaient été très-nombreuses et très-malignes cette année. Sa principale occupation était le tracé et le plantage d'un grand jardin public dont les travaux étaient dirigés par un Anglais qu'il avait fait venir de Saint-Pétersbourg; la nuit, il dormait sur un lit de camp, la tête posée sur un oreiller de cuir.

Quelques-uns disaient que ces occupations, en quelque sorte

extérieurs, voilaient un plan caché, et que l'empereur ne s'était retiré ainsi à l'extrémité de son empire, que pour y prendre à l'écart quelque grande détermination. Ceux-là espéraient, d'un moment à l'autre, voir sortir de cette petite ville des Palus-Méotides un plan de constitution pour toute la Russie; là était, s'il fallait les en croire, la véritable cause de ce voyage prétendu sanitaire; l'empereur avait voulu agir en dehors de l'influence de sa vieille noblesse, aussi attachée, encore aujourd'hui, à ses préjugés qu'elle l'était du temps de Pierre le Grand.

Pendant Taganrog n'était que le point principal de la résidence d'Alexandre; Élisabeth seule y restait à demeure, car elle n'eût pu supporter les courses que l'empereur faisait dans le pays du Don, tantôt à Tcherkask, tantôt à Donez. Au retour d'une de ces courses, il allait partir pour Astrakan, lorsque l'arrivée subite du comte de Woronzoff, celui-là même qui a occupé la France jusqu'en 1818, et qui était gouverneur d'Odessa, vint renverser le nouveau projet; en effet, Woronzoff venait annoncer à l'empereur que de grands mécontentements étaient près d'éclater en Crimée, et que sa présence seule pouvait les calmer. Il y avait trois cents lieues à parcourir: mais qu'est-ce que trois cents lieues, en Russie, où les chevaux, aux crinières échevelées, vous emportent à travers les steppes et les forêts avec la rapidité d'un rêve? Alexandre promit à l'impératrice d'être de retour avant trois semaines, et donna les ordres du départ, qui devait avoir lieu aussitôt après le retour d'un courrier qu'il avait expédié à Alupka.

Lecourrier revint; il apportait de nouveaux détails sur la conspiration. On avait découvert que c'était non-seulement au gouvernement, mais encore aux jours de l'empereur qu'on en voulait. En apprenant cette nouvelle, Alexandre laissa tomber sa tête dans ses mains, et, poussant un profond gémissement, il s'écria: — O mon père! mon père!

On était alors au milieu de la nuit. L'empereur fit réveiller le général Diébitch, qui habitait une maison voisine. En l'attendant, il paraissait fort inquiet, marchant à grands pas dans la chambre, se jetant de temps en temps sur son lit, d'où l'agitation le repoussait bientôt. Le général arriva; deux heures se passèrent à écrire et à discuter; puis deux courriers partirent

porteurs de dépêches, l'un pour le vice-roi de Pologne, l'autre pour le grand-duc Nicolas.

Le lendemain, les traits de l'empereur avaient repris leur calme habituel, et nul ne pouvait y lire la trace des agitations de la nuit. Cependant Woronzoff le trouva, en venant lui demander ses instructions, dans un état d'irritabilité tout à fait contraire à la douceur habituelle de son caractère. Il n'en donna pas moins l'ordre du départ pour le lendemain matin.

La route ne fit qu'augmenter ce malaise moral ; à chaque instant, ce qui ne lui arrivait jamais, l'empereur se plaignait de la lenteur des chevaux et du mauvais état des chemins. Cette humeur chagrine redoublait surtout quand son médecin Wyllie lui recommandait quelques précautions contre les vents glacés de l'automne. Alors il rejetait manteau et pelisse, et semblait chercher les dangers que ses amis le suppliaient de fuir. Tant d'imprudences porta son fruit : l'empereur fut un soir pris d'une toux obstinée, et le lendemain, en arrivant à Orieloff, une fièvre intermittente se déclara, qui en quelques jours, et aidée par l'obstination du malade, se changea en une fièvre remittente, que Wyllie reconnut bientôt pour être la même qui avait régné pendant tout l'automne de Taganrog à Sébastopol.

Le voyage fut aussitôt interrompu. Alexandre, comme s'il eût senti la gravité de sa maladie et voulu revoir l'impératrice avant de mourir, exigea qu'on lui fit reprendre à l'instant même le chemin de Taganrog. Toujours contrairement aux prières de Wyllie, il fit une partie de la route à cheval ; mais bientôt, ne pouvant plus se tenir en selle, force lui fut de remonter dans sa voiture. Enfin, le 5 novembre, il rentra à Taganrog. A peine arrivé au palais du gouverneur, il s'évanouit.

L'impératrice, presque mourante elle-même d'une maladie de cœur, oublia à l'instant même ses souffrances pour ne s'occuper que de son mari. La fièvre fatale, malgré le changement de lieu, reparaissait par accès chaque jour, de sorte que, le 8, les symptômes augmentant sans cesse de gravité, sir James Wyllie exigea que le docteur Stophiegen, médecin de l'impératrice, lui fût adjoint. Le 15, les deux docteurs, réunis pour combattre l'affection cérébrale qui menaçait de compliquer la maladie,

proposèrent à l'empereur de le saigner ; mais l'empereur s'y opposa constamment , ne demandant que de l'eau glacée , et , lorsqu'on lui en refusait , repoussant toute autre chose. Vers quatre heures de l'après-midi , l'empereur demanda de l'encre et du papier , écrivit et cacheta une lettre ; puis , comme la bougie était restée allumée : « Mon ami , dit-il à un domestique , éteins cette bougie ; on pourrait la prendre pour un cierge et croire que je suis déjà mort. »

Le lendemain 14 , les deux médecins revinrent à la charge , secondés par les prières de l'impératrice , mais ce fut inutilement encore , et même l'empereur les repoussa avec emportement. Cependant presque aussitôt il se repentit de ce mouvement d'impatience , et , les rappelant tous deux : « Écoutez , dit-il à Stophiegen , vous et sir James Wyllie , j'ai grand plaisir à vous voir , et cependant je vous préviens que je serai forcé de renoncer à ce plaisir , si vous me rompez la tête avec votre médecine. » Pourtant , vers midi , l'empereur consentit à prendre une dose de calomel.

Vers quatre heures du soir , le mal avait fait des progrès si effrayants , qu'il devint urgent de faire appeler un prêtre. Ce fut sir James Wyllie qui , sur l'invitation de l'impératrice , entra dans la chambre du mourant , et , s'approchant de son lit , lui conseilla en pleurant , puisqu'il continuait de refuser les secours de la médecine , de ne pas refuser au moins ceux de la religion. L'empereur répondit que , sous ce rapport , il consentait à tout ce qu'on voulait.

Le 15 , à cinq heures du matin , le confesseur fut introduit. A peine l'empereur l'eut-il aperçu , que , lui tendant la main : « Mon père , lui dit-il , traitez-moi en homme , et non en empereur. » Le prêtre alors s'approcha du lit , reçut la confession impériale , et donna les sacrements à l'auguste malade.

Alors , comme il connaissait l'obstination qu'avait mise Alexandre à refuser tous les remèdes , il attaqua sur ce point la religion du mourant , lui disant que , s'il continuait à s'obstiner sur ce point , il y avait à craindre que Dieu ne regardât sa mort comme un suicide. Cette idée produisit sur Alexandre une si profonde impression , qu'il rappela aussitôt Wyllie et lui dit qu'il se remettait entre ses mains , afin qu'il fit de lui ce que bon lui semblerait.

Wyllie ordonna aussitôt l'application de vingt sangsues à la tête ; mais il était trop tard. Le malade était dévoré d'une fièvre ardente , de sorte qu'à compter de ce moment on commença à perdre tout espoir et que la chambre se remplit de serviteurs pleurants et gémissants. Quant à Élisabeth , elle n'avait quitté le chevet du malade que pour faire place au confesseur , et , celui-ci sorti , elle était rentrée aussitôt et avait repris son poste accoutumé.

Vers deux heures , l'empereur parut éprouver un redoublement de douleurs. Il fit signe qu'on s'approchât de lui , comme s'il voulait communiquer un secret. Alors , comme s'il changeait d'avis : « Les rois , s'écria-t-il , souffrent plus que les autres. » Puis , s'arrêtant tout à coup et retombant en arrière sur son traversin : « Ils ont commis là , murmura-t-il , une action infâme. » De qui voulait-il parler ? Nul ne le sait ; mais quelques-uns ont cru que c'était un dernier reproche aux assassins de Paul.

Pendant la nuit , l'empereur perdit tout sentiment.

Vers les deux heures du matin , le général Diebitch parla d'un vieillard nommé Alexandrowitch , qui avait , lui disait-on , sauvé plusieurs Tartares de cette même fièvre à laquelle succombait l'empereur. Aussitôt sir James Wyllie exigea que l'on envoyât chercher cet homme , et l'impératrice , se reprenant à ce rayon d'espoir , ordonna qu'on allât chez lui et qu'il fut amené sur-le-champ.

Pendant tout ce temps , l'impératrice était à genoux au chevet du lit du mourant , les yeux sur ses yeux , et regardant avec effroi la vie se retirer lentement. Certes , si des prières saintes et sincères suffisaient pour fléchir Dieu , Dieu était fléchi et l'empereur sauvé.

Sur les neuf heures du matin , le vieillard entra. C'était avec peine qu'il avait consenti à venir , et il avait fallu l'amener presque de force. En voyant le mourant , il secoua la tête ; puis , interrogé sur ce signe néfaste : « Il est trop tard , dit-il ; d'ailleurs , ceux que j'ai guéris n'étaient point malades de la même maladie. »

Avec cette déclaration s'éteignit le dernier espoir d'Élisabeth.

En effet , à dix heures cinquante minutes du matin , l'empereur expira.

C'était le 1^{er} décembre, selon le calendrier russe.

L'impératrice était tellement penchée sur lui, qu'elle sentit passer son dernier soupir. Elle jeta un cri terrible, tomba à genoux et pria; puis, après quelques minutes, se relevant plus calme, elle ferma les yeux de l'empereur, qui étaient restés ouverts, lui serra la tête avec un mouchoir pour empêcher les mâchoires de s'écarter, baisa ses mains déjà froides, et, retombant à genoux, elle resta en prières jusqu'au moment où les médecins obtinrent d'elle qu'elle se retirât dans une autre chambre, afin qu'ils pussent procéder à l'ouverture du cadavre.

L'autopsie fit découvrir deux onces de fluide dans les cavités du cerveau et un engorgement des veines et des artères de la tête. En outre, on trouva un ramollissement de la rate, espèce d'altération particulière à cet organe lorsque la mort du sujet a été amenée par les fièvres du pays. L'empereur pouvait donc être sauvé, s'il n'avait obstinément refusé tout secours.

Le lendemain, le corps fut exposé sur une estrade, élevée dans la maison même où il était mort. La chambre était tendue de noir, le cercueil recouvert d'un drap d'or, et un grand nombre de cierges éclairaient l'appartement. Chaque personne qui entrait recevait à la porte un flambeau allumé, qu'elle gardait tout le temps qu'elle restait dans la salle funèbre. Un prêtre, placé à la tête de la bière, disait des prières; deux sentinelles, l'épée nue, veillaient jour et nuit, deux autres gardaient les portes, et deux autres encore étaient échelonnées sur chaque degré de l'escalier.

Le corps resta ainsi vingt-deux jours exposé, visité par une foule de spectateurs, qui accouraient là comme à un spectacle, et gardé par l'impératrice, qui voulut assister à chaque messe que l'on disait de deux jours l'un, et qui s'évanouit à toutes. Enfin, le 23 décembre, à neuf heures du matin, le cadavre fut transporté du palais au monastère grec de Saint-Alexandre, où il devait demeurer exposé jusqu'à son départ pour Saint-Pétersbourg. Il était sur un char funèbre attelé de huit chevaux, couverts jusqu'à terre de housses de drap noir, abrité sous un dais de drap d'or, et dans un cercueil recouvert de drap d'argent et orné d'écussons aux armes de l'empire. La couronne impériale était placée sous le dais. Quatre généraux-majors,

assistés de huit officiers-majors, portaient les cordons du dais. Les personnes de la suite de l'empereur et de l'impératrice suivaient immédiatement en longs manteaux de deuil et portant des flambeaux, tandis que, de minute en minute, l'artillerie légère des Cosaques du Don, qui avait été mise en batterie sur l'esplanade de la forteresse, tirait un coup de canon.

Arrivé à l'église, le corps fut transporté sur une estrade de douze marches, couverte de drap noir, surmontée d'un catafalque de drap rouge, supportant un socle couvert de velours ponceau avec des armoiries en or. Quatre colonnes soutenaient le dais, que couronnaient le diadème impérial, le sceptre et le globe. Le catafalque était entouré de rideaux de velours ponceau et de drap d'or, et quatre grands candelabres, placés aux quatre coins de l'estrade, supportaient un nombre de cierges suffisant pour lutter avec l'obscurité de l'église, obscurité causée par des tentures de drap noir semées de croix blanches dont les croisées inférieures de l'église étaient couvertes.

L'impératrice avait voulu assister à ce dernier convoi ; mais, cette fois encore, elle ne put supporter son émotion. On la remporta évanouie au palais ; à peine revenue à elle, Elisabeth descendit dans la chapelle, où elle dit les mêmes prières que l'on disait à l'église de Saint-Alexandre.

Aussitôt les premiers symptômes de maladie aperçus, c'est-à-dire dès le 18 du mois, le jour même du retour de l'empereur à Taganrog, un courrier avait été expédié à son altesse impériale le grand-duc Nicolas, pour lui donner avis de l'indisposition de l'empereur. Ce courrier avait été suivi d'autres courriers expédiés dans le même but, les 21, 24, 27 et 28 novembre. Toutes les lettres dont ils étaient porteurs annonçaient un danger croissant et avaient jeté la désolation dans la famille impériale, lorsque enfin une lettre du 29 vint rendre quelque espoir en annonçant que l'empereur, dont le dernier évanouissement avait duré plus de huit heures, venait de reprendre le sentiment, avait reconnu tout le monde, et avait dit lui-même qu'il sentait un peu d'amélioration dans son état.

Si vagues que fussent les espérances que l'on pouvait concevoir sur une pareille lettre, l'impératrice mère et les grands-ducs Nicolas et Michel avaient ordonné, le 10 décembre, un *Te Deum* public dans la grande église métropolitaine de Casan, et

à peine le peuple avait-il su que ce *Te Deum* était chanté pour célébrer une amélioration dans la santé de l'empereur, qu'il s'y était porté tout joyeux, et avait encombré tout l'espace que laissaient libre les augustes assistants et leur suite.

Vers la fin du *Te Deum*, et comme les voix pures des chœurs s'élevaient vers le ciel dans une sainte et suave harmonie, on vint tout bas prévenir le grand-duc Nicolas qu'un courrier arrivait de Taganrog porteur d'une dernière dépêche, qu'il ne voulait remettre qu'à lui-même, et attendait dans la sacristie. Le grand-duc se leva, suivit l'aide de camp et sortit de l'église. L'impératrice mère avait seule remarqué cette sortie, et l'office divin avait continué.

Le grand-duc n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur le courrier pour deviner quelle fatale nouvelle il apportait. D'ailleurs, la lettre qu'il lui présentait était cachetée de noir. Le grand-duc Nicolas reconnut l'écriture d'Élisabeth; il ouvrit la dépêche impériale : elle contenait ces quelques lignes seulement :

» Notre ange est au ciel, et moi je végète encore sur la terre ; mais j'ai l'espoir de me réunir bientôt à lui. »

Le grand-duc fit appeler le métropolitain, qui était un beau vieillard à grande barbe blanche et aux longs cheveux tombant jusqu'au milieu du dos; il lui remit la lettre, le chargeant d'apprendre la nouvelle fatale qu'elle contenait à l'impératrice mère, revint prendre sa place auprès d'elle et se remit à prier.

Un instant après, le vieillard rentra dans le chœur. A un signe de lui, toutes les voix cessèrent, et un silence de mort leur succéda. Alors, au milieu de l'attention et de l'étonnement général, il marcha d'un pas lent et grave vers l'autel. prit le crucifix d'argent massif qui le décorait, et, jetant sur le symbole de toute douleur terrestre et de toute espérance divine un voile noir, il s'approcha de l'impératrice mère et lui donna à baiser le crucifix en deuil.

L'impératrice jeta un cri et tomba la face contre terre; elle avait compris que son fils aîné était mort.

Quant à l'impératrice Élisabeth, le triste espoir qu'elle manifestait dans sa courte et touchante lettre ne tarda point à être accompli. Quatre mois environ après la mort d'Alexandre, c'est-

à-dire au retour de la belle saison, elle quitta Taganrog pour le gouvernement de Kalouga, où l'on venait d'acheter pour elle une magnifique propriété. A peine au tiers du chemin, elle se sentit affaiblie, et s'arrêta à Beloff, petite ville du gouvernement de Kursk : huit jours après, elle avait rejoint *son ange au ciel*.

XV.

Nous apprîmes cette nouvelle et la manière dont elle avait été annoncée à l'impératrice mère, par le comte Alexis, qui, en sa qualité de lieutenant aux chevaliers gardes, assistait au *Te Deum*. Soit que cette nouvelle l'eût impressionné lui-même, soit qu'elle se rattachât à d'autres idées encore que celles qui paraissaient en devoir être la conséquence, nous crûmes remarquer, Louise et moi, dans le comte, une agitation qui ne lui était point naturelle et qui perçait malgré la puissance que les Russes ont généralement sur leurs impressions. Nous nous communiquâmes ces réflexions aussitôt le départ du comte, qui nous quitta à six heures du soir pour se rendre chez le prince Troubetskoï.

Ces réflexions étaient fort tristes pour ma pauvre compatriote, car elles nous ramenaient naturellement à la pensée de cette conspiration, dont, au commencement de sa liaison avec Louise, le comte Alexis avait laissé échapper quelques mots. Il est vrai que, depuis ce temps, toutes les fois que Louise avait voulu ramener la conversation sur ce sujet, le comte avait essayé de la rassurer en lui affirmant que cette conspiration avait été rompue presque aussitôt que formée; mais quelques-uns de ces signes qui n'échappent point aux regards d'une femme qui aime, lui avaient fait croire qu'il n'en était rien et que le comte essayait de la tromper.

Le lendemain, Saint-Pétersbourg se réveilla dans le deuil. L'empereur Alexandre était adoré, et, comme on ignorait encore la renonciation de Constantin, on ne pouvait s'empêcher de comparer la douce et facile bonté de l'un à la fantasque rudesse de l'autre. Quant au grand-duc Nicolas, personne ne pensait à lui.

En effet , quoique ce dernier connût l'acte d'abdication que Constantin avait signé à l'époque de son mariage , loin de se prévaloir de cette renonciation que son frère pouvait avoir regrettée depuis , il lui avait , le regardant déjà comme son empereur , prêté serment de fidélité , et envoyé un courrier pour l'inviter à revenir prendre possession du trône. Mais , en même temps que le messenger partait de Saint-Pétersbourg pour Varsovie , le grand-duc Michel , envoyé par le czarewich , partait de Varsovie pour Saint-Pétersbourg , porteur de la lettre suivante :

« MON TRÈS-CHER FRÈRE.

» C'est avec la plus profonde tristesse que j'ai appris , hier au soir , la nouvelle de la mort de notre adoré souverain mon bienfaiteur l'empereur Alexandre. En m'empressant de vous témoigner les sentiments que me fait éprouver ce cruel malheur , je me fais un devoir de vous annoncer que j'adresse , par le présent courrier , à Sa Majesté Impériale , notre auguste mère , une lettre dans laquelle je déclare que , par suite du rescrit que j'avais obtenu de feu l'empereur , en date du 2 février 1822 , à l'effet de sanctionner ma renonciation au trône , c'est encore aujourd'hui ma résolution inébranlable de vous céder tous mes droits de succession au trône des empereurs de toutes les Russies. Je prie en même temps notre bien-aimée mère et ceux que tout cela peut concerner de faire connaître ma volonté invariable à cet égard , afin que l'exécution en soit complète.

» Après cette déclaration , je regarde comme un devoir sacré de prier très-humblement Votre Majesté Impériale de recevoir le premier mon serment de fidélité et de soumission , et de me permettre de lui déclarer que , mes vœux n'étant dirigés vers aucune dignité nouvelle ni vers aucun titre nouveau , je désire uniquement et simplement conserver celui de czarewich , dont mon auguste père a daigné m'honorer pour mes services. Mon unique bonheur sera désormais de faire accueillir par Votre Majesté Impériale les sentiments de mon profond respect et de mon dévouement sans bornes ; j'en donne pour gage plus de trente années d'un service fidèle et le zèle constant que j'ai fait

éclater envers les empereurs mon père et mon frère ; c'est dans les mêmes sentiments que jusqu'à mon dernier soupir je ne cesserai de servir Votre Majesté Impériale et ses successeurs dans mes fonctions présentes et dans la situation actuelle.

» Je suis, avec le plus profond respect,

» CONSTANTIN. »

Les deux messagers se croisèrent. Celui qui était envoyé au czarewich Constantin avait mission du grand-duc Nicolas de ne négliger ni prières ni supplications pour obtenir de lui qu'il consentît à reprendre la couronne. En conséquence, il pria et supplia le czarewich ; mais celui-ci résista avec fermeté, disant que ses désirs n'avaient point changé depuis le jour où il avait abdiqué ses droits, et que pour rien au monde il ne consentirait à les reprendre.

Alors sa femme, la princesse de Lowicz, vint se jeter à son tour à ses pieds, lui disant que, comme c'était à cause d'elle et pour devenir son époux qu'il avait renoncé à monter sur le trône des czars, elle venait lui offrir de reconnaître la nullité de son mariage, heureuse qu'elle était de pouvoir lui rendre à son tour ce qu'il avait fait pour elle ; mais Constantin la releva, ne voulant point permettre qu'elle insistât davantage sur ce sujet, et lui déclarant que sa résolution était inébranlable.

De son côté, le grand-duc Michel arriva à Saint-Pétersbourg, porteur de la lettre du czarewich ; le grand-duc Nicolas ne voulut point l'admettre comme refus définitif, disant qu'il espérait que les instances de son envoyé auraient un heureux résultat. Mais l'envoyé arriva à son tour, porteur d'un refus formel ; de sorte que, comme il y avait danger à laisser les choses dans cet étrange provisoire, force lui fut bien d'accepter ce que son frère refusait.

Au reste, le lendemain du départ du courrier que le grand-duc Nicolas avait envoyé au czarewich, le conseil d'État l'avait fait prévenir qu'il était dépositaire d'un écrit commis à sa garde le 15 octobre 1825, et revêtu du sceau de l'empereur Alexandre, avec une lettre autographe de Sa Majesté, qui lui recommandait

de conserver le paquet jusqu'à nouvel ordre, et, en cas de mort, de l'ouvrir en séance extraordinaire. Le conseil d'État venait d'obéir à cet ordre, et il avait trouvé sous le pli la renonciation du grand-duc Constantin ainsi conçue :

« *Lettre de Son Altesse Impériale le czarewisch grand-duc Constantin à l'empereur Alexandre.*

» SIRE,

» Enhardi par les preuves multipliées de la bienveillance de Sa Majesté Impériale envers moi, j'ose la réclamer encore une fois et mettre à ses pieds mes humbles prières. Ne me croyant ni l'esprit, ni la capacité, ni la force nécessaires si jamais j'étais revêtu de la haute dignité à laquelle je suis appelé par ma naissance, je supplie instamment Sa Majesté Impériale de transférer le droit sur celui qui me suit immédiatement, et d'assurer à jamais la stabilité de l'empire. Quant à ce qui me concerne, je donnerai, par cette renonciation, une nouvelle garantie et une nouvelle force à celle à laquelle j'ai librement et solennellement consenti à l'époque de mon divorce avec ma première épouse. Toutes les circonstances présentes me déterminent de plus en plus à prendre une mesure qui prouvera à l'empire et au monde entier la sincérité de mes sentiments.

» Puisse Votre Majesté impériale accueillir mes vœux avec bonté ! puisse-t-elle déterminer notre auguste mère à les accueillir elle-même et à les sanctionner par son consentement impérial ! Dans le cercle de la vie privée, je m'efforcerai toujours de servir de modèle à vos fidèles sujets et à tous ceux qu'anime l'amour de notre chère patrie.

» Je suis, avec le plus profond respect,

» CONSTANTIN. »

Pétersbourg, 14 janvier 1822.

A cette lettre, Alexandre avait fait la réponse suivante :

TRÈS CHER FRÈRE,

« Je viens de lire votre lettre avec toute l'attention qu'elle mérite; je n'y ai rien trouvé qui m'ait pu surprendre, ayant toujours su apprécier les sentiments élevés de votre cœur; elle m'a fourni une nouvelle preuve de votre sincère attachement à l'État et de vos soins prévoyants pour la conservation de sa tranquillité.

» Suivant vos désirs, j'ai communiqué votre lettre à notre très-chère mère; elle l'a lue, pénétrée des mêmes sentiments que moi, et reconnaît avec gratitude les nobles motifs qui vous ont dirigé.

» D'après ces motifs, allégués par vous, il ne nous reste à tous deux qu'à vous laisser toute liberté de suivre vos résolutions inaltérables, et à prier le Tout-Puissant de faire produire à des sentiments aussi purs les résultats les plus satisfaisants.

» Je suis pour toujours votre très-affectionné frère,

» ALEXANDRE. »

Or, le second refus de Constantin, renouvelé dans les mêmes termes à peu près, à trois ans d'intervalle, rendait instante une décision de la part du grand-duc Nicolas; il publia donc, le 25 décembre, et en vertu des lettres ci-dessus, un manifeste dans lequel il déclarait qu'il acceptait le trône qui lui était dévolu par la renonciation de son frère aîné; il fixait au lendemain, 26, la prestation de serment qui devait être faite à lui et à son fils aîné, le grand-duc Alexandre.

A cette communication officielle que lui faisait son futur souverain, Saint-Pétersbourg respira enfin plus tranquille; le caractère du czarévich Constantin, qui présentait de grandes ressemblances avec celui de Paul I^{er}, inspirait de vives craintes; au contraire, celui du grand-duc Nicolas offrait de sérieuses garanties.

En effet, tandis qu'Alexandre et Constantin se laissaient emporter chacun de son côté et selon son caractère, l'un vers les doux plaisirs de l'amour, l'autre vers les rudes travaux de la stratégie, le jeune grand-duc, chaste et sévère, avait grandi au milieu des études profondes de l'histoire et de la politique. Toujours distrait ou froid, il marchait habituellement le front penché vers la terre, et lorsqu'il le relevait pour fixer sur un homme son œil fauve et pénétrant, cet homme, quel qu'il fût, sentait qu'il était devant son maître. Aussi, peu de voix osaient répondre sans se troubler aux interrogations nettes et accentuées qu'il adressait habituellement avec sa parole brisée et fière; et tandis qu'Alexandre, populaire et courtois, se mêlait, avant que sa tristesse ne l'eût relégué à Tzarko-Selo, à toutes les sociétés privées, le grand-duc Nicolas restait isolé avec sa famille, qui était à la fois un prétexte et une excuse à son isolement. Il en résulta que le peuple russe, qui sent lui-même le besoin qu'il a d'être guidé graduellement et sans secousse hors des ornières de la barbarie, avait instinctivement compris qu'avec une froide douceur, cachant une inexorable volonté, son nouveau souverain était l'homme qu'il eût dû choisir, si Dieu n'avait pas pris le soin de le choisir lui-même, et que pour tenir le sceptre qui devait s'étendre sur une nation, chose étrange, à la fois trop barbare et trop civilisée, il fallait une main de fer dans un gant de soie.

Ajoutez à cela, ce qui est bien quelque chose pour tous les peuples, que le nouvel empereur était le plus bel homme de son royaume et le plus brave de son armée.

Chacun regardait donc le jour du lendemain comme un jour de fête, lorsque pendant la soirée des bruits étranges commencèrent à circuler dans la ville : on disait que les renonciations publiées le matin même au nom du czarowitz Constantin étaient supposées, et qu'au contraire le vice-roi de Pologne marchait sur Saint-Pétersbourg avec une armée, pour venir réclamer ses droits. On ajoutait que les officiers de divers régiments, et entre autres du régiment de Moscou, avaient dit tout haut qu'ils refuseraient le serment de fidélité à Nicolas, attendu que le czarowitz était leur seul et légitime souverain.

Ces rumeurs m'étaient venues frapper dans quelques maisons

que j'avais visitées pendant la soirée, lorsqu'en rentrant chez moi, je trouvai une lettre de Louise qui me priait, à quelque heure que ce fût, de passer chez elle; je m'y rendis aussitôt, et la trouvai très-inquiète: comme d'habitude, le comte était venu, mais, quelque effort qu'il eût fait sur lui-même, il n'avait pu lui cacher son agitation. Alors Louise l'avait questionné; mais, quoiqu'il ne lui eût rien avoué, il lui avait répondu avec cette affection profonde des moments suprêmes, si bien que, tout accoutumée qu'elle était à son amour et à sa bonté, la tendresse douloureuse qui cette fois en accompagnait l'expression, l'avait confirmée dans ses soupçons: sans aucun doute, quelque chose d'inattendu se préparait pour le lendemain, et, quelque chose que ce fût, le comte en était.

Louise voulait me prier d'aller chez lui; elle espérait qu'avec moi il serait plus confiant, et, dans le cas où il me confierait quelque chose relativement au complot, elle désirait que je fisse tout ce qui serait en mon pouvoir pour le détourner d'aller plus loin. On devine que je ne fis aucune difficulté pour me charger de ce message; d'ailleurs, depuis longtemps, j'avais les mêmes craintes qu'elle, et ma reconnaissance avait vu presque aussi clair que son amour.

Le comte n'était point chez lui; cependant, comme on avait l'habitude de m'y voir venir, du moment où j'eus dit que je désirais l'attendre, on ne fit aucune difficulté pour m'introduire; j'entrai dans sa chambre à coucher: elle était préparée pour le recevoir, il était donc évident qu'il ne passait pas la nuit dehors.

Le domestique sortit et me laissa seul; je regardai autour de moi pour voir si rien ne fixerait mes doutes, et j'aperçus sur la table de nuit une paire de pistolets à deux coups; je mis la baguette dans le canon: ils étaient chargés; cette circonstance, indifférente en toute autre occasion, dans celle-ci confirmait mes craintes.

Je me jetai dans un fauteuil, bien décidé à ne pas quitter la chambre du comte, qu'il ne fût rentré; minuit, une heure et deux heures sonnèrent successivement; mes inquiétudes cédèrent à la fatigue, je m'endormis.

Vers quatre heures, je me réveillai; devant moi était le comte

écrivait à une table; ses pistolets étaient près de lui, il était très-pâle.

Au premier mouvement que je fis, il se retourna de mon côté : Vous dormiez, me dit-il, je n'ai pas voulu vous réveiller; vous aviez quelque chose à me dire, je me doute de ce qui vous amène; tenez, si demain soir vous ne m'avez pas revu, donnez cette lettre à Louise; je comptais vous l'envoyer demain matin par mon valet de chambre, mais j'aime mieux la remettre à vous-même.

— Alors, nous n'avions donc pas tort de craindre; il se prépare quelque conspiration, n'est-ce pas, et vous en êtes?

— Silence, me dit le comte en me serrant violemment la main, et en regardant autour de lui; silence, à Saint-Petersbourg, un mot imprudent tue.

— Oh! lui dis-je à demi-voix, quelle folie!

— Eh! croyez-vous que je ne sache pas aussi bien que vous que ce que je fais est insensé? croyez-vous que j'aie la moindre espérance de réussir? Non, je vais droit à un précipice, et un miracle même ne pourrait m'empêcher d'y tomber; tout ce que je puis faire, c'est de fermer les yeux pour ne pas en voir la profondeur.

— Mais pourquoi, puisque vous mesurez ainsi le danger, vous y exposez-vous de sang-froid?

— Parce qu'il est trop tard maintenant pour retourner en arrière, parce qu'on dirait que j'ai peur, parce que j'ai engagé ma parole à des amis, et qu'il faut que je les suive, ... fût-ce sur l'échafaud.

— Mais comment, vous, vous, d'une noble famille?

— Que voulez-vous, les hommes sont fous; en France, les perruquiers se battent pour devenir grands seigneurs; ici, nous allons nous battre pour devenir des perruquiers.

— Comment! il s'agit...?

— D'établir une république, ni plus ni moins, et de faire couper la barbe à nos esclaves, jusqu'à ce qu'ils nous fassent couper la tête; ma parole d'honneur, j'en hausse moi-même les épaules de pitié. Et qui avons-nous choisi pour mettre à la tête de notre grande réforme politique? Un prince.

— Comment! un prince?

— Oh ! nous en avons beaucoup de princes ; ce n'est pas cela qui nous manquera , ce sont les hommes.

— Mais vous avez donc une constitution toute prête ?

— Une constitution ? reprit en riant d'un rire amer le comte Alexis ; une constitution ? oh ! oui , oui , nous avons un code russe rédigé par Pestel , qui est Courlandais , et que Troubetskoï a fait revoir à Londres et à Paris ; et puis nous avons encore un catéchisme en beau langage figuré , qui contient des maximes comme celles-ci par exemple : « Ne te fie uniquement qu'à tes amis et à ton arme : tes amis t'aideront , et ton poignard te défendra. Tu es Slave ; et sur ton sol natal , aux bords des mers qui le baignent , tu construiras quatre ports : le port Noir , le port Blanc , le port de Dalmatie , le port Glacial , et , au milieu , tu placeras sur le trône la déesse des lumières. »

— Mais quel diable de jargon me parle Votre Excellence ?

— Ah ! vous ne me comprenez point , n'est-ce pas ? me dit le comte se livrant de plus en plus à cette espèce de raillerie fiévreuse avec laquelle il prenait plaisir à se déchirer lui-même ; c'est que vous n'êtes pas initié , voyez-vous : il est vrai que , si vous étiez initié , vous ne comprendriez pas davantage ; mais n'importe , vous iriez toujours , vous citeriez les Gracchus , Brutus , Caton , vous diriez qu'il faut abattre la tyrannie , immoler César , punir Néron ; vous diriez...

— Je ne dirais rien de tout cela , je vous jure ; bien au contraire , je me retirerais en silence , et je ne remettrais pas les pieds dans tous ces clubs , mauvaise parodie de nos feuillants et de nos jacobins.

— Et le serment , le serment ? est-ce que vous croyez que nous l'avons oublié ? est-ce qu'il y a une bonne conspiration sans un serment ? Tenez , voilà le nôtre : « Si je trahis ma parole , je serai châtié et par mes remords et par cette arme sur laquelle je prête serment ; qu'elle s'enfonce dans mon cœur , qu'elle fasse périr tous ceux qui me sont chers , et que dès cet instant ma vie ne soit plus qu'un enchaînement de souffrances inouïes ! » C'est un peu mélodramatique , n'est-ce pas ? et ce serait très-probablement sifflé à votre Gaieté ou à votre Ambigu ; mais ici , mais à Saint-Pétersbourg , nous sommes encore en arrière , et j'ai été vraiment fort applaudi quand je l'ai prononcé.

— Mais , au nom du ciel ! comment se fait-il , m'écriai-je ,

que, voyant aussi clairement le côté ridicule d'une pareille entreprise, vous vous y soyez mis ?

— Comment cela se fait ? que voulez-vous ? Je m'ennuyais, j'aurais donné ma vie pour un kopek ; je me suis fourré comme un sot dans cette souricière ; puis j'y étais à peine, que j'ai reçu une lettre de Louise ; j'ai voulu me retirer. Sans me rendre ma parole, on m'a dit que tout cela était fini, et que la société était dissoute ; il n'en était rien. Il y a un an, on est venu me dire que la patrie comptait sur moi : pauvre patrie, comme on la fait parler ! J'avais grande envie d'envoyer tout promener, car je suis aussi heureux maintenant, voyez-vous, que j'ai été malheureux autrefois ; mais une mauvaise honte m'a retenu, de sorte que me voilà prêt, comme l'a dit ce soir Bestoujeff ; à poignarder les tyrans et à jeter au vent leur poussière. C'est très-poétique, n'est-ce pas ? mais ce qui l'est moins, c'est que les tyrans nous feront pendre, et que nous ne l'aurons pas volé.

— Mais avez-vous réfléchi à une chose, monseigneur ? dis-je alors au comte en lui saisissant les deux mains, et en le regardant en face ; c'est que cet événement dont vous parlez en riant serait la mort de la pauvre Louise.

Les larmes lui vinrent aux yeux.

— Louise vivra, me dit-il.

— Oh ! vous ne la connaissez pas, répondis-je.

— C'est parce que je la connais, au contraire, que je vous parle ainsi ; Louise n'a plus le droit de mourir, elle vivra pour son enfant.

— Pauvre femme ! m'écriai-je, je ne la savais pas si malheureuse.

— Écoutez, me dit le comte, comme je ne sais pas ce qui se passera demain, ou plutôt aujourd'hui, voici une lettre pour elle ; j'espère que tout ira mieux que nous ne le pensons l'un et l'autre, et que tout ce bruit s'en ira en une fumée si imperceptible, qu'on ne s'apercevra pas même qu'il y avait du feu. Alors, vous la déchirez, et ce sera comme si elle n'avait pas été écrite. Dans le cas contraire, vous la lui remettrez. Elle contient une recommandation à ma mère de la traiter comme sa fille ; je lui laisserais bien tout ce que j'ai, mais vous comprenez que, si je suis pris et condamné, la première chose qu'on

fera sera de confisquer mes biens ; en conséquence, la donation serait inutile. Quant à mon argent comptant , la future république me l'a emprunté jusqu'au dernier rouble ; ainsi , je n'ai pas à m'en inquiéter. Vous me promettez de faire ce que je vous demande ?

— Je vous le jure.

— Merci ; maintenant, adieu ; prenez garde qu'on ne vous voie sortir de chez moi à cette heure , cela vous compromettrait peut-être.

— Vraiment , je ne sais pas si je dois vous quitter.

— Oui , vous le devez , mon cher ami : songez combien il est important , en cas de malheur, qu'il reste au moins un frère à Louise ; vous ne serez déjà que trop compromis par vos relations avec moi , avec Mouravieff et avec Troubetskoï ; soyez donc prudent , sinon pour vous , du moins pour moi , je vous le demande au nom de Louise.

— Avec ce nom-là , vous me ferez faire tout ce que vous voudrez.

— Eh bien ! adieu donc ; je suis fatigué , et j'ai besoin de quelques heures de repos , car je présume que la journée sera rude.

— Adieu donc , puisque vous le voulez.

— Je l'exige.

— De la prudence.

— Eh ! mon cher, cela ne me regarde aucunement ; je ne vais pas , on me mène ; adieu. A propos , je n'ai pas besoin de vous dire qu'un seul mot imprudent serait notre perte à tous.

— Oh !...

— Voyons , embrassons-nous.

Je me jetai dans ses bras.

— Et maintenant , une dernière fois , adien !

Je sortis sans pouvoir prononcer une parole , fermant la porte derrière moi ; mais , avant que je fusse au bout du corridor, la porte se rouvrit , et ces paroles arrivèrent jusqu'à moi :

— Je vous recommande Louise.

En effet , la nuit même , les conjurés s'étaient réunis chez le prince Obolinski , et toutes les mesures avaient été prises , si l'on peut appeler mesures quelques dispositions folles pour

une révolution impossible. Dans cette réunion, à laquelle avaient assisté les principaux chefs, ceux-ci avaient communiqué aux simples membres de la société le plan général, et avaient choisi pour l'exécution le lendemain, jour du serment. En conséquence, il avait été résolu qu'on disposerait les soldats à la révolte, en leur exprimant des doutes sur la réalité de la renonciation du czarowitz Constantin, qui, s'étant spécialement occupé de l'armée, était fort aimé d'elle; alors, et avec le premier régiment qui refuserait le serment, on joindrait le régiment le plus rapproché, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on eût une masse assez imposante pour marcher sur la place du Sénat, tout en battant le tambour pour amasser le peuple. Arrivés là, les conjurés espéraient qu'une simple démonstration suffirait, et que l'empereur Nicolas, répugnant à employer la force, traiterait avec les rebelles, et renoncerait à ses droits de souveraineté; alors on lui aurait imposé les conditions suivantes :

1° Que des députés seraient convoqués à l'instant même de tous les gouvernements;

2° Qu'il serait publié un manifeste du sénat, dans lequel il serait dit que les députés auraient à voter de nouvelles lois organiques pour le gouvernement de l'empire;

3° Qu'en attendant, un gouvernement provisoire serait établi, et que les députés du royaume de Pologne y seraient appelés afin d'adopter des mesures nécessaires à la conservation de l'unité de l'État.

Dans le cas où, avant d'accepter ces conditions, l'empereur demanderait à en conférer avec le czarowich, la chose lui serait accordée, mais à la condition qu'il serait donné aux conspirateurs et aux régiments révoltés un cantonnement hors de la ville, pour y camper malgré l'hiver, et y attendre l'arrivée du czarowitz, qui trouverait, au reste, les états assemblés, pour lui présenter une constitution rédigée par Nikita Mourawieff, et lui prêter serment s'il l'acceptait, ou le déposer s'il ne l'acceptait pas. Si le grand-duc Constantin, ce qui dans la pensée des conjurés n'était pas probable, désapprouvait cette insurrection, on la mettrait alors sur le compte du dévouement que l'on portait à sa personne. Dans le cas où au contraire l'empereur refuserait tout arrangement, on devait l'arrêter avec

toute la famille impériale , puis les circonstances indiqueraient ce qu'il faudrait décider à leur égard.

Si l'on échouait , on évacuerait la ville , et on propagerait l'insurrection.

Le comte Alexis n'avait pris part à toute cette longue et bruyante discussion , que pour combattre la moitié des propositions , et lever les épaules aux autres ; mais , malgré son opposition et son silence , elles avaient été adoptées à la majorité , et , une fois adoptées , il se croyait engagé d'honneur à courir les mêmes chances que s'il avait quelque espoir de réussite.

Au reste , tous les autres paraissaient dans une sécurité parfaite quant à la réussite , et pleins de confiance dans le prince Troubetskoï , si bien qu'un conjuré , Boulatoff , s'était écrié avec enthousiasme en sortant et en s'adressant au comte :

— N'est-il pas vrai que nous avons choisi un chef admirable ?

— Oui , avait répondu le comte , il est d'une très-belle taille.

C'était dans ces dispositions qu'il était rentré , et m'avait trouvé chez lui.

XVI.

Comme ce que j'avais à dire à Louise ne devait point la rassurer , et que d'ailleurs j'espérais toujours que quelque circonstance imprévue ferait avorter la conspiration , je rentrai chez moi , et j'essayai de prendre quelque repos ; mais j'étais si préoccupé , que je me réveillai au point du jour , m'habillai aussitôt , et courus à la place du Sénat. Tout était tranquille.

Cependant les conjurés n'avaient pas perdu leur nuit. En vertu des résolutions prises , chacun s'était rendu à son poste , dirigé par Ryleyeff , qui était le chef militaire , comme le prince de Troubetskoï était le chef politique. Le lieutenant Arbouzoff devait entraîner les marins de la garde , les deux frères Rodisco et le sous-lieutenant Goudimoff le régiment des gardes Izmailowski ; le prince Stechepine Rostoffski , le capitaine en second Michel Bestoujeff , son frère Alexandre et deux autres officiers du régiment , nommés Brock et Wolkoff , s'étaient chargés du régiment de Moscou ; enfin , le lieutenant Suthoff avait répondu

du premier régiment des grenadiers du corps. Quant au comte, il avait refusé tout autre rôle que celui de simple acteur, promettant de faire ce que les autres feraient ; comme on le savait homme à tenir parole, et que d'ailleurs il ne réclamait aucune position dans le futur gouvernement, on n'avait point exigé davantage de lui.

Je restai jusqu'à onze heures, non pas sur la place du Sénat, car il y faisait trop froid pour qu'une pareille station fût supportable, mais chez un de ces marchands de sucreries et de vins qu'on nomme *conditors*, et dont la boutique était située au bout de la Perspective, près de la maison du banquier Cerlet. C'était un poste excellent pour y attendre des nouvelles, d'abord parce qu'il donnait sur la place de l'Amirauté, ensuite parce que les conditors remplacent à Saint-Pétersbourg nos pâtisseries de Paris ; et celui-là étant le Félix de l'endroit, à chaque instant des personnes arrivant des quartiers les plus opposés entraient dans son magasin. Jusqu'à cette heure, au reste, toutes les relations étaient satisfaisantes ; le général de la garde et de l'état-major venait d'arriver au palais, annonçant que les régiments des gardes à cheval, des chevaliers gardes, de Preobrajenski, de Semenowskoï, les grenadiers Paulowski, les chasseurs de la garde, les chasseurs de Finlande et les sapeurs, venaient de prêter serment. Il est vrai qu'on n'avait encore aucune nouvelle des autres régiments, mais cela tenait sans doute à la position de leurs casernes, éloignées du centre de la capitale.

J'allais rentrer chez moi, espérant que la journée s'écoulerait ainsi, et que les conspirateurs, ayant reconnu le danger de leur projet, se tiendraient tranquilles, lorsque tout à coup un aide de camp passa au grand galop, et on put comprendre que quelque chose d'inattendu venait d'arriver. Chacun courut aussitôt sur la place, car il y avait dans l'air cette vague inquiétude qui précède toujours les grands événements ; en effet, la révolte venait de commencer, et cela avec une telle violence, qu'on ne pouvait savoir où elle s'arrêterait.

Le prince Stechepine Rostoffski et les deux Bestoujeff avaient tenu parole. Dès neuf heures du matin ils étaient arrivés aux casernes du régiment de Moscou, et, s'adressant aux 2^e, 3^e, 5^e et 6^e compagnies qu'on savait les plus dévouées au grand-duc

Constantin, le prince Stechepine avait affirmé aux soldats qu'on les trompait en exigeant d'eux le serment. Il avait ajouté que, bien loin d'avoir renoncé à la couronne, le grand-duc était arrêté pour avoir refusé à son frère la concession de ses droits. Alors Alexandre Bestoujeff, prenant la parole, avait annoncé qu'il arrivait de Varsovie, chargé par le czarowitz lui-même de s'opposer à la prestation du serment ; et, voyant que ces nouvelles produisaient une grande impression sur les troupes, le prince Stechepine avait ordonné aux soldats de prendre des cartouches à balle et de charger leurs armes. En ce moment l'aide de camp Verighine, suivi du major général Fredricks, commandant de peloton de grenadiers aux mains desquels était le drapeau, était arrivé pour inviter les officiers à se rendre chez le colonel du régiment. Stechepine avait alors pensé que le moment était venu ; il avait ordonné aux soldats de repousser les grenadiers à coups de crosses et de leur enlever le drapeau ; en même temps il s'était précipité sur le général major Fredricks, que Bestoujeff de son côté menaçait du pistolet, l'avait frappé à la tête d'un coup d'estoc qui l'avait étendu à terre, et en même temps, se retournant sur le général major Schenschine, commandant de la brigade, qui accourait au secours de son collègue, il l'avait renversé d'un coup de pointe. Se ruant aussitôt au milieu des grenadiers, il avait successivement blessé le colonel Khwosschinski, le sous-officier Mousseieff et le grenadier Krassoffski, si bien qu'il avait fini par s'emparer du drapeau qu'il avait élevé en l'air en criant : Hourra ! A ce cri, et à la vue du sang, plus de la moitié du régiment avait répondu par les cris de vive Constantin ! à bas Nicolas ! et, profitant de ce moment d'enthousiasme, Stechepine avait entraîné près de quatre cents hommes à sa suite, et marchait avec eux tambour battant vers la place de l'Amirauté.

A la porte du palais d'Hiver, l'aide de camp qui apportait des nouvelles heurta un autre officier qui arrivait de la caserne des grenadiers du corps. Les nouvelles dont celui-ci était chargé n'étaient guère moins inquiétantes que celles apportées par l'aide de camp. Au moment où le régiment sortait pour aller prêter serment, le sous-lieutenant Kojenikoff s'était jeté à l'avant-garde en criant : Ce n'est pas au grand-duc Nicolas qu'il faut prêter serment, mais à l'empereur Constantin. Puis, sur ce

qu'on lui répondait que le czarowitz avait abdiqué : — C'est faux, s'était-il écrié, faux, de toute fausseté; le czarowitz marche sur Saint-Pétersbourg pour punir ceux qui ont oublié leurs devoirs et récompenser ceux qui seront restés fidèles.

Cependant, malgré ses cris, le régiment avait continué sa marche, avait prêté serment, et était rentré dans la caserne sans donner aucune marque d'insubordination, lorsqu'au moment du dîner, le lieutenant Suthoff, qui avait prêté serment comme les autres, entra, et s'adressant à sa compagnie : Mes amis, s'écria-t-il, nous avons eu tort d'obéir, les autres régiments sont en pleine révolte, ils ont refusé le serment, et sont à cette heure sur la place du Sénat; habillez-vous, chargez vos armes, et en avant, suivez-moi. J'ai votre solde dans ma poche, et je vous la distribuerai sans attendre l'ordre.

— Mais ce que vous nous dites est-il bien vrai? s'écrièrent plusieurs voix.

— Tenez, voici le lieutenant Panoff, votre ami comme moi : interrogez-le.

— Mes amis, dit Panoff avant d'attendre même qu'on l'interrogeât, vous savez que Constantin est votre seul et légitime empereur et qu'on veut le détrôner. Vive Constantin!

— Vive Constantin! crièrent les soldats.

— Vive Nicolas! répondit le colonel Sturler, commandant du régiment en s'élançant dans la salle. On vous égare, mes amis, le czarowitz a abdiqué, et vous n'avez pas d'autre empereur que le grand-duc Nicolas. Vive Nicolas I^{er}!

— Vive Constantin! répondirent les soldats.

— Vous vous trompez, soldats, et on vous fait faire fausse route, cria de nouveau Sturler.

— Ne m'abandonnez pas, suivez-moi, répondit Panoff; réunissons-nous à ceux qui défendent Constantin. Vive Constantin!

— Vive Constantin! avaient crié plus des trois quarts des soldats.

— A l'Amirauté! à l'Amirauté! dit Panoff tirant son épée; suivez-moi, soldats, suivez-moi!

Et il s'était élancé suivi de près de deux cents hommes, criant hurra comme lui, et se dirigeant comme le régiment de Moscou, mais par une autre rue, vers la place de l'Amirauté.

Pendant que cette double nouvelle était apportée à l'empereur, le gouverneur militaire de Saint-Petersbourg, le comte Milarodowich, accourut à son tour au palais. Il savait déjà la rébellion du régiment de Moscou et des grenadiers du corps ; il avait ordonné aux troupes sur lesquelles il croyait pouvoir le plus compter de se rendre au palais d'Hiver ; ces troupes étaient le premier bataillon du régiment de Preobrajenski, trois régiments de la garde de Paulowski et le bataillon des sapeurs de la garde.

L'empereur vit alors que la chose était plus sérieuse qu'il ne l'avait cru d'abord. En conséquence, il commanda au général majort Neidhart de porter au régiment de la garde de Semenovski l'ordre d'aller immédiatement réprimer les mutins, et à la garde à cheval celui de se tenir prête à la première réquisition ; puis, ces ordres donnés, il descendit lui-même au corps de garde principal du palais d'Hiver, où le régiment de la garde de Finlande était de service, et lui ordonna de charger ses fusils et d'occuper les principales avenues du palais. En ce moment, on entendit un grand tumulte : c'étaient la troisième et la sixième compagnie du régiment de Moscou, conduites par le prince Stchepine et les deux Bestoujeff, qui arrivaient, drapeaux au vent, tambour en tête, criant : A bas Nicolas ! vive Constantin ! Elles débouchèrent sur la place de l'Amirauté ; mais arrivées là, soit qu'elles ne se crussent pas assez fortes, soit qu'elles reculassent en face de la majesté impériale, au lieu de marcher sur le palais d'Hiver, elles allèrent s'adosser au sénat. A peine y étaient-elles, qu'elles y furent rejointes par les grenadiers du corps : une cinquantaine d'hommes en frac, dont quelques-uns étaient armés de pistolets qu'ils tenaient à la main, se mêlèrent aux soldats révoltés.

En ce moment, je vis paraître l'empereur sous une des voûtes du palais ; il s'approcha jusqu'à la grille et jeta un coup d'œil sur les rebelles ; il était plus pâle que d'habitude, mais paraissait parfaitement calme. On disait que, pour être prêt à mourir en empereur et en chrétien, il s'était confessé et avait fait ses adieux à sa famille.

Comme j'avais les yeux fixés sur lui, j'entendis derrière moi et du côté du palais de marbre retentir le galop d'un escadron de cuirassiers ; c'était la garde à cheval conduite par le comte

Orloff, un des plus braves et des plus fidèles amis de l'empereur. Devant lui les grilles s'ouvrirent ; il sauta à bas de son cheval, et le régiment se rangea devant le palais ; presque en même temps on entendit les tambours des grenadiers de Preobrajenski qui arrivaient par bataillons. Ils entrèrent dans la cour du palais, où ils trouvèrent l'empereur avec l'impératrice et le jeune grand-duc Alexandre ; derrière eux parurent les chevaliers-gardes, au milieu desquels je reconnus le comte Alexis Waninkoff ; ils se rangèrent de manière à former l'angle avec les cuirassiers, laissant entre eux un intervalle que l'artillerie ne tarda point à remplir. Les régiments révoltés laissaient de leur côté faire toutes ces dispositions avec une insouciance apparente et sans s'y opposer autrement que par leurs cris de Vive Constantin ! à bas Nicolas ! Il était évident qu'ils attendaient des renforts.

Cependant les messagers envoyés par le grand-duc Michel se succédaient au palais. Tandis que l'empereur y organisait sa défense et celle de sa famille, le grand-duc parcourait les casernes, et par sa présence combattait la rébellion. Quelques efforts heureux avaient déjà été tentés ; au moment où le reste du régiment de Moscou allait suivre les deux compagnies révoltées, le comte de Liéven, frère d'un de mes écoliers, capitaine à la cinquième compagnie, était arrivé assez à temps pour empêcher le bataillon de sortir et faire fermer les portes. Alors, se plaçant devant les soldats, il avait tiré son épée en jurant sur son honneur qu'il la passerait au travers du corps du premier qui ferait un mouvement. A cette menace, un jeune sous-lieutenant s'était avancé le pistolet à la main en menaçant à bout portant le comte de Liéven de lui brûler la cervelle. A cette menace, le comte avait répondu par un coup du pommeau de son épée, qui avait fait sauter le pistolet des mains du sous-lieutenant ; mais celui-ci l'avait ramassé, et avait de nouveau dirigé son arme vers le comte. Alors celui-ci, croisant les bras, marcha droit au sous-lieutenant, tandis que le régiment, immobile et muet, regardait comme témoin cet étrange duel. Le sous-lieutenant recula de quelques pas, suivi par le comte de Liéven, qui lui présentait sa poitrine comme un défi ; mais enfin il s'arrêta et fit feu. Par miracle, l'amorce brûla, mais le coup ne partit point. En ce moment, on frappa à la porte.

— Qui est là ? crièrent quelques voix.

— Son altesse impériale le grand-duc Michel , répondit-on du dehors.

Quelques instants de stupeur profonde succédèrent à ces paroles. Le comte de Liéven marcha vers la porte , et l'ouvrit sans que personne tentât de l'arrêter.

Le grand-duc entra à cheval , suivi de quelques officiers d'ordonnance.

— Que signifie cette inaction au moment du danger ? s'écria-t-il , suis-je au milieu de traîtres ou de soldats loyaux ?

— Vous êtes au milieu du plus fidèle de vos régiments , répondit le comte de Liéven , ainsi que Votre Altesse Impériale va en avoir la preuve :

Alors , élevant son épée :

— Vive l'empereur Nicolas ! s'écria-t-il.

— Vive l'empereur Nicolas ! répondirent les soldats d'une seule voix.

Le jeune sous-lieutenant voulut parler , mais le comte de Liéven l'arrêta par le bras :

— Silence , monsieur ! Je ne dirai pas un mot de ce qui s'est passé ; ne vous perdez pas vous-même.

— Liéven , dit le grand-duc , je vous confie la conduite du régiment.

— Et j'en répons sur ma tête à Votre Altesse Impériale , répondit le comte.

Le grand-duc alors avait poursuivi sa course , et partout avait trouvé , sinon de l'enthousiasme , du moins de l'obéissance. Les nouvelles étaient donc bonnes. En effet , de tous côtés les renforts s'échelonnaient ; les sapeurs étaient en bataille devant le palais de l'Ermitage , et le reste du régiment de Moscou , conduit par le comte de Liéven , débouchait par la Perspective de Niewski. L'apparition de ces troupes fit pousser de grands cris aux révoltés , car ils crurent que c'était enfin le secours attendu qui leur arrivait ; mais ils furent promptement détrompés. Les nouveaux venus se rangèrent devant l'hôtel des Tribunaux , faisant face au palais ; avec les cuirassiers , l'artillerie et les chevaliers-gardes , ils enfermèrent les révoltés dans un cercle de fer.

Un instant après on entendit les chants des prêtres ; c'était le

métropolitain, qui, suivi de tout le clergé, sortait de l'église de Cazan, et venait, précédé des saintes bannières, ordonner au nom du ciel aux révoltés de rentrer dans leur devoir. Mais, pour la première fois peut-être, les soldats méprisèrent dans leur irrégion politique les images qu'ils étaient habitués à adorer, et prièrent les prêtres de ne point se mêler des affaires de la terre, et de s'en tenir aux choses du ciel. Le métropolitain voulut insister, quand un ordre de l'empereur lui enjoignit de se retirer; Nicolas voulait tenter lui-même un dernier effort pour ramener les rebelles.

Ceux qui entouraient l'empereur voulurent alors l'en empêcher mais l'empereur répondit que, puisque c'était sa partie qu'il jouait, il était juste qu'il mît sa vie au jeu. En conséquence, il ordonna d'ouvrir la grille : à peine venait-on d'obéir, que le grand-duc arriva à fond de train, et, s'approchant de l'oreille de l'empereur, lui dit tout bas qu'une partie du régiment de Preobrajenski, dont il était entouré, faisait cause commune avec les rebelles, et que le prince Troubetskoï, dont l'empereur avait remarqué l'absence avec étonnement, était le chef de la conspiration. La chose était d'autant plus possible, que, vingt-quatre ans auparavant, c'était le même régiment qui avait gardé les avenues du Palais-Rouge tandis que son colonel, le prince Talitzin, étranglait l'empereur Paul.

La situation était terrible, et cependant l'empereur ne changea point de visage; seulement il était évident qu'il prenait une résolution extrême. Au bout d'un instant il se retourna, et s'adressant à un de ses généraux :

— Qu'on m'amène le jeune grand-duc, dit-il.

Un instant après le général descendit avec l'enfant. Alors l'empereur le souleva de terre, et s'avançant vers les grenadiers :

— Soldats ! dit-il, si je suis tué, voilà votre empereur : ouvrez les rangs, je le confie à votre loyauté.

Un long hurra se fit entendre; un cri d'enthousiasme, parti du fond du cœur, retentit; les coupables furent les premiers à laisser tomber leurs armes et à ouvrir les bras. L'enfant fut emporté au milieu du régiment et mis sous la même garde que le drapeau; l'empereur monta à cheval et sortit. A la porte les généraux le supplièrent de ne pas aller plus loin, les rebelles

ayant dit tout haut que leur intention était de tuer l'empereur, et toutes leurs armes étant chargées. Mais l'empereur fit signe de la main qu'on le laissât libre, et, défendant que personne le suivît, il mit son cheval au galop, piqua droit sur les révoltés, et s'arrêtant à demi-portée de pistolet :

— Soldats ! s'écria-t-il, on m'a dit que vous vouliez me tuer, si cela est vrai, me voilà.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'empereur resta immobile entre les deux troupes, pareil à une statue équestre. Deux fois on entendit dans les rangs des rebelles retentir le mot feu, sans que cet ordre fût exécuté; mais à la troisième fois il fut suivi de la détonation de quelques coups de fusil. Les balles sifflèrent autour de l'empereur, mais aucune ne l'atteignit. A cent pas derrière lui le colonel Velho et plusieurs soldats furent blessés par cette décharge.

Au même instant Milarodowich et le grand-duc Michel s'élançèrent aux côtés de l'empereur; le régiment des cuirassiers et celui des chevaliers-gardes firent un mouvement, les artilleurs approchèrent la mèche de la lumière.

— Halte ! cria l'empereur. — Chacun obéit. — Général, ajouta-t-il en s'adressant au comte Milarodowich, allez à ces malheureux et tâchez de les ramener.

Le comte Milarodowich et le grand-duc Michel s'élançèrent vers eux, mais les révoltés les accueillirent avec une nouvelle décharge et aux cris de vive Constantin !

— Soldats, s'écria alors le comte Milarodowich, en élevant au-dessus de sa tête un magnifique sabre turc tout garni de pierreries, et s'avancant jusque dans les rangs des rebelles, voici un sabre qui m'a été donné par son altesse impériale le czarowitz lui-même; eh bien ! au nom de l'honneur, je vous jure sur ce sabre que l'on vous trompe, que l'on vous abuse, que le czarowitz a renoncé à la couronne, et que votre seul et légitime souverain est l'empereur Nicolas I^{er}.

Des hurras et des cris de vive Constantin ! répondirent à ce discours; puis, au milieu des hurras et des cris, on entendit un coup de pistolet, et on vit le comte Milarodowich chanceler un autre pistolet avait été dirigé sur le grand-duc Michel; mais les soldats de marine, quoique au nombre des révoltés, avaient arrêté le bras de l'assassin.

En une seconde le comte Orloff et ses cuirassiers, malgré les décharges successives des révoltés, eurent enveloppé dans leurs rangs le comte Milarodowich, le grand-duc et l'empereur Nicolas, qu'ils ramenèrent de force au palais. Milarodowich se tenait à peine sur son cheval, et en arrivant il tomba dans les bras de ceux qui l'entouraient.

L'empereur voulait qu'on fit une dernière tentative pour ramener les révoltés; mais, pendant qu'il donnait des ordres en conséquence, le grand-duc Michel sauta à bas de cheval; puis, se mêlant aux artilleurs, il arracha une baguette des mains d'un servant, et approchant la mèche de la lumière :

— Feu ! cria-t-il, feu sur les assassins !

Quatre coups de canon chargés à mitraille partirent en même temps et renvoyèrent avec usure aux rebelles la mort qu'ils avaient donnée; puis, sans qu'il fût possible de rien entendre des ordres de l'empereur, une seconde décharge suivit la première.

L'effet de ces deux volées à demi-portée de fusil fut terrible. Plus de soixante hommes, tant des grenadiers du corps que du régiment de Moscou et des marins de la garde, restèrent sur la place; le reste prit aussitôt la fuite par la rue Galernaïa, par le quai Anglais, par le pont d'Isaac et par la Néva, qui était gelée; alors les chevaliers-gardes lancèrent leurs chevaux et se mirent à la poursuite des rebelles, à l'exception d'un seul homme, qui laissa le régiment s'éloigner, et qui, mettant pied à terre et laissant aller son cheval à l'aventure, s'avança vers le comte Orloff. Arrivé près de lui, il détacha son sabre et le lui présenta.

— Que faites-vous, comte? demanda le général étonné, et pourquoi venez-vous me remettre votre sabre au lieu de vous en servir contre les rebelles?

— Parce que j'étais de la conspiration, monseigneur, et que, comme tôt ou tard je serais dénoncé et pris, j'aime mieux me dénoncer moi-même.

— Assurez-vous du comte Alexis Waninkoff, dit le général en s'adressant à deux cuirassiers, et conduisez-le à la forteresse.

L'ordre fut aussitôt exécuté. Je vis le comte traverser le pont de la Moïka, et disparaître à l'angle de l'ambassade de France.

Alors je pensai à Louise, dont j'étais maintenant le seul ami. Je repris, au milieu du tumulte, le chemin de la Perspective, et j'arrivai chez ma pauvre compatriote si triste et si pâle, qu'elle se douta bien que je venais lui annoncer quelque malheur. Aussi, à peine m'eut-elle aperçu, qu'elle vint à moi les mains jointes.

— Qu'y a-t-il, au nom du ciel, qu'y a-t-il? me demandait-elle.

— Il y a, lui répondis-je, que vous n'avez plus d'espoir que dans un miracle de Dieu ou dans la miséricorde de l'empereur.

Alors je lui racontai tout ce dont j'avais été témoin, et je lui remis la lettre de Wauinkoff.

Comme je m'en étais douté, c'était une lettre d'adieu.

Le soir même, le comte Milarodowich mourut de sa blessure; mais, avant de mourir, il exigea que le chirurgien extirpât la balle : l'opération finie, il prit le lingot de plomb dans sa main, et voyant qu'il n'était point de calibre :

— Je suis content, dit-il, ce n'est point la balle d'un soldat. Cinq minutes après, il rendit le dernier soupir.

Le lendemain, à neuf heures du matin, c'est-à-dire au moment où la vie commence à se réveiller dans toute la ville, et quand tout le monde ignorait encore si l'émeute de la veille était apaisée ou devait se renouveler, l'empereur descendit sans suite et sans gardes, donnant la main à l'impératrice; puis, montant avec elle dans un droschki qui attendait à la porte du palais d'Hiver, il parcourut toutes les rues de Saint-Pétersbourg, et passa devant toutes les casernes, s'offrant de lui-même aux coups des assassins, s'il en restait encore. Mais partout il n'entendit que des cris de joie, poussés du plus loin qu'on apercevait les plumes flottantes de son chapeau : seulement, comme pour rentrer au palais, après cette course téméraire qui lui avait si bien réussi, il passait par la Perspective, il vit une femme sortir de chez elle un papier à la main, et venir s'agenouiller sur sa route, de manière qu'il lui fallait détourner son traîneau ou l'écraser. Arrivé à trois pas d'elle, le cocher arrêta tout court avec cette habileté proverbiale des Russes pour maîtriser leurs chevaux : alors la femme, en pleurs et sans voix, n'eut que la force d'agiter en sanglotant le papier qu'elle tenait

à la main ; peut-être l'empereur allait-il continuer son chemin, mais l'impératrice le regarda avec son sourire d'ange, et il prit le papier, qui ne contenait que ces paroles écrites à la hâte et mouillées encore :

« SIRE, — Grâce pour le comte Waninkoff : au nom de ce que Votre Majesté a de plus cher, grâce... grâce! »

L'empereur chercha en vain la signature ; il n'y en avait pas. Alors il se retourna vers la femme inconnue.

— Êtes-vous sa sœur? demanda-t-il.

La suppliante secoua la tête tristement.

— Êtes-vous sa femme?

La suppliante fit signe que non.

— Mais enfin qui donc êtes-vous? demanda l'empereur avec un léger mouvement d'impatience.

— Hélas! hélas! s'écria Louise en retrouvant sa voix, dans sept mois, sire, je serai la mère de son enfant.

— Pauvre petite! dit l'empereur, et, faisant signe au cocher, il repartit au galop, emportant la supplique, mais sans laisser à la pauvre éplorée d'autre espérance que les deux mots de pitié qui étaient tombés de ses lèvres.

XVII.

Les jours suivants furent employés à faire disparaître jusqu'à la dernière trace de l'émeute sanglante dont les murs mitraillés du sénat gardaient encore la sanglante empreinte. Dès le même soir ou dans la nuit, les principaux conjurés avaient été arrêtés : c'étaient le prince Troubetskoï, le journaliste Ryleyeff, le prince Obolinski, le capitaine Jacobowith, le lieutenant Kakowski, les capitaines en second Tchepin, Rostowski et Bestoujef, un autre Bestoujef, aide de camp du duc Alexandre de Wurtemberg ; enfin soixante ou quatre-vingts autres qui étaient plus ou moins coupables d'action ou de pensée, Waninkoff, qui ainsi que nous l'avons dit, s'était livré volontairement, et le colonel Boulatoff, qui avait suivi son exemple.

Par une coïncidence étrange, Pestel, d'après des ordres partis de Taganrog, avait été arrêté dans le midi de la Russie le jour même où avait éclaté l'émeute à Saint-Pétersbourg.

Quant à Serge et à Apostol Mourawief, qui étaient parvenus à se sauver et à soulever six compagnies du régiment de Tchernigoff, ils furent rejoints près du village de Poulogoff, dans le district de Wasilkoff, par le lieutenant général Roth. Après une résistance désespérée, l'un d'eux essaya de se brûler la cervelle d'un coup de pistolet, mais se manqua; l'autre fut pris après avoir été grièvement blessé d'un éclat de mitraille au côté et d'un coup de sabre à la tête.

Tous les prisonniers, dans quelque coin de l'empire qu'ils eussent été arrêtés, furent transférés à Saint-Pétersbourg; puis une commission d'enquête, composée du ministre de la guerre Tatistcheff, du grand-duc Michel, du prince Galitzin, conseiller privé, de Golenitcheff-Kotouzoff, qui avait succédé au comte Milarodowich dans le gouvernement militaire de Saint-Pétersbourg, de Tchernycheff, de Benkendorff, de Levacheff et de Potapoff, tous quatre aides de camp généraux, fut nommée par l'empereur, et l'instruction commença avec une impartialité dont les noms que nous venons de répéter étaient les garants.

Mais, comme c'est l'habitude à Saint-Pétersbourg, tout se faisait dans le silence et dans l'ombre, et rien ne transpirait au dehors. Il y a plus, et c'est une chose étrange, dès le lendemain du jour où un rapport officiel avait annoncé à l'armée que tous les traîtres étaient arrêtés, il n'avait pas plus été question d'eux que s'ils n'eussent jamais existé, ou que s'ils fussent venus en ce monde isolés et sans famille; pas une maison n'avait fermé ses fenêtres en signe de veuvage, pas un front ne s'était voilé de tristesse en signe de deuil. Tout continua de marcher comme si rien n'était venu. Louise seule tenta cette démarche étrange que nous avons dite et qui n'avait peut-être pas son précédent dans les souvenirs moscovites; et cependant chacun, je le présume, sentait comme moi au fond du cœur que bientôt un matin ferait éclore, comme une fleur sanglante, quelque nouvelle terrible; car la conspiration était flagrante, les intentions des conspirateurs étaient homicides, et, quoique chacun connût la bonté naturelle de l'empereur, on sentait

bien qu'il ne pourrait étendre son pardon à tous : le sang appelait le sang.

De temps en temps un rayon d'espoir perçait cette nuit comme une lueur sombre, et donnait une nouvelle preuve des dispositions indulgentes de l'empereur. Dans la liste des conjurés qu'on avait mise sous ses yeux, il avait reconnu un nom cher à la Russie : ce nom, c'était celui de Souwarow. En effet, le petit-fils du rude vainqueur de la Trébia était au nombre des conspirateurs. Nicolas, en arrivant à lui, s'arrêta; puis, après un instant de silence. Il ne faut pas, dit-il, comme se parlant à lui-même, qu'un si beau nom soit taché. Se retournant alors vers le grand maître de la police qui lui présentait la liste : C'est moi, dit-il, qui interrogerai le lieutenant Souwarow.

Le lendemain, le jeune homme fut conduit devant l'empereur, qu'il s'attendait à voir irrité et menaçant, et qu'il trouva, au contraire, le front calme et doux. Ce n'est pas tout : aux premiers mots du czar, il fut facile au coupable de voir dans quel but on l'avait fait venir. Toutes les questions du souverain, préparées avec une paternelle sollicitude, étaient disposées de manière à ce que l'accusé ne pût échapper à l'acquittement. En effet, à chacune des interrogations impériales, auxquelles il n'avait à répondre que oui ou non, le czar se retournait vers ceux qu'il avait convoqués pour assister à cette scène, en disant : « Vous le voyez bien, vous l'entendez, je vous l'avais bien dit, messieurs, un Souwarow ne pouvait pas être un rebelle. » Et Souwarow, tiré de sa prison, renvoyé à son régiment, avait reçu, au bout de quelques jours, son brevet de capitaine.

Mais tous les accusés ne s'appelaient pas Souwarow, et, quoique je fisse tous mes efforts pour inspirer à ma pauvre compatriote un espoir que je n'avais point moi-même, la douleur de Louise était vraiment effrayante. Depuis le jour de l'arrestation de Waninkoff, elle avait absolument abandonné les soins ordinaires de sa vie passée, et, retirée dans le petit salon qu'elle s'était ménagé derrière le magasin, elle y restait, la tête appuyée sur ses mains, laissant silencieusement échapper de grosses larmes de ses yeux, et n'ouvrant la bouche que pour demander à ceux qui, comme moi, étaient

admis dans cette petite retraite : « Est-ce que vous croyez qu'ils le tueront ? » Puis , à la réponse qu'on lui faisait et qu'elle n'écoutait même pas : « Ah ! si je n'étais pas enceinte ! » disait-elle.

Et cependant le temps s'écoulait ainsi sans que rien transpirât du sort réservé aux accusés. La commission d'enquête tissait son œuvre dans l'ombre ; on sentait qu'on marchait vers le dénouement de la sanglante tragédie , mais nul ne pouvait dire quel serait ce dénouement , ni quel jour il aurait lieu.

Deux incidents survinrent qui aidèrent les habitants de Saint-Petersbourg à oublier, passagèrement du moins, la catastrophe du mois de décembre : l'une fut l'ambassade extraordinaire envoyée par la France , et conduite par le duc de Raguse ; l'autre fut l'arrivée du corps de l'impératrice Élisabeth. Elle avait tenu parole , et n'avait survécu que de quatre mois à Alexandre. L'ambassade arriva dans les premiers jours de mai , et le cercueil dans les premiers jours de juin. Je fus prévenu de la première cérémonie par une lettre d'un de mes anciens écoliers qui était venu comme attaché , et de l'autre par un coup de canon tiré de la forteresse. Comme à chaque instant l'amitié que je portais à Louise et l'intérêt que m'inspirait le comte me tenaient sur le qui-vive , je crus que le coup de canon annonçait tout autre chose , et je descendis vivement pour m'informer de ce qu'il y avait de nouveau. En ce moment un second coup de canon se fit entendre , et comme je vis courir tout le monde du côté de la Néva , je me mis à courir comme les autres. En route , j'appris de quoi il était question.

Lorsque j'arrivai sur le quai , il était déjà encombré de telle façon , que je compris que , si j'y restais , il me serait impossible de rien voir. En conséquence , je louai une barque , et , du milieu du fleuve où je m'arrêtai , je m'apprêtai à voir passer le cortège , qui , pour arriver à la forteresse , devait traverser l'immense pont de bateaux qui s'étend du Champ de Mars à la citadelle. Depuis quelques instants , toutes les cloches de la ville s'étaient mêlées à l'artillerie et sonnaient à toute volée.

La première personne qui parut fut un maître des cérémonies à cheval , portant en signe de deuil une écharpe de crêpe

noir et blanc. Derrière lui marchait une compagnie des gardes de Preobajenski, puis un officier des écuries impériales, puis un maréchal de la cour, dont le deuil était indiqué par un vaste chapeau rabattu sur les yeux et par un manteau noir qui lui enveloppait les deux épaules. Les timbaliers et les trompettes des chevaliers-gardes et des gardes à cheval venaient après, suivis de quarante valets de pied, de quatre coureurs, de huit laquais de la chambre et de quatre officiers de la cour. Vingt pages s'avançaient derrière eux, accompagnés de leur gouverneur, qui fermaient la marche de la première section.

Soixante-deux drapeaux aux armes des différentes provinces de l'empire venaient ensuite, portés chacun par un officier, que deux autres officiers accompagnaient comme assistants, et au milieu de ces bannières de deuil s'élevait l'étendard de soie noire aux armes de la Russie, que suivait un homme d'armes revêtu d'une armure noire et tenant à la main une épée nue, dont la pointe était baissée vers la terre. Derrière l'homme d'armes, douze hussards de la garde, commandés par un officier, précédaient un équipage de parade surmonté de la couronne impériale et attelé de huit chevaux richement caparaçonnés. Huit palefreniers marchaient à côté des chevaux; deux laquais se tenaient aux portières, et quatre palefreniers à cheval venaient ensuite. C'était une apparition que faisaient pour la dernière fois les pompes de la terre, au milieu des lugubres attributs de la mort.

Le cortège, reprenant aussitôt son aspect funéraire, présentait ensuite une masse indistincte de manteaux noirs et de crêpes sombres, que précédaient les armes du grand-duché de Bade, de Schleswig-Holstein, de Tauride, de Sibérie, de Finlande, d'Astrakan, de Kazan, de Pologne, de Novogorod, de Kiew, de Wladimir et de Moscou. Ces écussons, comme les premiers, étaient portés chacun par un officier, escorté à droite et à gauche de deux autres officiers; puis s'avancait le grand écusson des armes de l'empire, précédé de quatre généraux et porté par deux généraux-majors, deux colonels et deux officiers supérieurs.

Après les représentants de la puissance impériale et après ceux de l'armée, venaient, conduits par le maître des céré-

monies, les députés des différentes corporations des bourgeois, des marchands et des cochers, chacune d'elles précédée d'un petit étendard sur lequel étaient peintes ou brodées les marques distinctives de la profession exercée par ceux qui la composaient.

Les différentes compagnies, comme la compagnie russe-américaine, la compagnie économique, la société des prisons, la société philanthropique, les différents employés de la Bibliothèque publique impériale, de l'Université de Saint-Petersbourg, de l'Académie des arts, de l'Académie des sciences, venaient à leur tour; puis les généraux, les aides de camp généraux, les aides de camp de l'empereur, les secrétaires d'État, les sénateurs, les ministres et les membres du conseil de l'empire, enfin tous les élèves des maisons d'industrie et des écoles auxquelles l'impératrice trépassée accordait une protection spéciale. Deux hérauts d'armes les suivaient, vêtus de deuil, et précédant les ordres étrangers, les ordres de Russie et la couronne impériale, portés sur des coussins de brocart d'or.

Trois images, soutenues, l'une par le confesseur de l'impératrice, les deux autres par des archidiacres et des prêtres, venaient ensuite, et étaient immédiatement suivies du char funèbre, sur lequel était couché le corps de l'impératrice. Les bâtons du baldaquin étaient tenus par quatre chambellans, ainsi que les cordons et les houppes du drap mortuaire, et aux deux côtés du char marchaient, couvertes de longs voiles, les dames de l'ordre de Sainte-Catherine et les demoiselles d'honneur qui avaient suivi l'impératrice dans son dernier voyage, et qui, fidèles jusqu'après la mort, l'accompagnaient à sa dernière demeure. Les plus hauts fonctionnaires conduisaient les chevaux de la voiture, et soixante pages, tenant des cierges allumés, l'enveloppaient d'un cordon de feu.

Enfin venait l'empereur Nicolas, enveloppé d'un manteau de deuil et portant un chapeau rabattu; il avait à sa droite le grand-duc Michel, et derrière lui, à une petite distance, le chef de l'état-major général, le ministre de la guerre, le général quartier-maître, le général de service et plusieurs autres généraux. Vingt-quatre porte-enseignes de la garde marchaient à une distance respectueuse de l'empereur, longeant les para-

pets du pont, et enfermant dans leur double ligne la voiture de deuil où se trouvaient l'impératrice et le jeune grand-duc Alexandre, héritier de la couronne. Le grand-duc de Wurtemberg, ses deux fils et sa fille s'avançaient ensuite à pied avec les deux reines d'Imiréti et la régente de Mingrélie. Après celles-ci venaient toutes les femmes attachées autrefois au service de l'impératrice défunte ; enfin, la marche était fermée par une compagnie du régiment de Semenowski.

Le cortège mit à peu près une heure et demie à traverser le pont, tant il marchait lentement et tant il était considérable. Puis toute cette longue file disparut enfin dans la forteresse, où le peuple se précipita pour voir rendre les derniers devoirs à celle que vingt ans il avait regardée comme un intermédiaire entre la terre et le ciel.

Je trouvai en rentrant Louise très-agitée. Comme moi, elle ignorait la cérémonie funèbre qui devait avoir lieu, et aux premiers coups de canon, aux premières volées de la cloche, elle avait tremblé que ce ne fût le signal de l'exécution.

Cependant M. de Gorgoli, qui avait toujours conservé pour moi les mêmes bontés, m'avait souvent rassuré, en me disant que le jugement serait connu quelques jours auparavant, et qu'ainsi nous aurions toujours le temps de faire quelques démarches près de l'empereur, si le jugement était mortel pour notre pauvre Waninkoff. En effet, le 14 juillet, la *Gazette de Saint-Petersbourg* parut, contenant le rapport adressé à l'empereur par la haute cour de justice. Elle divisait les différents degrés de participation au complot en trois genres de crimes, dont le but était d'*ébranler l'empire, de renverser les lois fondamentales de l'État et de subvertir l'ordre établi.*

Trente-six accusés étaient condamnés par la cour à la peine de mort, et le reste aux mines et à l'exil. Waninkoff était au nombre des condamnés à mort. Mais à la suite de la justice venait la clémence ; la peine de mort était commuée pour trente et un des condamnés en un exil éternel, et Waninkoff était au nombre de ceux qui avaient obtenu une commutation de peine.

Cinq des coupables seulement devaient être exécutés : c'étaient Ryleyeff, Bestoujeff, Michel Serge, Mourawieff et Pestel.

Je m'élançai hors de la maison, courant comme un fou, mon journal à la main, et tenté d'arrêter chaque personne que je rencontrais pour lui faire part de ma joie, et j'arrivai ainsi, tout hors d'haleine, chez Louise. Je la trouvai, le même journal à la main, et en m'apercevant elle se jeta dans mes bras, toute pleurante, sans pouvoir dire autre chose que ces mots : Il est sauvé ! Dieu bénisse l'empereur !

Dans notre égoïsme, nous avons oublié les malheureux qui allaient mourir, et qui, eux aussi, avaient une famille, des maîtresses, des amis. Le premier mouvement de Louise avait été de penser à la mère et aux sœurs de Waninkoff, qu'elle connaissait, comme on se le rappelle, pour les avoir vues dans leur voyage à Saint-Pétersbourg. Les malheureuses femmes ignoraient encore que leur fils et leur frère ne mourrait pas, ce qui est tout en pareille circonstance, car on sort des mines, on revient de la Sibérie, mais la pierre du tombeau une fois fermée ne se soulève plus.

Alors Louise eut une de ces idées qui ne viennent qu'aux sœurs et aux mères ; elle calcula que la gazette qui contenait la bienheureuse nouvelle ne partirait de Saint-Pétersbourg que par le courrier du soir, et par conséquent serait de douze heures en retard pour Moscou, et elle me demanda si je ne connaissais pas un messenger qui consentirait à partir à l'instant même, et à porter cette gazette en poste à la mère de Waninkoff. J'avais un valet de chambre russe, et par conséquent non suspect, intelligent et sûr ; je l'offris, il fut accepté. Il ne s'agissait plus que du passe-port. Au bout d'une demi-heure, grâce à la protection toujours active et bienveillante de M. de Gorgoli, je l'eus obtenu, et Grégoire partit portant la bienheureuse nouvelle, avec mille roubles pour ses frais de route.

Il gagna quatorze heures sur le courrier ; quatorze heures plus tôt qu'elles ne devaient le savoir, une mère et deux sœurs apprirent qu'elles avaient encore un fils et un frère.

Grégoire revint avec une de ces lettres qu'on écrit avec une plume arrachée de l'aile des anges ; la vieille comtesse appelait Louise sa fille, les jeunes filles la nommaient leur sœur. Elles demandaient en grâce que, le jour où l'exécution aurait lieu, et où les prisonniers partiraient pour l'exil, un courrier leur fût encore envoyé. Je dis, en conséquence, à Grégoire, de se tenir

prêt à repartir d'un moment à l'autre. De pareils voyages lui étaient trop avantageux pour qu'il refusât. La mère de Waninkoff lui avait donné mille roubles, de sorte que, de sa première mission, il était resté au pauvre diable une petite fortune qu'il espérait bien doubler à la seconde.

Nous attendimes le jour de l'exécution; il n'était point fixé à l'avance, nul ne le savait donc, et chaque matin la ville se réveillait croyant apprendre que tout était fini pour les cinq condamnés; l'idée d'un supplice mortel faisait au reste d'autant plus d'effet que depuis soixante ans personne n'avait été exécuté à Saint-Pétersbourg.

Les jours s'écoulaient, et on était étonné de l'intervalle qui séparait le jugement de l'exécution. Il avait fallu le temps de faire venir deux bourreaux d'Allemagne.

Enfin, le 25 juillet au soir, je vis entrer chez moi un jeune Français, mon ancien écolier, qui, comme je l'ai dit, était attaché à l'ambassade du maréchal Marmont, et que j'avais prié souvent de me tenir au courant des nouvelles que par sa position diplomatique il pouvait apprendre avant moi. Il accourait me dire que le maréchal et sa suite venaient de recevoir de M. de La Ferronnays l'invitation de se rendre le lendemain, à quatre heures du matin, à l'ambassade française, dont les fenêtres, comme on le sait, donnaient sur la forteresse. Il n'y avait point de doute, c'était pour assister à l'exécution.

Je courus chez Louise lui annoncer cette nouvelle, et alors toutes ses craintes la reprirent. N'était-ce point par erreur que le nom de Waninkoff se trouvait parmi les noms des exilés au lieu de se trouver parmi les noms des condamnés à mort? Cette commutation de peines n'était-elle point une fausse nouvelle répandue pour que l'exécution produisît moins d'effet sur la population de la capitale, et le lendemain ne serait-elle point détrompée à l'aspect de trente-six cadavres au lieu de cinq? Comme tous les malheureux, on le voit, Louise était ingénieuse à se tourmenter; je la rassurai cependant. J'avais su de haute source que tout était bien arrêté comme l'annonçait la gazette officielle, et l'on avait même ajouté que l'intérêt qu'avait inspiré Louise à l'empereur et à l'impératrice le jour où elle leur avait remis sa supplique à genoux dans la Perspective, n'a-

vait point été étrangère à la commutation de peine qu'avait obtenue le condamné.

Je quittai un instant Louise, qui me fit promettre de revenir bientôt, pour aller faire un tour du côté de la forteresse, afin de voir si quelques apprêts mortuaires indiquaient le terrible drame dont cette place devait être le théâtre le lendemain. Je ne vis que les membres du tribunal, qui sortaient de la forteresse; mais c'était assez. Les greffiers venaient de signifier aux accusés leur jugement. Il n'y avait donc plus de doute; l'exécution était pour le lendemain au matin.

Nous expédiâmes aussitôt Grégoire à Moscou avec une nouvelle lettre de Louise à la mère de Waninkoff. Ainsi ce n'était pas douze heures d'avance que nous avions sur la nouvelle; c'était vingt-quatre heures.

Vers minuit, Louise me demanda de l'accompagner du côté de la forteresse; ne pouvant voir Waninkoff, elle voulait au moins, au moment où elle allait en être séparée, revoir les murs qui l'enfermaient.

Nous trouvâmes le pont de la Trinité gardé; nul ne pouvait le franchir. C'était une nouvelle preuve que rien n'était changé dans les dispositions de la justice. Alors, d'un côté à l'autre de la Néva, nous portâmes les yeux sur la forteresse, que, pendant cette belle nuit du Nord, nous apercevions aussi distinctement que dans un de nos crépuscules d'Occident. Au bout d'un instant nous vîmes errer des lumières sur la plate-forme, puis des ombres passer, portant des fardeaux étranges. C'étaient les exécuteurs qui dressaient l'échafaud.

Nous étions les seuls arrêtés sur le quai; personne ne se doutait ou ne paraissait se douter de ce qui se préparait. Des voitures attardées passaient rapidement, avec leurs deux lumières qui flamboyaient comme des yeux de dragon. Quelques barques glissaient sur la Néva et disparaissaient peu à peu, soit dans les canaux, soit dans les bras de la rivière, les unes silencieuses, les autres bruyantes. Une seule resta immobile et comme à l'ancre; aucun bruit s'en sortait, ni joyeux ni plaintif. Peut-être enfermait-elle quelque mère, quelque sœur ou quelque femme, qui, comme nous, attendait.

A deux heures du matin, une patrouille nous fit retirer.

Nous rentrâmes chez Louise. Il n'y avait pas longtemps à at-

tendre , puisque l'exécution , comme je l'ai dit , devait avoir lieu à quatre heures. Je restai avec elle encore une heure et demie , puis je ressortis.

Les rues de Saint-Pétersbourg , à part quelques mougicks qui paraissaient ignorer complètement ce qui allait se passer , étaient entièrement désertes. A peine un faible jour commençait-il à paraître , et un léger brouillard , qui se levait de la rivière , passait comme un voile de crêpe blanc entre une rive et l'autre de la Néva. Comme j'arrivais à l'angle de l'ambassade de France , je vis le maréchal Marmont qui y entraît avec toute la mission extraordinaire ; un instant après ils parurent au balcon.

Quelques personnes s'étaient arrêtées comme moi sur le quai , non point qu'elles fussent informées de ce qui allait se passer , mais parce que , le pont de la Trinité étant occupé par des troupes , elles ne pouvaient se rendre dans les îles où elles avaient affaire. On les voyait , inquiètes et irrésolues , se parler à voix basse , car elles ignoraient s'il n'y avait point danger pour elles à demeurer là. Quant à moi , j'étais bien résolu à y rester jusqu'à ce qu'on m'en chassât.

Quelques minutes avant quatre heures , un grand feu s'alluma et attira mes yeux vers un point de la forteresse. En même temps , et comme le brouillard commençait à se dissiper , je vis se découper sur le ciel la silhouette noire de cinq potences ; ces potences étaient placées sur un échafaud de bois , dont le plancher , fabriqué à la manière anglaise , s'ouvrait au moyen d'une trappe sous les pieds des condamnés.

A quatre heures sonnantes , nous vîmes monter sur la plateforme de la citadelle , et se ranger autour de l'échafaud , ceux qui n'étaient condamnés qu'à l'exil. Ils étaient en grand uniforme , avaient leurs épaulettes et leurs décorations ; des soldats portaient leurs épées. Je cherchai à reconnaître Waninkoff au milieu de ses malheureux compagnons ; mais , à cette distance , c'était impossible.

A quatre heures quelques minutes , les cinq condamnés parurent sur l'échafaud ; ils étaient vêtus de blouses grises et avaient sur la tête une espèce de capuchon blanc. Sans doute , ils arrivaient de cachots différents ; car , au moment où ils se réunirent , on leur permit de s'embrasser.

En ce moment un homme vint leur parler. Presque aussitôt un hurra se fit entendre ; au premier moment nous n'en sûmes pas la cause. Depuis on nous dit, je ne sais si la chose est vraie, que cet homme venait de proposer la vie aux condamnés s'ils consentaient à demander leur grâce ; mais, ajoutait-on, ils avaient répondu à cette proposition par le cri de : Vive la Russie ! vive la liberté ! cris qui avaient été étouffés par les hurras des assistants.

L'homme s'éloigna d'eux, et les bourreaux s'approchèrent. Les condamnés firent quelques pas, on leur passa la corde au cou, et on leur rabattit le capuchon sur les yeux.

En ce moment quatre heures et quart sonnèrent.

La cloche vibra encore que le plancher manqua tout à coup sous les pieds des patients ; en même temps un grand tumulte se fit entendre ; des soldats se précipitèrent sur l'échafaud ; un frémissement sembla passer dans l'air, qui nous fit frissonner. Quelques cris indistincts parvinrent jusqu'à nous ; je crus qu'il y avait une émeute.

Deux des cordes avaient cassé, et les deux condamnés qu'elles étaient destinées à étrangler, cessant d'être soutenus, étaient tombés au fond de l'échafaud, où l'un s'était brisé la cuisse et l'autre le bras. De là venaient l'émotion et le tumulte. Quant aux autres, ils continuaient de mourir.

On descendit avec des échelles dans l'intérieur de l'échafaud, et l'on remonta les patients sur la plate-forme. On les déposa couchés, car ils ne pouvaient se tenir debout. Alors l'un des deux se tourna vers l'autre : Regarde, lui dit-il, à quoi est bon un peuple esclave ; il ne sait pas même pendre un homme.

Pendant qu'on les remontait, on avait préparé des cordes neuves, de sorte qu'ils n'eurent pas longtemps à attendre. Le bourreau revint à eux, et alors, s'aidant eux-mêmes autant qu'ils le pouvaient, ils marchèrent au-devant du nœud mortel. Au moment où on allait le leur passer au cou, ils crièrent une dernière fois d'une voix forte : Vive la Russie ! vive la liberté ! viennent nos vengeurs ! Cri funèbre, qui s'en alla mourir sans échos parce qu'il ne trouva aucune sympathie. Ceux qui le poussaient avaient mal jugé leur époque et s'étaient trompés d'un siècle.

Lorsqu'on rapporta à l'empereur cet incident, il frappa du pied avec impatience; puis : Pourquoi n'est-on pas venu me dire cela? s'écria-t-il; maintenant, je vais avoir l'air d'être plus sévère que Dieu.

Mais nul n'avait osé prendre sur sa responsabilité de surseoir à l'exécution, et, cinq minutes après leur dernier cri jeté, les deux patients avaient déjà rejoint dans la mort leurs trois compagnons.

Alors vint le tour des exilés : on leur lut à haute voix la sentence qui leur retirait tout dans ce monde, rang, décorations, biens, famille; puis les exécuteurs, s'approchant d'eux, leur arrachèrent tour à tour épaulettes et décorations, qu'ils vinrent jeter dans le feu en criant : Voilà les épaulettes d'un traître! voilà les décorations d'un traître! puis enfin, retirant des mains des soldats qui les portaient les épées de chacun, ils les prirent par la poignée et par la pointe, et brisèrent chaque épée sur la tête de son maître, en disant : Voilà l'épée d'un traître!

Cette exécution finie, on prit au hasard dans un tas des sarreaux de toile grise, pareils à ceux des gens du peuple, dont on couvrit les bannis après les avoir dépouillés de leur uniforme; puis on les fit descendre par un escalier, et on les reconduisit chacun à son cachot.

La plate-forme redevint déserte, et il n'y resta qu'une sentinelle, l'échafaud, les cinq potences; et à ces cinq potences les cinq cadavres des suppliciés.

Je revins chez Louise, je la trouvai en larmes agenouillée et priant.

— Eh bien? me dit-elle.

— Eh bien! lui dis-je, ceux qui devaient mourir sont morts, et ceux qui doivent vivre vivront.

Louise finit sa prière, les yeux au ciel, et avec une expression de reconnaissance infinie.

Puis, sa prière achevée :

— Combien y a-t-il d'ici à Tobolsk? me demanda-t-elle.

— Huit cents lieues à peu près, répondis-je.

— C'est moins loin que je ne croyais, dit-elle; merci.

Je demeurai un instant la regardant en silence, et, commençant à pénétrer son intention :

— Pourquoi me faites-vous cette question ? lui demandai-je.

— Comment ! vous ne devinez pas ? me répondit-elle.

— Mais , m'écriai-je , c'est impossible en ce moment , Louise , songez dans quel état vous êtes !

— Mon ami , dit-elle , soyez tranquille , je sais ce que la mère doit à l'enfant , aussi bien que ce qu'elle doit au père ; j'attendrai.

Je m'inclinai devant cette femme , et je lui baisai la main avec autant de respect que si elle eût été reine.

Pendant la nuit , les exilés partirent , et l'échafaud disparut ; si bien que , lorsque le jour vint , il n'y avait plus trace de ce qui s'était passé , et que les indifférents purent croire qu'ils avaient fait un rêve.

XVIII.

Ce n'était pas sans raison que la mère de Waninkoff et ses deux sœurs avaient désiré savoir à l'avance le jour de l'exécution ; les condamnés , en se rendant de Saint-Petersbourg à Tobolsk , devaient passer à Iroslaw qui est situé à une soixantaine de lieues de Moscou , et la mère et les deux sœurs de Waninkoff espéraient voir leur fils et leur frère en passant.

Cette fois comme l'autre , Grégoire fut reçu avec empressement par les trois femmes ; depuis plus de quinze jours , elles se tenaient prêtes et avaient leur passe-port. Aussi , ne s'arrêtant que pour remercier celle qui leur faisait tenir la précieuse nouvelle , elles montèrent , sans perdre un instant , dans une kabbilka , et , sans que personne sût où elles allaient , elles partirent pour Iroslaw.

On voyage vite en Russie ; parties le matin de Moscou , la mère et les deux sœurs arrivèrent dans la nuit à Iroslaw ; là , elles apprirent avec une joie extrême que les traîneaux des exilés n'étaient point encore passés. Comme leur séjour dans cette ville pouvait inspirer des soupçons , et que d'ailleurs il était probable que , plus on serait en vue , plus les gardiens seraient inflexibles , la comtesse et ses filles remontèrent vers Mologa , et s'arrêtèrent dans un petit village. A trois verstes de ce lieu s'élevait une chaumière , où les exilés devaient relayer , les bri-

gadiers ou les sergents qui accompagnent les condamnés recevant ordinairement l'ordre positif de ne jamais relayer dans une ville ou dans un village ; puis elles disposèrent de distance en distance des serviteurs intelligents et actifs qui devaient les prévenir de l'approche des traîneaux.

Au bout de deux jours , un des agents de la comtesse accourut lui dire que la première section des condamnés , composée de cinq traîneaux , venait d'arriver à la chaumière , et que le brigadier qui la commandait avait , comme on s'en doutait , envoyé les deux hommes qui composaient son escorte chercher des chevaux au village. La comtesse monta aussitôt dans sa voiture , et , au grand galop de ses chevaux , se dirigea vers la cabane ; arrivée à la chaumière , elle s'arrêta sur la grande route , et , à travers la porte entr'ouverte , plongea avidement ses yeux dans l'intérieur : Waninkoff ne faisait point partie de cette première troupe.

Au bout d'un quart d'heure , les chevaux arrivèrent , les condamnés remontèrent dans leurs traîneaux , et repartirent aussitôt à fond de train.

Une demi-heure après , le second convoi arriva et s'arrêta comme le premier à la chaumière ; deux courriers partirent pour aller chercher des chevaux , et les ramenèrent , comme la première fois , au bout d'une demi-heure à peu près ; puis , les chevaux attelés , les condamnés repartirent avec la même rapidité : Waninkoff n'était pas encore de ce convoi.

Quel que fût le désir de la comtesse de revoir son fils , elle souhaitait qu'il arrivât le plus tard possible : plus il retarderait , plus il y avait de chance en effet que les chevaux de la prochaine poste manquassent , employés par les premières sections qui venaient de passer ; alors force serait d'en envoyer chercher à la ville , et la halte , étant plus longue , favoriserait mieux les plans de la pauvre mère. Tout fut d'accord pour l'accomplissement de ce désir : trois sections passèrent encore sans que Waninkoff parût , et , à la dernière , la halte fut longue de plus de trois quarts d'heure ; on avait eu grand'peine à trouver à Iros-law même un nombre suffisant de chevaux.

A peine ceux-ci venaient-ils de partir , que le sixième convoi arriva ; en l'entendant venir , la mère et les deux sœurs se saisirent instinctivement les mains , il leur semblait qu'il y avait

dans l'air quelque chose qui les prévenait de l'approche d'un frère et d'un fils.

Le convoi parut dans l'ombre, et un tremblement involontaire s'empara des pauvres femmes, qui se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre, les deux filles la tête sur le sein de leur mère, la mère la tête levée vers le ciel.

Waninkoff descendit du troisième traîneau. Malgré l'obscurité de la nuit, malgré le costume ignoble qui le couvrait, la comtesse et ses deux filles le reconnurent; comme il s'avançait vers la chaumière, une des filles allait l'appeler par son nom; la mère étouffa sa voix en lui mettant la main sur la bouche. Waninkoff entra avec ses compagnons dans la chaumière.

Les condamnés qui étaient dans les autres traîneaux descendirent à leur tour et entrèrent après lui. Le chef de l'escorte donna aussitôt l'ordre à deux de ses soldats d'aller chercher des chevaux; mais comme le paysan lui dit qu'aux relais ordinaires les chevaux devaient manquer, il recommanda au reste de ses gens de se répandre dans les environs et de s'emparer, au nom de l'empereur, de tous ceux qu'ils pourraient trouver. Les soldats obéirent, et il resta seul avec les condamnés.

Cet isolement, imprudent partout ailleurs, ne l'est pas en Russie; en Russie, le condamné est bien réellement condamné; dans l'empire immense soumis au czar, il ne peut pas fuir: avant d'avoir fait cent verstes, il serait inmanquablement arrêté; avant d'avoir atteint une frontière, il serait mort cent fois de faim.

Le chef du convoi, le brigadier Ivan, resta donc seul, se promenant de long en large devant la porte de la chaumière, battant son pantalon de cuir avec un fouet qu'il tenait à la main, et s'arrêtant de temps en temps pour regarder cette voiture dételée qui était là sur le grand chemin.

Au bout d'un instant, la voiture s'ouvrit, trois femmes en descendirent comme trois ombres et s'approchèrent de lui: le brigadier s'arrêta, ne comprenant rien à ce que lui voulait cette triple apparition.

La comtesse s'approcha de lui les mains jointes; ses deux filles restèrent un peu en arrière.

— Monsieur le brigadier, dit la comtesse, avez-vous quelque pitié dans l'âme?

— Que veut votre seigneurie? demanda le brigadier, reconnaissant à sa voix et à sa mise le rang de celle qui lui parlait.

— Je veux plus que la vie, monsieur; je veux une grâce dont vous fixerez le prix vous-même : je veux revoir mon fils que vous conduisez en Sibérie.

— Cela est impossible, madame, répondit le brigadier; j'ai les ordres les plus sévères de ne laisser communiquer les condamnés avec personne, et il y va pour moi de la peine du knout si j'y manquais.

— Mais qui saura que vous y avez manqué, monsieur? s'écria la mère, tandis que les sœurs, qui étaient restées derrière elle debout et immobiles comme deux statues, joignaient d'un mouvement lent et machinal leurs deux mains pour prier le sergent.

— Impossible, madame, impossible, dit le sergent.

— Ma mère! s'écria Alexis en ouvrant la porte de la chaudière; ma mère! c'est vous, j'ai reconnu votre voix! — Et il s'élança dans les bras de la comtesse.

Le brigadier fit un mouvement pour s'emparer du comte, mais en même temps, et d'un seul élan, les deux jeunes filles bondirent vers lui; l'une, tombant à ses pieds, lui embrassa les genoux, tandis que l'autre, le saisissant à bras le corps, lui montrait du regard le fils et la mère dans les bras l'un de l'autre, en lui disant :

— Oh! voyez! voyez!

C'était un brave homme que le brigadier Ivan. Il poussa un soupir, et les jeunes filles comprirent qu'il cédait.

— Ma mère, dit l'une d'elles à voix basse, il veut bien que nous embrassions notre frère.

— Alors la comtesse se dégagea des bras de son fils, et présentant une bourse d'or au brigadier : — Tenez, mon ami, lui dit-elle, si vous risquez pour nous une punition, il faut bien que vous en ayez la récompense.

Le brigadier regarda un instant la bourse que lui tendait la comtesse, puis, secouant la tête, sans même la toucher, de peur que le contact n'amenât une tentation trop forte :

— Non, votre seigneurie, non, lui dit-il; si je manque à mon devoir, voilà mon excuse, — et il montra les deux jeunes filles en larmes. — Celle-là je puis la donner à mon juge, et si mon

juge ne la reçoit pas, eh bien ! je la donnerai à Dieu qui la recevra.

La comtesse se jeta sur la main de cet homme et la baisa. Les deux filles coururent à leur frère.

— Écoutez, dit le brigadier, comme nous en avons pour une bonne demi-heure à attendre les chevaux, et que vous ne pouvez ni entrer dans la chaumière où tous les autres condamnés vous verraient, ni rester sur la grande route tout le temps, montez tous les quatre dans votre voiture, fermez-en les stores, et au moins, comme personne ne vous verra, il y a chance qu'on ne sache pas la sottise que je fais.

— Merci, brigadier, dit Alexis les larmes aux yeux à son tour ; mais au moins prenez cette bourse.

— Prenez-la vous-même, mon lieutenant, répondit à voix basse Ivan, donnant par habitude au jeune homme un titre que celui-ci n'avait plus le droit de porter, prenez-la, là-bas vous en aurez plus besoin que moi ici.

— Mais, en arrivant, on me fouillera ?

— Eh bien ! je la prendrai alors, et je vous la rendrai après.

— Mon ami...

— Chut ! chut ! j'entends le galop d'un cheval ; montez tous dans cette voiture, au nom du diable ! et dépêchez-vous : c'est un de mes soldats qui revient du village où il n'a pas trouvé de chevaux ; je vais le renvoyer dans un autre. Entrez ! entrez !

Et le brigadier poussa Waninkoff dans la voiture où le suivirent sa mère et ses deux sœurs, puis il referma le panneau sur eux.

Ils restèrent une heure ainsi, heure mêlée de joie et de douleur, de rires et de sanglots, heure suprême comme celle de la mort, car ils croyaient qu'ils allaient se quitter pour ne plus se revoir. Pendant cette heure, la mère et les sœurs de Waninkoff lui racontèrent comment elles avaient su douze heures plus tôt sa commutation de peine et vingt-quatre heures plus tôt son départ, de sorte que c'était à Louise qu'elles devaient de le revoir. Waninkoff leva les yeux au ciel et murmura son nom comme il eût murmuré le nom d'une sainte.

Au bout d'une heure, écoulée comme une seconde, le brigadier vint ouvrir la portière.

— Voici, dit-il, les chevaux qui arrivent de tous côtés ; il faut vous séparer.

— Oh ! encore quelques instants, demandèrent les femmes d'une seule voix, tandis qu'Alexis, trop fier pour implorer un inférieur, restait muet.

— Pas une seconde, ou vous me perdez, dit Ivan.

— Adieu, adieu, adieu ! murmurèrent confusément des voix et des baisers.

— Écoutez, dit le brigadier, ému malgré lui, voulez-vous vous revoir une fois encore ?

— Oh ! oui, oui.

— Prenez les devants, allez attendre au prochain relai ; il fait nuit, personne ne vous verra, et vous aurez encore une heure. Je ne serai pas plus puni pour deux fois que pour une.

— Oh ! vous ne serez pas puni du tout, s'écrièrent les trois femmes, et, au contraire, Dieu vous récompensera.

— Hum ! hum ! répondit d'un air de doute le brigadier en tirant de la voiture presque malgré lui le prisonnier, qui faisait quelque résistance. Mais bientôt, entendant lui-même le galop des chevaux qui revenaient, Alexis quitta vivement sa mère, et alla s'asseoir en dehors de la porte de la cabane sur une pierre, où, au yeux de ses compagnons, il pouvait avoir l'air d'être resté pendant tout le temps de leur absence.

La voiture de la comtesse, dont les chevaux étaient reposés, repartit avec la vitesse de l'éclair, et ne s'arrêta qu'entre Iroslaw et Kostroma, près d'une cabane isolée comme la première, et d'où les nouveaux arrivants virent repartir la section qui précédait celle du comte Alexis. Elles firent aussitôt dételer la voiture, et envoyèrent leur cocher chercher des chevaux, en lui ordonnant de s'en procurer, à quelque prix que ce fût. Quant à elles, fortes de l'espérance de revoir encore une fois leur fils et leur frère, elles restèrent seules sur la grande route et attendirent.

L'attente fut cruelle. Dans son impatience, la comtesse avait cru se rapprocher de son enfant en hâtant la course des chevaux, de sorte qu'elle avait gagné près d'une heure sur les traîneaux. Cette heure fut un siècle, mille pensées diverses, mille craintes confuses vinrent briser tour à tour les pauvres femmes. Enfin, elles commençaient à soupçonner que le bri-

gadier s'était repenti de la promesse imprudente qu'il avait faite et avait changé de route , lorsqu'elles entendirent le roulement des traîneaux et le fouet des cochers. Elles mirent la tête à la portière , et virent distinctement le convoi qui s'approchait dans l'obscurité. Leur cœur, pris comme dans un étau de fer, se desserra.

Les choses se passèrent à ce relais avec le même bonheur qu'à l'autre. Trois quarts d'heure furent encore accordés , comme par miracle , à ceux qui avaient cru ne plus se revoir que dans le ciel. Pendant ces trois quarts d'heure , la pauvre famille arrêta tant bien que mal une espèce de plan de correspondance ; puis , comme dernier souvenir, la comtesse donna à son fils un anneau qu'elle portait au doigt. Frère et sœur, fils et mère , s'embrassèrent une dernière fois , car on était trop avancé dans la nuit pour que le brigadier permit qu'on tentât une troisième épreuve. D'ailleurs , cette troisième épreuve devenait si dangereuse , qu'il eût été lâche de la demander. Alexis remonta dans le traîneau , qui l'emmenait au bout du monde, par delà les monts Ourals , du côté du lac Tchany ; puis toute la file sombre passa près de la voiture où pleuraient la mère et les deux filles , et s'enfonça bientôt dans l'obscurité.

La comtesse retrouva à Moscou Grégoire , à qui elle avait dit de l'y attendre. Elle lui remit un billet pour Louise , que Waninkoff , pendant la seconde station , avait écrit au crayon sur les tablettes d'une de ses sœurs. Il ne contenait que ces quelques lignes :

« Je ne m'étais pas trompé : tu es un ange. Je ne puis plus rien pour toi dans ce monde que t'aimer comme une femme et t'adorer comme une sainte. Je te recommande notre enfant.

» Adieu.

» ALEXIS. »

A ce billet était jointe une lettre de la mère de Waninkoff , qui invitait Louise à la venir trouver à Moscou , où elle l'attendait comme une mère attend sa fille.

Louise baisa le billet d'Alexis ; puis , secouant la tête en lisant la lettre de sa mère :

— Non , dit-elle en souriant de ce sourire triste qui n'appartenait qu'à elle , ce n'est point à Moscou que j'irai : ma place est ailleurs.

XIX.

En effet , à compter de ce moment , Louise poursuivit avec persévérance le projet que le lecteur a déjà deviné sans doute , c'est-à-dire d'aller rejoindre le comte Alexis à Tobolsk.

Louise , comme je l'ai dit , était enceinte , et deux mois à peine la séparaient encore de ses couches ; cependant , comme aussitôt après ses relevailles elle voulait partir , elle ne perdit pas une minute pour ses préparatifs.

Ces préparatifs consistaient à convertir en argent tout ce qu'elle possédait , magasin , meubles , bijoux. Comme on savait la nécessité où elle se trouvait , elle vendit tout cela le tiers à peine du prix ; et étant , grâce à cette vente , parvenue à réunir trente mille roubles à peu près , elle quitta sa maison de la Perspective et se retira dans un petit appartement situé sur le canal de la Moïka.

Quant à moi , j'avais eu recours à M. de Gorgoli , mon éternelle providence , et il m'avait promis , le moment venu , d'obtenir de l'empereur la permission pour Louise de rejoindre Alexis. Le bruit de ce projet s'était répandu dans Saint-Pétersbourg , et chacun admirait le dévouement de la jeune Française ; mais chacun disait aussi qu'au moment où il lui faudrait partir , le cœur lui manquerait. Il n'y avait que moi qui connaissais Louise et qui savais le contraire.

J'étais au reste son seul ami , ou plutôt j'étais mieux que son ami , j'étais son frère ; tous les moments de liberté que j'avais , je les passais près d'elle , et tout le temps que nous étions ensemble , nous ne parlions que d'Alexis.

Parfois je voulais la faire revenir sur ce projet que je traitais de folie. Alors elle me prenait les mains , et , me regardant avec son sourire triste : Vous savez bien , me disait-elle , que , quand je n'irais point par amour , j'y devrais aller par devoir. N'est-ce point par dégoût de la vie , n'est-ce point parce que je ne répondais pas à ses lettres qu'il est entré dans cette folle conspiration ? Si je lui avais dit six mois plus tôt que je l'aimais , il

aurait fait meilleur cas de sa vie , et aujourd'hui il ne serait pas exilé. Vous voyez bien que je suis aussi coupable que lui , et qu'il est juste par conséquent que je supporte la même peine. — Alors , comme mon cœur me disait qu'à sa place j'agisrais comme elle , je lui répondais : Allez donc , et que la volonté de Dieu soit faite !

Vers les premiers jours de septembre , Louise accoucha d'un fils. Je voulais qu'elle écrivit à la comtesse de Waninkoff pour lui annoncer cette nouvelle ; mais elle me répondit : Aux yeux de la société , mon enfant n'a pas de nom , et par conséquent pas de famille. Si la mère de Waninkoff le réclame , je le lui donnerai , car je ne veux pas exposer mon enfant à un pareil voyage dans un pareil moment ; mais je ne le lui offrirai certes pas , pour qu'elle le refuse. — Et elle appelait la nourrice pour embrasser son enfant et pour me montrer combien cet enfant ressemblait à son père.

Mais ce qui devait arriver arriva. La mère de Waninkoff apprit l'accouchement de Louise et lui écrivit qu'aussitôt remise, elle l'attendait avec son fils. Cette lettre eût emporté ses dernières hésitations si elle eût hésité encore : le sort seul de son enfant l'inquiétait ; désormais elle était tranquille sur lui , elle n'avait plus rien à attendre.

Cependant , quel que fût le désir qu'eût Louise de partir le plus tôt possible , toutes les émotions qu'elles avait éprouvées pendant sa grossesse avaient dérangé sa santé , de sorte que sa convalescence était tardive. Ce n'est pas que depuis longtemps elle ne fût levée , mais je ne me laissais pas prendre à ces semblants de force. J'interrogeais le médecin ; le médecin me répondait que toute la vigueur de la malade était dans sa volonté ; mais que réellement elle était encore trop faible pour se mettre en voyage. Tout cela ne l'eût point empêchée de partir si elle avait été maîtresse de quitter Pétersbourg ; mais la permission ne pouvait lui venir que par moi , et il fallait bien qu'elle fit ce que je voulais.

Un matin j'entendis frapper à la porte de ma chambre , et en même temps la voix de Louise m'appela. Je crus qu'il lui était arrivé quelque nouveau malheur. Je me hâtai de passer un pantalon et ma robe de chambre , et j'allai lui ouvrir ; elle se jeta , la figure toute radieuse , entre mes bras.

— Il est sauvé , me dit-elle.

— Sauvé , qui cela ? demandai-je.

— Lui ! lui ! Alexis !

— Comment , sauvé ? mais c'est impossible.

— Tenez , me dit-elle , et elle me remit une lettre de l'écriture du comte , et comme je la regardais avec étonnement : Lisez , lisez , continua-t-elle , et elle tomba dans un fauteuil , accablée sous le fardeau de sa joie. Je lus :

« MA CHÈRE LOUISE ,

» Crois en celui qui te remettra cette lettre comme en moi-même , car c'est plus qu'un ami , c'est un sauveur.

» Je suis tombé malade de fatigue en route , et me suis arrêté à Perm où le bonheur a voulu que je reconnusse dans le frère du geôlier un ancien serviteur de ma famille. Sollicité par lui , le médecin a déclaré que j'étais trop souffrant pour continuer ma route , et il a été décidé que je passerais l'hiver dans l'*ostrog* (1) de Perm. C'est de là que je t'écris cette lettre.

» Tout est préparé pour ma fuite ; le geôlier et son frère fuiront avec moi ; mais il faut que je les indemnise et de ce qu'ils perdront pour moi , et des dangers qu'ils courront en m'accompagnant. Remets donc au porteur non-seulement tout ce que tu auras d'argent , mais encore tout ce que tu auras de bijoux.

» Je sais comme tu m'aimes , et j'espère que tu ne marchanderas pas avec ma vie.

» Aussitôt que je serai en sûreté , je t'écrirai pour que tu viennes me rejoindre.

» COMTE WANINKOFF. »

— Eh bien ? lui dis-je , après avoir relu cette lettre une seconde fois.

— Eh bien ! me répondit-elle , vous ne voyez donc pas ?

— Si fait , je vois un projet de fuite.

(1) Nom des prisons destinées aux condamnés politiques.

— Oh ! il réussira.

— Et qu'avez-vous fait ?

— Vous le demandez ?

— Comment ! m'écriai-je , vous avez donné à un inconnu...

— Tout ce que j'avais. Alexis ne me disait-il pas de croire en cet inconnu comme en lui-même ?

— Mais, lui demandai-je en la regardant fixement, et en laissant tomber avec lenteur chaque parole ; mais êtes-vous bien sûre que cette lettre soit d'Alexis ?

Ce fut elle, à son tour, qui me regarda.

— Et de qui serait-elle donc ? quel serait le misérable assez lâche pour se faire un jeu de ma douleur ?

— Et si cet homme était ?... tenez, je n'ose pas le dire ; j'ai un pressentiment... je tremble.

— Parlez, dit Louise en pâlisant à son tour.

— Si cet homme était un escroc qui eût contrefait l'écriture du comte ?

Louise jeta un cri et m'arracha la lettre des mains.

— Oh ! non, non, s'écria-t-elle parlant tout haut et comme pour se rassurer elle-même, oh ! non. Je connais trop bien son écriture, et je ne m'y serais pas trompée.

Et cependant, tout en relisant la lettre, elle pâlisait.

— N'avez-vous donc pas une autre lettre de lui sur vous ? lui demandai-je.

— Tenez, me dit-elle, voilà son billet écrit au crayon.

L'écriture était bien la même, autant qu'on en pouvait juger, et cependant il y avait dans l'écriture une espèce de tremblement qui dénonçait l'hésitation.

— Croyez-vous, lui dis-je alors, que le comte se serait adressé à vous ?

— Et pourquoi pas à moi ? N'est-ce pas moi qui l'aime le mieux au monde ?

— Oui, sans doute, pour demander de l'amour, pour demander du dévouement, c'est à vous qu'il se serait adressé ; mais pour demander de l'argent, c'est à sa mère.

— Mais ce que j'ai n'est-il pas à lui ? ce que je possède ne vient-il pas de lui ? me répondit Louise avec une voix qui s'altérait de plus en plus.

— Oui, sans doute, tout cela est de lui, oui, tout cela vient

de lui ; mais , ou je ne connais pas le comte Waninkoff , ou , je vous le répète , il n'a pas écrit cette lettre .

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Mais ces trente mille roubles étaient ma seule fortune , ma seule ressource , mon seul espoir !

— Comment signait-il les lettres qu'il vous écrivait habituellement ? lui demandai-je .

— Alexis toujours , et tout simplement .

— Celle-ci , vous le voyez , est signée comte Waninkoff .

— C'est vrai , dit Louise atterrée .

— Et vous ne savez pas ce qu'est devenu cet homme ?

— Il m'a dit qu'il était arrivé hier soir à Saint-Pétersbourg , et qu'il repartait pour Perm à l'instant même .

— Il faut faire votre déclaration à la police . Oh ! si c'était encore M. de Gorgoli qui fût grand-maître !

— A la police ?

— Sans doute .

— Et si nous nous trompions , me dit Louise ; si cet homme n'était pas un escroc , si cet homme devait véritablement sauver Alexis ! Alors dans mon doute , dans la crainte de perdre quelques misérables milliers de roubles , j'arrêteraï donc sa fuite ? je serais donc une seconde fois cause de son exil éternel ? Oh ! non , mieux vaut courir les chances . Quant à moi , je ferai comme je pourrai ; ne vous inquiétez pas de moi . Ce que je voudrais savoir seulement , c'est s'il est bien réellement à Perm .

— Écoutez , lui dis-je ; j'ai entendu dire que les soldats qui avaient servi d'escorte aux condamnés étaient revenus il y a quelques jours . Je connais un lieutenant de la gendarmerie ; je vais aller le trouver et m'informer auprès de lui . Vous , attendez-moi ici .

— Non , non , je vais vous accompagner .

— Gardez-vous-en bien . D'abord vous n'êtes point assez forte pour sortir encore , et c'est déjà une horrible imprudence que celle que vous avez faite ; et puis , peut-être m'empêcheriez-vous de savoir ce que je saurai probablement sans vous .

— Allez donc et revenez vite ; songez que je vous attends , et pourquoi je vous attends .

Je passai dans une autre chambre et j'achevai de m'habiller à la hâte ; puis , comme j'avais fait chercher un droschki , je

descendis aussitôt, et dix minutes après j'étais chez le lieutenant de gendarmerie Solowieff, qui était un de mes écoliers.

On ne m'avait pas trompé, l'escorte était de retour depuis trois jours; seulement, le lieutenant qui la commandait et duquel j'aurais pu tirer des renseignements précis, avait obtenu un congé de six semaines qu'il était allé passer dans sa famille à Moscou. En voyant à quel point son absence me contrariait, Solowieff se mit à ma disposition, pour quelque chose que ce fût, avec tant d'abandon, que je n'hésitai pas un instant à lui avouer le désir que j'éprouvais d'avoir des nouvelles positives de Waninkoff; il me dit alors que c'était la chose la plus facile, et que le brigadier qui avait commandé la section dont faisait partie Waninkoff, était de sa compagnie. En même temps, il donna l'ordre à son mougick d'aller prévenir le brigadier Ivan qu'il voulait lui parler.

Dix minutes après, le brigadier entra: c'était une de ces bonnes figures soldatesques, moitié sévère, moitié joviale, qui ne rient jamais tout à fait, mais qui ne cessent jamais de sourire. Quoique j'ignorasse alors ce qu'il avait fait pour la comtesse et ses filles, je fus, à la première vue, prévenu en sa faveur; aussitôt qu'il parut, j'allai à lui:

— Vous êtes le brigadier Ivan? lui demandai-je.

— Pour servir Votre Excellence, me répondit-il.

— C'est vous qui commandiez la sixième section?

— C'est moi-même.

— Le comte Waninkoff faisait partie de cette section?

— Hum! hum! fit le brigadier ne sachant pas trop quel serait le résultat de cette interrogation; je vis son embarras.

— Ne craignez rien, lui dis-je, vous parlez à un ami qui donnerait sa vie pour lui; apprenez-moi donc la vérité, je vous en supplie?

— Que voulez-vous savoir? demanda le brigadier toujours sur la défensive.

— Le comte Waninkoff a-t-il été malade en route?

— Pas un instant.

— S'est-il arrêté à Perm?

— Pas même pour y changer de chevaux.

— Ainsi, il a continué sa route?

— Jusqu'à Koslowo , où , je l'espère , il est à cette heure en aussi bonne santé que vous et moi.

— Qu'est-ce que Koslowo ?

— Un joli petit village situé sur l'Irtich , à vingt lieues à peu près au delà de Tobolsk.

— Vous en êtes sûr ?

— Pardieu , je le crois bien , le gouverneur m'a donné un reçu que j'ai remis , en arrivant avant-hier , à Son Excellence M. le grand maître de la police.

— Et l'histoire de la maladie et du séjour à Perm est une fable ?

— Il n'y a pas un mot de vrai.

— Merci , mon ami.

Maintenant que j'étais sûr de mon fait , j'allai chez M. de Gorgoli , et je lui racontai tout ce qui s'était passé.

— Et vous dites , répondit-il , que cette jeune fille est décidée à aller rejoindre son amant en Sibérie ?

— Oh ! mon Dieu , oui , monseigneur.

— Quoiqu'elle n'ait plus d'argent ?

— Quoiqu'elle n'ait plus d'argent.

— Eh bien ! allez lui dire de ma part qu'elle ira.

Je repris le chemin de la maison , et je retrouvai Louise dans ma chambre.

— Eh bien ? me demanda-t-elle dès qu'elle m'aperçut.

— Eh bien ! lui dis-je , il y a du bon et du mauvais dans ce que je vous rapporte : vos trente mille roubles sont perdus , mais le comte n'a pas été malade ; le prisonnier est à Koslowo , d'où il n'a pas de chances de s'enfuir , mais vous obtiendrez la permission d'aller l'y rejoindre.

— C'est tout ce que je voulais , dit Louise ; seulement , ayez-moi cette permission le plus tôt possible.

Je le lui promis , et elle s'en alla à moitié consolée , tant sa volonté était puissante et sa résolution arrêtée.

Il va sans dire qu'en la quittant , je mis à sa disposition tout ce que j'avais , c'est-à-dire deux ou trois mille roubles , attendu que , un mois auparavant , ignorant que j'aurais besoin d'argent , j'avais envoyé en France tout ce que j'avais mis de côté depuis mon arrivée à Saint-Pétersbourg.

Le soir , pendant que j'étais chez Louise , on annonça un aide de camp de l'empereur.

Il venait lui apporter une lettre d'audience de Sa Majesté pour le lendemain, onze heures du matin, au palais d'Hiver.

Comme on le voit, M. de Gorgoli avait tenu sa parole et au delà.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LADY ROSCOWE.

Rentrant chez lui à trois heures du matin , au sortir d'un bal de l'Opéra , Alfred de Montalban trouva à son adresse une lettre ainsi conçue :

« Je te prie , mon cher ami , de vouloir bien être chez moi demain matin à six heures précises. J'ai une affaire dans laquelle il faut que tu aies l'obligeance de me servir de témoin. Je compte sur toi comme tu pourrais compter sur moi en pareille circonstance.

» Ton ami ,

« ERNEST DE CHALÉON. »

— Diable d'homme ! murmura entre ses dents Alfred, il n'en finira donc pas avec ses duels ! A peine guéri d'une blessure , il en cherche une autre. Il n'y a pas quinze jours qu'il avait encore le bras en écharpe , et le voilà de nouveau la main à l'épée. Me coucher pour trois heures , ce n'est guère la peine ; autant vaut l'aller trouver tout de suite, et savoir de quoi il est question.

Cette réflexion faite , Alfred prévint son groom qu'il ne rentrerait pas de la nuit ; puis il courut chez Ernest.

— Eh bien ! dit-il en ouvrant la porte de la chambre d'Ernest, qu'il trouva tisonnant le feu avec un sang-froid philosophique, tu as donc juré de te faire enterrer par le carnaval ? Voyons , poursuivit-il en s'installant dans un fauteuil , donne-moi un cigarre , et dis-moi ensuite avec qui et pourquoi tu te bats.

— Avec qui , je peux te le dire , répondit Ernest ; pourquoi , c'est un secret. J'ai donné à mon adversaire ma parole d'honneur que personne au monde ne saurait le motif de notre querelle , et tu ne voudrais pas me faire manquer à la foi jurée.

— En ce cas , mon ami , je suis bien ton humble serviteur. Tu peux t'adresser à un autre que moi pour le service que tu demandes. Il ne me convient point d'assister à une boucherie énigmatique. N'en parlons plus.

— Mais j'ai donné ma parole.

— Et moi , je me suis pareillement donné ma parole de ne jamais aller à l'aveugle , en quelque occasion que ce soit. N'en parlons plus , te dis-je.

— Soit ! dit Ernest.

— Et avec qui donc as-tu querelle ? reprit enfin Alfred , voyant que son ami s'obstinait à garder le silence.

— Toujours avec le même homme , dit Ernest. J'ai déjà sept coups d'épée de lui , soit aux bras , soit aux jambes , et l'animal n'est pas satisfait.

— Malpeste ! quoi ! tous ces duels que tu as eus depuis quelque temps , c'était toujours avec le même homme ? Un homme farouche , à ce qu'il paraît. Ah ! ça , mais tu l'as donc souffleté en présence de sa maîtresse , ou traité publiquement de faussaire ? car je ne vois guère d'autre injure pour laquelle on doive encore prendre les armes après sept réparations.

— Mon Dieu non , je n'ai pas été si méchant que tu penses.

— Voyons ! l'aurais-tu contredit brutalement en matière de politique ?

— Pas davantage.

— Alors , lui aurais-tu contesté avec humeur sa compétence musicale ou littéraire ? L'aurais-tu , d'aventure , accusé devant vingt personne de manquer de jugement et de goût ?

— Tu n'y est pas encore.

— Qu'est-ce à dire ? C'est pour moins que cela qu'il t'a donné sept coups d'épée et qu'il t'en réserve un huitième ? Décidément , mon ami , ton adversaire ne saurait être autre qu'un échappé de Charenton. Le fait deviendrait même pour moi tout à fait indubitable , si j'allais apprendre que cet homme a une femme dont tu es l'amant.

— Hélas ! fit Ernest.

— Que dis-tu ? s'écria Alfred en faisant sur son fauteuil un bond terrible. Aurais-je enfin deviné juste ? Huit duels pour une seule et même femme ! Eh ! comment diable réglerais-tu ton compte , je te prie , si tu avais toujours , comme quelqu'un de ta connaissance et de la mienne , au moins deux maîtresses à la fois.

— Je n'en sais rien. Mais tiens ! puisque , toi tout seul , tu es parvenu à entrevoir le mystère , je vais te le dévoiler complètement. Il n'y aura de ma part que demi-manque de parole. Et d'ailleurs , que je meure ou que je vive , tu me promets de garder la chose pour toi ?

— Si jamais ce que tu vas me raconter sortait de ma bouche , je m'arracherais la langue , dit Alfred , impatient d'être mis promptement au fait.

— Écoute-moi donc. Tu sais qu'il y a trois ans , j'allai passer la belle saison aux eaux de Bade : c'est là que je fis la connaissance de lord John Roscowe , l'adversaire avec qui je dois me battre au point du jour. Cet homme est Anglais , ainsi que son nom vient de te l'apprendre ; mais il habite Paris depuis la rentrée des Bourbons. Pour te le peindre en peu de mots , c'est un homme qui approche de la quarantaine , grand , assez convenablement bâti , le front chauve , pareissant ennuyé de tout en toute saison , parlant peu , évitant volontiers le monde , grand fumeur , du reste , et encore plus grand buveur. L'année même où je le rencontrai à Bade , il venait de se marier avec une charmante jeune fille parisienne dont la santé délicate avait exigé un voyage aux eaux.

Il faut te dire que lady Ernestine Roscowe est sans exagération une merveille : beauté de corps et de visage , élégance de manières , élévation d'intelligence , elle réunit toutes les plus précieuses qualités. Je n'ai pas le temps de te faire un plus long portrait d'elle ; mais ce que tu peux croire sur ma parole , c'est que sa tête est sans contredit le plus admirable type de la perfection. Ses yeux et sa bouche , surtout , n'ont certainement pas leurs pareils au monde : des yeux tendres et fiers , gris clair , ombragés par de longs cils si noirs qu'on les dirait toujours mouillés d'une larme ; une bouche enfantine et souriante , fraîche comme une feuille de rose humide , dessinée avec une finesse de contours dont aucune statue antique ne te saurait donner une

juste idée. Tu penses bien qu'une si remarquable beauté ne pouvait manquer d'admirateurs à Bade ; aussi Ernestine était-elle la reine des eaux. Dès qu'elle arrivait au bal, le soir, c'était autour d'elle un flux et un reflux de danseurs sous lequel elle disparaissait. Comme il y avait impossibilité, malgré la meilleure volonté du monde, à ce qu'elle acceptât toutes les invitations de contredanse ou de valse, elle faisait sans doute bien des mécontents ; mais chez qui elle excitait la plus sourde colère, tu le devines, c'était chez ses rivales, humiliées d'un tel succès.

Quant à lord Roscowe, si sa femme dansait ou non, c'est ce qui paraissait ne l'inquiéter guère. Assis à une table de bouillotte, il gagnait ou perdait avec une égale indifférence, n'honorant personne d'une parole, et ne se faisant pas faute d'un bâillement.

Je ne dois pas oublier de te dire qu'entre autres mérites que je passe sous silence, Ernestine valsait comme un ange. Ayant reconnu en moi un valseur digne d'elle, elle ne me refusait jamais, à quelque moment que je me présentasse, et quels que fussent ses engagements antérieurs. Les observateurs ne manquèrent pas de noter cette circonstance, d'où ils arrivèrent promptement à une supposition que je n'ai pas besoin, je pense, de te préciser. Le bruit flatteur étant parvenu à mes oreilles, j'en éprouvai une joie secrète, et ma première pensée fut de travailler incontinent à la conquête glorieuse dont on me faisait les honneurs par anticipation.

La saison des eaux se termina, cependant, sans que j'eusse fort avancé mes affaires. Aussi, dès mon retour à Paris, impatient de retrouver lady Roscowe, fréquentai-je les salons les plus à la mode avec un incroyable acharnement. Je n'eus pas d'abord occasion de la rencontrer souvent dans le monde ; mais ayant cru m'apercevoir, toutefois, que mon empressement à la voir était loin de lui déplaire, je me promis de saisir aux cheveux, comme on dit, la première occasion de me faire présenter à elle officiellement. Vers la fin de l'hiver, en effet, lord Roscowe donnant un grand bal, je m'y fis admettre par un invité de ma connaissance. Je n'ai pas à entrer dans le détail des moyens que j'employai, dès lors, pour être agréable à Ernestine. Tu sais aussi bien que moi comment ces sortes de choses

se pratiquent ; il te suffit de savoir que je manœuvrai en habile homme, et qu'après deux mois de visites, faites chaque fois à de plus courts intervalles, je pus me convaincre sans fatuité qu'Ernestine me voyait avec plaisir.

La façon dont j'arrivai à cette certitude vaut la peine de l'être racontée.

On prenait souvent le thé, le soir, chez lady Roscowe. Quand les tasses étaient vides, Ernestine les réunissait ordinairement devant elle pour les rendre pleines à ceux qui le désiraient. Un soir, comme je suivais le moindre de ses mouvements avec une attention religieuse, je crus remarquer qu'après avoir servi tout le monde elle me donna sa tasse et garda celle dans laquelle j'avais bu déjà. J'allais l'avertir de sa méprise, quand, à une idée qui passa comme un éclair dans ma cervelle, je sentis courir sur tout mon corps un délicieux frisson. Refusant de croire à mon bonheur, je voulus attendre une seconde épreuve : quelques jours après, la méprise se renouvela. A une troisième fois, ne pouvant plus douter de l'intention d'Ernestine, je ne fus pas maître de mon émotion ; au remerciement que je lui adressai des yeux lorsqu'elle me tendit ma tasse, ou plutôt la sienne, elle comprit que son adorable supercherie était découverte, et, pour cacher la subite rougeur qui lui monta au visage, prétextant une indisposition soudaine, elle passa sur son balcon. Je l'y suivis un moment après, de l'air le plus indifférent qu'il me fut possible de prendre, comme pour m'informer si son malaise se dissipait. La nuit était sombre, pas une étoile ne brillait au ciel. Ernestine, accoudée sur le balcon dans une attitude de défaillance, ne m'entendit pas m'approcher d'elle. Un soupir involontaire s'étant échappé de ma poitrine, elle se retourna et me vit. Alors, au lieu de chercher à me donner le change sur son état, ainsi qu'une coquette l'eût fait à sa place, elle attacha sur moi un long regard où je lus, malgré l'obscurité environnante, la cause réelle du mal qu'elle éprouvait. Touché de tant de candeur et de franchise, je ne me sentis pas le courage d'avoir recours à l'adresse pour lui arracher une parole désormais inutile. Sérieusement amoureux, d'ailleurs, la force me manqua à moi-même ; et quand mes lèvres s'ouvrirent, ce ne fut que pour lui demander d'une voix tremblante si elle se trouvait mieux.

— Je souffre beaucoup, murmura-t-elle en essayant un triste sourire et en portant une main à son cœur.

Je ne trouvai rien à lui répondre. Jugeant bien, à mon silence, qu'elle était comprise, et ne voulant pas prolonger un si périlleux tête-à-tête, elle prit mon bras, et nous rentrâmes dans le salon.

Bref, quelques mois après cette scène, j'étais enfin devenu l'amant d'Ernestine sans que personne le soupçonnât, tant nous nous excitions tous les deux à la prudence ! quand lord Roscove fut averti par une lettre anonyme de notre liaison. Il y a toujours, par le monde, quelques lâches misérables prêts à troubler honteusement la joie des heureux, natures viles qui font leurs secrètes délices de la souffrance des autres, qui vivent de perfidie et de haine, et dont la basse jalousie ne recule, pour se satisfaire, devant nul ignoble moyen. Lord Roscove montra la lettre à sa femme, en lui disant qu'il consentait d'avance à tenir l'accusation pour calomnieuse ; mais qu'en tout cas, afin d'ôter à la calomnie tout fondement et tout prétexte, il jugeait convenable un long séjour dans une de ses terres du Dauphiné. Ernestine, émue et confuse, essaya vainement de combattre la résolution de lord Roscove : ni larmes, ni protestations, ne réussirent. La seule réponse de lord Roscove fut que les préparatifs devraient être terminés au plus tard dans deux heures, les chevaux étant déjà demandés.

Tu peux imaginer ce qui se passa en moi, lorsque je reçus un mot d'Ernestine, écrit à la hâte, qui m'instruisait de la catastrophe inattendue. Je courus aussitôt chez elle, décidé à l'arracher à son mari de gré ou de force. Heureusement, — je dis heureusement à cause du scandale qu'aurait occasionné une pareille scène, elle venait de partir. Je passai une nuit affreuse, cherchant dans ma pensée lequel de mes ennemis pouvait être coupable du procédé infâme dont j'étais victime, et méditant une vengeance à effrayer désormais les auteurs de lettres anonymes les plus résolus. Le sentiment de mon impuissance, en cette occasion, ne fut pas la moindre de mes tortures. Quelques semaines à peine écoulées, comme j'en étais encore à laisser planer mes soupçons sur vingt personnes, une lettre d'Ernestine m'arriva, qui m'arracha à mes lugubres méditations.

Ernestine me racontait les douleurs insupportables de son

existence présente. Elle entraît dans mille charmants détails sur la manière dont se passaient ses journées monotones et solitaires. Son mari, sans jamais lui adresser aucun reproche, sans jamais faire aucune allusion au motif de leur voyage, se montrait pour elle indifférent et froid comme par le passé. Combien de mois devait durer cette réclusion odieuse? elle l'ignorait, et craignait bien de ne pouvoir de longtemps encore en fixer le terme. L'intention de lord Roscove à ce sujet était un mystère qu'il s'efforçait de ne pas laisser pénétrer. Cependant, ne pouvant plus se passer de ma présence, elle avait trouvé un moyen de me rapprocher d'elle; bien mieux, de m'abriter sous le même toit qu'elle. Si je l'aimais, je partirais tout de suite pour Grenoble, dont n'était séparé que par deux petites lieues le château qu'elle habitait. J'arriverais à minuit à la porte d'un parc, sur lequel elle me donnait les indications les plus minutieuses et les plus précises. Au jour qu'elle me marquait, si je ne réalisais pas son attente, elle me croirait infidèle et n'aurait plus qu'à mourir.

La lecture de cette lettre me causa une joie qui approchait du délire. Quel était le moyen imaginé par Ernestine? je me perdais là-dessus en mille suppositions contradictoires. Mais que m'importait, pourvu que le moyen fut trouvé! Dans la nuit même, je courais donc en chaise de poste vers Grenoble; et le quatrième jour après mon départ de Paris, au moment où minuit sonnait à une église de village, je poussais, sur la lisière du parc désigné, une petite porte restée entr'ouverte, et Ernestine tombait dans mes bras.

Quand nous eûmes donné un libre cours à la joie qui débordait de nos âmes, Ernestine rompit le silence la première par mille paroles charmantes; questions de toute nature auxquelles elle voulait une prompte réponse, et qui se multipliaient sur ses lèvres comme des gazouillements d'oiseau amoureux. Rassurée enfin dans ses appréhensions et dans ses doutes par mes muettes caresses; elle se suspendit à mon bras et m'entraîna, au travers de vingt allées mystérieuses, jusqu'à l'entrée du château.

— Hier, c'était une prison, me dit-elle; aujourd'hui, c'est le plus beau palais de l'univers.

Nous entrâmes. Elle saisit mes mains pour me guider au milieu de ces appartements dont la distribution m'était inconnue,

et où régnait une obscurité prudente. Après avoir marché quelque temps ainsi avec toutes les précautions nécessaires, elle ouvrit une porte dont elle retira la clef : nous étions dans un salon magnifiquement meublé et éclairé par une lampe et deux bougies.

— Je voudrais pouvoir te loger ici, pauvre ami, me dit Ernestine avec un demi-sourire ; mais c'est impossible, hélas !

Parlant de la sorte, elle tenait un flambeau et me conduisait vers un corridor situé à l'autre extrémité du salon.

— Voici ton cachot, mon noble captif, reprit-elle.

Elle avait à peine prononcé ce mot, que je me trouvais sur le seuil d'une petite chambre disposée avec beaucoup de goût. Dans un coin s'élevait une haute armoire en acajou, qu'elle ouvrit ; j'y vis une grande quantité de livres et de brochures, surmontés de quelques caisses de cigarres, et, en bas, tous les préparatifs d'un souper. J'appris alors que, profitant d'un court voyage que lord Roscove avait fait dernièrement à Lyon, Ernestine s'était hâtée de décorer d'une façon convenable cette pièce abandonnée, assez tristement éclairée, du reste, par un œil-de-bœuf. Comme Ernestine s'excusait de n'avoir pas eu le temps de mieux faire :

— Oh ! murmurai-je en couvrant ses mains de baisers, ce château est maintenant un palais pour toi, tu l'as dit tout à l'heure ; à mon tour, laisse-moi te dire, mon bel ange, que ce petit asile est pour moi un paradis.

Cette banalité, exprimée avec une sensibilité réelle, lui arracha une larme dont ma bouche se désaltéra.

Tout à coup elle devint d'une gaieté et d'une pétulance folles. Elle ferma vivement la porte, puis, attachant ses deux bras à mon cou et m'attirant sur une causeuse :

— Mon Dieu ! dit-elle, que je vais donc être heureuse, à présent ! Car tu resteras ici jusqu'à ce que j'en parte moi-même, n'est-ce pas ? Caché à tous les yeux, tu seras comme un soleil qui ne luirait que pour moi. Oh ! ami, que tu es bon d'avoir cédé au caprice d'une pauvre femme, et que je t'aime !

Deux heures sonnant en ce moment à l'église prochaine :

— Ah ! s'écria-t-elle, vraiment, l'amour rend égoïste. J'oubliais que tu dois avoir besoin de manger.

Elle se leva promptement et couvrit une petite table des pro-

visions que j'avais remarquées au bas de l'armoire. Nous nous assimes alors l'un près de l'autre, nous servant de la même assiette et du même verre, en vrais amoureux. Par quels divins enfantillages elle trouva moyen de précipiter la fuite des heures, c'est ce que tu devines sans peine. Le fait est que sans le rossignol, mélodieuse sentinelle, le soleil nous aurait surpris dans les bras l'un de l'autre, aussi imprudents que Juliette et Roméo.

En me réveillant, le lendemain, je crus d'abord continuer un agréable songe. Ramené bien vite à la réalité par le vulgaire sentiment de la faim, j'attaquai le reste de mes vivres avec plus d'impétuosité encore que la veille; après quoi je me mis à lire à fumer. Ce jour-là, je fumai beaucoup et je lus peu. Engagé dans une aventure si extraordinaire, j'avais besoin de converser avec moi-même, de recueillir et d'éclaircir mes idées. Le temps me sembla d'une longueur inusitée et désespérante : effet de l'impatience amoureuse, toutefois, plutôt que de l'ennui.

Pour en finir tout de suite avec l'emploi de mes journées à cette époque, je te dirai qu'une fois fait à ma position nouvelle, je dévorai successivement avec une sorte de rage tous les livres qu'Ernestine avait réunis pour moi. Les caisses de cigarres ne reçurent pas de moins rudes assauts que la bibliothèque : elles étaient profondes et nombreuses, heureusement. Malgré l'ardeur de ma passion pour Ernestine, ou précisément à cause de ma passion, peut-être, je crois que je serais devenu fou si je n'avais eu ces moyens de distraction. Songe, mon ami, que l'œil de bœuf par où la lumière du jour entrait dans ma chambre était à une hauteur telle, qu'il ne me servait pas même à voir le ciel. Point de paysage, par conséquent; point d'horizon où égarer ma pensée à la suite de mon regard, en ces heures mortelles d'attente et d'inquiétude qui composaient la moitié de ma vie. Il est vrai que souvent, dans le courant de la journée, j'étais tiré de mes rêveries par quelques bruits qui m'arrivaient du dehors et auxquels je prêtais longtemps une oreille attentive. C'était lord Roscowe dont j'attendais indistinctement la voix monotone; ou bien c'était Ernestine elle-même, dont j'aurais reconnu le pas entre mille, qui passait devant ma porte, se rendant à une salle de bains située au fond

du corridor. Lorsque c'était elle, mon cœur bondissait dans ma poitrine, car elle ne passait jamais sans m'adresser un signe plus ou moins vif d'intelligence. Ordinairement, suivie de quelque domestique, elle ne pouvait guère faire autre chose que tousser légèrement à deux ou trois reprises, ou donner de la main un petit coup au mur qu'effleurait sa robe; s'il n'y avait aucune surprise à craindre, elle me glissait, à travers la serrure, un petit billet accompagné de deux ou trois tendres paroles étouffées.

Un moment cruel et terrible, par exemple, et qui me semblait un siècle, c'était l'intervalle entre le coucher du soleil et l'heure où Ernestine venait me trouver. Il y avait là quatre ou cinq heures durant lesquelles, environné de ténèbres à chaque instant plus profondes, je ne savais, comme on dit, à quel saint me vouer. Mon sang bouillait dans mes veines, et c'était vainement que je tentais de calmer cette fièvre par le sommeil.

Oh! mais comme j'étais largement dédommagé de ces angoisses, de minuit à l'aurore! Lord Roscove se couchait habituellement à dix heures. Ernestine, dès que son mari était rentré dans son appartement, congédiait tous les domestiques, même la femme de chambre; ce qui ne paraissait extraordinaire à personne, Ernestine ayant conservé depuis son séjour à la campagne l'habitude de veiller aussi tard qu'à Paris. Minuit sonnant, elle accourait ouvrir ma cage, comme elle disait chaque fois. Quelle existence divine commençait alors pour nous! Après mille serremens de mains et mille paroles de flamme, nous nous en allions, protégés par la nuit discrète, errer sous les ombrages du parc. Oh! qui me les rendra, ces heures célestes où, soutenant d'un bras affaibli par l'extase celle dont la beauté rendait les étoiles du ciel jalouses, je marchais lentement et en silence pour savourer goutte à goutte mon bonheur! Succombant sous le poids de ses émotions, Ernestine ne tardait pas à s'asseoir au pied de quelque vieux chêne, dans l'herbe et dans la mousse; moi, je m'agenouillais devant elle, j'écartais de son beau front, et toujours en silence, les longues boucles humides de ses cheveux. Plus pâle que l'astre qui nous regardait mélancoliquement à travers le feuillage, Ernestine me remerciait alors par un de ces ineffables et profonds sourires qui font tressaillir l'âme comme une

promesse d'immortalité ; et nous restions ainsi , souvent , sans une parole , sans un geste , n'échangeant entre nous que d'ardents soupirs , jusqu'au moment où la lune , nous donnant à la fois le signal et l'exemple , descendait du ciel.

A quelques centaines de pas du château se trouvait un beau lac , sur les bords duquel flottait une petite nacelle verte. Quelquefois , la nacelle dirigée vers le milieu du lac , je quittais la rame , et me couchant au fond du frêle navire , j'écoutais Ernestine , ma tête appuyée par derrière sur ses genoux , parler de l'avenir selon ses rêves. — Elle était veuve , et encore jeune et belle ; moi , lui ayant gardé une fidélité inviolable , je la prenais solennellement pour épouse , et nous pouvions enfin nous aimer librement devant les hommes après nous être aimés secrètement devant Dieu. Le fils que nous avions était , comme dans les tableaux anglais , blond et rose : car elle refusait de croire pour elle à une éternelle stérilité. — Me gardant bien de l'interrompre , je la laissais dire ; l'œil fixé sur le nuage rapide , l'âme bercée par ces douces chimères , j'oubliais la veille et le lendemain.

Quelquefois encore , en nos jours d'audace plus téméraire , pour varier nos promenades , nous montions à cheval. Avec quel plaisir , aussitôt éloignés d'un quart de lieue du château , nous lancions nos montures à toute bride par les vallées et par les plaines ! Le son lointain de la cloche qui chante l'heure , le cri monotone de la grenouille , le soupir des feuilles et des fleurs réveillées en sursaut par la brise , le majestueux ronflement de la cascade s'unissaient pour nous en un concert magique dont l'harmonie nous suivait , pénétrante comme une chaude rosée. Pour ne pas perdre une seule note de l'orchestre invisible , nous renfermions alors nos impressions en nous-mêmes , quitte à les échanger , au retour , par un simple serrement de main.

Nos entrevues nocturnes duraient depuis environ trois semaines , lorsqu'un soir , — j'arrive au fait sans précautions oratoires , — Ernestine manqua au rendez-vous. Jusqu'à deux heures du matin , je conservai quelque espérance ; lord Roscowe avait peut-être veillé plus tard que de coutume , et de là seulement provenait le retard d'Ernestine ; mais deux heures une fois sonnées , tout espoir m'abandonna. La première idée que

j'eus, fut qu'Ernestine était tombée subitement malade. Sous l'impression de cette crainte, tu penses quelle épouvantable nuit je passai.

Le lendemain, je fatiguai mon oreille à écouter, impatient de former quelques conjectures d'après les bruits que je pourrais entendre; peine inutile, pas une voix ne s'éleva, pas le plus petit bruit ne m'offrit matière à hypothèses : ni frôlement de robe, ni ébranlement de parquet, ni grincement d'une porte ouverte; rien. Le château fut muet comme une tombe; personne n'entra dans le salon de la journée.

Jusqu'à deux heures du matin, pourtant, j'espérai encore, cette nuit-là, comme la nuit précédente; mais Ernestine ne vint pas davantage. Alors je commençai à éprouver des inquiétudes sérieuses. Le château était-il désert? Lord Roscove s'était-il aperçu de mon séjour chez lui, et avait-il emmené sa femme? Cette supposition m'alarmait pour Ernestine, et, l'avouerai-je avec franchise, un peu aussi pour moi. Mes provisions n'ayant pas été renouvelées la veille au soir, selon l'usage, la diète à laquelle je m'étais vu forcé pendant vingt-quatre heures avait considérablement diminué mes forces, si bien qu'il ne me restait pas même la chance de pouvoir enfoncer la porte de mes propres mains. Mon cerveau s'exaltant de plus en plus, j'en vins, après avoir commencé par trembler pour Ernestine, à la rendre responsable de ce qui arrivait. Pas d'accusations injustes et ridicules que je ne fisse en cet instant peser sur elle. Quelle idée, me disais-je, de cacher un amant dans la résidence conjugale! Égoïsme et folie! comme s'il n'était pas certain d'avance qu'en dépit de tout mystère, une pareille aventure devait finir par se découvrir!

Une fois lancé dans le champ des conjectures, un esprit inquiet ne connaît plus de bornes. — Qui sait, continuais-je, si elle n'est pas d'accord avec lord Roscove pour se défaire de moi? Qui sait même si elle ne m'a pas tendu toute seule cet horrible piège? Peut-être est-ce à ses pressantes instances que lord Roscove a cédé en la reconduisant à Paris, où elle est bien sûre, maintenant, de n'avoir plus rien à craindre. Moi mort ici, qui pourrait la soupçonner encore, en effet, d'être ma maîtresse? — Dès que j'eus accueilli cette idée absurde, dès que je me fus persuadé que l'intention d'Ernestine ne pouvait tr

que de me faire mourir entre ces quatre murailles, je résolus de travailler à ma délivrance par les moyens les plus désespérés.

Mais voilà que j'entends la grande porte du salon s'ouvrir. J'écoute! On va et on vient dans le salon, comme pour quelque chose que l'on ferait en grande hâte. Dix minutes à peu près s'écoulaient, et tout bruit cesse comme par enchantement. J'écoute encore : trois heures sonnent ; un coq s'éveille et chante ; je n'entends rien de plus. Tout d'un coup, cependant, un pas lent et mesuré retentit dans le corridor. Est-ce Ernestine? On approche. Je me lève pour être prêt à tout événement.

Tu l'as déjà deviné, sans doute : c'était lord Roscowe en personne.

En le voyant entrer muet et grave comme une nouvelle statue du Commandeur, j'eus un instant d'oppression et de vertige ; le souffle et la vue me manquèrent en même temps. Remis bien vite de cette émotion involontaire, je m'enracinai résolument à la place même où il m'avait trouvé, et j'attendis qu'il vînt à moi. Il s'arrêta d'abord à deux pas du seuil, me regardant en face comme pour me reconnaître et savoir à qui il allait avoir affaire. Quand il m'eut dévisagé à son aise, il s'avança jusqu'au milieu de la chambre, qu'il examina avec une minutieuse attention. Son regard se promena successivement du lit à la causeuse, aux fauteuils, à l'armoire, à la table et aux livres qui étaient dessus. A l'impassibilité de son attitude, on l'eût pu prendre pour un acquéreur examinant la marchandise qu'on allait lui livrer. Je cherchais en vain à deviner, d'après sa pantomime, ce qu'il pensait et méditait ; pas un mouvement ne trahissait le secret de son âme, les traits de son visage n'étaient pas le moins du monde altérés.

Enfin il se retourna vers moi, et tirant sa montre :

— Il est bientôt deux heures, monsieur, me dit-il ; nous n'avons pas de temps à perdre. Suivez-moi.

J'arrivai, derrière lui, dans le salon. Une table abondamment garnie de vins divers et de viandes froides était près de la première fenêtre ; il n'y avait qu'un seul couvert. Lord Roscowe me fit comprendre par un geste que ce couvert était pour moi, et que j'eusse à me mettre à table. Malgré l'étrangeté de l'invitation et de la circonstance, ayant jeûné pendant trente heures, je ne me fis pas prier. Mais rien ne saurait te donner idée de

cette scène : moi, m'excitant à imiter la froideur et l'insensibilité extérieure de lord Roscove, et découpant machinalement une aile de volaille pour me donner de l'assurance ; lui, se promenant de long en large dans l'appartement, les bras croisés, sans faire plus d'attention à moi que s'il eût été seul. Je n'éprouvais, certes, aucune crainte. Un homme vaut un homme, pensai-je, et pourvu qu'il n'y ait que nous deux en présence, ni le courage ni la présence d'esprit ne me manqueront. L'incertitude où j'étais sur les projets de lord Roscove, toutefois, éveillait en moi mille idées singulières ; et par moments, le voyant agir avec un parti pris si évident, je ne pouvais me défendre d'une secrète épouvante. Allais-je être victime de quelque odieux guet-apens ? Le caractère de lord Roscove m'était trop imparfaitement connu pour que le doute, à ce sujet, me fût tout à fait impossible. La sombre solennité de l'aventure, d'ailleurs, n'était guère pour combattre mes lugubres soupçons.

Je n'en faisais pas moins bonne contenance, lorsque lord Roscove vint droit à table et se versa un verre de vin de Bordeaux, qu'il avala d'un seul trait. Je le regardai alors en face, convaincu qu'il allait m'adresser la parole ; il se contenta de tirer sa montre avec une vivacité qui décelait l'impatience, et il resta debout devant moi. Comprenant ce que cela signifiait, je me levai.

— Monsieur, lui dis-je, me voici à vos ordres.

— Il ne me répondit point : un geste seul m'indiqua encore qu'il fallait le suivre. Je marchai donc sur ses pas, brûlant d'arriver enfin au dénoûment de ce drame où j'avais un rôle si mystérieux.

Nous prîmes le chemin du parc, lord Roscove à quelque distance en avant de moi. A peine étions-nous à deux portées de fusil du château, j'entendis au loin le hennissement d'un cheval. Je m'arrêtai surpris, pensant que lord Roscove ferait de même. Il n'en fut rien. Lord Roscove continua sa marche sans manifester le moindre étonnement par aucun signe. Je continuai comme lui. Arrivés bientôt au fond du parc, du côté de la grande route, je ne tardai pas à apercevoir le cheval dont le hennissement m'avait frappé ; il était attaché solidement à un arbre, et dans son ardeur impatiente il fouillait la terre de ses sabots. A ce moment, je vis lord Roscove se baisser vers la terre comme

pour ramasser quelque chose ; il se releva tenant à la main deux épées. J'avais enfin le mot de l'énigme. Je m'approchai de lui.

— Monsieur, lui dis-je, avant d'en venir aux mains avec vous, ce que me voilà prêt à faire, je vous prie de m'affirmer sur l'honneur que je suis seul responsable, à vos yeux, de l'événement qui nous conduit ici à une pareille heure, et que votre vengeance n'atteindra personne autre que moi.

Ma demande resta sans réponse. Et comme, attendant un mot de mon adversaire, je ne me hâtais pas de choisir entre les deux épées qu'il me présentait, il en jeta une à mes pieds et se mit aussitôt en garde. Il ne me restait plus qu'à l'imiter, sous peine de paraître avoir peur et de passer pour un lâche. Nos fers croisés, une idée soudaine me vint, qui fit courir un frisson dans tous mes membres. Je me rappelai avoir entendu dire autrefois que lord Roscove était un tireur de première force, et des mains duquel on ne sortait jamais que mort. Heureusement, je songeai en même temps à Ernestine, qui resterait sans défenseur si je succombais dans cette lutte ; à défaut de confiance dans mon habileté, cette pensée me rendit tout mon courage et toute mon énergie. J'acquis bientôt la conviction, cependant, que lord Roscove me ménageait, car, dans mon impétuosité, m'étant découvert à plusieurs reprises, lord Roscove avait toujours évité de se fendre, et s'était contenté de parer mes coups. Le duel finit par une blessure assez légère que je reçus à l'épaule. En voyant couler mon sang, lord Roscove laissa tomber son épée, et, mettant la main à sa poche, il en retira quelques linges avec lesquels il m'aida à panser ma blessure. Grâce à la magnificence de la nuit, qui était claire comme une soirée d'automne, l'opération fut vite achevée. Cela fait, lord Roscove détacha lui-même le cheval.

— En allant droit devant vous sur cette grande route, me dit-il d'une voix très-calme, vous serez au point du jour à Grenoble.

Il se retournait pour reprendre le chemin de son château, je l'arrêtai par le bras.

— Monsieur, lui dis-je, je vous renouvelle la demande que je vous adressais tout à l'heure. Maintenant que l'honneur est satisfait, me ferez-vous la grâce de vous expliquer ?

Il se dégagea doucement de mon étreinte, et sans même prendre la peine de s'arrêter :

— Monsieur, répliqua-t-il, j'aurai l'honneur de vous revoir un de ces matins à Paris.

A deux mois de là, en effet, un matin, ainsi qu'il me l'avait annoncé, je reçus sa visite. Un témoin l'attendait dans une voiture. Il espérait, me dit-il, que je voudrais bien ne pas le faire attendre. Une heure après, je me trouvais donc, accompagné d'un de mes amis, sur le terrain qu'il m'avait désigné pour rendez-vous. Je descendais à peine de voiture, qu'il me prit en particulier :

— Monsieur, me dit-il, j'ai oublié tout à l'heure de vous recommander le plus profond silence sur le sujet de notre querelle. S'il en sortait un mot de votre bouche, je me verrais dans l'obligation cruelle de vous tuer.

— Monsieur, lui répondis-je, ce n'est point à la menace que je cède, je vous prie de le croire, mais au sentiment des convenances. Par égard pour les personnes qui portent le nom de Roscowe, j'avais pris d'avance la résolution où vous désirez me voir.

Le fait était vrai ; il n'y avait là, de ma part, aucune timide condescendance. Nous mîmes aussitôt l'épée à la main. Cette fois encore je pus remarquer les ménagements que prenait mon adversaire pour ne me point percer d'outré en outré, et j'en fus quitte pour une large égratignure au bras droit.

Après ce second duel, j'avoue franchement que je croyais tout à fait terminée mon affaire avec lord Roscowe. Mais point ! Il revint une troisième fois à la charge, et notre nouvelle rencontre fut plus malheureuse pour moi que les deux précédentes : j'eus la cuisse gauche traversée de part en part. Lorsque, cette blessure guérie, je reçus une quatrième visite de lord Roscowe, je me gendarmai tout de bon, par exemple, et déclarai net que je prétendais mettre un terme à cette singulière plaisanterie. Lord Roscowe me laissa exhaler ma colère sans perdre pour une obole de son sang-froid.

— Je vois, monsieur, me dit-il quand j'eus fini de parler, que je serai forcé de vous insulter en public pour vous amener à vous battre. Je m'y déciderai à regret, mais enfin...

— Mais enfin, monsieur, répliquai-je en lui coupant la parole, que prétendez-vous donc ?

— Qu'est-ce que cela vous fait, me répondit-il, pourvu que je ne vous tue que le plus tard possible ?

Je tenais d'autant plus à vivre, moi désormais, que j'avais reçu tout récemment d'Ernestine une lettre où, parmi cent preuves de l'inquiétude qu'elle avait sur mon compte, se trouvaient mille protestations de l'amour le plus fidèle et le plus ardent. Sous prétexte d'un voyage indispensable, je priai donc lord Roscove de vouloir bien remettre la partie à l'année suivante. Il y consentit de très-bonne grâce, et moi je courus m'enfermer dans une de mes terres avec un maître d'armes, qui me donnait leçon nuit et jour. L'année écoulée, j'étais à l'épée d'une force assez raisonnable, mais qui ne me servit de rien absolument contre lord Roscove. Que te dirai-je ? Non content de m'avoir fait une quatrième blessure, il me provoqua trois fois encore, depuis ; si bien que ce sera, dans quelques heures, pour la huitième fois que nous nous battons.

Un jour que je le poussais un peu vivement à me donner la raison d'un acharnement si extraordinaire :

— Dieu me damne ! me dit-il d'un ton glacial, de quoi pouvez-vous vous plaindre ? Vous ai-je blessé dans votre chair aussi profondément que vous m'avez blessé dans mon honneur ? Quand j'ai découvert votre intrigue, je m'ennuyais fort et me serais peut-être, deux ou trois jours plus tard, brûlé la cervelle. Maintenant, grâce à nos rencontres à peu près périodiques, mon spleen est devenu très-tolérable, et je n'ai plus que rarement la fantaisie de mourir. Cela m'amuse de savoir que je suis le maître de la vie d'un homme, et que cette vie ne tient absolument qu'au plus ou moins de thé noir que j'aurai bu les matins où nous croisons le fer. Un moment viendra, sans doute, où cette distraction m'ennuiera comme autre chose. Alors, soyez tranquille ! je ne prolongerai pas votre supplice ; je vous tuerai, ou je me laisserai tuer par vous, selon la tournure de mon esprit ce jour-là.

Tel est, mon cher Alfred, le récit succinct et véridique d'une de mes aventures ; telle est l'origine du duel dans lequel je t'ai prié d'être mon témoin.

— Pardieu ! dit Alfred en se levant de son fauteuil et en bouffonnant sa redingote, je crois qu'il est l'heure de partir. Mais, dis-moi : au pistolet, quelle est ta force ?

— J'ai souvent parié de briser, à quarante pas, vingt œufs sur vingt-quatre, et j'ai toujours gagné mon pari.

— En ce cas, dit Alfred, laisse-moi faire, et ton huitième duel avec lord Roscowe pourrait bien être enfin le dernier.

Arrivé sur le terrain, en effet, Alfred de Montalban, voyant que deux épées étaient déjà prêtes, annonça que le duel aurait lieu au pistolet. Le témoin de lord Roscowe et lord Roscowe eurent beau s'exclamer que l'épée était l'arme choisi par M. de Chaléon lui-même, Alfred tint bon.

— Messieurs, leur dit-il, la grande question, ici, est de savoir qui est l'offensé.

— C'est nous qui sommes les offensés, dit le témoin de lord Roscowe.

— Je veux bien vous croire, monsieur, répondit Alfred. Toutefois, il serait assez dans les usages que je fusse instruit de la nature de l'offense que milord a reçue.

Le témoin de lord Roscowe se mordit la lèvre, ne sachant rien de ce qu'Alfred lui demandait. Quant à lord Roscowe, persuadé, d'après le langage d'Alfred, que M. de Chaléon avait fidèlement tenu sa promesse de garder le silence, il déclara que l'épée ou le pistolet, après tout, lui étaient fort indifférents.

— Diable! se dit Alfred, serait-il également fort aux deux armes?

Reprenant alors la parole :

— Messieurs, dit-il, lequel des adversaires tirera le premier, c'est ce que va décider le sort.

Et il jeta en l'air une pièce de cent sous, qui retomba donnant l'avantage à Ernest.

— Maintenant, pourvu qu'il n'aille pas le manquer par générosité! se dit Alfred.

Comme Alfred prononçait mentalement le dernier mot de sa phrase, lord Roscowe tourbillonnait sur lui-même, frappé au bas-ventre, et tombait.

En revenant à Paris, Alfred, au lieu de recevoir de son ami des remerciements, essuya de sa part un déluge de reproches : c'était lui qui était cause de ce malheur irréparable; sans lui, sans ses conseils funestes, lord Roscowe ne serait pas mort, ni même blessé. — Hélas! poursuivait Ernest, je ne le visais seu-

lement pas. Quel mauvais génie a guidé ma balle dans le sein de ce malheureux ?

— Or ça, dit Alfred ébahi, à quoi rime ton éloquence ? Sommes-nous déjà en carême, ou est-ce une mystification ? Voilà en quelle monnaie tu payes le service que je viens de te rendre ?

— Un service ! s'écria Ernest ; tu oses appeler cela un service ! Mais songe donc, insensé, que c'est moi qui suis mort, à cette heure, bien plutôt que lord Roscove ? Songe donc que tous mes rêves d'avenir consistaient à espérer que je serais un jour le mari d'Ernestine ! Et comment veux-tu, désormais, que mon rêve se réalise ? Une femme pourrait-elle, sans se déshonorer, épouser en secondes noces le meurtrier de son mari ?

— Ah ! ah ! fit dédaigneusement Alfred, c'est là ce qui te chagrine ? Un peu de patience, mon vertueux ami ! Dans quelques années, ta reconnaissance pour moi sera sans bornes, de t'avoir ôté tant d'épines du pied en même temps.

Et en effet, non pas quelques années, mais huit mois après la mort de lord Roscove, Ernest de Chaléon, récemment arrivé du Dauphiné, répondit à Montalban, qui l'interrogeait sur Ernestine :

— Ma foi ! mon cher, ma nouvelle rupture avec lady Roscove sera certainement définitive, car la position n'est plus tenable. Cette femme a trouvé moyen de faire du métier d'amant un métier de forçat.

— Bah ! dit Alfred d'un ton doucement ironique. Voyez pourtant comme on s'abuse ! Moi qui m'étais laissé dire que, foulant aux pieds l'opinion du monde, Ernestine et toi vous étiez résolus à vous marier.

Ernest serra la main d'Alfred avec un demi-sourire, puis il changea la conversation en lui proposant d'aller ensemble, à cheval, prendre l'air du Bois.

J. CHAUDES-AIGUES.

DE

LA SITUATION DE L'ALGÉRIE

EN PRÉSENCE

D'UNE GUERRE EUROPÉENNE.

Alger, le 29 août 1840.

Les journaux de France nous sont parvenus jusqu'à la date du 21 août ; ils ne nous apportent point la solution de la grande question de paix et de guerre qui tient le monde en suspens ; en revanche, nous y voyons la continuation, avec redoublement, des rodomontades britanniques : rodomontades dans lesquelles, nous autres Algériens, nous sommes particulièrement intéressés. N'est-ce donc pas le moment d'examiner avec une sérieuse attention sur quelle base repose l'établissement que la France a fondé en Algérie et les dangers qu'il peut courir ?

On ne peut pas se dissimuler aujourd'hui que nous recueillons amèrement le fruit de toutes nos fautes depuis dix ans. Après avoir longtemps hésité si l'on garderait même un pouce de terre dans la régence d'Alger, on se décide à l'occuper et à la conquérir tout entière. Après avoir tour à tour voulu la colonisation sans la conquête et la conquête sans colonisation, on paraît s'être arrêté à un plan nouveau, mais bien vaste, qui les réunit toutes deux, et qui consiste à dominer, à comprimer résolument

ment et par la force ces insaisissables populations, et, cette œuvre une fois achevée, à coloniser rapidement le pays. Mais malheureusement ces fluctuations perpétuelles, ces hésitations périodiques ont amené leurs conséquences ordinaires; le temps était pour nous; il nous fait faute aujourd'hui, et nous nous trouvons en face d'une crise imminente sans avoir rien fait pour nous mettre en état de la soutenir.

Du jour où la rupture du traité de Tafna a été définitive du côté d'Abd-el-Kader, nous avons vu surgir des embarras qu'il était facile de prévoir. Bien que l'on représentât sans cesse l'Algérie comme dénuée de ressources et incapable de rien produire, les relations avec les tribus voisines étaient importantes, et elles fournissaient un grand nombre de denrées de première nécessité, dont la privation se fit subitement sentir. Les bestiaux surtout, que les Arabes ont rapidement fait disparaître, ont été pour la population une cause de gêne insupportable, et pour l'armée une source de dépenses, d'embarras et d'abus, dont il est impossible de se faire une idée, à moins d'en être témoin. Ajoutez à cela que comme nous n'avons jamais su tirer parti des ressources du pays, les grains et les farines nous viennent presque entièrement de l'étranger et notamment des ports de la Crimée. On voit tout de suite combien un système d'approvisionnement ainsi compliqué est pénible à maintenir; mais enfin, tant que la mer est libre, ce peut n'être, à toute force, qu'une question d'argent, et le budget se charge de la résoudre.

Il n'est pas besoin de dire que, si les circonstances périlleuses, dont le traité de la quadruple alliance laisse voir sa soudaine possibilité, venaient à se réaliser, la situation de l'Algérie ne tarderait pas à présenter des complications nouvelles. A Dieu ne plaise que nous croyions la France hors d'état de faire la partie des marines russe et britannique combinées, puisque l'orgueil britannique s'est d'avance résigné à cette étrange combinaison; mais il n'est pas moins vrai que le commerce, qui alimente exclusivement les cent mille Français, soldats ou colons, répandus en Algérie, éprouverait des difficultés continuelles; les ports de la mer Noire, cet inépuisable grenier des nations méditerranéennes, nous seraient fermés; et sans que le blocus des côtes d'Afrique fût bien rigoureux, les choses demeurant ce qu'elles sont aujourd'hui, l'armée et la population civile se verraient

livrées à de cruels soucis et réduites à l'impuissance, si les Arabes persistaient, comme cela n'est pas douteux, dans cette interdiction absolue de toute relation commerciale qu'Abd-el-Kader maintient depuis bientôt un an avec autant de succès que de rigueur.

C'est là probablement ce que veulent dire les journaux anglais, lorsqu'ils parlent avec une complaisance si insultante des inévitables catastrophes de l'armée d'Afrique; on ne doit pas craindre que l'amirauté britannique se décide jamais à renouveler, dans les marais de la Métidja, les désastres de Flessingue et de l'île de Walcheren : on nous fera la guerre à meilleur compte. L'Angleterre voit avec quel succès Abd-el-Kader balance la fortune de nos armes; l'argent et les munitions lui manquent, il en recevra avec abondance; on l'aidera à discipliner, à armer ses troupes régulières; il entretiendra jusqu'aux portes de nos camps et de nos villes des hostilités incessantes; et si la guerre maritime tourne comme on l'espère, il ne restera bientôt plus à nos soldats affamés d'autres ressources que de poser les armes et de demander à l'escadre du blocus un asile contre un ennemi avec lequel il n'y a même pas de pontons à espérer.

Le remède à toutes ces complications est fort simple, et ne demande de grands efforts en aucun genre, pour être immédiatement appliqué : il suffit de se prêter à ce que demandent depuis dix ans les colons sérieux et intelligents; il suffit de vouloir bien laisser se créer, même sur un territoire borné, une agriculture, et cette agriculture à son tour ne demande rien que la sécurité.

Il est reconnu aujourd'hui que tous les systèmes de camps, de blockaus, de patrouilles, même d'embuscades, sont impuissants à empêcher les maraudages des Arabes; mais l'expérience a démontré en même temps que le moindre rempart, la moindre fortification était pour eux imprenable; ils ont bien appris de nous et de nos déserteurs à construire des redoutes, mais ils n'ont appris ni à les défendre ni à les enlever. Intrépides lorsque la soif du sang ou du pillage les enivre et leur montre une proie à ravir ou une tête à couper, ils ne connaissent pas, ils ne connaîtront jamais ce point d'honneur, cette forte discipline qui, suivant l'expression de Napoléon, vous fait *demeurer*

fixes sous la mitraille d'une batterie. Ce qu'ils craignent par-dessus tout, c'est que la retraite leur soit fermée par un obstacle difficile à franchir.

De là est venue naturellement l'idée d'une enceinte ou obstacle continu; cette idée, dont le général Rogniat a été non pas l'auteur, mais le principal prôneur, se manifeste de différentes manières; les uns veulent une muraille, les autres un fossé avec revêtement, d'autres enfin ont demandé un canal qui servirait à la fois de défense, d'assainissement et d'irrigation.

Ce dernier plan est à coup sûr celui qui sourit le plus agréablement à l'esprit, et répond le mieux à la haute civilisation dont la France se fait gloire, et qu'elle veut implanter sur la rive africaine. Mais nous prions les hommes éclairés et bienveillants qui s'attachent de préférence à cette idée, de considérer combien de lenteurs et de difficultés en retarderaient l'exécution. Un canal, même dans nos provinces d'Europe les plus peuplées et les plus riches, est toujours d'une construction difficile; tantôt les nivellements ont été mal faits, il faut les rectifier; ailleurs les prises d'eau, les points de partage, les rigoles nourricières ont été mal calculés, et c'est un travail à recommencer; on a compté sur une nature de terrain favorable à la conservation des eaux, et au contraire, ce sont des terres spongieuses qui les laissent infiltrer, et voilà le canal à sec. Je ne m'étendrai pas plus loin sur ce sujet; les ingénieurs ont écrit là-dessus des volumes, et le public sait à quoi s'en tenir sur leurs devis et leurs promesses.

Maintenant, peut-on dire que la Métidja n'opposera rien de pareil à la construction du canal dont on veut l'enceindre? Quel ingénieur pourrait sérieusement en tracer le plan et le devis? Qui a jamais calculé le volume d'eaux qui affluera dans ce canal, et la largeur, la profondeur du lit ainsi que la rapidité des pentes pour les écouler, l'énergie de l'évaporation à laquelle elles seront soumises? Jamais la Métidja n'a été assez tranquille pour que nos géomètres aient pu s'y promener à l'aise, et donner leur coup de niveau comme s'il s'agissait de la Bauce ou de la plaine Saint-Denis.

Ajoutez à cela que le système des eaux en Afrique, et notamment dans la Métidja, présente *à priori* des conditions qui n'ont point leurs analogues en Europe, et qui exigeront pro-

ablement des moyens et des travaux d'art fort différents de ce qui a été pratiqué jusqu'à ce jour. Là, en effet, point de rivière qui puisse fournir ni à côté, ni à distance du canal, un réservoir assuré. Toutes les eaux sont pluviales; les montagnes ne sont pas assez élevées pour que les neiges y demeurent toute l'année, et suppléent pendant l'été au défaut des pluies; d'un autre côté, pendant l'automne et le printemps, ces pluies sont d'une abondance et d'une violence extrêmes; de maigres filets d'eau deviennent en quelques heures des torrents. A partir du mois de mai jusqu'à la fin de septembre, il cesse de pleuvoir. Pour que le canal soit, pendant ces quatre ou cinq mois; suffisamment rempli, il faut donc avoir fait ample provision d'eau, il faut avoir préparé d'immenses réservoirs; et sur quels points, dans quels système seront construits ces réservoirs? Toutes questions difficiles à résoudre en Europe, et qui en Afrique causeraient de cruels soucis aux plus intrépides de nos ingénieurs. Nous ne voulons pas dire pour cela que l'exécution d'un canal dans la Méridja soit impraticable; mais le temps n'en est pas venu, et notre établissement est encore trop incomplet, nos données premières trop peu sûres, pour que nous puissions nous permettre dès à présent une si vaste entreprise.

Vient en second lieu la muraille du général Rogniat. Là, du moins, les difficultés d'exécution sont mieux appréciables, la question d'art est nulle: creuser une tranchée de deux mètres environ pour asseoir les fondements, procurer d'espaces en espace des conduits et des égouts pour l'écoulement des eaux, puis élever un mur d'une hauteur et d'une épaisseur voulues, ce ne sont pas, à coup sûr, des obstacles sérieux. Le plus pénible et le plus coûteux sera de réunir, *à pieds d'œuvres*, cette immense quantité de matériaux, briques, pierres, chaux, sable, qu'il faudra souvent aller chercher à de longues distances, car la plaine de la Méridja est fort pauvre en ressources de ce genre, et ce n'est pas une des moindres difficultés que nos colons ont rencontrées lorsqu'ils ont voulu s'y établir.

Le simple fossé avec un retranchement qui le couronne, nous paraît réunir aux facilités de la défense celles de l'exécution. Les régiments qui ont séjourné en Afrique ont achevé des travaux semblables sur tous les points et dans tous les terrains possibles, avec une rapidité inouïe. Ce que nous avons construit

de redoutes , qui existent encore dans un bon état de conservation, bien qu'abandonnées, est incroyable. Ici donc point d'innovations chanceuses , point d'éléments inconnus ; il n'y aurait, en quelque sorte , qu'à laisser faire le soldat , et l'encourager par une modique rétribution ; la bonne volonté des troupes à cet égard est inépuisable. Tandis qu'on discute encore en France le problème de l'application de l'armée aux travaux publics , il est résolu en Algérie : l'honneur de cette glorieuse impulsion donnée à l'activité de l'armée d'Afrique doit toujours être reporté à M. le duc de Rovigo, dont la trop prompte mort est à jamais regrettable pour l'Algérie.

Cela posé , il convient de déterminer la direction et le développement à donner à cette ligne de défense , formant obstacle continu ; mais , avant tout , il importe d'asseoir cette discussion sur des bases certaines , et pour cela de considérer : 1^o la topographie du territoire de la province d'Alger ; 2^o les résultats que la France doit se proposer d'obtenir , proportionnellement aux sacrifices qu'elle veut faire.

La topographie du territoire qui environne Alger est fort singulière ; ce territoire se divise en trois parties distinctes : le sahel , la plaine , la montagne. Cette distinction est sensible au premier aspect , il suffit de monter à la vigie de Bouzariah pour la reconnaître.

Sahel en arabe veut dire le rivage de la mer , c'est donc une dénomination qui se retrouve fréquemment chez les Arabes ou Kabaïles de la côte. Le sahel d'Alger forme un véritable massif qui s'étend à peu près en demi-cercle autour de la ville dans un rayon de deux à dix lieues. Au pied du sahel s'étend la fameuse plaine de la Métidja qui forme à son tour une demi-circonférence parallèle à celle que décrit le sahel ; enfin la montagne ou plutôt une chaîne de montagnes dépendant des monts Atlas , présente également à l'œil de l'observateur une demi-circonférence qui enveloppe de l'est à l'ouest , en passant par le sud , ce massif et cette plaine. Les deux extrémités de la demi-circonférence , tracée par la montagne , aboutissent à la mer qui forme ainsi un diamètre commun aux trois demi-circonférences. En d'autres termes , supposez un grand arc qui sera la montagne ; dans ce grand arc , inscrivez-en un second , parallèle , mais plus petit , qui sera la plaine ; puis un troisième , parallèle au

second et plus petit encore , qui sera le sahel ; joignez maintenant les extrémités du grand arc par une corde qui est la mer , et vous aurez une image sensible et exacte du territoire d'Alger.

S'il était possible d'occuper la crête des montagnes , ou du moins d'intercepter toutes les gorges par où elles offrent passage , on obtiendrait de suite la plus grande somme de résultat , puisque montagnes , plaine et sahel , seraient compris dans une seule et même enceinte formée par la nature elle-même ; mais ce moyen est sans doute impraticable , puisque les tribus arabes et kabaïles , occupant les deux revers de la montagne , communiquent sans difficulté d'un versant à l'autre. Il a donc paru nécessaire de reporter la ligne de défense au pied de ces montagnes elles-mêmes , c'est-à-dire sur la lisière de la plaine. De là l'établissement des camps du Fonduck , de Kara-Mustapha , de l'Arba , de l'Harrach , de Belidah , puis de l'Oued-Laleg et Coleah. Cette ligne de camps n'existe plus aujourd'hui ; l'invasion des Arabes au mois de novembre dernier nous a forcés à les abandonner en partie. Le Fonduck , Belidah , Coleah , restent seuls debout , comme les culées d'un pont dont une inondation a emporté les arches , et qui attendent qu'on les rejoigne par un travail nouveau.

Dans le système de ceux qui proposent d'élever autour de la plaine une enceinte continue , mur , canal ou retranchement , la ligne de défense sera portée à environ une lieue du pied de la montagne. Le *pied* est ici une expression littérale , car cette montagne s'élève brusquement et comme un mur. Cette ligne , partant du bord de la mer vers le point où le ruisseau de Kadra vient s'y jeter , devrait être conduite de l'est à l'ouest jusqu'au Haoueh-Mouzaïa ; de là , tournant brusquement du sud au nord , elle se dirigerait , en suivant le cours de l'Oued-ger , jusqu'au lac Halouan , et de là à la mer , en passant entre le monument connu sous le nom de Kouber-Roumia et l'ancienne Tipaza , aujourd'hui Tephside.

Le développement de cette ligne serait énorme ; on pourrait la raccourcir , en lui assignant pour limites occidentales Belidah , la Chiffa et Coleah , limites si connues de ce bienheureux traité de la Tafna. On ne voit pas , il faut en convenir , un avantage réel à ce raccourcissement de la ligne de défense. Si elle ne dé-

passé point le cours de la Chiffa, il n'en faudra pas moins occuper le pays des Hadjoutes, situé sur la rive gauche de cette rivière : on perdrait donc gratuitement les avantages que l'on doit retirer de la possession de ce beau terroir ; ou si on le laissait à ses possesseurs actuels, on se retrouverait dans la même situation qu'avant le traité de la Tafna ; et les maraudeurs arabes auraient, pour préparer leurs courses et inquiéter nos mouvements, tous les repaires et toutes les facilités dont ils font depuis dix ans un si redoutable usage.

J'ai dit plus haut combien serait considérable le front de cette ligne ; elle n'aurait pas moins de trente-six lieues de quatre kilomètres chaque, soit cent quarante-quatre kilomètres. Bien que la plaine, lorsqu'on l'aperçoit à une certaine distance, ne présente à l'œil qu'une surface parfaitement unie, elle est partagée ou plutôt déchirée par un grand nombre de ravins que les torrents de la montagne ne cessent de creuser. En beaucoup d'endroits on rencontre des marais impraticables, ou qui du moins ne pourraient être franchis qu'après de grands travaux. Il est facile de se faire une idée des obstacles, des lenteurs, des dépenses, qu'entraînerait l'exécution d'un ouvrage de cette étendue, et dont la solidité est sans doute la première condition. Puis, une fois terminé, quel nombre infini de postes, de gardiens, de sentinelles, pour en assurer la conservation et la défense ! En affirmant que le service seul des factionnaires exigera une brigade d'au moins six mille hommes, on resterait encore en deçà de la vérité ; et puis, pour soutenir en cas d'attaque ces petits postes ainsi éparpillés, ne faudrait-il pas tenir en réserve un nombre de troupes au moins égal qui puissent rapidement porter secours aux points attaqués ? Ainsi, indépendamment de tout ce qu'exigera la ligne de défense, il faudra retomber dans le système des camps détachés, et dans tous les embarras qu'ils nous ont causés.

Voyons au contraire si, en nous renfermant modestement dans la troisième configuration du territoire dont il a été question plus haut, nous ne parviendrons pas à obtenir en moins de temps, à moins de frais, avec une sécurité plus entière, tous les résultats que l'on peut se promettre de la construction d'une enceinte continue.

Nous marchons résolument à la domination et à la conquête

de toute cette partie du nord de l'Afrique que l'expédition de 1850 a fait tomber en notre partage ; mais en même temps nous voulons (et les circonstances présentes commandent de faire passer cette considération avant toute autre), nous voulons donner à notre établissement maritime sur cette côte des bases solides et qui nous permettent de réserver toute notre attention et toutes nos forces pour nos grandes affaires de la Méditerranée. Tout ce qui s'éloigne de ce double but doit être écarté, ou du moins ajourné.

Or, conquérir et coloniser la Métidja, ce n'est point coloniser l'Algérie, et si, sacrifiant le tout à la partie, nous absorbons dans cette tentative isolée des forces et des ressources considérables, nous nous trouvons affaiblis d'autant sur tous les autres points, et nous ne sommes ni bien assis sur la côte, ni à portée d'agir vigoureusement dans l'intérieur. Qu'est-ce que la France peut souhaiter d'avoir auprès de la capitale de l'Algérie, et en général sur tous les endroits de la côte où il sera nécessaire de s'établir, soit comme base d'opérations militaires, soit comme station maritime ? Elle a besoin d'un terrain assez vaste pour mettre à l'aise ses garnisons et les populations venues à leur suite, assez fertile pour leur procurer les principaux objets de consommation que la mer ne pourrait plus apporter, ou que l'intérieur ne voudrait pas fournir. Des bestiaux, des fourrages, sont une de ses premières nécessités. L'armée et la population ont donc besoin, avant tout, que ce territoire renferme en toute sécurité leurs magasins, hôpitaux, établissements industriels, ateliers, etc. En un mot, il leur faut une vaste place d'armes, où la guerre ne puisse pénétrer, et qui leur serve d'appui, soit contre l'ennemi de l'intérieur, soit contre l'ennemi maritime.

Il y a ici une juste mesure à observer. Si la circonvallation est trop étendue, elle ne se peut plus garder qu'avec trop d'efforts, et l'on est à court pour le reste. C'est ce que l'expérience nous a démontré à diverses reprises, et notamment dans la dernière campagne. Après avoir employé tout l'hiver et une partie du printemps en préparatifs continuels, il s'est trouvé qu'au moment d'entrer en campagne, ces préparatifs étaient insuffisants. Il fallait laisser dans le Sahel une partie des troupes, et, bien que le chiffre en fût élevé, le Sahel n'était à l'abri d'aucune at-

taque. Les Arabes ont pénétré comme , quand , et jusqu'où ils ont voulu. L'armée qui manœuvrait dans la Métidja n'osait pas s'en éloigner, et cette inquiétude a paralysé ses mouvements : les bulletins officiels ne laissent aucun doute à cet égard.

Supposons , au contraire , qu'à cette époque le massif d'Alger eût été à l'avance protégé par une fortification continue , on eût évité les inconvénients qui viennent d'être signalés. La population agricole eût continué sans inquiétude ses utiles travaux. L'armée , plus forte , n'eût point eu à s'occuper de ce qui se passait sur ses derrières , et les dix mille cavaliers d'Abd-el-Kader se seraient bien gardés de se placer entre elle et des retranchements qu'il n'aurait pu franchir. Les troupes de l'expédition trouveraient à leur retour un repos nécessaire , que les courses perpétuelles des Arabes ne leur permettent pas de goûter. Enfin , nous-mêmes nous entendrions s'amonceler les menaces des quatre puissances sans craindre ni le retrait subit d'une partie des troupes , ni le blocus des Arabes , ni même celui des escadres britanniques. Au contraire , tous les avantages de la position seraient pour nous , et l'on verrait bientôt combien il passerait en vue de nos côtes de bâtiments portant l'un des pavillons de la quadruple alliance.

Venons maintenant à l'exécution pratique de ce plan. Quelle difficulté le génie militaire trouverait-il à construire un retranchement continu qui , partant de la mer un peu en avant de Coleah , et traversant , en profitant de quelques ravins , le système de collines qui se dirigent vers le Kouber-Roumia , descendrait dans la plaine , irait gagner le point où la Chiffa , réunie à d'autres ruisseaux , forme le Mazaffran ; traverserait l'étroite vallée où coule ce fleuve , suivrait le pied des collines , passant successivement par le blockaus de Sidi-Abd-el-Kader , le pont du Chevalet , Birattouta , jusqu'à l'Oued-Kerma ; et de là , coupant l'Harrach un peu au-dessus de la Ferme-Modèle , suivrait la rive droite de cette rivière jusqu'à la Maison-Carrée , et de là à la mer , où il aboutirait ainsi par les deux extrémités ?

Le développement de cet ouvrage serait au plus de douze lieues ; il n'y a point de travaux d'art importants. C'est à très-peu près le tracé de deux routes déjà fort avancées lorsque la guerre est venue , et qui s'appelaient , l'une route de Douera à

Coleah , par le pied des collines , et l'autre route d'Alger à Boufarick , par Birkadem.

Il y aurait peut-être de la présomption à entrer dans les détails de ce qui pourrait suivre l'exécution de cet ouvrage ; cependant on peut dire dès à présent qu'il suffirait de trois mille hommes , postés le long de ce retranchement , dans des réduits assez rapprochés , pour que leurs feux pussent se croiser et se soutenir. Il serait seulement nécessaire de tenir en réserve une brigade de force égale dans les camps de Coleah , Maelma , Douera , Birkadem et Kouba ; car il est bon d'observer que les camps établis depuis plusieurs années occupent une ligne exactement parallèle à celle du retranchement proposé , tant il est vrai que ces dispositions sont commandées par la nature du terrain.

Ainsi , dans les circonstances ordinaires , six mille hommes , dans les circonstances les plus graves dix et douze mille au plus , formeraient la garnison d'Alger et de son territoire qu'ils protégeraient parfaitement. Dans l'état actuel des choses , douze mille y sont employés et ne protègent rien. Ce territoire , ainsi défendu , ne contient pas moins de cinquante lieues carrées. Tout le pays est aussi sain que fertile. Je dois d'ailleurs ajouter qu'en adoptant ce système on ne renonce point à la plaine , et qu'on ne se prive nullement des ressources qu'elle peut offrir. Seulement , il ne faut pas acheter ces ressources à trop haut prix. La Métidja , quoi qu'on puisse faire , sera longtemps encore en possession de décimer par la fièvre les populations qui voudront s'y fixer à demeure. Nous avons entendu prononcer ce mot : *Qu'il fallait la bourrer de colons*. Ce sont les expressions qui ont été employées dans une circonstance remarquable ; nous n'avons , pour notre compte , jamais partagé cet engouement. Nous pensons que cette plaine ne doit être abordée qu'avec prudence ; qu'on peut très-bien l'exploiter sans y jeter tant de malheureux en pâture à la fièvre. On peut , par exemple , comme faisaient les Maures , y descendre aux mois d'octobre et de novembre pour labourer et semer , faire les fauchaisons et la moisson en mai et juin , y conduire les bestiaux sous la protection d'une enceinte bien gardée. Puis , la paix venant à se rétablir et la domination de la France se raffermissant , des établissements importants se formeraient çà

et là dans des localités éprouvées à l'avance. Des travaux d'assainissement et surtout des plantations sagement dirigées détruiraient dans leurs germes les maladies plus fatales à nos soldats et à nos colons que le yatagan des Arabes ; et c'est ainsi que la riche Métidja deviendrait, dans un temps moins éloigné qu'on ne le suppose, une image de ce que peuvent le génie de la France et la civilisation de l'Europe.

Ce système de territoires de médiocre étendue, protégés par des lignes de défense continues et s'appuyant sur quelque grand obstacle naturel, nous ne le conseillons pas seulement pour la province d'Alger. Il peut et doit être appliqué sur tous les points de la côte où les nécessités de la politique, de même que les intérêts du commerce, nous commanderaient de nous fixer. Ainsi, à Mostaganem, à Cherchell, à Philippeville, à Bone, à La Calle, etc., rien ne s'oppose à ce qu'il soit mis en pratique, sauf le plus ou moins d'extension que les localités permettraient de lui donner. De cette façon, la France pourrait compter sur ses colonies de la côte algérienne. Supposez une guerre maritime, et toutes ces stations ainsi protégées présenteront aux pavillons ennemis un front redoutable, à nos vaisseaux un asile assuré. Supposez, au contraire, la paix se continuant et la France libre de suivre tous ses projets sur l'Afrique : ces mêmes colonies sont pour l'armée conquérante autant de places d'armes où elles trouvent un point d'appui pour s'élancer sur ce qu'elle veut atteindre. Tout commerce est, à notre volonté, interdit aux populations de l'intérieur ; elles n'ont plus, pour soutenir leur acharnement, ni l'espoir d'un pillage facile, ni la perspective de nous réduire par lassitude, ou par famine, à la nécessité de quitter un sol rebelle et de renoncer à une lutte sans utilité comme sans gloire. C'est cette dernière idée qui a constamment dirigé la politique d'Abd-el-Kader, et longtemps avant la rupture du traité de la Tafna il avait vainement cherché à la mettre à exécution. On peut s'en fier à ce cruel ennemi pour nous montrer ce qui nous est bon et utile. C'est donc, à notre avis, une très fausse politique, celle qui ne veut songer à la colonisation qu'après la guerre : l'une et l'autre doivent marcher de front sur différents points à la fois à l'aide des moyens qui viennent d'être indiqués. Ces moyens ont d'ailleurs été employés avec succès sur différents points, comme à Bouffa-

rick et à Bougie , et maintenant même à Médéah. Le plus tôt qu'on se mettra à l'œuvre sera le mieux. La guerre commencée avec les Arabes nous y convie ; la guerre maritime , aujourd'hui probable et toujours possible , nous y oblige.

B....

ÉPITRE

A

M. DE TOCQUEVILLE.

Cher Tocqueville , à vous dont le choix m'a permis
De vous placer au rang de mes meilleurs amis ;
A vous , penseur profond , noble cœur , esprit sage ,
Mes vers , loisirs errants d'un rêveur en voyage.
— Mais de loin , jusqu'à vous , comment faire arriver
Ces mots partis du cœur que l'œil sait achever ?
Deux amis rapprochés parlent dans leur silence ;
De loin , on cause mal ; rien ne vaut la présence.
Cependant , à défaut des soirs près du foyer ,
Dans la bibliothèque aux noirs murs de noyer ,
De la table amicale où vient , couple fidèle ,
Beaumont , cet autre vous , et notre cher Corcelle ,
S'asseoir , et , prenant place en vos doux entretiens ,
L'ami nouveau , siéger près des amis anciens ;
A défaut des prés verts , des bruyères fleuries ,
Où nous entrelacions nos longues causeries ;
Je veux que cette lettre , incomplet souvenir ,
De l'absent regretté vous aille entretenir.

Cependant je suis seul , l'âme encore oppressée
Des adieux d'une amie aux bords lointains laissée ,

Et, remontant le Rhin, je vois sur les coteaux,
 A gauche, à droite, fuir de rapides châteaux,
 Hérissant de leurs murs les montueux rivages
 Et comme suspendus aux noirs flancs des nuages.
 Votre livre me suit, je ne le puis quitter;
 Quel lieu serait plus propre à le bien méditer?
 Voici, dans ses débris, l'âge aristocratique;
 D'autre part, la vapeur est très-démocratique;
 Je puis donc comparer les deux mondes divers,
 Dont, pour votre œil perçant, les secrets sont ouverts!
 Le vieux monde est là-haut, debout sur ses collines,
 Colossal, mais croulant, altier, mais en ruines;
 L'autre est plus bas, il est ici, c'est ce bateau,
 Prosaïque, mais fort, mais hardi, mais nouveau!

Oh! que je comprends bien votre mélancolie,
 Quand, devant ce passé qui chaque jour s'oublie,
 Vous contemplez ces temps de force, de grandeur,
 Et dont l'humanité paya cher la splendeur!
 Mais qui montrent du moins, dans leurs maux, dans leurs fautes,
 Des personnages fiers, des existences hautes;
 Quand l'inégalité liait d'un nœud puissant
 Le maître héréditaire au serf obéissant;
 Entre les lots humains, alors, point d'équilibre;
 Pour cent déshérités un seul est fort et libre.
 Pareil, en son orgueil, à ces gothiques tours,
 Aires d'aigles, souvent, hélas! nids de vautours.
 Celui-là vit, du moins, d'une énergique vie,
 Tyran sans maître et chef de la plèbe asservie;
 S'il opprime, il protège en lui la liberté,
 A des aïeux et songe à sa postérité.
 Délivré du souci qui tous nous importune,
 Il n'use point sa vie à créer sa fortune.
 L'instinct de la durée occupe chaque esprit,
 Pour elle l'on travaille, on bâtit, on écrit,
 On n'est pas tout entier dans le moment qui passe,
 Et l'homme, au sein du temps, occupe plus d'espace!

Vous ne regrettez point ce passé condamné,

Car votre esprit sait trop dans quel siècle il est né.
 Vous savez, noble ami, que l'égalité règne;
 Il la faut accepter, qu'on l'aime ou qu'on la craigne;
 Dans son chemin sanglant, après tant de combats,
 Le genre humain vainqueur ne reculera pas.
 Et d'ailleurs, sur un fait qu'on déclame ou qu'on glose,
 Quand il s'agit de tous, le nombre est quelque chose.
 L'autre ordre, à quelques-uns, devait sembler très-beau;
 Sur le nombre il pesait, humiliant fardeau!
 Quant à moi, ces vieux temps me plairaient fort, en somme,
 Si tout le monde alors était né gentilhomme!

Aussi vous proclamez bien haut l'égalité,
 Cette fille du temps, de la nécessité,
 Ce flot qui chaque jour élargit son rivage,
 Cette religion qui grandit d'âge en âge,
 Dogme qu'au Golgotha le martyr immolé (1)
 Comme un secret divin au monde a révélé.
 Mais, au pouvoir nouveau qui gouverne la terre,
 Ami, vous adressez une parole austère:
 Que le sultan du jour par d'autres soit flatté;
 De vous il entendra du moins la vérité.
 Oui, vous avez raison, tout semble se dissoudre,
 Car les lois sont de sable et les mœurs sont en poudre.
 L'ancien monde n'est plus, l'autre n'est pas encor.
 Comme ces grands oiseaux dont le puissant essor
 Suivait votre vaisseau sur la mer Atlantique,
 Loin de la vieille Europe, et loin de l'Amérique,
 Dans l'espace égarés, lassés, battus des vents,
 Chancelaient éperdus sur les déserts mouvants;
 Ainsi nous chancelons, battus par les orages,
 Sur l'abîme flottants, loin de tous les rivages.
 Quand la foule imprudente en détourne son œil,
 Pilote vigilant, vous signalez l'écueil!
 Vous nous dites : Craignez de nouvelles misères;
 Craignez de ne pas être aussi grands que vos pères.

(1) Les pères ont appelé le Christ le premier martyr.

Les nations n'ont plus , pour le maintien des droits ,
 Ces familles , ces corps , qui résistaient aux rois ;
 Tous , étant isolés , sont faibles , sans défense ;
 L'isolement peut-il fonder l'indépendance ?
 Dans les cœurs fatigués de désordre et de bruit ,
 Il se fait un grand vide , une effroyable nuit .
 Toute âme se dessèche au vent de l'égoïsme ,
 Qui peut l'abandonner , cadavre , au despotisme .
 Ah ! c'est le mot fatal qui vous remplit d'effroi ;
 Oui ! que cet ennemi s'appelle peuple ou roi ,
 C'est lui qu'il faut surtout redouter et combattre ;
 Car vous n'élevez pas la voix pour nous abattre ,
 Car vous ne voulez pas , prophète désolé ,
 Vous asseoir et gémir sur le monde ébranlé .
 Ce n'est point pour glacer , mais armer les courages ,
 Que vous nous dépeignez , dans vos plus belles pages ,
 Ce despote , oppresseur des fils de l'Union ,
 Qu'on nomme multitude ou bien opinion ;
 Qui blesse les cœurs fiers , courbe les âmes viles ,
 Rampant dans leur orgueil , superbement serviles ;
 Qu'adorent à genoux des tribuns courtisans ,
 Qui se repaît d'erreur , de mensonge et d'encens !
 Ou que vous nous montrez , au sein de nos conquêtes ,
 Cet absolu pouvoir qui menace nos têtes .
 Non pas l'œil sombre et dur , le bras souillé de sang ,
 Mais le bras désarmé , l'œil louche et caressant ,
 Énervant par degré toute force virile ;
 Qui , sourdement actif , mortellement habile ,
 Tuteur des nations , les voudrait soulager
 Du soin de se régir et de se protéger ,
 Et qui , croissant toujours dans l'ombre et le silence ,
 S'étendrait sur l'État ainsi qu'un piège immense !
 Pour conjurer ces maux nés de l'égalité ,
 Aimez . nous dites-vous , aimez la liberté !
 Ah ! c'est là la grandeur de votre œuvre immortelle ,
 A son culte épuré d'être vraiment fidèle ,
 De ne la pas confondre avec les passions
 Que soulève le flot des révolutions ;
 De voir en elle une arme , un remède héroïque ,

Au dangereux poison du mal démocratique !
 Vous voulez rendre un cœur à ce siècle abattu
 Et de la liberté lui faire sa vertu !
 Oui, la liberté seule à ses divines flammes
 Fondra le froid mortel qui pénètre les âmes ;
 Seule , elle domptera tous ces penchants grossiers ,
 Instinct matériel des siècles roturiers ;
 Seule , elle peut créer , dans la démocratie ,
 Le lien par qui l'homme à l'homme s'associe ,
 Et fonder en regard de ce qui va finir
 L'ordre , la paix , la gloire , au sein de l'avenir.

Tels sont les hauts pensers que votre esprit agite ,
 Problème de ce temps que tout grand cœur médite ,
 Énigme dont le mot contient le sort humain ,
 Et que cherchent plusieurs , chacun par son chemin.
 Lamartine prélude en concerts magnifiques
 Aux lointaines grandeurs des âges pacifiques.
 Ballanche , ce penseur que la muse a bercé ,
 Croyant de l'avenir et devin du passé ,
 Dans les traditions et dans la poésie
 Suit l'éternelle loi , la palingénésie !
 Enfin Châteaubriand , l'homme des anciens jours ,
 Dont le génie ouvert s'est élargi toujours ,
 Dédaigneux du présent que sa gloire domine ,
 Comme un Titan debout sur un monde en ruine ,
 Plonge l'œil inspiré du barde et du chrétien
 Dans les âges futurs dont il est citoyen !

Ami , repose-toi , ton œuvre est achevée.
 Non , à d'autres travaux ta vie est réservée ;
 Il te reste à descendre en nos réalités
 Pour y faire germer les saintes vérités
 Qui paraissent un rêve à la foule abusée ,
 Rameau d'or que ta main cueillit dans l'Élysée !
 Démens ce triste arrêt , confirmé trop de fois ,
 Qui relègue au pays des chimères les droits ;
 Prouve-nous que le bien n'est pas inaccessible ,
 Qu'il est un sage accord du juste et du possible ;

Et qu'on peut sans démençe appliquer aux États
Les principes sacrés qui ne périront pas.
Courage , ami ! poursuis ton illustre carrière ;
Si je dois m'arrêter non loin de la barrière ,
J'aurai marché du moins un jour à ton côté ,
Et réfléchi ta gloire en mon obscurité.
Ainsi l'errant nuage un moment accompagne
Le soleil qui se lève et luit sur la montagne.

Ce char prodigieux qui roule sur les eaux
Laisse un léger sillon sur le chemin des flots.
Le sillon fugitif suit l'ornière profonde
Que la roue animée imprime au sein de l'onde ,
Réfléchit quelque temps le rocher , la forêt ,
Puis se ferme sans bruit , s'efface et disparaît.

J.-J. AMPÈRE.

LES

OUVRIERS DE PARIS.

LETTRES A M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

I.

Je vous demande la permission de soumettre à votre esprit, dont je connais toute l'élévation et toute la justesse, quelques vues relatives aux ouvriers de Paris. Ce que je veux vous dire ne se rapporte pas seulement aux troubles dont ils sont à cette heure les auteurs, ou pour le moins les instruments; mais encore à la condition normale qu'ils ont à Paris, et qui explique, sans les justifier en aucune sorte, les extrémités auxquelles ils se portent aujourd'hui. En général, je suis naturellement porté à admettre la bonne foi de ceux qui se plaignent, et j'y gagne toujours de conserver le désintéressement nécessaire pour bien démêler et pour sainement juger leurs griefs. J'ai fait une étude longue et patiente de la condition des classes ouvrières; je les ai prises au berceau des nations antiques, et je les ai suivies, pas à pas, à travers le moyen âge, jusqu'au moment présent. Je ne suis donc pas pour me laisser aller à des faux semblants, en ce qui les touche; et il n'y a pas de points, dans leur existence, dont je ne fusse à même d'apprécier, aussi bien qu'elles,

la réalité et la gravité. Je n'ai l'intention ni de les flatter, ni de les irriter. Je vais agir pour elles comme pour tout le monde ; je dirai ce que je crois juste ; on en pensera ce qu'on voudra.

Il est évident qu'on ne saurait vider les questions qui ne sont pas posées, et bien posées. Voyons donc en quels termes est posée la question relative aux ouvriers de Paris.

Des explications données par les corps divers des entrepreneurs de travaux, il résulte que les ouvriers élèvent trois griefs :

Premièrement, ils demandent la suppression des entrepreneurs du second et du troisième ordre, connus, dans le langage des métiers, sous le nom de *marchandeurs*.

Deuxièmement, ils demandent la suppression du travail à la tâche, avec l'établissement du travail à la journée, sur le pied d'un salaire uniforme.

Troisièmement, ils demandent la suppression de la faculté d'un travail supplémentaire, aux heures des repas ; enfin, que le bénéfice de ces heures soit réservé à leurs camarades sans ouvrage.

Voilà comment les ouvriers posent la question.

Malheureusement, cette question n'a pas de juge naturel et compétent qui puisse la résoudre. Ni vous, monsieur le ministre, ni par conséquent M. le préfet de la police, votre subordonné, n'avez en main des lois ou des règlements qui vous saisissent régulièrement du débat. Les entrepreneurs de travaux n'en ont pas davantage ; car aucune loi ne les reconnaît en corps constitué, ayant une juridiction coercitive, la seule juridiction qui ait une efficacité. Vous, M. le préfet de la police et les entrepreneurs, en êtes donc réduits à des explications, à des exhortations, à des harangues ; tout ce que vous pouvez faire, c'est de parler raison aux ouvriers et de chercher à les persuader : votre action se borne là. Mais, par le temps de discussion et de délibération qui court, parler ne signifie plus commander ; les ouvriers ont la faculté de ne pas écouter vos raisons, mêmes les meilleures, et ils en usent ; c'est ce qui fait que la question n'a pas de solution, et que la difficulté n'a pas d'issue.

Les ouvriers ont, il est vrai, changé le terrain du débat ; au lieu d'hommes qui ont toute liberté de discuter les conditions

de leur travail, ils se sont faits hommes qui agitent les rues. Ils avaient le droit pour eux d'un côté, et ils ne l'ont plus de l'autre. Vous pouvez, certes, et vous le devez à l'ordre public dont vous êtes le gardien, battre sévèrement les émeutiers, mais vous ne pouvez pas battre les ouvriers; vous avez tout pouvoir dans la rue, mais vous n'en avez aucun dans l'atelier.

Ainsi, deux questions se trouvent actuellement réunies; une question de travail et de salaire, qui est fondamentale, et une question de troubles publics, qui est accessoire. Or, monsieur le ministre, vous ne pouvez véritablement résoudre que celle-ci, laquelle, néanmoins, dépend de l'autre. Apaisez victorieusement cette émeute et dix autres à la suite; vous n'aurez encore rien fait, parce que leur cause restera toujours intacte, et que qui maintient la cause maintient l'effet.

Il est donc important et urgent d'examiner les griefs, fondés ou non, des ouvriers, afin de savoir au juste quel compte il est raisonnable d'en faire; car en eux réside le principe des troubles actuels, et la possibilité des troubles à venir.

Je crois fermement, pour mon compte, et je déduirai tout à l'heure les motifs de cette conviction, qu'il y a dans les griefs des ouvriers beaucoup plus de fondement qu'on ne se l'imagine. Je ne dis pas que leurs plaintes soient légitimes en toute leur étendue, je ne dis pas qu'ils aient une idée exacte de leur situation, je ne dis pas que, si l'on faisait ce qu'ils demandent, le mal, car il y en a, disparaîtrait immédiatement; surtout, je ne dis pas qu'ils aient raison d'émouvoir Paris, de troubler le commerce et d'assommer de braves et de dignes dépositaires de la force publique, qui font simplement et honorablement leur devoir; mais je dis qu'il y a, au fond de leur condition, des abus dont ils souffrent, dont ils ne se rendent pas très-visiblement compte, dont leur esprit ne saisit pas avec clarté l'origine, la nature et la portée, mais dont leur bon sens éprouve et constate d'une manière très-évidente les déplorables effets.

Eh bien! c'est à nous, médecins assis au chevet de la société malade, d'étudier les maux internes et mystérieux qui la minent, mais dont elle ne connaît ni la cause ni le siège, et de reconnaître les douleurs réelles du corps qui souffre, parmi les

exagérations et les colères bien excusables de la bouche qui se plaint.

Je disais qu'il y a, selon moi, dans les griefs des ouvriers, plus de fondement qu'on ne se l'imagine. La presse, qui les a discutés, ne me paraît pas avoir suffisamment compris les difficultés auxquelles ils se rapportent. Ce qui touche les métiers, leur organisation ou leur désordre est une matière ample et difficile, qui ne se laisse saisir et démêler qu'après de patientes études et de longues réflexions. Il n'est donc pas surprenant que la presse n'en ait dit en général que des choses superficielles, car la question est encore neuve, et les ouvriers eux-mêmes, qu'elle concerne, ne la comprennent pas très-bien.

Voici, discutées dans leur ordre, les trois demandes faites par les ouvriers de Paris.

Premièrement, la suppression des *marchandeurs*.

Il faut d'abord se rendre un compte très-exact de la fonction remplie par les sous-entrepreneurs, ou *marchandeurs*, dans le mécanisme général des métiers, pour se faire une idée juste du fondement qu'il y a dans la demande des ouvriers. Les *marchandeurs* sont de simples ouvriers qui sont entrepreneurs, pour leur compte, de petites parties d'un grand travail. Si l'on choisit son exemple dans les bâtiments, il y a tel ouvrier qui sous-entreprend l'escalier, tel autre qui sous-entreprend les portes. Ces ouvriers, qui n'ont pas de grands ateliers et qui agissent sur de petits capitaux, doivent tendre nécessairement à une rigoureuse économie, d'autant plus que l'entrepreneur général a prélevé naturellement sur eux un premier bénéfice, en leur cédant une partie de son entreprise. Comme le prix des journées est fixé dans chaque corps d'état, le *marchandeur* ne peut pas employer des ouvriers ordinaires, c'est-à-dire des ouvriers sachant déjà le métier, parce qu'alors il rentrerait dans les conditions de l'entrepreneur général, avec le désavantage d'un bénéfice préalable que celui-ci a déjà prélevé sur lui, en détachant de son entreprise une concession partielle. Cela fait que le *marchandeur* n'emploie que des ouvriers novices, ne sachant pas le métier, et qu'il paye à un prix inférieur et arbitraire, parce que leur inexpérience les a encore empêchés d'entrer dans le classement général des salaires.

Or, voici les conséquences de ce fait, qu'on n'a pas, selon

moi, suffisamment examiné, et qui contient une grande partie de la question.

L'effet immédiat et évident de l'existence actuelle des *marchandeurs*, c'est de détruire l'apprentissage. Voici comment. La nécessité de produire avec des salaires très-bas force, ai-je dit, les sous-entrepreneurs à n'employer que des ouvriers novices. Ils leur laissent faire librement les parties grossières de l'ouvrage, et puis, pour ce qui touche l'achèvement, ils le font exécuter sous leurs yeux, donnant des conseils, dirigeant l'ouvrier; prenant souvent eux-mêmes le ciseau ou la lime, et n'épargnant pas leur surveillance et leur fatigue, qui sont une marchandise morte et inépuisable, dont ils vendent le plus qu'ils peuvent, en quoi, du reste, ils font très-bien. Ainsi, avec ce système de *marchandeurs*, il devient inutile d'apprendre régulièrement les métiers, puisque tout ouvrier, si ignorant qu'on le suppose, est néanmoins toujours bon à quelque chose, et peut immédiatement commencer à gagner, sans avoir jamais rien étudié. L'apprentissage, avec des conditions, avec des garanties, est donc complètement supprimé par les *marchandeurs*. D'un autre côté, effacer l'infériorité des novices, c'est effacer la supériorité des maîtres, c'est-à-dire jeter le plus affreux chaos dans les métiers.

Que diraient aujourd'hui les avocats et les médecins, qui ont fait des études pénibles et coûteuses et rempli des conditions de programme scientifique, si tout le monde s'arrogeait subitement le droit de plaider et de guérir, sous prétexte que chacun a le droit de confier sa santé et ses affaires à qui bon lui semble? — Eh bien! ce que diraient les médecins et les avocats, les bons ouvriers le disent, toute proportion gardée dans les travaux et dans les conditions.

Je soutiens, et je vais vous donner mes raisons, monsieur le ministre, que cette suppression de l'apprentissage est un fait de la plus haute et de la plus fâcheuse gravité, pour l'intérêt individuel d'abord, et pour l'intérêt général ensuite.

Les *marchandeurs*, qui sont très-multipliés, envahissent peu à peu les plus grands chantiers, suivi d'une nuée d'ouvriers inhabiles et mal payés, mais qui sont encore contents et heureux de gagner leur vie au début de métiers qui ne leur coûtent ni temps, ni soins. Les bons ouvriers, ceux qui ont appris pénible-

ment leur état, en passant par tous ses degrés et en retenant tous ses principes, se trouvent donc débordés par des massacres qui peuvent travailler à très-bon marché, et qui, dans la plupart des cas, parviennent néanmoins à livrer un ouvrage acceptable, surveillés et dirigés personnellement et activement par les *marchandeurs*. Il faut donc, dans cette concurrence suscitée aux bons ouvriers par les novices, ou qu'ils refusent l'ouvrage, ce qu'ils ne peuvent pas faire, ou qu'ils l'acceptent à de mauvaises conditions, ce qui les ruine.

Il est ainsi clair, évident, incontestable, que, dans le mode actuellement généralisé des sous-entreprises, il y a oppression des ouvriers capables par les ouvriers incapables, et absorption exagérée des bénéfices du travail par l'entremise de concessionnaires trop multipliés entre le consommateur qui paye et l'ouvrier qui produit.

Je ne veux pas dire que les bons ouvriers se soient soulevés eux-mêmes dans la crise présente, et qu'ils n'aient pas cédé ou obéi à la suggestion de têtes folles et de brouillons; mais je veux dire que la presse a eu tort de prétendre, en général, que les griefs élevés par les ouvriers de Paris constituaient la cause des insoumis, des paresseux et des incapables; c'est une erreur et une injustice, car ces griefs constituent la cause des bons ouvriers, débordés et ruinés par les mauvais, qui les forcent à se soumettre à des tarifs abaissés, ou à refuser l'ouvrage. Je dis cela très-franchement et très-nettement, parce que c'est la vérité. Je ne dois être suspect ni aux hommes de gouvernement, que j'ai toujours défendus, ni aux hommes de désordre, que j'ai toujours combattus.

Il est donc manifeste, comme je le disais, que la suppression de l'apprentissage est funeste à l'intérêt individuel, considéré dans les bons ouvriers qui ont passé un temps assez long à apprendre leur état, et qui ne peuvent pas par conséquent donner leur travail au même prix que les novices; sans compter qu'il n'est pas d'un pays éclairé et sagement ordonné d'engager un grand nombre d'individus dans des carrières où ils ne peuvent pas trouver place, parce que d'autres, qui ne s'y sont pas préparés comme eux, les ont déjà envahies.

Je vais montrer maintenant que la suppression de l'apprentissage ne blesse pas moins l'intérêt général.

Détruire l'apprentissage des métiers, c'est tout simplement les anéantir, car c'est leur ôter les travaux et les études qui les élèvent, et les garanties qui leur donne du crédit. Au lieu de maçons, de serruriers, de charpentiers, ayant bien étudié leur partie et en sachant les principes d'une manière solide, on n'aura en peu d'années, avec la suppression de l'apprentissage, qu'une multitude ignorante et impuissante de racleurs de pierre, de fer et de bois, et pas un ouvrier véritable; les beaux et solides ouvrages auront disparu devant les fournitures de pacotille. Que les débris de la vieille architecture s'écroulent, il n'y aura pas un maçon pour la relever; que les restes de la merveilleuse serrurerie du xvii^e et du xviii^e siècle se détraquent, il n'y aura pas un ajusteur pour les réparer; que les *forêts* admirables de nos vieilles cathédrales s'enflamment par la foudre, il n'y aura pas un charpentier pour en reconstruire les élégants et solides assemblages. Mon Dieu! tout ce bel art de la construction, la gloire des ouvriers du moyen âge, s'en va aujourd'hui en ruine. Je ne sais pas si l'on trouverait, à Paris, des ouvriers en état de copier l'une de ces mille rampes qui se voient encore aux escaliers des vieux hôtels du Marais; mais en tout cas, ce ne seraient pas les *marchandeurs*, avec leurs manœuvres, qui reproduiraient les prodiges de la vieille serrurerie française. L'ignoble moulage en fer fondu remplace déjà partout, même aux grands édifices de l'État, le martelage et la ciselure; la pâte, le carton-pierre et autres saletés se pavant aux plafonds des plus beaux hôtels, où les ouvriers d'il y a cent ans faisaient sortir du bois d'adorables rinceaux de fleurs épanouies. A Versailles même, oui, à Versailles, il a fallu que le roi, et je l'en remercie au nom des artistes, fit jeter bas quelques tombereaux de pâtes moulées, qu'on avait déjà clouées aux murailles de Louis XIV. Voilà où en sont les ouvriers français, monsieur le ministre; les cinquante ans qui viennent de passer sur eux, en emportant leurs associations séculaires, ont emporté les procédés de l'art traditionnel qui faisait leur gloire. Si maintenant on jette par terre le peu qui reste de leurs vieilles maîtrises, l'apprentissage, il n'y aura bientôt plus en France un homme sachant tenir une hache, une lime ou un ciseau.

Mais à qui donc servira le Conservatoire des arts et des métiers, monsieur le ministre, s'il n'y a plus d'ouvriers instruits

en France? Dans quel but aurait-on élevé ce couronnement à l'édifice de l'industrie professionnelle, si l'on a pour toujours démolit sa base? Pour qui seraient instituées les chaires de géométrie et de dessin appliqués à la taille de la pierre, du bois et du fer, si l'abolition de l'apprentissage ne permet pas aux ouvriers d'embrasser les règles générales de leur art? Il y a, dans les études dont se composent la science de chaque métier, un enchaînement de principes et de procédés qu'il faut parcourir avec méthode; cela se peut-il avec les *marchandeurs*? Non, certes, le *marchandeur* ne s'inquiète en aucune façon de l'instruction de l'ouvrier, il ne s'inquiète que du bas prix auquel il le loue; il l'applique à des chose grossières, et prend lui-même le travail au point où commence la difficulté, ce qui laisse éternellement l'ouvrier à la porte de sa profession, sans qu'il puisse la franchir jamais. Il y a des milliers de soi-disant ouvriers affineurs et serruriers qui sont employés, depuis dix ans, à limer une barre de fer, et qui la limeront toute leur vie. Voilà-t-il pas de beaux ouvriers? l'école des *marchandeurs* est donc, pour les ouvriers qui y entrent, une cause d'abrutissement et par suite de misère; ils s'imaginent faire un superbe marché, en gagnant une journée sans savoir leur état, et ils ne remarquent pas qu'ils se condamnent ainsi à rester des ignorants toute leur vie.

Je n'ai pas besoin d'insister davantage, pour montrer comment la destruction de l'apprentissage est la ruine des métiers, et l'anéantissement des traditions intelligentes répandues au sein des classes ouvrières. La civilisation d'un pays se compose des lumières diverses allumées en divers foyers, et réunies en un reflet général. Eh bien! les métiers sont un de ces foyers, aux rayons desquels s'éclairent les peuples; le détruire dans un pays, c'est en diminuer la civilisation. Les animaux travaillent comme l'homme, mais l'animal travaille avec l'instinct, et l'homme avec l'idée. Ne brisons donc pas l'idée aux mains de ceux qu'elle élève et qu'elle ennoblit. Ce fut autrefois la gloire éternelle des ouvriers syriens, d'avoir été appelés par Salomon pour construire le temple; les confréries du moyen âge avaient des membres si habiles, que les évêques les envoyaient quérir pour ciseler la pierre de leurs jubés, et pour tramer la dentelle de leurs clochetons et de leurs rosaces. Maintenant que l'architecture fait mine de se relever, et avec elle tous les autres états dont elle est la

nourricière, n'ôtons pas aux ouvriers la force de suivre son essor. L'ouvrier est homme, et l'homme ne vit pas seulement de pain ; il vit encore d'inspiration et d'intelligence.

Je crois avoir montré, monsieur le ministre, comment la généralisation actuelle des sous-entreprises, opérée sur une grande échelle par ces ouvriers auxquels on a donné le nom de *marchandeurs*, amène nécessairement la suppression des apprentissages, et comment la suppression des apprentissages blesse gravement à la fois l'intérêt individuel et l'intérêt public. Ce qui arrive aujourd'hui montre victorieusement le défaut des théories extrêmes et exclusives. Les hommes qui abolirent les anciennes maîtrises, au lieu de les améliorer et de les approprier au temps, s'imaginèrent que la liberté absolue des métiers amènerait l'âge d'or des classes ouvrières. Le peuple, qui croit tout ce que lui disent les beaux parleurs, mit en effet en pièces la vieille constitution des métiers, qui était sa charte, à lui ; et maintenant, au bout d'un peu moins de cinquante années, ce même peuple se soulève comme autrefois, gronde comme autrefois ; et pourquoi donc, mon Dieu ? — juste pour le contraire de ce qui l'avait poussé au soulèvement, à la sédition et au meurtre ; c'est-à-dire qu'il s'ameute contre la liberté absolue des métiers, absolument comme il s'était ameuté pour elle.

Ce peuple avait-il raison autrefois, ou a-t-il raison aujourd'hui ?

Hélas ! il faut bien le dire, le peuple avait tort autrefois, et il a tort encore aujourd'hui, parce qu'aujourd'hui, pas plus qu'autrefois, il ne s'est rendu exactement compte ni de sa situation ni de ses maux. Il y a cinquante années, il sentait vaguement que les maîtrises l'opprimaient, et il se jeta sur les maîtrises ; maintenant, il sent vaguement que les *marchandeurs* l'oppriment, et il se jette sur les *marchandeurs*. Il avait commis une première brutalité, il en commet une seconde. Il a toujours eu raison dans ses griefs, et toujours tort dans ses réformes ; parce qu'entre le grief et la réforme il y a la science sociale, et que le peuple ne la possède pas.

Ce n'est donc pas la suppression des *marchandeurs* qu'il faut appliquer, comme remède, aux souffrances très-réelles des ouvriers. Cette suppression serait un fait violent, destruc-

teur et révolutionnaire ; il faut leur appliquer l'établissement régulier de l'apprentissage, qui produira le même effet et qui aura l'avantage d'être un fait paisible, intelligent et organisateur. Il faut opérer toutes les réformes par des procédés positifs, et non par des procédés négatifs ; les hommes ignorants détruisent, les hommes intelligents remplacent.

Il ne faudrait pas penser que je veuille faire de l'apprentissage une panacée universelle propre à guérir tous les maux des ouvriers. Je ne crois pas aux panacées, pas plus en industrie ou en politique qu'en médecine. La situation des ouvriers est complexe, et veut être étudiée en tous ses éléments. La maladie sous laquelle gémissent les travailleurs résulte de diverses plaies qu'il est indispensable de sonder et de guérir l'une après l'autre. Il n'est pas nécessaire, au moins d'après mes convictions, d'avoir recours à ces grandes théories de ces dernières années, qui bouleversent ciel et terre, qui remuent la politique, la morale et la religion pour organiser le travail, et qui s'excusent de ne toucher à rien, par la nécessité de toucher à tout. Je crois qu'il est possible, aisé même, de changer en mieux la condition des ouvriers, sans aller déranger Dieu sur son trône ; et voici, pour commencer, quels seraient les résultats pratiques de l'établissement régulier de l'apprentissage.

Le seul fait de l'établissement régulier de l'apprentissage diviserait les ouvriers en deux classes, ceux qui savent leur métier, et qui ont été reçus maîtres, et ceux qui ne le savent pas, et qui ont à se faire recevoir. Les ouvriers ainsi divisés, et l'apprentissage étant devenu une nécessité légale, il y aurait naturellement des catégories de travaux qui ne pourraient être exécutées que par des ouvriers reçus maîtres, et pour lesquelles ils n'auraient pas à craindre, comme aujourd'hui, la concurrence des ouvriers novices. En outre, l'obligation pour tout ouvrier de se placer d'abord chez un maître, pour apprendre l'état, lui interdirait d'aller s'offrir aux entrepreneurs avant d'avoir son brevet. Le classement des ouvriers entraînerait donc le classement des ouvrages ; il y aurait des opérations élémentaires qui seraient le champ de travail des apprentis ; il y en aurait d'autres, exigeant la connaissance parfaite du métier, qui seraient le partage exclusif des ouvriers reçus maîtres ; et de plus, les apprentis étant forcément retenus chez leurs patrons jusqu'à leur

réception, les maîtres seuls pourraient se mettre en *grève*, faire leur tour de France, en un mot demander du travail à tous les ateliers ouverts.

Lorsque les ouvriers seraient ainsi divisés en deux classes, les apprentis et les maîtres, deux classes séparées seulement par le travail et par une instruction constatée, il deviendrait aisé de fixer le taux des salaires d'une manière équitable. Aujourd'hui qu'il n'y a pas deux ouvriers d'une capacité reconnue égale, comment pourrait-on réduire à une base fixe, sans injustice et sans absurdité, le taux de la journée et même celui de la tâche? Mais si les ouvriers n'étaient admis dans les chantiers qu'après un apprentissage régulier et complet, opéré sur un programme général et suivi d'un examen devant la commission des métiers, comme l'instruction des ouvriers aurait, sinon un maximum, au moins un minimum d'égalité, on pourrait très-équitablement établir au moins un minimum de salaires.

Et songez donc, monsieur le ministre, quelles nombreuses améliorations dans l'avenir ne permettrait pas une égalité des salaires? Avec elle, on pourrait organiser des retenues et créer des pensions de retraite; avec elle, on pourrait calculer avec approximation les revenus annuels des diverses professions, et leur ouvrir des crédits chez divers fournisseurs; en un mot, avec l'égalité des salaires, ou seulement avec leur fixité, on pourrait opérer tout ce que comportent la stabilité de revenu, c'est-à-dire la stabilité du bien-être.

Il y a déjà plusieurs années que la presse s'occupe, mais vaguement, d'organiser les salaires. Or, les salaires dépendent du travail, et le travail dépend de la capacité. C'est donc par l'instruction des ouvriers qu'il faut commencer la réforme de la mauvaise condition où ils se trouvent; et l'établissement de l'apprentissage est nécessairement le premier degré de cette réforme.

Je sais bien que nous vivons au milieu de telles habitudes de désordre, qu'il se trouvera probablement des gens pour dire que nul ne peut-être dépouillé du droit de travailler comme il lui plaît, et que si un entrepreneur trouve bon d'employer des ouvriers qui ne savent rien, plutôt que des ouvriers habiles, c'est l'affaire exclusive de celui qui lui a confié l'ouvrage.

Ceci, vous le comprenez bien, monsieur le ministre, est une

monstrueuse absurdité. Nul ne peut avoir le droit de se mettre au-dessus des intérêts de tous, lorsqu'il vit au milieu d'eux; or, l'intérêt de tous est que chacun soit heureux par son travail, et la situation présente des ouvriers de Paris prouve que cette liberté absolue des métiers est funeste aux métiers eux-mêmes, qui se soulèvent pour en demander l'abolition. D'ailleurs, la liberté ne consiste pas à user seulement de ses facultés, mais à en user d'après les lois sociales. Chacun a le droit d'être avocat, médecin, professeur, mais en remplissant les conditions de capacité voulues. Tout ouvrier-apprenti pourrait devenir maître, mais en apprenant son métier et en prouvant qu'il le sait. D'ailleurs, en quoi seraient-il extraordinaire qu'un ouvrier non reçu maître ne pût pas entreprendre un ouvrage, même avec le consentement de celui qui le donnerait à faire? Est-ce qu'aujourd'hui le premier venu peut soigner des malades, même avec leur consentement? Est-ce que le premier venu peut plaider un procès, lors même que les parties auraient en lui la plus entière confiance? Non, certes. Eh! bien, pourquoi les ouvriers trouveraient-ils étrange qu'on réglât l'exercice de leur profession, lorsqu'on a réglé l'exercice de toutes les autres?

En résumant ce qui précède, je crois donc avoir montré, monsieur le ministre, que l'établissement de l'apprentissage amènerait d'une manière logique, féconde et sans aucune brutalité, la suppression des *marchandeurs*, qui font aujourd'hui une concurrence fatale aux bons ouvriers avec le secours des mauvais. En outre, l'établissement de l'apprentissage a cet avantage sur les griefs des ouvriers, que la suppression pure et simple des *marchandeurs* n'organise rien, et prive les ouvriers novices de travail, sans compensation; tandis que l'apprentissage, en détruisant la concurrence faite aux bons ouvriers par les ouvriers novices, réglemente la condition de ceux-ci, leur donne l'instruction, les fait vivre chez les patrons et leur ouvre la maîtrise.

J'arrive maintenant à la seconde demande des ouvriers, qui est la suppression du travail à la tâche, avec l'établissement du travail à la journée, moyennant un salaire fixe.

Les journaux ont fait en général deux objections à cette demande. Je vais les exposer et les discuter l'une après l'autre.

Premièrement, ils ont dit que l'établissement du travail à la

journée, avec un salaire fixe, serait tout à l'avantage des mauvais ouvriers et tout au détriment des bons, et que ce devait être là une suggestion venue des paresseux et des incapables, que ceux qui étaient habiles et actifs devaient bien se garder d'écouter.

Considérez, monsieur le ministre, que cet argument, qui a de faux airs de solidité, ne résiste pas un instant à l'examen de la question telle que les ouvriers l'ont posée. Ils se proposent, en effet, de supprimer les sous-entreprises exécutées par les *marchandeurs*. Or, il est évident qu'à partir du moment où les ouvriers travailleraient tous à la journée, et pour le même prix, on n'emploierait plus que les bons. Salaire pour salaire, les entrepreneurs s'adresseraient aux ouvriers capables, expérimentés, sachant leur métier, et laisseraient de côté les ouvriers novices et ignorants; et comme c'est à l'aide de ceux-ci, et au moyen du petit salaire dont ils se contentent, que les *marchandeurs* travaillent, ils seraient forcés à l'instant même de renoncer à leurs exploitations.

Il est donc manifeste que les journaux ont eu tort de présenter l'égalité dans les salaires comme un projet capable de favoriser les mauvais ouvriers aux dépens des bons; cette égalité aurait au contraire pour effet immédiat de faire écarter des chantiers tous les ouvriers novices, et de ruiner par conséquent les entreprises des *marchandeurs*, puisqu'elles sont fondées sur les bas prix auxquels les ouvriers inexpérimentés donnent naturellement leur journée; et comme c'est la ruine de ces entreprises que les ouvriers ont le désir d'amener, on peut leur reprocher tout ce que l'on voudra, excepté le défaut de suite dans leurs idées et l'absence de logique dans leurs raisonnements.

Il ne faudrait pas conclure de ceci que j'approuve les ouvriers d'avoir demandé l'égalité des salaires. Je dis seulement que les ouvriers ont raisonné parfaitement; or, on peut tirer des conclusions très-vraies de prémisses très-fausSES : raisonnement ne veut pas dire raison. Voulant supprimer les *marchandeurs*, les ouvriers ne pouvaient aller plus droit à ce but qu'en proposant l'égalité des salaires; mais j'ai déjà montré que la suppression pure et simple des *marchandeurs* serait un acte arbitraire, violent et révolutionnaire, et qu'on arrivait au même résultat, avec des avantages d'organisation, en établis-

sant l'apprentissage. D'un autre côté, j'ai fait voir pareillement que l'égalité des salaires ne pouvait avoir pour base solide qu'une égalité dans les capacités, et que celle-ci ne pouvait procéder que d'une égalité dans les études. Ce n'est donc qu'après l'apprentissage que l'on pourra songer à l'égalité des salaires, entre des ouvriers dont l'aptitude aura été reconnue, à l'aide de vérifications opérées sur des programmes prescrits et appliqués.

Aujourd'hui, l'application d'une égalité des salaires serait impossible avec quelque apparence de justice; car il faudrait prendre pour base les bons ou les mauvais ouvriers, et il n'y a pas de signes positifs auxquels on pût reconnaître les uns ou les autres. On peut signaler l'aptitude ou l'inaptitude des élèves qui sortent des écoles de droit, des écoles de médecine ou des écoles militaires, parce qu'ils subissent des examens; mais comme les ouvriers n'en subissent plus, leur degré d'instruction est une chose rigoureusement inappréciable.

Deuxièmement, les journaux ont dit assez unanimement que les ouvriers avaient tort de demander l'abolition du travail à la tâche et l'établissement du travail à la journée, parce qu'à la tâche, on ne loue que son travail, tandis qu'à la journée, on loue son temps, et qu'il est bien plus noble et bien plus libéral de travailler à ses heures, que de s'astreindre à travailler du matin au soir.

Je suis bien désolé de vous faire observer, monsieur le ministre, ce que certainement vous avez déjà reconnu, à savoir que ces raisons sont d'un ridicule admirable. Supposons en effet qu'un chef d'atelier donne, le lundi matin, à un ouvrier, un travail présumé devoir l'occuper six jours, et qu'il s'engagera à remettre le samedi soir; en quoi donc est-il plus noble et plus libéral de louer ses six journées tout à la fois, le lundi matin, que de les louer l'une après l'autre pendant toute la semaine? Se peut-il qu'il y ait de graves économistes, qui sortent du nuage de leurs méditations pour débiter de pareilles choses? Mon Dieu! c'est pourtant avec ce pathos que l'on prétend diriger la France depuis un demi-siècle; et, du reste, il y paraît bien!

La presse a donc eu tort de condamner le travail à la journée et de demander le travail à la tâche: — s'ensuit-il que les ouvriers aient eu raison de condamner le travail à la tâche et de

demander le travail à la journée? — Hélas! non, monsieur le ministre; je vais montrer que les journaux et les ouvriers se sont trompés également, quoiqu'en soutenant des propositions contraires; car la logique enseigne que deux propositions contraires peuvent être également fausses; et c'est justement ici le cas.

Les journaux et les ouvriers se sont trompés également, quoiqu'en soutenant des opinions diamétralement opposées, parce qu'ils ont présenté comme antipathiques et contradictoires deux modes de travail qui sont le complément logique et naturel l'un de l'autre.

Il faut n'avoir pas, en sa vie, fait bâtir un mètre de muraille, ou n'avoir pas fait forger un clou, pour ignorer que les ouvrages se divisent en deux grandes classes. La première comprend ceux qui sont purement mécaniques, et dont les éléments se peuvent très-exactement calculer à l'avance, comme l'équarrissement d'une pierre ou le sciage d'une pièce de bois; la seconde comprend ceux dans lesquels la précaution, l'imagination, l'habileté entrent pour beaucoup, et dans lesquels, par conséquent, l'imprévu joue un très-grand rôle, comme les belles pièces de serrurerie ou les grandes sculptures. Les premiers peuvent se donner à la tâche, parce que celui qui les propose et celui qui les accepte savent également ce qu'ils contiennent de difficulté et ce qu'ils exigent d'efforts; mais les seconds ne peuvent se donner qu'à la journée, parce que nul n'est en état d'en estimer par avance, avec quelque précision, la durée et l'importance.

Il n'y a donc pas d'opposition entre le mode de travail à la tâche et le mode de travail à la journée; et il est absurde de vouloir les comparer et les préférer l'un à l'autre. Le travail à la tâche ne peut s'appliquer qu'aux choses communes et aux œuvres de pacotille; et le travail à la journée, qui peut, lui, s'appliquer à tout, est d'ailleurs exclusivement nécessaire pour l'exécution des œuvres où entre l'imagination, c'est-à-dire l'imprévu, parce qu'on n'en saurait par avance apprécier la durée. La répulsion pour le travail à la journée se comprend du reste assez aujourd'hui, parce qu'il n'y a aucune distinction entre les ouvriers capables et les ouvriers incapables, et qu'il est absurde et injuste de les vouloir rétribuer également; mais cette répul-

sion s'affaiblirait et s'effacerait même, après l'établissement de l'apprentissage, parce que les ouvriers seraient classés par une éducation régulièrement faite et régulièrement constatée.

Les journaux, qui ont préconisé le travail à la tâche, et la faculté très-noble, selon eux, de s'y mettre à sa guise, n'ont pas pris garde au conseil funeste qu'ils donnaient aux ouvriers. Le travail est, par lui-même, une chose naturellement pénible, répugnante, qu'on accepte comme nécessité, mais qu'on ne prend jamais comme plaisir. Les hommes sincères avec eux-mêmes le savent bien, et ils ont toujours eu occasion de remarquer que le travail qu'on fait est en raison de celui qu'on s'est imposé le devoir de faire. Prenez l'homme le plus laborieux dans une condition de travail obligé, et vous le verrez bien vite se relâcher dans une condition de travail libre et facultatif. La religion nous enseigne que le travail est un châtement, et l'expérience nous le prouve. Aussi l'instinct naturel de l'homme est-il de le faire comme on fait une condamnation. L'idée des rêveurs fouriéristes, qui veulent rendre le travail attrayant, et fonder des sociétés sur cet attrait permanent et invincible, est donc l'idée la plus folle et la plus creuse. Le travail est comme les mâts élevés des navires pendant la tempête; il faut s'y attacher pour y rester. Tout ce qui tend à suggérer des moyens de fuir ou d'ajourner le travail, est donc funeste aux ouvriers qui en attendent leur bien-être et celui de leurs familles; car, dans les climats où la nature est riche, on voit que les hommes aiment mieux être pauvres et nus en dormant, que riches et vêtus en travaillant.

D'un autre côté, il faut considérer qu'en demandant la suppression du travail à la tâche, et l'établissement du travail à la journée, les ouvriers raisonnaient très-exactement par rapport à leur principe, et arrivaient très-droit à leur but. Ils se proposaient, en effet, de donner de l'ouvrage à leurs camarades qui n'en avaient point, et ils ne trouvaient cet ouvrage que dans les heures supplémentaires de travail aux moments des repas, qu'ils proposaient de s'interdire en faveur des ouvriers inoccupés. Or, il est bien évident qu'il n'y a d'heures supplémentaires de travail qu'avec le système des journées, et voilà pourquoi les ouvriers demandaient la suppression du travail à la tâche. La réclamation des ouvriers sur ce point était donc par-

faitement logique; mais était-elle également vraie? Je ne le crois pas.

Qu'est-ce, en effet, et en le regardant au fond, que ce projet des ouvriers de s'interdire leurs heures supplémentaires de travail, en faveur des ouvriers inoccupés? — Mon Dieu! c'est une théorie, comme une autre, sur la question de savoir comment on peut donner du travail aux ouvriers qui n'en ont pas. Tout le monde s'est adressé cette question, et chacun y a répondu bien ou mal. Les saints-simoniens ont présenté pour remède la création de la propriété sociale; les fouriéristes, l'établissement du travail attrayant dans les phalanstères; les républicains extrêmes et communistes, le partage égal des propriétés et le suffrage universel. Eh bien! les ouvriers ont fait aussi leur théorie, comme ils en avaient le droit; et elle est aussi vaine que les autres, ce qui n'a rien de bien surprenant.

L'idée d'interdire les heures de travail supplémentaires et facultatives aux ouvriers occupés, pour en faire jouir les ouvriers inoccupés, revient à l'idée d'ôter l'habit à Jean pour en revêtir Pierre, ce qui fera toujours un homme nu sur deux. La solution des ouvriers n'en est donc pas une, puisqu'elle laisse la question dans le même état, et qu'elle ne donne du travail à ceux qui n'en ont pas, qu'en le retirant à ceux qui en ont; mais elle a au moins cet avantage, avantage rare dans les habitudes des utopistes, de procéder d'âmes nobles et de cœurs désintéressés. Les ouvriers se sont trompés en croyant résoudre la question qu'ils s'étaient posée; mais ils se sont trompés aux dépens de leur bourse; sorte d'erreur dont les réformateurs multiplient peu les exemples.

Le problème de savoir comment on peut donner du travail aux ouvriers qui en manquent reste donc encore tout entier, malgré l'honorable théorie des ouvriers parisiens; et il le restera toujours tant qu'on se tiendra dans la voie de laisser aller et de désordre où l'on est engagé; mais rien d'ailleurs n'est plus aisé que de le résoudre par la voie de l'organisation et de l'ordre dans le travail, et ce sera, monsieur le ministre, un sujet que je vous demande la permission de vous exposer dans une autre lettre.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

LA

STRATONICE DE M. INGRES.

J'éprouve un véritable bonheur à parler du tableau de M. Ingres. Quand on a abdiqué le dur métier de critique, il n'y a que l'admiration qui puisse autoriser à le recommencer par intervalles. Je prends donc la plume avec l'intention de passer rapidement sur les reproches, d'insister beaucoup sur les louanges; j'écris sous l'impression d'une de ces émotions sérieuses, qui ne ressemblent plus aux troubles de la première jeunesse, et où la raison semble prête à confirmer les sensations, à en accroître elle-même la vivacité; je jouis pour l'art, pour mon pays, pour l'éternelle jeunesse des facultés humaines, de l'exemple que vient de nous donner de son élévation et de ses ressources le génie d'un grand peintre dans toute la maturité de son talent.

Notre siècle est peut-être celui où le goût des arts est devenu le plus général, et pourtant jamais les productions dignes d'un succès durable ne se sont montrées plus rares. Cela tient, je pense, à deux causes principales. Le passé nous a légué trop de chefs-d'œuvre, et nous sommes devenus trop savants. Nous étouffons sous les *maîtres*. Les larges doctrines de l'éclectisme nous ont permis de tout sentir et de tout admirer. Quiconque se livre de nos jours à la culture des arts est condamné à subir l'influence de ce passé qui nous accable. On ne voit la peinture qu'à travers la peinture elle-même; et si quelque talent surgit, avant de savoir ce qu'il est, nous voulons deviner à qui il res-

semble. On dirait que toutes les voies ont été parcourues, toutes les inspirations épuisées, et la prétention à l'originalité ne nous semble devoir produire que la bizarrerie.

En même temps, nous avons fait les plus remarquables progrès dans la connaissance du passé. Les débris de tous les temps nous sont connus; nous savons les coordonner, leur assigner un type et une destination. Aucun anachronisme ne nous échappe, et nous n'en passons à personne. M^{lle} Rachel se montrerait-elle cent fois plus digne et plus touchante dans le rôle de Monime, nous ne lui pardonnons pas d'avoir ignoré la forme et la simplicité du bandeau royal que Monime a reçu de Mithridate. Où est le temps où Raphaël pouvait impunément mettre un archet dans la main d'Apollon? Les peintres puisaient alors dans l'aspect des monuments antiques une inspiration générale et plus sympathique que raisonnée. Tout homme qui désormais voudra traiter un sujet de l'antiquité, devra passer par les voies arides de l'érudition. Autrefois le peintre lisait les poètes: aujourd'hui il lui faut presque traduire les scoliastes.

S'il est, entre ces deux funestes directions, un sentier encore praticable au génie, on devine d'avance en quoi consistera cette dernière preuve d'originalité. Marcher dans la route des maîtres et ne point les copier, obéir à la manie d'érudition qui possède le siècle, sans cesser d'être artiste, tel est le problème que M. Ingres peut-être était seul capable de résoudre, et qu'il a incontestablement résolu. Le tableau de *Stratonice* réunit les qualités les plus éminentes qu'on admire dans ce qui nous reste de l'antiquité et dans les chefs-d'œuvre du xv^e siècle. En même temps, c'est une production essentiellement neuve dans toutes ses parties. On ne saurait pousser plus loin la recherche et l'exactitude minutieuse dans les détails d'un tableau. Si je voulais seulement énumérer ici tout ce que la toile de M. Ingres contient de particularités de décoration et d'ameublement, et faire comprendre ensuite à qui n'a pas vu la *Stratonice*, que tout cela tient sans confusion, sans encombrement, avec un goût et un agencement admirable, sur un tableau de chevalet dont les figures principales n'ont pas un pied de haut, j'entreprendrais une tâche impossible, et pourtant je ne ferais, par cet effort, que rendre hommage à la plus rigoureuse vérité.

Toutefois, ces qualités sont connues chez M. Ingres: on sait

que jusqu'ici personne n'a su mieux se pénétrer du vrai caractère de tous les siècles : sa *Françoise de Rimini*, comme son *Charles VII*, son *Maréchal de Berwick*, comme son *Apothéose d'Homère*, ont montré dans M. Ingres cette étonnante réunion de souplesse et de profondeur. On serait en général disposé à lui refuser des qualités d'une autre nature; en observant que, dans ses meilleurs ouvrages, dans ceux que je viens de citer surtout, et en y joignant la *Chapelle Sixtine*, la nature des sujets a demandé plus de symétrie que de mouvement, quelques-uns des admirateurs les plus sincères et les plus éclairés peut-être de M. Ingres ont pu craindre que la plus haute des qualités de la peinture, l'expression, ne lui eût pas été départie aussi généreusement par la nature que l'élévation du goût et l'originalité du dessin. On avait remarqué, il est vrai, plus de passion, plus d'émotion surtout, dans *le Martyre de saint Symphorien*; mais plusieurs détails de cet ouvrage rendirent le public sévère, probablement injuste, et quelques-uns parurent craindre qu'en se donnant des qualités qu'il n'avait pas, M. Ingres n'eût laissé s'obscurcir celles qui lui avaient assuré un rang si élevé dans la peinture.

La *Stratonice* rassurera à cet égard les critiques les plus exigeants. Jamais M. Ingres n'a mieux uni le goût à l'expression; et ce qui nous semble merveilleux, plus les personnages ont d'importance et touchent, pour ainsi dire, au cœur de la composition, plus se montre vrai et profond le sentiment qui les anime : la figure du jeune Antiochus est à la fois le centre et le diamant du tableau.

Je n'ai pas besoin de rappeler les circonstances du sujet choisi par M. Ingres; on le sait par le collège, on l'a rappris par l'opéra-comique. Il n'est personne qui puisse ignorer la passion du jeune Antiochus pour sa belle-mère, la ruse du médecin Érasistrate, enfin la générosité de Seleucus, générosité qui d'ailleurs serait peu praticable sous l'empire du Code civil. L'historiette paraît authentique; Plutarque l'a bien racontée, Lucien encore mieux, à ce qu'il me semble. On dirait que M. Ingres s'est proposé de réaliser les circonstances du récit de Lucien : « C'est cette Stratonice, aimée par son beau-fils, dont le médecin découvrit si habilement la passion. Antiochus, rougissant de son mal, se laissait consumer en silence. Il n'éprou-

vait aucune douleur, et pourtant sa couleur était toute changée, et son corps se desséchait de jour en jour. Le médecin, ne découvrant aucune cause manifeste à ce mal, vit bien qu'il provenait de l'amour. Il y avait là beaucoup de signes d'un amour caché, les yeux languissants, la voix éteinte, la pâleur, les larmes. Sachant donc à quoi s'en tenir sur ce point, il plaça sa main sur le cœur du jeune homme; puis, faisant appeler tour à tour ceux qui habitaient le palais, il observait chez le malade le plus grand calme à l'aspect de tous, excepté d'une seule, c'était sa belle-mère. A peine avait-elle paru, qu'une pâleur mortelle le saisit; la sueur l'inondait, il tremblait, le cœur lui bondissait dans la poitrine. Le médecin vit bien que c'étaient là tous les signes de l'amour. »

N'admirez-vous pas ce récit? Ne trouvez-vous pas magnifique le sujet ainsi présenté, et n'est-ce pas merveille qu'aucun des grands maîtres jusqu'à M. Ingres ne l'ait encore réalisé? A vrai dire, ç'a été là chez notre illustre contemporain une idée favorite. Les personnes admises dans l'atelier de M. Ingres ont pu y voir un tableau de Stratonice déjà fort avancé, et commencé peut-être il y a plus de vingt ans. Le fonds de la composition était le même, les accessoires essentiellement différents; rien ne donnait l'idée de cette combinaison d'un goût achevé et d'une richesse infinie, qui ne s'est sans doute rencontrée que dans les palais des premiers successeurs d'Alexandre. M. Ingres, en transportant sa composition sur une toile plus étroite, lui a donné ce dernier cachet. Il me semble que le pathétique de la scène y gagne quelque chose. Ce jeune homme mourant au milieu des délices de la richesse et de la puissance a, sans aucun doute, plus de prise sur l'imagination; et, en même temps, une certaine coquetterie dans les détails ne messied pas à un sujet que Corneille, à cause du dénouement heureux, aurait classé parmi les *tragi-comédies*.

Le sujet de Stratonice est incontestablement fort beau; mais il offre à l'exécution quelques graves difficultés. Il n'est guère possible que la composition présente cette unité, cette cohésion presque indispensable dans les œuvres de l'art. Antiochus doit laisser deviner son amour à la première apparition de Stratonice. Qu'elle ignore la passion de son beau-fils ou qu'elle la soupçonne (M. Ingres a préféré la dernière hypothèse), la con-

venance ou la pudeur l'éloignent du lit d'Antiochus. M. Ingres a sagement subi cet inconvénient de son sujet. Stratonice qui s'avance incertaine et émue, Antiochus surveillé par le médecin, pleuré déjà par son père, constituent deux parties distinctes de la composition entre lesquelles il ne paraît exister qu'un lien purement intellectuel. Pour éviter la division de l'intérêt, M. Ingres a demandé à l'effet de son tableau l'unité que son sujet semblait lui interdire. Stratonice est peinte en pleine lumière : c'est la réalisation de la toute-puissance de la beauté, c'est Vénus elle-même. Tout le drame, au contraire, s'agite dans la demi-teinte : Antiochus fuit le soleil, il voudrait se dérober à lui-même ; le médecin l'observe dans l'ombre ; le père, accablé de douleur, doit aussi trouver importun cet éclat du jour qui ne plaît qu'aux heureux. J'ai vu beaucoup admirer l'attitude de Séleucus, prosterné au pied du lit de son fils. Je crois pourtant que j'aime encore mieux que la disposition de cette figure son exécution, la largeur et la finesse de la draperie, la beauté des mains et des bras. Je crois que l'expression de la tête de Séleucus manque au tableau, Timanthe avait, il est vrai, voilé la face d'Agamemnon ; mais Séleucus n'est point condamné par l'oracle à sacrifier son fils.

J'ai déjà dit que, selon M. Ingres, Stratonice savait déjà, par une intuition toute féminine, la pensée d'Antiochus. Stratonice est donc coquette ; elle l'est d'une façon qui tient le milieu entre la Galatée de Virgile et la Vénus d'Homère ; elle est charmante de tout point ; elle n'a, comme on peut s'y attendre, ni la grandeur de Junon, ni la simplicité d'Iphigénie.

Le médecin joue un grand rôle, trop grand peut-être, dans l'ombre du tableau : il a dans son pressentiment, dans son habileté, dans son influence sur le dénouement quelque chose de divin ; on dirait plutôt un génie sauveur, un Esculape. Esculape était fils d'Apollon et petit-fils de Jupiter ; Érasistrate, avec tout son talent, n'avait pas sans doute une si noble généalogie, et il me semble que j'aimerais à retrouver dans ses traits quelque chose des types beaucoup plus humains que l'antiquité nous a légués, soit l'Hippocrate, soit le *médecin grec* de la Bibliothèque. La draperie du docteur est aussi peut-être trop ample et trop solennelle.

Quant au jeune Antiochus, je l'ai déjà dit, il est parfait. C'est

une idée de génie , que ni Lucien ni personne n'ont fournie à M. Ingres , que l'effort du malade pour empêcher le médecin de pénétrer la cause de son mal. La pose qui en résulte , très-risquée dans son principe , est rendue avec un extrême bonheur. Le corps , répandu en quelque sorte sur le lit , recouvert d'une draperie de couleur orange , est dessiné avec une hardiesse et une précision dont rien ne peut donner l'idée. La nature délicate et fiévreuse du jeune homme est admirablement saisie ; le ton des chairs , l'expression de la bouche et des yeux sont dans une harmonie parfaite. Je sais gré , pour mon compte , à M. Ingres , d'avoir conservé dans cette tête si passionnée la vérité historique des traits d'Antiochus. Tout cela est relevé par une exécution à la fois sévère et émue , digne de Raphaël et du Corrège.

Après cela , faut-il parler des figures accessoires qui peuplent le tableau et complètent l'ensemble , de cette nourrice désolée , de cette jeune fille qui répand l'encens sur le trépied avec tant de naïveté et de grâce , de la suivante de Stratonice , inquiète , hors de la chambre , et peut-être aussi (qui sait ?) quelque peu dans la confidence ? On n'a la force de rien louer après l'Antiochus.

Maintenant , si je me restreins à l'exécution du tableau , après avoir signalé une légère disparité entre la sécheresse de quelques parties du fond et la manière à la fois fine et grasse dont les figures sont rendues , je résumerai toute mon admiration en deux mots , la perfection des draperies et la virginité du ton. Qu'on se figure bien que *toutes* les draperies du tableau de *Stratonice* sont à la hauteur de la seule figure de Virgile dans le *tu Marcellus eris*. Quant à ce que j'entends par la virginité du ton , cette expression a besoin , je crois , de quelques mots d'explication. M. Ingres , traitant un sujet de l'antiquité , a eu certainement devant les yeux l'inimitable pureté qui distingue le trait dans les peintures des vases grecs. Comment transporter sur une toile terminée avec la dernière recherche cette impression si profonde et dont la donnée est si fugitive ? Il faut redouter alors l'emploi des ressources ordinaires de la peinture à l'huile. Sans affecter une fausse naïveté et en se montrant avec toute sa science , ce qui est le devoir de tout artiste sincère , on doit retrouver dans le ton et dans l'effet la pureté et la simpli-

cité des modèles : il faut la clarté des tons de la fresque et de l'aquarelle. M. Ingres , dans la *Stratonice* , est le seul qui me paraît avoir résolu ce problème.

J'en pourrais dire encore beaucoup ; mais il me semble qu'une œuvre appelée à un succès aussi durable demande quelque chasteté dans la louange. M. Ingres a fait cette fois ce qu'on doit attendre d'un homme qui réunit à l'expérience de l'âge toute la vivacité des impressions de la jeunesse. Il y a deux moments suprêmes dans la vie d'un artiste : le jour où le génie se manifeste dans sa première fleur , et celui où l'homme , qui touche aux limites de la vieillesse , se repliant sur lui-même , semble recommencer une nouvelle vie. C'est , après le charme enivrant de la première verdure , le charme non moins grand et plus profond peut-être des jours de l'automne ; c'est Gluck écrivant à soixante ans l'*Alceste* et l'*Iphigénie en Tauride* ; c'est Talma jouant Joad et Auguste , c'est Baillot dans la gr ce sévère des années qui viennent de s'écouler ; c'est Racine  crivant *Athalie* ; c'est Titien peignant la si naïve et si pure *Présentation de la Vierge* après tant de peintures si puissantes et si hardies. Cette persévérance du génie est un des plus beaux spectacles que notre nature puisse offrir ; c'est une protestation de l'esprit , jeune comme Dieu lui-même , contre le déclin de la matière. M. Ingres rajeunissant son talent à la façon de Gluck et de Racine , M. Ingres rajeunissant la peinture elle-même , quand de toutes parts elle nous appar t si us e et si décrépite , a , pour ainsi dire , une nouvelle carrière à parcourir ; que l'applaudissement unanime qui vient d'accueillir la *Stratonice* l'encourage dans cette voie ; qu'il nous revienne de la ferveur qu'un nouveau baptême de l'art vient de lui rendre ; que l'impression de l'Italie , si puissante sur tous les grands artistes et si manifeste dans son dernier tableau , ne soit point négligée par celui que l'unanime opinion de la France place à la tête de notre  cole. Qu'il sache bien que personne ici ne conteste son rang et ne méconnaît son génie , et qu'oubliant enfin quelques blessures qu'il s'est faussement exagérées ; il permette à la France de se glorifier , comme elle en a le droit , dans l'exposition publique du Louvre , de son dernier tableau.

En attendant que M. Ingres , rassuré par l'unanime applaudissement des artistes , réalise le v eu de tous ceux qui ont été

admis à voir la *Stratonice*, n'oublions pas l'ami des arts pour lequel l'Achille de la peinture est enfin sorti de la tente, et dont la noble insistance est si bien récompensée. La flatterie de notre temps ne s'adresse pas aux princes. Aussi tout le monde me comprendra-t-il, tout le monde accueillira-t-il mes paroles avec sympathie, quand je dirai que personne en France n'était plus digne de posséder la *Stratonice* que M. le duc d'Orléans. Protéger les arts ne consiste pas seulement à acheter des tableaux : beaucoup partagent de nos jours ce privilège avec les princes ; mais distinguer le vrai mérite, graduer avec intelligence les distinctions qu'on lui accorde, n'oublier aucun de ceux qui comptent dans notre école, et, en n'oubliant personne, faire à chacun sa véritable part, c'est là le privilège d'un bien petit nombre parmi les privilégiés de la naissance et de la fortune. M. le duc d'Orléans doit s'estimer heureux d'avoir la *Stratonice* ; les artistes et les amateurs ne le sont pas moins de savoir que le nouveau chef-d'œuvre de M. Ingres a passé en de si dignes mains.

CH. LENORMANT.

POÉSIES ⁽¹⁾.



L'ART.

Nous avons oublié les leçons de la Grèce ;
Comme si l'art n'était qu'une folle maîtresse ,
A nos impurs festins il est venu s'asseoir ;
Sa lèvre a bu le vin d'un vulgaire pressoir ;
Nous avons arraché les bandelettes fines
Qui fixaient ses cheveux sur ses tempes divines ,
Et tel qu'une bacchante , en proie à nos fureurs ,
Son front de nos baisers gardera les rougeurs.
Honte pour ces amours , dont les fauves morsures
Marquent l'objet aimé d'impudiques blessures !
Leurs transports ont flétri l'image de beauté
Que de ses ciseaux d'or sculpta l'antiquité.

Virgile , fais couler une larme éternelle !
Au plus beau des chanteurs Lycoris infidèle ,
Infidèle à l'amour du plus beau des bergers ,
Sur les pas d'un barbare affronte les dangers.
Loin des champs fraternels , et loin de ses compagnes ,

(1) Nous détachons les pièces suivantes d'un recueil de poésies qui est au moment de paraître chez l'éditeur Masganna. L'auteur, M. Ch. Coran , a réuni dans ce recueil , intitulé *Onyx* , divers poèmes , des fragments et des sonnets , dont les pièces qu'on va lire feront assez connaître la fraîcheur et la délicatesse.

J'ai vu le dur soldat l'entraîner aux montagnes :
 Pleure, Gallus, oh ! pleure ! au tranchant des glaciers,
 J'ai vu le sang rougir la plante de ses pieds.
 — Lycoris, c'est de l'art la vivante effigie :
 L'art se perd, ô sujet de deuil et d'élégie !
 L'art, parmi les meilleurs, ne prend plus ses amants,
 Le doux fruit ne naît plus de ses accouplements.
 Depuis que dans ses bras, aussi blancs que l'ivoire,
 La laideur a conquis une infâme victoire,
 Son flanc ne produit plus.

Heureux Anacréon,
 Ce n'était pas ainsi qu'au bruit de ta chanson,
 La muse abandonnait les sommets poétiques,
 Pour venir assister à tes banquets lyriques.
 En hôte somptueux, tu couronnais de fleurs
 La coupe dont buvait la reine des neuf Sœurs,
 Et le luth modulait, pour qu'une triple ivresse
 Confondit les parfums, les bons vins de la Grèce,
 Et les chants à l'Amour, le dieu de tes plaisirs,
 A Bacchus, qui troublait sagement tes loisirs.
 Que fis-tu ? Quelques vers aux douceurs de la vie ;
 Pourtant ce fut assez, et la Muse ravie
 Crut avoir beaucoup fait, et, ton livre à la main,
 Tu gagnais à pas sûrs l'éternel lendemain.

UNE PLUME D'ÉVENTAIL.

En quittant l'éventail, dis-moi, plume légère,
 As-tu voulu parler ? Es-tu la messagère
 D'amour ?

N'es-tu pas le duvet d'un désir en enfance,
 Dont l'aile en grandissant portera l'espérance,
 Un jour ?

O pleine de douceur ! comme une rêverie,
 Comme l'aveu que fait une femme attendrie,
 Tout bas,

N'es-tu pas , dis-le-moi , l'étamine flexible
 Qui veloutait le sein de ma dame , insensible ,
 Hélas !

Toi qui portais le souffle à sa lèvre sereine ,
 Oh ! n'es-tu pas encor tiède de son haleine
 Un peu ?

N'as-tu pas de son front bu la fraîche rosée ,
 Pour calmer , sur mon cœur trop plein de sa pensée ,
 Le feu ?

Hélas ! si tu n'as dû servir que de symbole
 A la frivolité , pauvre duvet qui vole
 Au vent ,

Du moins reste toujours fidèle à mes alarmes ,
 La plume d'éventail se mouillera de larmes
 Souvent !

SONNET.

Enfant de Mahomet, épouser un sérail ,
 Fumer sur des divans brodés de pierreries ,
 Une blanche , à mes pieds , racontant des féeries ,
 Une noire agitant sur mon front l'éventail ;

Prendre le bain de rose assis sur le corail ,
 Sous la treille pendante en grenades mûries ;
 Ou sur un lac d'azur , au gré des rêveries ,
 Vers quelque îlot en fleur tourner le gouvernail.

Et quels flambeaux joyeux éclateraient dans l'ombre !
 O mes fêtes de nuit ! ô musiques sans nombre !
 Et guirlandes , parfums , ivresse des repas !

Pourtant , je suis heureux dans ma pantoufle verte ;
 Nous sommes en avril , ma fenêtre est ouverte ,
 Marthe a mis sur ma table un vase de lilas.

Critique Littéraire.

ŒUVRES CHOISIES DE MILTON,

TRADUCTION NOUVELLE.

ESSAIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE,

PAR M. GÉRUSEZ,

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ANCIENNE ET MODERNE,

PAR M. PATIN.

André Chénier, dans un moment d'éloquente humeur contre les Anglais, a laissé échapper, au milieu de vers inachevés, cette boutade contre leurs poètes :

Les poètes anglais, trop fiers pour être esclaves,
Ont même du bon sens rejeté les entraves.
Dans leur ton uniforme, en leur vaine splendeur,
Haletants pour atteindre une fausse grandeur,
Tristes comme leur ciel toujours ceint de nuages,
Enflés comme la mer qui blanchit leurs rivages,
Et sombres et pesants comme l'air nébuleux
Que leur île farouche épaissit autour d'eux,
Du génie étranger détracteurs ridicules,

D'eux-mêmes et d'eux seuls admirateurs erédules,
Et pourtant quelquefois, dans leurs écrits nombreux,
Dignes d'être admirés par d'autres que par eux.

Ces vers, qui sont empreints sinon d'amertume, au moins d'un brin de mécontentement assez volontiers dédaigneux, contiennent cependant, dans un tour achevé pour la fermeté de la touche et l'évolution de la pensée dans sa période, une appréciation juste des défauts de la poésie anglaise. La prose eût été difficilement plus exacte que ces quelques vers d'André Chénier; elle n'eût point été plus concise et n'eût point enfermé un sens plus net et plus plein dans un aussi magnifique langage. Milton, bien que la trempe toute particulière de son génie donne un caractère tout particulier aussi à ses défauts comme à ses grandes qualités et lui mérite un jugement à part; Milton ne laisse pas que de tomber par plus d'un endroit sous le coup de la véhémence sentence qu'a formulée le poète français. Cependant, à le prendre en masse, aucun poète anglais n'y échappe plus que lui. C'est que, de tous les poètes anglais, Milton est le moins Anglais, et que de tous les poètes modernes il est le plus nativement antique. Avec des mots anglais, c'est une langue universelle qu'il parle. La sphère de sentiments où se meut son inspiration, même dans ses plus petites pièces, dans ses plus légères fantaisies poétiques, le foyer lumineux où il prend ses couleurs, l'ordre d'émotions que le souffle de son âme embrasse, tout cela n'est point local et resserré dans quelque coin particulier de la nature et de l'homme, mais placé au centre même de la pensée et de la passion humaine. On ne saurait trop admirer comment un homme si activement mêlé, comme citoyen et comme écrivain, aux choses de son pays et de son temps, parvient à se dépouiller si complètement lui-même au moment où l'écrivain devient le poète. Si son génie est antique, biblique, son époque était aussi biblique, il est vrai, et l'on en pourrait induire que c'était encore là pour lui une manière d'être ou de rester Anglais. Mais il y a dans le plus profond de sa nature, et comme dans la moelle de son génie, je ne sais quoi d'essentiellement primitif qui, loin de lui donner un caractère commun avec les hommes de son temps, ne semble être là que pour faire mieux ressortir combien chez eux tout était

parodie gauche et maladroite, travestissement des seuls dehors et burlesque affectation. Tandis qu'ils se bariolaient et se badigeonnaient en quelque sorte à qui mieux mieux d'hébraïsme, il lui suffisait, à lui, d'être, pour se trouver tel que les autres s'efforçaient de paraître. Ce n'était point chez lui un masque ancien qui recouvrait tant bien que mal un homme moderne, mais une âme des temps anciens qui vivait dans un homme moderne et s'exhalait à travers son enveloppe. Il semble presque que le génie de Milton eût eu quelque chose de biblique, alors même qu'il n'eût pas connu la Bible, tant il diffère de ceux qui ne sont bibliques que par le goût du postiche, par une métamorphose artificielle de leur pensée et un jeu plus ou moins laborieux de leur imagination. Cette combinaison toute naturelle du génie de deux époques, abondant dans un seul homme, est précisément ce qui a mis dans Milton ce principe singulier qui l'élève au-dessus des barrières qui séparent les nations ou les temps. C'est par là qu'il est universel, c'est par là qu'il est né non-seulement poète, mais encore le poète du père de tous les hommes.

Ce qui est resté en lui d'Anglais, se mariant avec quelque chose de simple et de fort, prend un autre aspect, d'autres proportions, et le concours de deux natures en lui ne sert qu'à élargir l'assiette de son génie. Sans doute il a reçu beaucoup du milieu dans lequel il est placé, mais l'énergie de sa vie propre transforme tout ce qui vient l'accroître, comme un grand fleuve donne sa couleur et sa vitesse aux eaux des ruisseaux qui viennent se confondre avec les siennes. Aussi peut-on dire avec quelque vérité que les défauts de Milton sont plutôt encore les siens que ceux de sa nation.

Cette vérité, qui n'a peut-être pas été assez sentie, devient surtout claire et frappante à la lecture de ses petits poèmes. Dans le *Paradis perdu*, la nature du sujet, sa grandeur, sa simplicité, les sources où le poète l'avait puisé, toutes les convenances, toutes les nécessités de l'art, donnaient à la poésie de Milton un caractère et un ton particuliers. On conçoit que, ce sujet une fois choisi, le poète devait s'y adapter et s'enfermer tout entier dans sa fiction jusqu'au bout. Mais dans ses petits poèmes, qui ne sont que des caprices de son imagination; dans ses petits poèmes, où il ne subit de loi que celle de sa

fantaisie, où il s'abandonne librement à l'impulsion de ses instincts, nous sommes sûrs de trouver l'homme, le poète, tel qu'il est. Or, ce n'est pas un spectacle sans intérêt que de voir l'auteur du *Paradis perdu* entrer dans le cadre étroit d'une idylle, d'une élégie, d'un chant de joie ou de tristesse, avec cette ampleur de pensée, cette grandiose simplicité de conception, cette splendeur de langage, cette puissance et cette hauteur d'imagination, qui lui serviront à remuer jusque dans leurs fondements le ciel, la terre et l'enfer, et qui sont les traits caractéristiques de sa magnifique épopée. Et cette manière de concevoir et d'exprimer n'était pas un pli pris par son esprit dans le travail de cette immense composition, car, de toutes les pièces contenues dans le volume que la traduction de M. Kervyn de Kellenhove vient de mettre à la portée des lecteurs français, il est à remarquer qu'il n'y en a qu'une seule, *Samson Agonistes*, dont la création ne soit pas antérieure à celle du *Paradis perdu*. Elle est aussi la seule dont le sujet soit juif. Tout dans ces pièces porte les teintes qui sont de la vérité locale dans le poème biblique. C'était donc bien là la couleur pure, sincère, profonde du génie de Milton, puisqu'il la répand sur tout ce qu'il touche.

Milton est partout le poète du surnaturel. Même dans les sujets pris le plus près des sources ordinaires des affections humaines, il s'enlève au-dessus de la vérité humaine et perd de vue dans ses tableaux tout ce qui pourrait nous aider à y reconnaître une image de la vie telle que nous la supportons dans le temps et dans le lieu qui nous est donné, ou une image des choses telle que l'habitude de chaque jour les a peintes dans notre pensée. La réalité l'étouffe, l'idéal même, dans ses communes et poétiques limites, est trop étroit pour lui. Il plane dans l'immensité, dans l'infini, dans l'absolu. C'est là qu'il place des personnages qui ne peuvent vivre que là; c'est là qu'il se place lui-même quand il veut peindre en son propre nom des émotions qui lui sont propres et que nous avons peine à reconnaître si nous les comparons aux nôtres, tant il les a dépouillées de ces mille et imperceptibles accidents de forme par lesquels elles s'ajustent aux formes diverses de notre faiblesse, pour ne leur laisser que ce qu'elles ne peuvent dépouiller nulle part sans cesser d'être.

Indépendamment des sonnets et des poésies latines, il y a dans ce volume quatre morceaux principaux : *Comus*, *l'Allegro*, *Il penseroso* et *Samson Agonistes* (la lutte de Samson). Par un singulier hasard, qui fait encore mieux ressortir ce que nous avançons dans les lignes précédentes, il paraîtrait qu'une aventure réelle a fourni la donnée première de *Comus*. Les deux fils et la fille de lord Egerton, traversant une forêt, s'égarèrent, et la jeune fille fut un instant séparée de ses frères. Milton, en ajoutant à ces trois personnages un génie protecteur, un enchanteur, une nymphe, et en attirant dans les pièges de l'enchanteur la vertu de son héroïne, qui finit cependant par en sortir les bagues sauvées, a tiré de cette donnée un de ces poèmes dialogués qu'on appelait *Masques*, et qui étaient en grande faveur à la cour d'Angleterre durant les beaux jours qu'y put goûter la malheureuse reine Henriette. La reine ne dédaignait pas de prendre elle-même un rôle dans ces *Masques*. Celui de Milton fut représenté en 1634. Lord Brackley, Thomas Egerton, son frère, lady Alix Egerton, y remplissaient les trois principaux rôles. Cette pièce, qui n'est en rien une pièce de théâtre, ne peut supporter que la lecture, et devait être quelque chose de bien froid sur une scène. Des frères qui, cherchant leur sœur égarée dans une forêt, s'arrêtent à dissenter poétiquement sur la chasteté, sur les attributs mythologiques des deux déesses les plus chastes, Diane et Minerve, et sur *les charmes de la divine philosophie*; la jeune fille égarée qui adresse des *invocations lyriques* à la nymphe Écho; des dialogues sans fin et qui ne vont pas au fait, comme celui qu'amène la rencontre des deux frères et du Génie protecteur, déguisé en berger : tout cela est hors de toute nature et de toute vraisemblance. Ce n'est donc pas par ce côté qu'il faut envisager le *Comus*. Les personnages ne sont pas des hommes, mais des symboles, et le poème lui-même n'est que le développement poétique d'une idée morale. Réduit à cet aspect, il contient de magnifiques détails, et ce grand souffle poétique de Milton, tel que nous avons cherché à le caractériser, s'y répand avec une magnifique puissance. Cependant nous devons dire, à la décharge de notre conscience, que, si nous reconnaissons au poète le droit de se faire un monde à sa guise, et si nous tolérons l'absence de réalité, nous ne pou-

vous tolérer l'absence de vérité. Qu'on nous donne sous des figures et sous des noms d'hommes des êtres purement imaginaires, c'est fort bien ; que ces personnages ne soient d'aucun temps ni d'aucun lieu, qu'il ne soit pas possible de démêler à quel monde, à quelle civilisation, à quelle religion ils appartiennent ; nous entrons volontiers dans cette fantaisie du poète ; mais une fois ces personnages posés, il faut que, dans les données de la position qu'on leur fait, ils se montrent conséquents avec eux-mêmes, qu'ils soient à ce qu'ils font et qu'ils aillent à leurs fins.

L'Allegro est un chant d'allégresse et le *Penseroso* un chant de tristesse. Ces deux petits poèmes, composés symétriquement, se font suite et contraste ; mais, pas plus ici qu'ailleurs, Milton n'a pu descendre aux proportions de la nature. L'inflexible majesté de son génie n'a pu se dérober ni dans une joie qui palpite, ni dans une douleur qui fléchit. Quoique les termes soient retournés, ses deux poèmes ont à peu près les mêmes teintes, qui sont toujours celles que nous avons signalées. Son allégresse n'a point de gaieté ni de tressaillements, sa douleur ne s'humecte point de larmes ; elles sont toutes les deux voisines d'un état mixte, qui est une mélancolie calme, grandiose, surhumaine, et, par sa sérénité, propre à refléter également, selon qu'elles se présenteront, des images plus voisines de l'un ou de l'autre des deux sentiments opposés qui viennent se rejoindre, se résoudre et se transfigurer en elle. Milton commence par dire : « Fuis au loin, Mélancolie abhorrée, née de Cerbère et de la Nuit sombre, qui vis solitaire dans les antres du Styx, au milieu des monstres horribles, des cris lugubres et des visions infernales ! Va chercher quelque grotte sauvage où les ténèbres appesanties étendent leurs ailes jalouses, où chante le corbeau de la nuit ; là, sous d'épais ombrages et sous des rocs aux voûtes basses, aussi hideux que ta chevelure, reste à jamais dans ce sombre désert digne de la Cimmérie. » Rien n'est plus lugubre que ce début d'un hymne au plaisir rose et frais. Cet entassement d'images sinistres dénote un homme habituellement triste, et qui, s'il met, quant à présent, toute la bonne volonté du monde à se réjouir, a commencé un moment trop tôt à se croire en veine de belle humeur. Ce n'est pas qu'une âme remplie d'images riantes ne

puisse évoquer en passant une image contraire pour relever par le contraste la saveur des jouissances. Tous les poètes de la volupté ont donné des exemples de cet artifice ; Horace surtout , dans l'antiquité , et notre Béranger de nos jours. Mais ils ne font que glisser sur l'idée triste ; ils l'indiquent par un mot , par un vers , si l'on veut ; ils ne l'étalent point , ils ne la creusent pas ; ils ne trouveraient point dans leur vocabulaire cette abondance de mots sourds et lugubres , ni dans leur imagination ce faste d'images noires et funèbres ; et puis , outre qu'ils ne permettent pas à l'idée triste de s'enfoncer dans leur esprit , ils savent bien qu'il ne faut pas l'enfoncer dans l'esprit du lecteur , mais seulement la lui faire effleurer. A cela près , si l'*Allegro* manque d'enjouement véritable , l'inspiration en est pleine de douceur , de fraîcheur et de grâces , mais de grâces qui respirent la force , à la manière antique. Malgré l'invocation au plaisir , qui suit immédiatement l'apostrophe à la mélancolie , cette pièce est plutôt une pastorale qu'un chant d'allégresse ou un hymne à la volupté.

Le *Penoso* est à l'*Allegro* ce qu'un beau coucher du soleil est à un beau lever du soleil ; malgré le rôle spécial qui lui semble destiné dans l'antithèse , dont il est le terme lugubre , il ne contient rien qui soit aussi sombre que le début de l'*Allegro*. L'auteur rêve et contemple dans l'un de ces morceaux ; l'autre n'est qu'une invocation à la contemplation et à la rêverie ; l'un est le crépuscule de la joie connue , l'autre est le crépuscule de la tristesse. C'est la joie grave d'une âme élevée , et la tristesse contenue d'une âme forte , d'une âme qui , dominant d'en haut sur la vallée des rires et des larmes , se tient ferme et presque immuable entre les deux pôles de l'émotion humaine , comme le soleil qui , dans les oscillations les plus grandes , ne franchit jamais , à droite ni à gauche , la ligne de ses tropiques.

Mais pour la force et l'élévation , rien , dans le recueil , n'égale à notre avis *Samson Agonistes*. Soit qu'on veuille faire de cette œuvre un poème mythique et mystique , soit au contraire qu'on le prenne à la lettre et qu'on n'y voie que l'image dramatique des luttes intérieures et extérieures de Samson tombé du faite de sa fortune et de ses triomphes dans la captivité et la cécité , déchu du premier rang parmi les juifs , à la

condition du plus misérable et du plus humilié des hommes ; honteusement dépouillé de sa force ; affections , orgueil , tout cela brisé , souillé , anéanti ou ne survivant que dans des débris qui rendent plus amers les souvenirs du passé ; si l'on veut , disons-nous , s'en tenir à ce poëme littéral , on le verra devenir encore sous la plume de Milton un des plus magnifiques chants où puissent retentir les grandes douleurs et vibrer les grandes cordes de l'âme humaine. Il faut se souvenir que Milton , lorsqu'il le composa , était déjà engagé fort avant dans le travail de son poëme épique (si même il ne l'avait terminé ; du moins est-il que le *Samson* ne fut publié que quatre ans après le *Paradis perdu* , en 1671) , et que par conséquent le poëte était à cette époque aveugle comme son héros. Peut-être le point de conformité entre sa destinée et celle de l'homme qu'il faisait parler , fut-il une clé qui le fit pénétrer plus avant dans l'abîme de ces souffrances dont il pouvait apprécier une partie par lui-même. Nous avertissons au reste les lecteurs contemporains que leur avidité impatiente pourrait bien trouver des lenteurs dans le déroulement presque incessant de beautés toujours croissantes , mais peu combinées pour l'effet , auquel on vise surtout aujourd'hui ; on n'entre pas dans Milton comme dans le premier roman venu , surtout quand on sort du premier roman venu , et qu'on s'y est plu. Quand on sort d'une cave ou d'un bouge obscur , il faut aussi quelque temps pour faire ses yeux à la beauté éclatante du jour.

La dernière pièce de quelque étendue qui soit dans ce volume , intitulée *Lycidas* , est une plainte de Milton sur la mort d'un poëte de ses amis. Après ce que nous avons déjà dit , il est inutile de rien ajouter sur ce morceau en particulier. C'est toujours un vaste déploiement de formes pompeuses , et peu adhérentes à la réalité ; toujours un grand jet de poésie plutôt que l'effusion d'une âme pénétrée du coup qu'elle a reçu et jetant son cri par sa blessure ; toujours le calme d'une sensibilité qui se possède , et cet abondant éclat d'une imagination qui , bien que nageant dans une atmosphère sombre , jette un feu qui ne s'amortit pas.

Nous avons hâte maintenant de parler de la traduction , qui mérite à tous égards qu'une notable part d'attention lui soit réservée. A un savoir étendu et solide , M. Kervyn de Kellen-

hove joint une sagesse d'esprit qui le garantit des écarts de son propre zèle, et une modestie qui le garantit des écarts de la présomption. Patient au travail, il se laisse d'ailleurs conduire par son auteur avec une docilité exemplaire et ne glisse pas sur les difficultés ; et ce sont là les trois écueils d'un traducteur : l'emportement, qui fait qu'on veut toujours, et en tout, faire aussi bien que l'original ; la présomption, qui fait qu'on croit souvent faire mieux en le corrigeant, en le mutilant, en le déformant ; la nonchalance, qui fait qu'on se rebute et qu'on se pardonne mille petites infidélités. Il est impossible de se soumettre à son auteur avec une abnégation plus complète que celle de M. Kervyn de Kellenhove ; impossible de l'interroger avec une patience plus grande, de le rendre avec un esprit plus pénétré de sa substance et un discernement plus éclairé. Versé d'ailleurs dans la littérature anglaise avec une intimité dont les preuves éclatent non-seulement dans la traduction, mais encore dans les commentaires qui l'accompagnent et dans l'introduction qui la précède, M. Kervyn, qui, sur ce point, ne trouverait peut-être en France de rival que M. Chasles, ne l'est pas moins dans les diverses littératures, qui sont la base d'une éducation soignée, y compris la nôtre, ce qui est plus rare chez nous. Ainsi, le jour lui arrive de toutes parts dans le travail de sa traduction ; ce volume, qui d'ailleurs ne contient qu'une partie des poésies de Milton, était à peu près inconnu en France. Quoique M. Kervyn n'en annonce pas un second et ne laisse aucunement soupçonner qu'il soit disposé à l'entreprendre, il est à souhaiter que l'accueil fait à celui-ci encourage le traducteur intelligent de Milton à ne pas s'arrêter en si beau chemin, et à nous livrer ce qui reste.

Sous le titre d'*Essais d'Histoire littéraire*, M. Gérnez a publié une série de notices biographiques et critiques sur divers noms appartenant à diverses époques de notre littérature. Bien que ce soit du récit et de la critique rétrospective, comme aucun lien n'enchaîne ces morceaux, comme ils ne représentent aucune suite d'idées se développant graduellement et s'appuyant sur une suite de faits continus, peut-être n'est-ce pas là, à proprement parler, de l'histoire, même à l'état d'essais. Cette observation, qui ne porte d'ailleurs que sur le titre, a peu d'importance, et même nous ne l'aurions pas faite, si ce mot d'his-

toire, nous prenant au dépourvu, ne nous avait mis en défaut et fourvoyé pendant quelque temps à la recherche de l'idée capitale qui pouvait être considérée comme servant de base et de lien à tout l'édifice, afin de trouver pour nous-même le point qui devait servir de base à nos appréciations. Une fois averti, nous acceptons parfaitement le volume tel qu'il est, tout en désirant qu'il soit suivi d'un second pour compléter les séries qu'il a plus particulièrement entamées. Il n'y a pas, en effet, d'édifice ici, comme nous l'avions cru; il n'y a que des jalons posés. Comme M. Gérusez, tout en embrassant le vaste espace compris entre saint Bernard et nos jours, s'est arrêté principalement à l'époque qui précède immédiatement la grande littérature du xvii^e siècle; c'est là aussi que nous jetterons volontiers notre tente.

Cette époque, quoique n'ayant que des caractères de transition: c'est-à-dire rien d'achevé, rien de complet, est belle cependant et pleine d'intérêt. A vrai dire même, ces époques sont les seules qui aient réellement une histoire. Pour les autres, l'histoire est toute faite: tout y est chef-d'œuvre; c'est-à-dire que tout y est la consommation de ce qui a été ébauché, tenté dans les époques antérieures. Tout est résultat, tous les efforts sont heureux, ou plutôt il semble qu'il n'y ait pas d'efforts, et que ces résultats existent de toute éternité. Mais un spectacle instructif autant qu'attrayant, c'est celui de l'esprit humain, qui veut et ne peut pas tout à fait, qui tâtonne, qui s'ingénie en essais, qui se reprend de mille façons à son travail, qui se perce laborieusement sa route, et jette, en se heurtant opiniâtrément contre sa matière rebelle, tout ce qu'il contient d'étincelles. Si les produits de ce travail ont moins de valeur que le produit des génies qui appartiennent à des générations plus mûres, qui viennent aux époques accomplies, le travail en lui-même est peut-être plus curieux; de même qu'un enfant qui s'essaie à marcher, qui hésite, s'élançe, chancelle, trébuche souvent, se relève et recommence, a plus de charme et d'intérêt que l'homme qui marche dans sa force et appuie sur la terre un pied ferme et assuré. Ce n'est pas que, dans un sens absolu, la littérature qui signale le premier tiers du xvii^e siècle soit une enfance proprement dite. L'esprit a déjà perdu sa naïveté, la langue également. Cette langue néanmoins est neuve et

en train de se former. Elle n'est que le balbutiement de la grande et belle langue qui sera parlée quand Corneille aura fait *le Cid*, et Pascal *les Provinciales*; et puis elle ne s'applique guère qu'à des puérités : elle parle pour parler, pour s'écouter elle-même. Le moindre mot est une bonne fortune, la moindre page, quel qu'en soit le sujet, est une œuvre. Il y a des destinées pour un quatrain. Des partis s'ameutent autour d'un sonnet. Mais dans cet enfantillage du goût et de l'imagination, la langue s'exerce; elle se châtie, elle se forme par l'importance qu'elle donne à toutes les futilités qu'elle produit. Or, ce spectacle, disons-nous, est animé, plein d'enseignements et d'intérêt.

C'est dans ces aperçus et d'autres analogues qu'est la véritable histoire littéraire du temps; car l'histoire, à quelque objet qu'elle s'applique, n'est que l'exposition et l'explication de la marche des choses dans la sphère où elle s'est placée. M. Gérusez, qui l'a faite plus d'une fois ainsi, n'y eût pas manqué cette fois s'il eût voulu faire encore de l'histoire. Mais en sautant de saint Bernard à Rabelais, de Rabelais à Jodelle et à D'Aubigné, et de M^{me} de La Fayette à M. Auguste Barbier, il a suffisamment marqué que son dessein était tout autre aujourd'hui.

D'Aubigné, homme de guerre, grand politique, grand caractère, protestant zélé, poète éloquent et prosateur incisif, serait certainement un homme des plus remarquables à toutes les époques, et il est dans la sienne un des plus captivants sujets d'études qui se puissent rencontrer. Il raconte quand il le veut avec la malice de Rabelais, il s'élève dans quelques endroits à la vigueur et à la majesté de Corneille. C'était une âme romaine dans un tempérament gascon. Il fut gascon. Il fut aussi un des savants les plus distingués de son siècle. La postérité a été trop oublieuse à son égard. C'est là un de ces caractères qui sont des trésors pour la biographie, et M. Gérusez, avec sa manière sobre, calme et judicieuse, n'a point manqué de laisser percer le plaisir qu'il prenait à celle-ci. Scudéry, qui a aussi sa notice dans le recueil de M. Gérusez, a quelques rapports de ressemblance, mais de ressemblance en charge, avec D'Aubigné. Il est à celui-ci ce que l'enflure est à la grandeur, la rodomontade à la force calme et vraie. Un homme qui nous paraît avoir quelques obligations envers M. Gérusez est

Sarrazin. Si on veut l'apprécier au point de vue de ce mouvement historique du goût et de la langue, dont nous parlions tout à l'heure, sans doute il a son importance, car il fut un des écrivains de son temps qui furent le plus en crédit, et Pellisson, dans l'éloge qu'il a fait de lui après sa mort, ne croyait pas aller trop loin en le faisant marcher de pair avec les plus beaux génies. Ménage, qui ne le prisait pas moins, a donné le dernier mot de son admiration pour lui en disant de ses œuvres : « On y voit de la prose et des vers en tout genre et *en toute langue.* » C'était là, en effet, un grand mérite pour les poètes de ce temps que de faire parler à leur muse toutes les langues de Panurge. C'en devait être un non pareil aux yeux de Ménage surtout, qui parlait à la reine de Suède en vers grecs, et qui adressait à une servante un madrigal latin. Mais le beau monde polyglotte portait déjà dans son sein un homme qui se nommait Molière, et qui écoutait; et peu d'années après, la comédie disait :

. Ma sœur, il sait du grec !
 Ah ! pour l'amour du grec, souffrez qu'on vous embrasse !

Pour ce qui est de Sarrazin, bien qu'il eût de l'enjouement et de l'agrément, bien qu'il joignît à cela le style sérieux, et qu'il eût l'esprit nourri d'une grande variété de connaissances, on lui compterait peu de pages qui puissent être goûtées encore de nos jours. Tout ce bel esprit est passé. La finesse et le sel abondent cependant dans sa *Pompe funèbre de Voiture*; mais en revanche, sa *Défaite des Bouts-rimés*, poème en quatre chants improvisé en quatre ou cinq jours, est une plaisanterie d'un goût forcé. Il n'est pas besoin du *Lutrin* pour la rendre fort maussade et la reléguer où Alceste voulait mettre les vers du sonnet d'Oronte. La versification de ses trois ou quatre odes ne manque pas de fermeté; mais on sait combien l'ode a été longtemps en France un genre malheureux. Quant à ses menues poésies, elles ont souvent de l'aisance, quelquefois de la grâce; mais souvent aussi elles ont le tort de faire déjà du pastiche marotique; tort impardonnable dans une époque qui est en train d'oublier une langue vieillie et d'en ajuster une nouvelle. Que

devait dire Balzac en lisant ce patois gaulois et suranné? Il ne reste donc plus que le *Bellum parasiticum*, autre plaisanterie en prose et en *us*, le *Discours de la Tragédie*, qui ne fait honneur ni au goût du critique ni au talent de l'écrivain, et enfin les fragments historiques avec la dissertation sur le jeu d'échecs, la traduction d'un opuscule latin, et le dialogue sur la question : « S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux? » trois morceaux dont le meilleur ne s'élève guère au-dessus du médiocre. Nous passons donc sur Sarrasin, ainsi que sur Balzac, qui avait de plus grandes qualités, sur Saint-Amant, qui en avait de plus grosses, sur Scarron, qui en avait de plus vives. Il est à regretter que M. Gérusez, puisqu'il est entré assez avant dans cette pléiade, n'ait pas eu le désir de la compléter par quelques noms des plus marquants, comme ceux de Voiture, de Ménage, de Chapelain, de Benserade le *Jobelin*, qui a fourni à Sarrasin le sujet d'un de ses plus jolis tours de force poétiques. Nous n'insisterons même pas sur la partie où se rencontrent quelques noms du grand siècle, Pascal, Corneille, La Rochefoucauld, M^{me} de La Fayette; car ici rien n'est à discuter, l'auteur s'en tenant à un sommaire biographique et à une succincte appréciation critique qui, par ses conclusions inévitables en pareille occurrence, est placée au-dessus de toute discussion.

M. Patin est voisin de M. Gérusez à la Sorbonne. Nous ne l'en séparerons pas dans cet article. Aussi bien les deux ouvrages ont une disposition semblable et se composent d'études détachées sur différents noms ou différentes questions littéraires. Seulement les morceaux dont se compose le volume de M. Patin, ayant pour la plupart une destination plus spéciale, ont aussi plus de développement ou un tour plus solennel et plus académique. Dans ce volume, la poésie latine a les honneurs du pas. C'était de droit. Quand les noms de Virgile et d'Horace n'y suffiraient point, chacun sait à combien de titres les muses latines se recommandent aux prédilections de M. Patin. Il a trouvé l'art de les rajeunir. Il nous a donné des yeux nouveaux pour les contempler, pour les admirer, un sens nouveau pour les aimer. C'était là en effet une matière des plus épuisées. M. Patin a su la repêtrer, il l'a débarrassée de cette poudre de collège qui s'y était incrustée et qui ternissait, qui décolorait, qui em-

poisonnait tout. Il lui a rendu sa fraîcheur native et son attrait. Ces morceaux, qui ont été débités devant un auditoire charmé d'un plaisir inattendu, ne perdent rien à la lecture. L'érudition qui y abonde leur donne une solidité qui n'est qu'un lien de plus pour attacher l'esprit, maître de s'y arrêter à loisir, quand la netteté, la lucidité et l'élégante aisance de l'expression viennent lui en rendre le poids insensible. Aux études sur Horace et Virgile, M. Patin a rattaché quatre autres discours, destinés à mettre à leur point de perspective, dans l'histoire du génie poétique des Latins, ces deux grands maîtres de la poésie latine. L'espace nous manque malheureusement, et nous ne pouvons que les indiquer. Toute cette partie jointe au discours sur *l'Influence de l'Imitation*, et à *l'Introduction à l'Histoire littéraire du siècle de Louis XIV*, est à notre avis la partie capitale du recueil. Non pas que les qualités ordinaires de M. Patin ne se trouvent dans les autres, mais elles y sont moins à l'aise. L'éloge académique porte en lui un vice originel qui est d'être un genre froid et guindé. Alors même que la parole qui se fait entendre est sincère, le genre a ce discrédit de passer pour ne l'être pas. Le seul mot éloge indique tout d'abord un parti pris, ou du moins une servitude acceptée, et toute l'adresse du monde a bien de la peine à assaisonner la louange quand toutes les précautions sont prises contre la censure. Il faut dire cependant que les *Éloges* de M. Patin ont plutôt contre eux la prévention qui s'attache à leur nom, que le défaut que cette prévention suppose. Les sujets d'ailleurs sont trop heureusement choisis pour que la tâche de celui qui loue rende sa sincérité suspecte. Il n'est jamais bien difficile d'être sincère dans l'éloge d'un homme comme Bossuet, comme Lesage, comme Rollin. Bernardin de Saint-Pierre s'y prête peut-être un peu moins. *L'Introduction à l'Histoire littéraire du siècle de Louis XIV* est un tableau rapide et très-ramassé des diverses phases par lesquelles a passé la littérature avant d'arriver à ce point de beauté qu'elle n'a point dépassé depuis. Ce travail est fait avec science, précision et sagacité. On pourrait cependant, en voyant porter en ligne de compte, non-seulement l'influence de l'hôtel Rambouillet, mais encore celle de plusieurs de ses membres en particulier, s'étonner de voir complètement omis le nom de D'Urfé, sans l'influence duquel on

ne sait ce qu'eût été l'hôtel Rambouillet, ou plutôt sans l'influence duquel l'hôtel Rambouillet n'eût jamais existé.

A. BUSSIÈRES.

MARIE-ANTOINETTE DEVANT LE XIX^e SIÈCLE,

PAR M^{me} SIMON-VIENNOT.

L'auteur de cet ouvrage ne saurait être assimilé à ces écrivains qui, dans des vues purement personnelles, se sont proposé pour but la réhabilitation forcée de tel ou tel personnage historique. Vivement frappée dans son enfance de la belle et tragique figure de Marie-Antoinette, M^{me} Simon-Viennot paraît avoir été dès-lors prédisposée à devenir l'historien de cette princesse. Toutefois, lorsqu'un peu plus tard l'apaisement des passions politiques amena le rétablissement de l'ordre, les débris des factions qui avaient déchiré la France, s'accordant, pour se décharger de leurs crimes, à réveiller avec persistance les accusations qui avaient flétri et accablé la malheureuse reine, l'opinion publique égarée fatigua de mille doutes l'esprit de la jeune admiratrice de Marie-Antoinette, et, sans porter absolument atteinte à la conviction intime de la jeune fille, la disposa néanmoins à rongir quelquefois de son admiration. Ces préventions prévalurent jusqu'au jour où l'écrivain, s'étant décidée à lire et à compulsier tout ce qui, dit-elle tristement, a été écrit *sur*, c'est-à-dire *contre* la reine, l'examen triompha des accusations calomnieuses. Si dans cette scrupuleuse épreuve la conduite de Marie-Antoinette avait justifié de quelque manière le soupçon qui s'était si souvent exercé sur elle, le livre de M^{me} Simon-Viennot n'eût jamais paru. Mais s'étant attachée à raviver à Versailles, à Trianon, les impressions et les sou-

venirs laissés par la reine, et jusqu'à sa pensée pour la reproduire plus sûrement, ayant étudié dans les récits des contemporains les faits qui font ressortir ce caractère, l'auteur est venu, repoussant toute prétention au titre d'historien, demander à notre siècle, pour le personnage le plus beau, pour le martyr le plus magnanime de la révolution, un jugement équitable qui lui est refusé jusqu'ici, et qui, nous assure le modeste écrivain, ne peut manquer d'être rendu avec éclat par la postérité.

Si tout n'a pas été dit sur la reine, refuserons-nous à cette grande victime les réparations que bon nombre d'infortunes vulgaires ont obtenues durant les vingt dernières années? Céderons-nous à une autre époque la satisfaction de rendre justice à une pure existence, la gloire de réhabiliter une mort non moins ignominieuse que celle du Christ? N'accorderons-nous pas aux femmes, pour l'exemple et pour l'encouragement, de reconnaître qu'une âme belle et grande a animé le corps d'une femme? Refuserons-nous à un écrivain qui a veillé pour éclairer notre religion et qui nous présente des documents peu connus, recueillis avec impartialité, le prix de son dévouement? Nous aimons à nous persuader qu'aujourd'hui une si coupable indifférence n'est à craindre ni pour Marie-Antoinette ni pour son historien, et ainsi nous chercherons dans le livre de M^{me} Simon-Viennot la solution de ce problème : Marie-Antoinette a-t-elle été injustement flétrie, injustement exécrée, injustement immolée?

L'auteur, qui ne néglige aucun moyen d'établir la justification qu'il s'est proposée, indique, comme première cause des malheurs de la reine, l'abus des alliances étrangères en usage parmi les princes. Nous ne le suivrons pas dans les aperçus que renferme ce chapitre, et nous renverrons pour les développements accessoires à l'ouvrage même. Pour qui l'a lu, qu'importe en dernier ressort que Marie-Antoinette ait été archiduchesse? Personne, hélas! ne songe à lui demander compte d'avoir, comme dernier refuge de l'honneur et de la vie de sa famille, désiré l'intervention armée de l'Autriche. Il est incontestable aujourd'hui qu'il faut rechercher la cause principale des événements de l'époque dans cette conspiration occulte et permanente qui se forma chez les filles ignorantes et ennuyées de

Louis XV, aussitôt qu'il fut question de marier le dauphin, d'une constitution frêle et malade. Comme le remarque judicieusement l'auteur, l'opposition qui se manifesta dès-lors contre Marie-Antoinette ne pouvait, dans le principe, émaner du duc d'Orléans. Ce n'était pas lui qui avait intérêt à ce que le dauphin mourût sans postérité. Ce ne fut pas le duc qui sut persuader au dauphin qu'une alliance avec l'Autriche le perdrait dans l'esprit des Français, et qui, après la célébration du mariage, obtint du jeune prince que, malgré son admiration et son penchant, il vivrait séparé de sa femme. Celle-ci cependant était si attrayante qu'elle avait fait tout d'abord sur le roi une impression menaçante pour M. de Choiseul, qui, un an auparavant, avait détourné le roi de demander la princesse pour lui-même. Ce fut donc dans les appartements des filles du roi, où se réunissaient les princes et les courtisans du parti dit de l'honnêteté, c'est-à-dire mécontents de la favorite, que s'ourdirent ces intrigues et celles qui portèrent le cardinal de Rohan à l'ambassade d'Autriche, à la nouvelle que le mariage se célébrait à Vienne. Ces dernières intrigues ne réussirent à le faire nommer que six mois après le mariage du dauphin. Mais ce retard importait peu à la faction anti-autrichienne, dont les mesures, on le voit, étaient prises pour faire renvoyer Marie-Antoinette en Allemagne à la mort du roi. En pied à la cour de Vienne, le cardinal, s'occupant de diviser et de déconsidérer la famille impériale, faisait à Marie-Thérèse des rapports perfides sur la conduite de la dauphine, qui, disait-il, compromettait sa dignité par la plus inconvenante familiarité, et Marie-Antoinette recevait de sa mère de sévères réprimandes. Dans le même temps, le cardinal transmettait à la faction de Versailles des propos plus que légers sur l'impératrice et sa famille. Une lettre du cardinal tomba dans les mains du roi, qui la communiqua à la dauphine. Déjà elle savait tous les excellents offices que le cardinal lui avait rendus près de l'impératrice; cette dernière duplicité révolta la jeune princesse, qui déclara dès-lors que jamais rien ne la déciderait à adresser une parole au cardinal. La conséquence de la conduite de ce dernier et de la disgrâce dans laquelle Marie-Antoinette, devenue reine et toute-puissante, continuait de le tenir, fut l'affaire du collier, qui jeta tant d'amertume dans la vie de cette princesse.

La cause qui , plus que tout autre , agit malheureusement sur la destinée de Marie-Antoinette fut son ignorance. Marie-Thérèse , inférieure à la réputation qu'elle s'était habilement acquise , et jalouse de conserver sa gloire usurpée , comprima parmi ses peuples et dans sa propre famille l'instruction qui eût rendu possible l'examen de sa conduite et des actes de son gouvernement. Au dehors , il n'était bruit que de l'instruction des archiduchesses , et , en réalité , leur ignorance était si profonde que , lors du départ de Marie-Antoinette pour Versailles , il fallut mettre à ses gages , pour suppléer les connaissances qui lui manquaient , le mince savoir de l'abbé de Vermont. Les divers partis ont porté contre lui bien des accusations dont on peut aisément le justifier aux dépens de son importance ; mais on ne saurait le disculper d'avoir , dans des vues purement personnelles , entretenu le désir de substituer la simplicité de la cour de Vienne à l'étiquette de celle de Versailles , quand il eût dû éclairer la princesse sur les dangers que cette réforme ne pouvait manquer d'avoir pour elle , à une époque où rien n'était encore préparé pour une révolution de cour. Que les princes d'Allemagne se mêlent à leurs peuples , qui baissent les yeux et se voilent la face devant eux comme au temps des rois pasteurs , rien de mieux ; mais ces mœurs ne sont guère celles de la France , qui osa toujours regarder et juger ses rois. Quant à l'abbé , sa politique était la même que celle de Marie-Thérèse : il avait aussi sa nullité réelle à cacher , à l'aide de l'ignorance d'autrui ; de plus , il lui fallait conserver et son poste d'instituteur et la familiarité dont ses fonctions le faisaient jouir près de la reine. Tant que Louis XV vécut , les insinuations intéressées de l'abbé ne purent avoir des effets immédiatement préjudiciables à la dauphine. Placée au second rang , ne devant pas rester à la cour sur un pied d'égalité avec M^{me} du Barry , la princesse put mener au château de la Muette une vie libre , retirée et d'autant plus paisible que cette existence , la tenant en dehors de toute coterie et de toute intrigue , n'excitait ni envie ni désapprobation. Mais reine , elle avait à remplir un nouveau devoir , à se renfermer quelque peu dans ce cercle d'étiquette favorable à la majesté en ce que , dérochant aux yeux quelque chose de l'humanité des princes , il les place au point de vue de supériorité qui leur assure le respect , l'amour et l'obéissance des peuples.

Marie-Antoinette, qui, dit-on, éprouvait le besoin de se soustraire à son rang, voulut vivre de la vie des simples particulières, et comme telle fut critiquée et soupçonnée. L'opposition cachée, qui lui avait déjà été si contraire, était là pour applaudir à toutes ses fautes, pour les relever, pour en profiter; elle était là pour envenimer les moindres démarches de la princesse, et personne n'osa lui dire qu'une reine jeune et belle, quelque pures que soient ses vues, ne tentera jamais de réforme dans les usages établis qu'aux dépens de sa renommée. Jusqu'ici sa mise a prouvé plus de bon goût que de magnificence; mais elle est reine, elle veut conquérir l'amour des peuples: elle se plaît à rehausser ses attraits naturels par des parures riches et variées. Ce n'est que d'hier que son époux lui a rendu justice; une innocente coquetterie la porte à s'assurer le cœur de son époux. Chaque jour elle exerce l'adresse de Léonard, le goût de M^{lle} Bertin, et déjà le blâme lui reproche de faire de la toilette sa principale occupation, et de donner aux autres femmes un exemple nuisible au repos et à la prospérité des familles. Vienne insuite l'intrigue du collier, et bien des voix hésiteront à absoudre entièrement la reine d'avoir voulu se procurer cette parure coûteuse. Déjà Marie-Antoinette est le but de toutes les accusations. Léonard fait-il à une Dauphinoise trop économe l'espièglerie d'orner son poulx de diables couleur de feu, la chanson et l'épigramme s'en prennent à la reine. Se promène-t-elle en traîneau, elle n'a de goût que pour les usages autrichiens, et vient braver jusque dans la capitale les usages et les convenances des Français. D'un autre côté, la littérature étant à l'épigramme, et la cour et la ville mettant les *Géorgiques* en action, la reine, qui sacrifie à la mode comme une femme de la ville, a le désir, bien naturel au reste, d'aller voir un lever du soleil sur les hauteurs de Meudon, et, en raison de cette démarche imprudente de la part d'une si jeune princesse, un libelle, lancé de la maison des princes, diffame Louis XVI et dégrade Marie-Antoinette. C'est que désormais il était nécessaire que l'opposition occulte jetât des doutes sur la légitimité des héritiers que la reine promettait de donner au trône, légitimité que le mystère de sa longue stérilité et ses premières imprudences ne faisaient déjà paraître que trop suspecte. De ce moment, on peut prévoir les suites de ce doute

pour les derniers représentants d'une dynastie qui tient sa principale existence de l'hérédité. La santé de la reine exige-t-elle que pour réparer les fatigues de sa grossesse elle respire la fraîcheur des soirées d'été, le comte de Provence propose un concert sur le tapis vert. Alors les soirées sont suaves, la musique lointaine et délicieuse, la santé de la reine redevient florissante : tout est bien jusqu'ici. Mais bientôt sa bonté irréfléchie admet le public dans le parc, et la terrasse, réservée à la promenade royale, est envahie. Un employé de ministère, un officier de la maison du comte de Provence, parviennent ainsi à s'approcher de Marie-Antoinette, à lui parler, et, sur ce canevas, les libellistes composent les aventures mystérieuses et galantes des bosquets de Versailles. Nous admettons avec M^{me} Simon-Viennot que ne pas prévoir les pièges que peut tendre la méchanceté, c'est prouver son innocence ; mais, s'il est également vrai que la moindre démonstration présomptueuse de la fatuité suffise à entacher la réputation d'une femme, combien une reine ne doit-elle pas être soigneuse de resserrer autour d'elle le cercle d'étiquette qui la garantit de semblables entreprises ? Bientôt cependant Marie-Antoinette fournira de nouvelles armes à ses ennemis. Depuis l'apparition de la *Nouvelle Héloïse*, des amitiés exclusives s'étaient formées parmi les femmes de la cour. On était étrangère à son mari, on exilait ses filles dans les couvents, on négligeait ses vieux parents pour vivre d'un sentiment précieux et écrire chaque matin de volumineuses confidences à l'amie qu'on s'était choisie. La reine, enthousiaste de la vie privée, ne manqua pas de désirer une amie chez qui elle pût aller familièrement, et elle se laissa imposer une favorite. Par l'influence de M^{me} de Polignac, Marie-Antoinette devint un instrument dans les mains d'intrigants qui s'emparèrent de la distribution des emplois et des faveurs, et les répartirent aux plus indignes créatures, laissant à la reine la terrible responsabilité de leurs déprédations ; car la France avait attendu de Marie-Antoinette la réparation de tous les malheurs causés par M^{me} du Barry. Le prince de Ligne a dit de cette société particulière de la reine : « Dans le temps où la jeunesse et le défaut d'expérience pouvaient engager à se mettre trop à son aise vis-à-vis de la reine, il n'y eut jamais aucun de nous,

qui avions le bonheur de l'approcher tous les jours, qui osât en abuser par la plus petite inconvenance; elle faisait la reine sans le savoir, et on l'adorait sans songer à l'aimer. » Sans élever aucun doute contre cette assertion du prince de Ligne, nous croyons devoir remarquer que la ville, que la France entière, qui n'étaient pas admises à juger par leurs yeux de ce qui se passait dans ces réunions, et qui savaient à merveille *que la jeunesse et le défaut d'expérience pouvaient engager à se mettre trop à son aise vis-à-vis d'une reine jeune et belle*, ont bien pu ne pas croire qu'une parfaite convenance régnât toujours dans ces assemblées. Ajoutons que ce doute sur le respect dont la reine pouvait être l'objet était de nature à blesser la nation dans sa fierté, bien plus encore que l'amitié de la reine pour une sujette ne pouvait blesser les idées nationales sur la majesté du trône.

Nous ne nous arrêterons point aux calomnies indécentes et impossibles de Soulavie, aux insinuations vindicatives des Lauzun et des Bezenval, et personne aujourd'hui ne s'y arrêtera plus que nous. Il n'est guère de femme qui n'ait éprouvé que ni le rang, ni la richesse, ni la parfaite candeur, ni tout cela réuni, ne garantissent des prétentions, des méprises et des misérables vengeances des fâts jeunes ou vieux, et les hommes ne sauraient ignorer complètement ce que les femmes apprennent ainsi chaque jour d'eux-mêmes. Nous nous abstiendrons également de réflexions sur d'autres imputations dont la vérité ressort toute seule, en dépit de l'apparence; mais nous indiquerons, comme le fait le plus funeste selon nous à la réputation de la reine, l'aventure de la plume de héron. Que le duc de Lauzun croie devoir ôter une aigrette de sa tête pour l'offrir à la reine de France, il n'est rien là qui puisse nous étonner, après avoir établi, comme nous venons de le faire, que toute chose paraît possible à la fatuité; mais que la reine, si noble, si fière, si digne, si majestueuse, dont on vante la sagacité à saisir en toute occasion ce qui est convenable, ait cru, après quelque hésitation, devoir parer publiquement sa tête royale d'un ornement porté publiquement par M. de Lauzun, il y a dans ce fait de quoi confondre tout jugement sur le véritable caractère de la reine. « Une femme galante ou simplement coquette, dit M^{me} Simon-Viennot, ne se fût jamais rendue

coupable de cette faute. » Nous en demeurons d'accord. « La reine, ajoute M^{me} Simon-Viennot, avait admiré cette aigrette comme une merveille; elle savait que la haute noblesse se plaignait de n'être pas l'objet de ses préférences exclusives; Marie-Antoinette voulut épargner à un noble des plus importants une leçon de nature à augmenter la haine qui déjà se faisait sentir aux amis qu'elle s'était choisis. Elle reçut donc cette aigrette comme une sorte de punition que lui avait attirée sa trop grande confiance dans le respect dû à sa personne; c'est ce que semble indiquer sa résolution de porter l'aigrette une seule fois, et de le faire remarquer à M. de Lauzun. » Ces sentiments de dévouement à l'amitié, d'humilité personnelle, de mortification profonde, pourraient avoir leur côté louable dans la vie privée; mais quand on est reine de France, il tombe d'abord sous le sens qu'on ne peut préférer la satisfaction d'un individu, d'une classe, l'intérêt d'une coterie, à la satisfaction, à l'intérêt du plus grand nombre, et qu'avant tout on se doit à la nation. Voilà pourquoi les pamphlétaires eurent si beau jeu, nonobstant l'innocence de la reine, en s'emparant de ce fait inouï; voilà pourquoi la nation, blessée dans l'honneur de la reine, dut voir, dans ce procédé, une faiblesse publique pour un homme favorisé; voilà pourquoi l'opposition si funeste à Marie-Antoinette put insinuer, avec quelque chance d'être écoutée, que le besoin continuel d'échapper à son rang devait engager la reine à descendre du trône, et à céder la couronne à une tête plus digne de la porter. Or, dans ce personnage qui se jugeait digne de la royauté, les probabilités, dans le temps, et depuis des preuves irrécusables, ont fait connaître le comte de Provence, le chef occulte de cette opposition qui agissait sourdement contre la reine longtemps avant son arrivée à Versailles. Si l'on considère l'intérêt personnel qui animait le comte de Provence, son désir de se substituer au roi, son astuce, sa persévérance naturelle; si l'on se reporte aux intérêts des différentes factions qui se formèrent de la première, et qui se combattirent et se rallièrent tour à tour pour une même fin, l'extinction de la famille royale; qui s'étonnera du cours que prirent les événements? qui s'étonnera que la reine ait succombé, que sa famille ait été souillée, anéantie? Si on considère les déprédations effrontées

des amis de la reine, les armes de toutes sortes qu'elle-même donna contre elle, qui pourra dire qu'elle fut injustement flétrie et détestée? Sans doute l'examen attentif des faits prouve que Marie-Antoinette fut innocente dans sa conduite privée, et le livre de M^{me} Simon-Viennot le démontre victorieusement. Nous-même, nous le voyons dans les premières années du règne de la reine que l'éternel combat de la candeur, de la droiture imprudente contre l'opinion, hydre aux têtes innombrables qui doivent se reproduire sans cesse, si l'on considère qu'elles s'attaquent à chaque individu et l'atteignent isolément. Sans doute Marie-Antoinette n'eut que de légères erreurs à se reprocher; mais les fautes d'une reine, surtout dans les temps de commotions politiques, ont de sanglants résultats. Les fautes de Marie-Antoinette contribuèrent à alimenter les troubles révolutionnaires, et firent tomber sa tête charmante. Examinons dans tout son éclat cette beauté, parfaite selon les uns, beaucoup trop vantée selon d'autres qui se trouvaient en position d'être bien instruits. Nous devons aux infatigables recherches de M^{me} Simon-Viennot la vérité sur ce point contesté. « Marie-Antoinette avait les yeux d'une belle forme, mais faibles et échauffés, le nez saillant, développé, terminé en bec d'aigle et trop rapproché de la bouche, dont la jolie coupe était en quelque sorte gâtée par la proéminence de la lèvre inférieure; mais ces défauts étaient effacés par un sourire enchanteur, un teint éblouissant, des cheveux blonds et touffus, et des mouvements d'une majesté naturelle et bienveillante, qui la firent proclamer la plus belle femme de l'Europe par ceux qui la virent pour la première fois dans ses jours de représentation. » Telle était cette beauté que les plus poignantes douleurs vont flétrir.

La vie de la reine peut être divisée en deux parties bien distinctes. Dans la première, elle eut d'abord toute la circonspection d'une enfance que la singularité de sa position prolongeait, puis ce fut une femme séduisante, se livrant à l'étourdie à ses impressions, à ses penchants et à de ravissantes fantaisies. On peut dater la seconde partie du jour où elle fut mère, car dès lors parurent en elle toutes les vertus privées et une grandeur d'âme héroïque. Mais nous n'avons plus que quelques pages bien rapides à consacrer à cette partie de la vie de Marie-Antoinette.

Ayant donné un dauphin à la France, elle saisit ce moment d'ivresse générale pour obtenir du roi d'être seule chargée de l'éducation de sa fille, et fut jusque dans la prison du Temple sa gouvernante la plus attentive. Elle profita aussi de l'élévation de M^{me} de Polignac à la charge de gouvernante des enfants de France pour voir fréquemment les princes et diriger elle-même leur éducation. Déjà la simplicité élégante de sa toilette avait remplacé la frivolité tant critiquée de ses ajustements, et des études secrètes réparaient son ignorance. Le premier dauphin étant malade d'un dépérissement, elle se fit décrire la marche de la maladie et s'appliqua, pour lui donner des soins plus éclairés, à l'étude de l'anatomie et des hautes théories médicales. La perversité des ennemis de la reine était telle, qu'elle sut rendre suspecte une tendresse si ingénieuse. On avait parlé au dauphin de la préférence secrète de sa mère pour le duc de Normandie; on avait fait passer dans l'âme du jeune malade une crainte si atroce et si vive, qu'il refusa constamment les médicaments et la nourriture qui lui étaient présentés par sa mère, et mourut sous ses yeux, dans les transports de l'irritation la plus violente.

Dans la vie de Marie-Antoinette se trouve une page qui pourrait la résumer toute, et qui, dans la vie d'un chef d'armée ou d'un roi, aurait suffi à immortaliser ce chef ou ce roi, en fournissant à l'histoire et à la tradition du foyer ces récits héroïques qui popularisent les grandes actions. Marie-Antoinette, au 5 et 6 octobre, devrait être dans toutes les mémoires, si jusqu'à ce jour une sorte d'indifférence n'avait régné sur tout ce qui se rapporte à la reine. Le 5 octobre, les principales factions s'étaient ralliées à ce mot : la *régence*; mais comme cette régence appartenait à la reine, la conspiration occulte avait dirigé contre elle toutes les démonstrations de la haine populaire. Déjà des meurtriers inconnus avaient envahi son appartement pour l'assassiner. A peine échappée à ce péril, un autre la menace. Pendant qu'elle s'entretient avec M. de la Luzerne, ministre de la marine, une balle dirigée contre elle vient sillonner le mur, à la fenêtre où elle est assise. Le ministre, sans paraître y prendre garde, sans interrompre l'entretien, se glisse entre Marie-Antoinette et la fenêtre; mais la princesse, le repoussant doucement vers le siège qu'il a quitté,

lui dit avec la même tranquillité : « Ce n'est pas là votre place, monsieur, c'est la mienne. » Dans cette journée et depuis, en toute occasion, l'attachement de la reine pour son époux, son dévouement à sa famille se manifestèrent hautement. Selon nous, le déploiement continu de tant de rares qualités donnait un éloquent démenti aux calomnies qui avaient jusqu'alors pesé sur la reine.

Cependant, le 5 octobre, des hordes forcenées demandent au dehors les entrailles de la reine, et, bientôt après, le départ du roi et de l'assemblée pour Paris. L'opinion de Marie-Antoinette se prononce contre ce départ, dont les suites, elle le prévoit, doivent ôter au roi la couronne et la vie. Néanmoins Marie-Antoinette suivra son époux, et, dès lors, ni l'intérêt des jeunes princes, ni le sien propre, ni celui du roi même n'empêcheront la reine de le traiter toujours comme un maître vénéré, comme le chef de sa famille, comme le chef suprême de l'État. C'est là sans doute le triomphe du devoir conjugal. Mais si Marie-Antoinette était épouse, elle était mère aussi, elle était reine, et, avec la haute sagacité que M^{me} Simon-Viennot lui accorde un peu libéralement, elle aurait senti quelquefois que, sous le rapport politique et dans l'intérêt des siens, l'abnégation radicale qu'elle pratiquait envers le roi était, à certains égards, un tort grave envers les héritiers du trône et envers la nation. Avec une sagacité réelle, la reine n'eût pas été aveuglée aussi longtemps sur les intrigues de la coterie Polignac. Elle se fût bien gardée plus tard de repousser avec une sorte de dédain les premières avances de Mirabeau; elle n'eût pas rendu inutiles tous les généreux efforts de Barnave en faveur d'une cause désespérée, elle n'eût pas résisté à ce cri de Dumouriez : Laissez-vous sauver! Elle eût vu dans M. de Lafayette autre chose qu'un ennemi de la royauté. Évidemment Marie-Antoinette manqua de la clairvoyance qui fait approfondir le cœur humain, et sa conduite au 6 octobre fut un effet de sa dignité, de son abnégation, de sa grandeur d'âme, bien plus que de sa sagacité. Ce jour-là, le conseil du roi était encore partagé pour et contre le départ pour Paris, lorsque le roi, fatigué de cette lutte et troublé par les clameurs du peuple, parut au balcon et s'engagea à partir à midi. De bruyants transports accueillirent cette promesse; mais une voix rauque, qui domina le

tumulte, cria : « La reine au balcon ! » Et la foule répétant ce cri, Marie-Antoinette s'avança entre le dauphin et sa sœur. Un sinistre murmure s'éleva, et la voix, le dominant encore, fit entendre : « La reine et pas d'enfants ! » Alors Marie-Antoinette les repoussa dans l'appartement, et se présenta seule à ceux qui étaient venus pour l'assassiner et à qui deux fois elle n'avait pu échapper que par miracle. Qu'elle devait être belle, animée par cette dignité calme, intrépide, imposante, qui la faisait porter au crime un tel défi. Alors ses regards et tout son maintien devaient dire, à son insu peut-être : « Vous êtes un peuple généreux, toute lâcheté doit vous être impossible ! » Pourquoi faut-il que nous soyons réduits aux conjectures sur ce fait unique dans la vie des reines, quand l'histoire nous a conservé tant de détails de moindre importance ?

Quoique nous refusions la sagacité à Marie-Antoinette, nous ne sommes pas de ceux qui attribuent les malheurs de la révolution à son influence politique. Parmi ces juges, il en est qui la condamnent seulement parce que, femme, elle s'est mêlée des affaires, comme si d'un côté les prétentions exclusives de quelques hommes, comme si de l'autre les déclamations ridicules de certaines femmes, devaient suffire aujourd'hui pour autoriser de semblables reproches. Nous qui n'avons pu voir et juger les événements, écoutons Mirabeau, quand, examinant les difficultés qui faisaient dévier la révolution de son but primitif, il dit : « L'indécision du roi est une des pires, il n'y a que *l'influence de la reine*, l'exemple et l'ascendant de son généreux courage, qui puissent y pourvoir. Un autre danger, c'est l'impopularité de la reine, résultant des préventions si injustement accumulées contre elle. Il importe que cette princesse se fasse connaître mieux, qu'elle se montre davantage en public et que, sans accroître ses œuvres de bienfaisance qui excèdent déjà ses moyens, elle ne les tienne plus secrètes. » Si la reine n'eut pas toute la perspicacité désirable, au moins est-il sûr que celle que Mirabeau estimait *le seul homme* qui existât dans le conseil; que celle dont il honorait assez le caractère pour ne lui parler, pour ne lui écrire qu'avec la mâle, brève et ardente éloquence qui lui était naturelle; que celle dont il aimait assez la sûreté pour lui sacrifier la gloire immortelle qu'il attendait de la révision des articles constitutionnels

dont il s'occupait ; que celle pour qui , mourant, il consentit à anéantir des vues, des plans , qui devaient lui survivre , était la première femme de son temps, et fût peut-être restée la première sans la mort prématurée de Mirabeau.

Alors les républicains jetèrent le masque , et Barnave, dévoué à la reine depuis qu'il l'avait approchée et jugée , durant le retour de Varennes , et qui s'était flatté de continuer l'œuvre régénératrice de Mirabeau , ne réussit pas à introduire dans la constitution la moindre amélioration en faveur du pouvoir royal , qui s'y trouvait nul et avili. Comme dernier refuge, Marie-Antoinette crut devoir accepter la coopération armée de Léopold. Laissons-la parler sur sa situation , sur ses projets , sur ceux de Léopold , et jugeons si l'intervention projetée fut , en ce qui regarde la reine et l'empereur, un crime digne d'exécration et de mort. « L'armée est perdue (1), l'argent n'existe plus ; aucun lien, aucun frein, ne peut retenir la populace armée de toutes parts ; les chefs mêmes de la révolution ne sont plus écoutés quand ils parlent d'ordre... Nous n'avons pas un ami , tout le monde nous trahit , les uns par haine , les autres par faiblesse ou par ambition ; enfin j'en suis réduite à craindre l'instant où l'on aura l'air de nous rendre une sorte de liberté ; au moins , dans l'état de nullité où nous sommes , nous n'avons rien à nous reprocher... J'ai écouté autant que je l'ai pu les gens des deux côtés , et c'est de tous les avis que je me suis formé le mien : je ne sais pas s'il sera suivi. Vous connaissez la personne à qui j'ai affaire (2) ; au moment où on la croit persuadée, un raisonnement, un mot, la fait changer sans qu'elle s'en doute ; c'est pour cela que mille choses ne sont pas à entreprendre... Si les puissances ne viennent pas sur le moment à notre secours , il ne nous reste que le parti des princes et des émigrés... Mais vous connaissez par vous-même leurs mauvais propos et leurs mauvaises intentions ; les lâches , après nous avoir abandonnés , veulent exiger que seuls nous nous exposions , que seuls nous sauvions tous leurs intérêts... »

(1) Correspondance secrète de Marie-Antoinette et de Léopold II.

(2) Le roi , dont elle s'efforce de déguiser ainsi la faiblesse et l'infériorité.

Léopold, ennemi de la république et de l'anarchie, écrivait : « Les imperfections de la nouvelle constitution française rendent indispensable d'y acheminer des modifications, pour lui assurer une existence solide et tranquille... Le rétablissement de l'ancien régime est chose impossible à exécuter et inconciliable avec la prospérité de la France... Bien loin d'abandonner et de contredire les principes sages et salutaires dont il partage la conviction avec le roi et la reine, l'empereur tournera tous ses soins à les faire adopter par toutes les cours... »

Nous ne prétendons pas reproduire ici des choses connues aujourd'hui, mais établir, par le rapprochement des idées et des faits, quelle sorte de coopération Marie-Antoinette réclamait, et quelles vues décidaient Léopold à intervenir. Un peu plus tard, Marie-Antoinette, forcée d'accepter la constitution qu'elle regardait comme vicieuse, en parlait ainsi : « On dit ici que, dans l'accord signé à Pilnitz, les deux puissances s'engagent à ne jamais souffrir que la constitution française s'établisse. Il y a sûrement des points auxquels les puissances ont droit de s'opposer; mais pour ce qui regarde les lois intérieures d'un pays, chacun est maître d'adopter, dans le sien, ce qui lui convient... » Était-il donc possible d'être plus raisonnable, plus reine, plus française? Bien évidemment, Marie-Antoinette et Léopold ne voulaient autre chose qu'une constitution monarchisée, peut-être celle dont nous jouissons aujourd'hui, et, dans ces temps d'intrigues et de révoltesanglante, tous les deux payèrent de leur vie des intentions bienfaisantes et un patriotisme surprenant chez des souverains de cette époque. Bientôt Léopold, également opposé à la république et à la contre-révolution, ayant les mêmes vues, les mêmes projets que Mirabeau, mourut... comme Mirabeau. Bientôt Marie-Antoinette devenue, de reine absolue, reine constitutionnelle, Marie-Antoinette, reine légitime, reine, en quelque sorte, irréprochable, mais importune à ceux qui, de tout temps, avaient ambitionné son trône, importune à la république, put entrevoir la hache; non pas toutefois la hache qui mit fin à la vie de Marie Stuart, de Jane Gray, la mort d'une reine qui avait ensanglanté ses mains, la mort d'une princesse qui s'était laissé imposer une usurpation par l'ambition de ses proches; mais la mort d'une femme perdue de mœurs, de débauches et de crimes.

La reine, disons-nous, inattaquable de fait, si ce n'est en apparence, dans sa vie privée, erra souvent en politique, non parce qu'elle fut Autrichienne, comme le pense M^{me} Simon-Viennot, mais parce que, indépendamment du manque de sagacité en ce qui touche la nature humaine, sa fierté était irritable, sa volonté arrêtée jusqu'à l'opiniâtreté, et son esprit enclin à l'inconséquence. Aussi, Marie-Antoinette, qui avait tant éprouvé le besoin de se soustraire à son rang, dirigée d'abord par ceux qui se disaient ses amis, fut longtemps contraire à l'établissement d'une constitution monarchique. Plus tard Barnave, se flattant que ceux qui ne voulaient que s'élever par la révolution se rattacheraient à la monarchie, dans l'espoir de conquérir pour eux les entrées du château et pour leurs femmes les privilèges du tabouret, obtint, au péril de ses jours, le décret qui accordait au roi une maison civile et militaire. Mais Marie-Antoinette, si longtemps éprise de la vie domestique, et qui s'était pluë à s'occuper avec ses dames de préparer, comme de véritables villageoises, le souper des faucheurs, dans le hameau de Trianon, ne put se déterminer à voir un courtisan dans un industriel, dans un marchand, et la maison civile fut refusée. Irritée des outrages faits à la dignité royale, après l'acceptation de la constitution, la reine négligea de même toutes les occasions que lui ménagea Barnave de rendre à la royauté la popularité que des crimes odieux enlevaient aux jacobins.

Quel était cependant le véritable état des choses? Au-dedans, le parti constitutionnel perdait chaque jour de sa puissance, les républicains dominaient; d'un autre côté, le parti de la cour ruinait la cause monarchique en intriguant pour assurer le rétablissement de l'ancien gouvernement. Du-dehors, le comte de Provence pactisait secrètement avec les différentes factions, toujours soigneux de faire tourner leurs fautes à son profit. Les princes, de concert, armaient contre la constitution, au nom du roi, qui venait de jurer la constitution, et, mettant ainsi en péril les jours du roi et de la reine, indiquaient suffisamment que ce qu'ils voulaient, aussi bien que le parti républicain, c'était l'extinction de la famille royale, enlacée désormais dans des rêts inextricables, que chaque jour resserrait davantage. Bien évidemment donc, les crimes de la révolution

ne furent pas les crimes de Marie-Antoinette, mais peuvent être appelés les crimes de tous. Déjà Barnave ne voit plus de salut que dans la fuite. Il s'agit de recomposer l'état-major de la maison militaire ; Barnave supplie la reine de diriger le choix du roi sur des gens qu'il désigne, et qui, bien que réputés républicains ardents, sont décidés à sacrifier leur vie pour leurs majestés. Mais Barnave, n'ayant pas su réussir dans toutes ses tentatives, a perdu la confiance de la reine ; elle refuse en cette occasion l'assistance du jeune député. M. de Lafayette, dont le dévouement à la famille royale ne pouvait plus être douteux, proposa, après le 20 juin, deux plans de fuite dont la reine ne voulut même pas prendre connaissance, alléguant qu'il valait mieux périr que de devoir la vie à l'homme qui avait porté les plus rudes coups à la royauté absolue. Dumouriez, acquis au roi depuis qu'il avait pu juger Marie-Antoinette, lui apprend que ce cri : *la déchéance*, retentit dans tout le royaume. Il propose un plan de fuite, et, agenouillé et suppliant, il s'écrie : Ah ! laissez-vous sauver. Mais précédemment Dumouriez s'est rappelé un instant les préventions accréditées contre le caractère de la reine : elle lui ôte tout espoir de sauver la famille royale. Cependant le 10 août est proche, et ce que Marie-Antoinette vient de sacrifier quatre fois, c'est la vie du roi, c'est la vie de M^{me} Elisabeth, c'est l'innocence et la vie du dauphin, terrible responsabilité que la reine fait opiniâtrément peser sur sa tête ! Ce qu'elle repousse, c'est le bonheur domestique tant souhaité, dont elle eût joui sur la terre étrangère, en attendant le retour de jours plus paisibles et plus glorieux. Inconséquence de l'esprit humain !

Mais quelles qu'aient été les erreurs de Marie-Antoinette, il y eut dans ses derniers jours une douleur qui, surpassant toutes les douleurs, dut effacer ses fautes. Apprendre que l'innocence de son fils, de son élève, surveillé avec tant d'amour, avait été indignement corrompue, dut dessécher soudain toutes les sources de la vie chez cette mère passionnée. Pour l'imagination qui parviendra à saisir et à s'appliquer cette ardente torture d'une mère, d'une reine, le calme passif des derniers instants de Marie-Antoinette n'aura rien que de naturel. Ignominieusement traitée jusqu'à sa dernière heure, la pudique fille des Césars est réduite à s'habiller, pour le supplice, sous les regards

effrontés d'un garde , bien indigne du rang d'officier , et elle s'en va bientôt après , dans la charrette des criminels , entre le prêtre et le bourreau , poser sa tête sous la hache.

Parlerons-nous des légères négligences qu'on pourrait remarquer dans le livre de M^{me} Simon-Viennot ? Non , sans doute. Il y aurait pédanterie à traiter avec cette ridicule sévérité un ouvrage sans prétention , qui se recommande par le désir d'être juste , vrai et utile , et qui l'est sans contredit ; car , ayant suivi dans ces pages touchantes , Marie-Antoinette au 10 août , au Temple , à la Conciergerie , le lecteur ému s'avoue sans efforts que la reine s'éleva , dans ces jours malheureux , au plus haut point de perfection que l'humanité puisse atteindre.

M^{me} M.....

SONNETS ET CHANSONS (1).



VIOLETTE DE MARS.

(TRADUIT DE CHAMISSO, QUI L'AVAIT TRADUIT DU DANOIS
ANDERSEN.)

Le ciel s'est arrondi plus bleu sur les hauteurs,
Et la gelée a peint sur les carreaux des fleurs.

Une surtout là-haut sur la vitre étincelle,
Un jeune homme est en bas, les yeux fixés sur elle.

Et, derrière les fleurs de ces carreaux brillants,
Brillent bien plus encore deux beaux yeux souriants :

Violette jamais n'a souri plus sereine ! —
— Mais la vitre déjà se fond sous une haleine.

La fleur a disparu, mais non les deux beaux yeux :
— Amour, oh ! sois propice au jeune homme amoureux !

(1) Nous détachons ces pièces d'un recueil de petits poèmes intitulés : *Chansons de Voyage*. Ce recueil peut se diviser en quatre suites : *Chansons de Printemps*, *Chansons d'Automne*, etc., selon l'époque de l'année où le voyageur contemple la nature. On ne peut qu'applaudir aux efforts qu'a tentés l'auteur de ces jolies chansons pour transporter dans notre poésie l'inspiration naïve et le tour gracieux des *lieder* allemands.

RENCONTRE A LA SOURCE.

Un peu d'eau pour ma lèvre aride
Comme pour le cerf aux abois !
Ah ! voici la source limpide
Où boivent les oiseaux du bois.

Une enfant rieuse et naïve
S'incline sur ce frais miroir.
Sur son front des fleurs de la rive
Brillent : elle voudrait les voir.

— « Votre cruche ! afin que j'éteigne
Ma soif après ce long chemin ! »
Elle m'entend , sourit , se penche ,
Puisse et boit l'onde dans sa main.

— « Enfant , rien qu'une marguerite
De celles qui parent ton front ! »
— « Prenez ; mais vous marchez si vite !
Loin du bois frais elles mourront... »

J'avais franchi le bois à peine
Que le soleil les fit mourir.
Et depuis , en tous lieux je traîne
Ces fleurs et ce frais souvenir.

LES GLANEURS.

Je passais : deux glaneurs , pour mieux nouer leur gerbe ,
Muets , au bord du champ s'étaient assis dans l'herbe.
Leurs yeux tristes , fixés sur leur moisson du jour ,
Accusaient le fardeau de n'être pas plus lourd ;
Et des pleurs que je vis trembler dans leur paupière
Disaient : « Rien que cela pour la journée entière ! »
— Pauvres fronts tout hâlés et pauvres pieds meurtris
Par le tranchant qui pointe aux tiges des épis !....

Et c'étaient deux enfants! — Les enfants devraient rire :
Hélas! ceux-ci pleuraient. Misère, ô dur martyr!

Un nouveau spectateur de ce tableau touchant
Apparut tout à coup, — le possesseur du champ.
« Vous vous êtes penchés vers le sol dès l'aurore,
Dit-il, mais votre gerbe est bien légère encore ;
Vous avez respecté mes épis en faisceaux,
Et la riche récolte a payé mes travaux.
Je veux récompenser votre courage honnête
Par une double gerbe ; allez, partez en fête. »

Oh ! que soudain alors ces deux pauvres enfants
Jetèrent leur tristesse et furent triomphants !
Qu'ils étaient beaux à voir s'élançant hors de l'herbe
Pour voler au trésor de leur nouvelle gerbe !
Par quel élan facile ils chargèrent leur dos
De ce dernier butin et des premiers fardeaux !
Et de quel pied joyeux soulevant la poussière,
Ils gagnèrent d'un bond la prochaine chaumière !

LE SOUVENIR.

Le souvenir m'est doux, et j'y reviens souvent,
Comme on aime l'enclos où l'on jouait enfant,
Et la place où plus tard, rêveur, on venait lire
Quelque tendre récit d'un amoureux martyr,
Alors qu'on n'entendait que l'argentine voix
Des clochettes au cou des vaches dans le bois,
Et que l'œil contemplait, entraîné loin du livre,
Les oiseaux becquetants que le soleil enivre.

SONNET.

IMITÉ DE WILHELM MULLER.

Pour écrire tes vers, tu t'asseyais, poète,
A ta fenêtre ouverte à l'air inspirateur ;

Autour de la fenêtre un bras de vigne en fleur.
Enchaînait des festons odorants sur ta tête.

Des oiseaux familiers chantaient leur chant de fête
Sur ton cou , sur tes mains , et même sur ton cœur ;
Tes enfants folâtraient , vif essaim tapageur ,
Que leur mère apaisait , pour ton rêve inquiète.

Mais toi , tout ce bonheur , tout ce rire , ces sons ,
Glaneur , heureux glaneur des pures harmonies ,
Ta main les enlaçait dans tes fraîches chansons.

Puis , du ciel descendaient vers toi de doux génies
Dont seul tu pouvais voir les mystiques rayons ,
— Et tu tirais un son de ces harpes bénies.

N. MARTIN.

FEMMES

DE LA RÉGENCE.

III.

MADAME DE VERRUE.

I.

Un matin du mois de janvier 1685, les gens de l'hôtel de Luynes apprêtaient un grand carrosse de voyage dont les chevaux étaient commandés pour le coup de neuf heures. Hors les valets qui remettaient de l'ordre dans les salles basses, où l'on voyait les débris d'une noce qui avait eu lieu la veille, tout le monde dormait encore dans l'hôtel. La première fenêtre qui s'ouvrit fut celle de la grand'chambre, où parut sur le balcon la mâle figure de M. de Luynes. Les traits de l'honorable duc exprimaient d'ordinaire cette sévérité mêlée de douceur que donnent les habitudes d'une vie pieuse; mais cette fois une profonde tristesse se lisait sur son visage et dans toute sa personne. Il suivit des yeux pendant un quart d'heure les préparatifs de voyage, et lorsqu'il donna quelques avis à ses gens du haut de la fenêtre, on s'aperçut, au son altéré de sa voix, du trouble où était son noble cœur. Aussitôt que cette voix eut

résonné dans la cour, le reste de la maison s'éveilla, et un grand mouvement régna partout. Neuf heures allaient sonner quand le duc descendit en robe de chambre sur les marches du perron et demanda si l'on avait averti son gendre que les chevaux étaient attelés. A ce moment une jeune personne de quinze ans au plus, et d'une beauté remarquable, vint se placer à côté de M. de Luynes et lui prit la main sans pouvoir parler. C'était sa fille, qui avait épousé la veille le comte de Verrue et qui allait partir pour la Savoie.

— Vous voilà, Jeanne? dit le duc sans oser regarder son enfant. Vous êtes en retard; il faut toujours faire ce dont on est convenu. Neuf heures sonnent, montez en voiture. Où donc est monsieur de Verrue?

La jeune femme ne répondit rien et continua de presser la main de son père.

— Vous aurez beau temps aujourd'hui pour voyager, reprit le duc avec une émotion croissante. Vous pouvez faire quinze lieues et concher ce soir à Étampes.

Madame de Verrue gardant encore le silence, M. de Luynes se tourna vers elle à demi, et, lui voyant les joues inondées de larmes, il la saisit impétueusement dans ses grands bras.

— Je voulais éviter cela, dit-il en pressant sa fille à l'étouffer. Ces adieux ne font que nous déchirer le cœur et ne servent à rien. Vous aimez votre mari, vous allez être riche, heureuse et considérée à la cour de Turin. Ces pleurs ne sont pas raisonnables. Allons, c'est assez. Je vous défends de pleurer davantage.

M. de Luynes pleurait lui-même de tout son cœur; mais, par un effort prodigieux de la volonté, le pauvre père dompta son chagrin et reprit ses airs de sévérité en ajoutant :

— Ma fille, sachons accepter notre destin comme Dieu nous le fait. Nous ne serons pas toujours séparés. Votre mari vous amènera quelquefois en France; j'irai vous voir en Savoie, je l'espère. Faites en sorte que l'on vous aime là-bas et que j'entende toujours bien parler de vous.

Il y a dans les caractères énergiques un ascendant qui communique la force et enseigne aux autres à se dominer eux-mêmes. Madame de Verrue essaya ses yeux et répondit avec calme :

— Ne craignez rien, mon père, je n'oublierai jamais que je suis une de Luynes, et que l'honneur de votre nom est attaché à ma conduite.

Ils étaient remis de leur trouble au moment où le jeune mari descendit de son appartement. Le duc embrassa son gendre.

— Je vous épargne, lui dit-il, les éternels sermons que font les pères. Adieu, mon ami. Je vous ai donné ce que j'avais de plus cher au monde, mais je ne le regrette pas. Aimez ma fille le plus que vous pourrez.

Le gendre s'écria, selon l'usage, qu'il était le plus heureux des hommes, et les jeunes gens montèrent en carrosse. Lorsqu'ils furent sortis de l'hôtel, M. de Luynes soupira en levant les yeux au ciel et gagna son oratoire en murmurant tout bas :

— Cela est dur, bien dur à mon âge; mais elle, avec ses quinze ans, je gage qu'elle rit déjà et se console. Ces chers enfants! Ils sont tous deux beaux comme le jour!

Le comte de Verrue, qui portait un des grands noms du royaume de Savoie, était en effet l'un des plus beaux cavaliers de ce temps-là. Sa fortune était considérable, et ses emplois à la cour de Turin, les premiers et les plus honorables. Sa mère avait la charge de dame d'honneur auprès de la duchesse de Savoie. Il avait du crédit, devant lui un avenir aussi assuré que brillant. M. de Vernon, ambassadeur de Turin à Paris, l'avait emmené avec lui, pour visiter la France, et le jeune comte s'était tout de suite épris de M^{lle} de Luynes aux bals de Versailles, où elle venait de débiter avec éclat, comme toutes les beautés dans leur fleur. Jeanne, qui était du second lit de M. de Luynes, ne possédait presque rien. Son père ne l'eût jamais mise au couvent contre son gré, mais elle courait le risque d'être longtemps à marier; aussi, quand M. de Verrue demanda sa main, on l'accueillit avec joie et reconnaissance. Le comte avait vingt ans, des manières du meilleur ton, l'esprit un peu épais, mais un caractère doux et facile à vivre. Le duc de Savoie avait donné son consentement au mariage dans les termes les plus flatteurs pour M. de Luynes, en promettant quelques faveurs nouvelles aux époux à leur arrivée dans Turin. Le plus habile devin eût donc été bien embarrassé de prédire par quel côté une union

formée sous de tels auspices pouvait engendrer des orages et des malheurs, surtout en considérant l'amour tendre des jeunes gens l'un pour l'autre, les excellents principes de la comtesse, sa vertu et sa raison. Cependant on verra bientôt comme elle fut menée à mal, pour ainsi dire de force et malgré elle; tant il est vrai que le sort sait parfois creuser devant nous de ces précipices où le pied le plus prudent et le plus sûr doit finir infailliblement par tomber.

Jeanne de Luynes était une jolie et fraîche personne, avec des yeux noirs, de belles dents, une physionomie tour à tour sérieuse ou enjouée, selon ce qui passait dans ses idées, qui étaient fort mobiles. Elle avait l'imagination vive et facile à frapper, mais soutenue par assez de bon sens. Lorsque l'ennui la venait chercher, elle le supportait mal, comme toutes les femmes. Avec de bons procédés et de la douceur on en faisait ce qu'on voulait; mais l'injustice ou la tyrannie la pouvaient jeter dans les plus terribles écarts, une fois qu'elles avaient dépassé la dose de patience que le Ciel lui avait donné. On comprenait aisément que, si elle eût été mal mariée, sa tête aurait pu la mener loin; mais en la voyant unie à un mari jeune, complaisant et à son goût, il ne semblait plus possible qu'elle dût jamais faillir.

M. de Verrue et sa femme mirent amoureusement un grand mois à faire le voyage à petites journées. Ils étaient fort impatiemment attendus à Turin par les amis et la famille du comte. M^{me} la comtesse douairière de Verrue caressa beaucoup sa bru. Elle se mit sur le pied de l'embrasser six fois par jour et l'accabla de soins jusqu'à l'importuner. Cette douairière était une grosse femme chargée de graisse et fort colorée par la couperose. La galanterie l'avait tenue jusqu'à cinquante ans, et de sa jeunesse un peu trop riche en chapitres de roman elle avait gardé une morale commode et des oreilles qui ne s'effarouchaient pas pour des riens. A travers tous ces frais de tendresse, la jeune bru, qui avait de l'intelligence, démêla dans les mines de la douairière quelque chose de sec et d'impérieux qui ne promettait rien de bon; c'est pourquoi elle se tint sur la réserve avec sa belle-mère, et ménagea de son mieux une affection qu'il fallait tâcher d'entretenir longtemps pour vivre pacifiquement. Le reste de la famille se composait d'une dizaine de sots, d'ignorants et

d'âmes basses qui formait à Turin ce qu'on pourrait appeler la populace de la cour.

Le jeune duc Victor-Amédée vivait alors retiré dans son palais, et n'aimait, en fait de délassements, que la musique ; aussi avait-il la meilleure symphonie qui fût en Europe. Il ne recevait qu'une fois la semaine, et personne, hors ses chambellans, ne le voyait dans son particulier. Sous les apparences d'une grande froideur qui existait dans son maintien, ce prince avait de la chaleur d'âme, et son regard ferme annonçait qu'il avait au service de ses passions deux qualités redoutables, la résolution et la persévérance.

M^{me} de Verrue ne reçut pas du roi de Piémont l'accueil que les lettres avaient fait espérer. Soit que le prince fût distrait par ses projets politiques, car il en avait de fort grands, soit que les airs à la française ne fussent pas à son goût, il ne montra pas la bonne grâce qu'on attendait de lui. A l'instant de la présentation, il fixa sur la jeune dame un regard long et impassible, dont elle perdit contenance ; il murmura ensuite quelques mots de bienveillance, et une fois qu'il eut détourné les yeux, il ne les dirigea plus de tout le reste du jour sur la nouvelle arrivée. Comme la seconde visite au château se passa de la même façon, la douairière et tous les Verrue en eurent de l'inquiétude, et répétèrent dix fois avec chagrin que la jeune bru n'avait pas le bonheur de plaire à Son Altesse. Au bout d'un mois, voyant que les manières du prince ne changeaient point, les Verrue s'agitèrent en disant qu'il fallait pourtant que cela eût une fin. Après le second mois ils tournèrent leur dépit contre leur bru, et lui commandèrent de faire en sorte de gagner les bonnes grâces du prince ; mais le troisième mois s'étant écoulé sans aucun amendement, on déclara que la petite avait un mauvais caractère, une indifférence coupable pour les désirs de sa famille, et qu'on verrait à trouver quelque moyen de la mettre à la raison. Le comte, qui aimait sa femme, était seul à parler pour elle contre les autres ; mais, n'ayant aucune éloquence, il se laissait battre, et la langue formidable de la douairière lui coupait la parole au premier mot, en sorte que Jeanne de Luynes en vint bien vite à mener une vie fort maussade et à soupirer en pensant à la maison paternelle. Avec son inexpérience de quinze ans, la pauvre petite ne comprenait

rien à cette froideur extrême du prince. Un soir elle prit son grand courage et se mit dans l'esprit de triompher des injustes préventions du duc de Savoie et de briser la glace en l'obligeant à s'expliquer. Elle choisit le moment où Son Altesse parlait à une dame assise devant le feu, et vint poser un pied sur les chenets à l'autre coin de la cheminée. Quand le duc eut fini sa conversation, il se trouva, en changeant de posture, tout auprès de la comtesse, et, voyant qu'il ne pouvait éviter de lui adresser la parole, il en parut contrarié, ce qui jeta M^{me} de Verrue dans un trouble cruel. La symphonie jouait dans cet instant des airs de la cour de France.

— Reconnaissez-vous cette musique? demanda le prince à la comtesse.

— Sans doute, répondit M^{me} de Verrue, et les souvenirs qu'elle me remet à l'esprit m'inspirent de la tristesse.

— Je comprends : vous regrettez votre pays. Vous n'aimez point les habitants du Piémont.

— Ce sont eux qui ne m'aiment point, et il est impossible à mon âge d'être heureusement au milieu de gens à qui l'on déplaît.

— Je pensais plutôt, reprit le duc, que vous aviez de l'ennui, et que notre cour ne vous semblait pas digne de vous?

— Votre Altesse plaisante : je ne demandais, en venant ici, qu'à me voir faire aussi bon visage qu'aux autres pour m'y trouver à l'aise.

M^{me} de Verrue, qui avait enfin surmonté son trouble, leva les yeux pour voir comment ses reproches seraient accueillis du prince. Elle s'aperçut alors avec étonnement que Son Altesse avait les mains tremblantes et que le rouge lui montait aux joues.

— Vous vous trompez, dit M. de Savoie, si vous croyez qu'on ne vous aime point ici ; ce que vous avez pris pour de l'aversion, c'était de la crainte.

La douairière de Verrue se réjouissait de loin, en voyant le duc en conférence avec sa bru ; mais elle fut saisie d'effroi lorsque M. de Savoie quitta brusquement la comtesse et dit à la symphonie :

— Jouez-nous d'autres morceaux, messieurs ; votre musique française n'amuse point M^{me} de Verrue.

Jeanne de Luynes rentra chez elle fort rêveuse. Elle se laissa gronder par les Verrue sans prendre garde à leur colère, et dans l'instant où la famille entière décidait que jamais cette petite orgueilleuse ne saurait faire sa cour, elle comprenait intérieurement que le duc de Savoie était amoureux d'elle; et en effet la comtesse n'eût pas été une femme si elle eût tardé plus longtemps à s'en apercevoir.

II.

Avec le jour du lendemain arriva une grande nouvelle. Depuis plus de cinq ans on n'avait point dansé au château, et le prince venait de dire à son lever qu'il voulait donner des fêtes. Les dévots, qui sont toujours des gens extrêmes, s'en effrayèrent comme d'une idée infernale et virent déjà leur règne détruit par le luxe de Versailles et le régime des favoris et des maîtresses. Ils prirent des airs plus affligés que s'il se fût agi d'une guerre; mais la jeunesse et les femmes commandèrent gaiement leurs habits de danse et se préparèrent aux amusements.

Les Verrue furent distraits de cette nouvelle par une autre qui leur vint en même temps et qui les touchait davantage. Le comte fut appelé dans le cabinet du prince et on lui donna une mission secrète auprès du roi d'Espagne. Cette grande faveur aurait dû étonner toute la famille, car M. de Verrue, avec son esprit borné, ne semblait guère propre à remplir des fonctions politiques; cependant, excepté la comtesse, les Verrue regardèrent la chose comme fort naturelle. L'envoyé secret, charmé du personnage important qu'il allait être, prit ses instructions et pouvoirs, et partit fort content, après avoir embrassé sa femme, en lui disant de se bien divertir dans les bals, et de tâcher de se mettre mieux avec Son Altesse.

On commença les fêtes par un carrousel où M. de Savoie commandait le quadrille des Turcs, et l'on trouva que l'habit ottoman lui allait à ravir. Le prince de Vaudemont conduisait les Arabes. Tous deux firent merveille aux jeux de toutes sortes: l'un gagna le prix à la bague, et l'autre l'emporta dans les courses. M. de Savoie se distingua surtout au jeu des portiques,

où il fallait enlever au galop des têtes de carton avec une lance. Les dames goûtèrent vivement ces beaux spectacles dont elles étaient fort sevrées, et les vainqueurs furent assez applaudis pour prendre goût à ces plaisirs. La douairière de Verrue, surchargée de fard et de colliers, était au premier rang sur l'amphithéâtre et tenait à son ombre la jeune bru, qui fut la seule à comprendre, par les regards de Son Altesse, que la fête se donnait pour elle.

Le second jour fut employé à courir le cerf, les hommes à cheval et les femmes en voitures couvertes. Cet exercice se prolongea jusqu'à la nuit. Le gibier avait mené la cour à dix lieues de Turin, et il arriva qu'on fut obligé de coucher dans une maison de plaisance de Son Altesse. Des chariots avaient apporté le nécessaire pour les repas, en sorte qu'on ne manqua de rien. Le château était assez grand pour contenir tout le monde, et comme on s'était beaucoup fatigué, on se mit au lit en quittant la table. M^{me} de Verrue trouva qu'on l'avait logée dans une pièce fort retirée à l'extrémité des bâtimens; mais le maréchal des logis ayant écrit son nom sur la porte, elle n'osa point demander un autre appartement. D'ailleurs, en examinant cette chambre, elle vit partout de bons verroux et ne s'effraya plus de l'isolement.

La comtesse, après avoir achevé sa toilette de nuit, renvoya ses femmes et s'enferma prudemment. Elle s'agenouilla ensuite sur un prie-dieu; où elle récita dévotement ses prières à demi voix. L'idée lui vint d'y ajouter quelques mots sur les dangers qu'elle avait entrevus dans l'avenir; mais elle s'arrêta comme si elle n'eût point jugé qu'il fallût encore parler à Dieu et aux saints de choses aussi incertaines. Dans ce moment, une porte cachée s'ouvrit dans les boiseries, et M. de Savoie se trouva debout en face d'elle.

— Au nom du Ciel! madame, s'écria le prince, n'avez aucune crainte. Ce ne sont pas de mauvais desseins qui m'amènent. Je vous aime, il est vrai, mais je ne vous respecte pas moins, et vous le comprendrez tout à l'heure.

— Vous employez un étrange moyen pour me prouver votre respect, répondit la comtesse avec fierté. Si vous voulez que je vous croie, il faut que Votre Altesse se retire à l'instant.

— Laissez-moi le loisir de m'expliquer, madame, reprit le

duc , et vous allez reconnaître qu'il y a dans ma conduite plus de délicatesse que vous ne pensez. Les princes ont le malheur de ne rien pouvoir faire sans que mille regards examinent leurs actions. Si je vous avais recherchée publiquement, la médiocrance n'eût pas manqué de s'exercer à vos dépens, car le vulgaire s' imagine sottement que nos désirs n'ont point d'obstacles. J'ai fait à votre réputation le sacrifice de trois mois de silence et de tourments cruels; mais il fallait bien finir par vous apprendre ma passion : c'est pour amener cette entrevue que j'ai donné des fêtes et conduit ici ma cour. Ne voyez donc dans ma présence à cette heure qu'un moyen naturel de vous entretenir sans témoin et sans danger pour votre honneur.

— Mais si une pareille démarche était connue, monseigneur, je serais perdue sans ressource !

— Aussi ai-je pris toutes les précautions nécessaires pour qu'elle demeure secrète. Je n'ai point voulu employer l'entremise des tiers et des messages. Personne au monde n'a reçu mes confidences; c'est à vous seule que j'ai voulu parler. N'est-ce pas agir mieux que les princes ne font d'ordinaire, et n'aurez-vous pas quelques égards pour tant de ménagements ?

— Eh bien ! monseigneur, je reconnaitrai ce que vous appelez des ménagements par une réponse franche. Je suis d'une famille où l'on se conduit honnêtement. Lorsque j'ai quitté M. de Luynes, mon père, j'ai promis de faire en sorte qu'on parlât bien de moi, et je vous le déclare, je mourrais de confusion s'il pouvait un jour fixer sur sa fille son terrible regard en disant : « Jeanne, vous avez manqué à vos promesses et mis une souillure sur mon nom. » Outre que vous auriez à combattre une vertu orgueilleuse, monseigneur, vous vous adressez à un cœur indifférent pour vous, car j'aime mon mari, et pour lui demeurer fidèle je n'ai à surmonter nulle séduction. L'idée de jouer le rôle honteux de maîtresse avouée d'un prince me fait horreur. Croyez-moi, n'attendez point pour vaincre cet amour qu'il soit devenu plus fort, et renoncez à vos projets : ils ne peuvent engendrer que des malheurs. Que cette conversation soit la dernière entre nous sur ce sujet, et si ma reconnaissance a quelque prix aux yeux de Votre Altesse, elle sera aussi grande que le sacrifice l'aura mérité.

— Je voudrais vous satisfaire, madame, répondit le duc ; mais dépend-il de moi de ne point vous aimer, et du moment que je vous aime, pourrai-je m'empêcher de vous le dire et de vous en donner des preuves ?

— Et moi, monseigneur, je fermerai l'oreille à vos discours, et je n'aurai point de regards pour ces preuves d'un amour auquel je ne puis répondre.

La figure du prince devint fort sombre, et des lueurs sortaient de ses yeux tandis qu'il répétait plusieurs fois en marchant avec agitation :

— Elle me mettra au désespoir !

Mais ces signes de mauvais augure inspirèrent plus d'impatience que de frayeur à la comtesse.

— Monseigneur, dit-elle d'une voix tremblante, craignez d'en venir à des violences contre ma personne. Je ne survivrais pas d'un jour à mon déshonneur.

— Grand Dieu ! s'écria le duc, de quoi donc me supposez-vous capable ? Je ne suis point un scélérat, madame, et c'est contre moi-même que ma douleur se tournera.

Jeanne de Luynes sentit qu'elle venait d'offenser injustement M. de Savoie :

— Hélas ! reprit-elle avec douceur, je suis aussi affligée de vos peines que des embarras où va me jeter ce funeste amour. Je vous en conjure, monseigneur, renoncez à moi ; cherchez ailleurs les plaisirs auxquels votre mérite et vos belles qualités vous donnent tous les droits du monde, et ne vous obstinez pas à vouloir une personne qui ne peut vous appartenir, lorsque cent autres beautés sont prêtes à vous offrir ce que vous souhaitez.

— Eh bien ! dit le prince tristement, j'essayerai de vous obéir ; mais jamais une autre n'occupera la place que vous avez dans mon cœur.

— Que je suis aise de voir Votre Altesse aussi raisonnable ! Je prierai le Ciel qu'il soutienne votre courage.

— Adieu, madame ! ne vous y trompez point, je vais être le plus malheureux des hommes.

Malgré la honte qu'il y a toujours, dans la passe galante où s'était mis le prince, à faire retraite devant une femme sans avoir gain de cause, M. de Savoie sortit comme il était venu,

par la porte dérobée ; mais ses idées ne prirent point le tour qu'il avait promis de leur donner , et quand le soleil parut , il était encore debout , songeant de toutes ses forces à quelque moyen de toucher ce cœur inabordable auquel il avait plus envie de plaire qu'auparavant. De son côté, Jeanne de Luynes, troublée par cette aventure et prévoyant qu'elle n'était point au bout de ses dangers , passa la nuit à demander secours à Dieu , et jura de se défendre avec autant de fermeté que le duc avait résolu d'employer de persévérance dans ses attaques.

Le lendemain , qui était le dernier jour des fêtes et le plus beau , la comtesse , de retour à Turin , prétexta une douleur de tête et resta enfermée. Elle eut le courage de renoncer aux danses et ne soupira qu'à peine deux ou trois fois en regardant ses robes de bal , puis elle se mit au lit dans l'instant où les plaisirs commençaient. La donairière de Verrue était furieuse de ce contre-temps , car elle avait employé une semaine à donner à sa bru de bons avis pour faire la conquête du prince. Elle comptait sur cette belle occasion , et lorsqu'il lui fallut paraître seule à la cour , elle en prit un air si maussade que M. de Savoie devina de loin ce qui arrivait.

— Je vois que nous n'aurons pas M^{me} de Verrue , dit le prince.

— Elle supplie Votre Altesse de l'excuser , répondit la douairière ; une indisposition...

— Nous connaissons ces maladies-là : c'est une continuation de ce mépris dont la comtesse fait profession pour nous.

— Du mépris ! s'écria la vieille dame. Sainte Vierge ! si je le croyais , je la renierais pour ma bru et je la renverrais en France. Et où aurait-elle pris cela ? ce n'est pas parmi les Verrue , qui sont des serviteurs éprouvés de Votre Altesse.

— Ne vous effrayez point ; nous permettons à la comtesse de trouver nos fêtes sans agrément auprès de celles de Versailles. Nous serons plus favorisé peut-être une autre fois.

Le prince laissa la donairière fort rouge et fort essoufflée de ces apostrophes sanglantes. Elle en murmura entre ses dents toute la nuit. M. de Savoie n'était guère plus content qu'elle. En dépit de son pouvoir sur lui-même et du masque dont il savait couvrir ses passions , on vit bien qu'il avait des épines dans l'imagination , mais on était à cent lieues d'en savoir la cause.

Les danses n'étaient pas terminées, quand la douairière rentra chez elle et courut au lit de sa bru pour lui conter ses peines et la quereller fort aigrement. Elle lui en fit tant de bruit pendant trois heures, qu'elle lui procura véritablement un feu de tête abominable.

Comme le prince ne manquait jamais à envoyer chez les dames qui étaient malades, il choisit pour messenger auprès de la comtesse un gentilhomme du pays de Bavière, qui remplissait ponctuellement ses commissions et qui n'eût voulu pour rien au monde ajouter ou supprimer un mot au discours qu'il avait à porter.

— Monseigneur, dit-il à madame de Verrue, a beaucoup regretté que votre tête fût assez mal disposée pour le priver du plaisir qu'il se promettait à vous voir. Le désir qu'il avait de vous être agréable lui semblait mériter plus de succès et une meilleure récompense.

— Vous l'entendez, ma bru, s'écria la douairière; peut-on dire les choses plus obligeamment? Et vous osez croire que Son Altesse est mal disposée pour vous! Allez, vous êtes une imprudente et une ingrate.

A quelque temps de là il y eut encore des danses au château, et cette fois M. de Savoie prit ses mesures pour que la comtesse n'y manquât point, en la priant de figurer dans un quadrille de costumes. C'était une faveur qu'elle ne devait pas songer à refuser, sous peine de convertir sa maison en enfer et tous les Verrue en autant de diables acharnés contre elle. Les bergeries étaient fort de mise alors. Le chapeau de fleurs et la robe relevée allaient admirablement à la comtesse, c'est pourquoi elle se consola un peu de la violence qu'on lui faisait par le grand effet que produisit sa beauté. Son entrée de ballet fut un triomphe. La crainte où elle était que le succès ne vînt à augmenter l'amour du prince, répandait encore sur elle ce charme inexprimable et particulier que donnent la pudeur et la modestie. Les hommes parlèrent dans le phébus du jour de leurs cœurs transpercés d'outre en outre et des traits de Cupidon. Les rimeurs s'exercèrent au madrigal, et, pendant toute cette nuit joyeuse, les yeux noirs de Jeanne de Luynes furent comparés à des étoiles; son regard fut plus doux que le velours; son front eut la blancheur de l'albâtre; ses lèvres l'éclat du corail; ses

dents furent des perles fines, et ses doigts de l'ivoire tourné par les mains des dieux. M. de Savoie était le seul qui ne dît mot ; mais dans un instant où la comtesse le regardait avec un air d'inquiétude que sa bonté d'âme faisait ressembler à de la tendresse, on vit le prince pâlir et chanceler comme un homme blessé par une arme invisible. On l'emporta à demi évanoui, et cette indisposition fut attribuée à la chaleur qui régnait dans les appartements.

Lorsqu'elle rentra chez elle, M^{me} de Verrue comprit devant son miroir qu'elle avait dû en effet porter au comble l'incendie qui dévorait le cœur de Son Altesse ; elle se plaignit intérieurement du malheur de ne pouvoir pas être belle sans que cela fit des ravages, puis elle se mit au lit, où elle rêva des quadrilles et de son chapeau de fleurs.

Pendant ce temps-là, le prince, plongé dans une sombre tristesse, laissait aux portes ses gentilshommes et ses chambellans. On ouvrit enfin aux grandes entrées, et le coucher se passa fort silencieusement ; mais tout à coup Son Altesse jeta ses cheveux (1) avec colère à l'autre bout de la chambre, et s'écria :

— Il faut que cela ait une fin !

Et les courtisans, ne sachant à quoi attribuer cette brusquerie, pensèrent que le royaume de Savoie allait rompre l'alliance avec Louis XIV et se tourner du parti de l'Espagne.

III.

En parlant ainsi, le jeune roi de Piémont faisait selon la mode des princes habitués à voir tout céder à leurs désirs ; mais il oubliait qu'il n'est pas de monarque assez puissant pour disposer d'une vertu qui ne veut pas se rendre. L'amour est comme la grâce céleste : c'est un dieu qui le fait descendre dans les cœurs, et tant qu'il n'y est point venu, le bouleversement d'un empire serait encore sans effet ; le prince devait l'apprendre à ses dépens.

(1) On ne se servait pas du mot de perruque du temps de M. de Savoie.

Pour une fois qu'elle était allée aux fêtes, M^{me} de Verrue avait fait sagement de se divertir et d'être aussi jolie qu'elle pouvait, car le lendemain elle s'éveilla ayant à son chevet tout le cortège imposant de la prudence, de la raison et des scrupules, qui lui prouvèrent, pendant trois heures qu'elle mit à réfléchir, la nécessité de ne plus s'exposer aux dangers des plaisirs. Quoi qu'il dût lui en coûter beaucoup à son âge de garder le logis au bruit des violons, elle résista obstinément aux invitations et aux prières. Les carrousels, les jeux et les ballets se succédèrent sans qu'elle y voulût paraître. Le prince eut beau envoyer des parlementaires et les Verrue gronder jusqu'à la rage, elle fit la malade et ne bougea de sa chambre. Cependant, comme la privation d'air et d'exercice aurait pu nuire à sa santé, la comtesse demanda la permission de se rendre à la campagne, dans l'un de ses châteaux. La douairière, devinant aussitôt qu'il y avait une mauvaise volonté cachée, entra en fureur.

— Vous n'irez point à la campagne, disait-elle à sa bru ; vous fuyez la cour par méchanceté pure, pour nous brouiller avec Son Altesse et faire tort à votre mari. Cette conduite n'est point d'une personne honnête, et nous saurons vous contraindre à l'obéissance.

— Je vois bien, répondit la comtesse, que le moment est venu de vous tout dire. Apprenez, madame, que le prince est amoureux de moi, qu'il me l'a déclaré depuis longtemps, et que je fuis le château pour me dérober à ses poursuites.

La douairière eût désiré ardemment que M. de Savoie aimât sa bru pour tirer un admirable parti de la passion du prince ; mais ce surcroît de bonheur l'eût tant réjouie qu'elle n'osa point l'espérer.

— Voilà encore de vos extravagances, s'écria-t-elle ; vous vous mettez cela en tête pour faire l'importante. Monseigneur ne songe point à vous.

— Je vous assure, madame, que c'est la vérité. Je vous répéterai toutes les paroles de Son Altesse, et vous verrez que ma conduite n'est que prudence et honnêteté.

Jeanne de Luynes raconta tout ce qui s'était passé entre elle et le prince ; mais la douairière feignit de n'en rien croire, et répéta que c'étaient des chansons.

— Le grand dommage, disait-elle, quand Son Altesse vous ferait la cour ! Vous avez donc bien peu de vertu, si vous ne pouvez entendre quatre mots de galanterie sans trembler ? Mais cela n'a pas de vraisemblance, et je croirais plutôt que vous voulez attirer l'attention de monseigneur.

Ces paroles injurieuses ouvrirent encore la source des larmes, qui coulèrent à grands flots sur les belles joues de la comtesse. La guerre ne se met point ainsi dans une famille sans qu'il en transpire quelque chose au dehors. Les valets en causèrent entre eux ; le bruit gagna les maisons du voisinage ; il s'en alla jusqu'aux basses-cours du château, d'où il monta peu à peu dans les galeries et s'en vint tomber un matin dans l'oreille du prince. La nouvelle méritait qu'on y prît garde, car tous les moyens sont bons pour un amant d'arriver à ses fins.

— Ce que mes respects et ma constance n'ont pu gagner, pensa M. de Savoie, c'est la sottise des Verrue qui me le donnera.

Depuis ce moment, le prince ne songea plus qu'à bien alimenter le feu des querelles et pousser la douairière à tourmenter sa bru. Quand la vieille dame arrivait toute seule au château, il lui demandait en plaisantant si son fils était marié, comment étaient les dames de France, ou si M. de Luynes avait défendu à sa fille de voir la mauvaise compagnie ; ces malices mettaient la douairière au désespoir et lui donnaient des rougeurs dont on riait encore pour augmenter son dépit. Bientôt il ne se passa plus un jour sans qu'il y eût des pleurs et des crises de nerfs chez les Verrue.

La comtesse avait écrit secrètement à son mari pour se ménager un appui contre les tyrannies de la famille. Elle lui exposa tout ce qui arrivait, sans pourtant mentionner l'entrevue nocturne avec le prince, parce que ce sont là des choses que la plus honnête femme ne dit point à un mari. Elle tâcha de lui faire bien entendre que c'était pour son honneur qu'elle bataillait ainsi, et qu'il la devait soutenir ; elle s'y prit adroitement pour garder le milieu entre le danger de trop effrayer le comte et celui de ne le pas toucher assez au vif ; mais M. de Verrue n'avait pas toujours son intelligence à ses ordres. Il lut tout cela sans en voir le but, et s'imagina seulement qu'on se querellait chez lui pour de petites galanteries sans conséquence. Il ré-

pondit légèrement qu'il se fiait à la vertu de sa femme; qu'il la priait d'aller au château et de faire bon visage à Son Altesse; que si le prince était vraiment amoureux, il ne convenait point d'en avoir l'air trop fâché, pourvu que le monde n'en parlât pas d'un ton à endommager la réputation de la comtesse. La douairière écrivit de son côté à son fils, et lui remontra qu'il la devait aider. L'ordre arriva de Madrid, en bonnes formes, d'obéir aux volontés de la belle-mère, et Jeanne de Luynes comprit alors qu'il n'y aurait plus de tranquillité pour elle si le Ciel ne venait à son aide en lui inspirant quelque résolution extrême. Il y vint en effet, mais de la plus triste façon du monde. La comtesse, accablée par les soucis et l'inquiétude, fut prise d'une fièvre ardente. Comme le médecin qu'elle fit appeler lui donna des soins fort longtemps, cet homme, qui avait du mérite et du savoir, gagna insensiblement sa confiance. Elle l'instruisit de tout ce qui avait amené son mal, et lui demanda secours contre ses oppresseurs. Le médecin fut touché du malheur et des dangers de cette aimable personne, et lui promit de la servir autant qu'il le pourrait.

Quand la comtesse fut mise en état de convalescence, M. de Savoie, pensant à profiter de l'ennui où elle devait être, eut soin d'envoyer auprès d'elle une certaine dame qui se chargeait des messages amoureux du prince, et qui faisait à son service un fort vilain métier. Cette femme représenta maintes fois à M^{me} de Verrue tout ce qu'elle gagnerait à rompre avec une famille dont il n'y avait pas d'apparence que la sottise et la méchanceté pussent jamais s'amender. Elle lui démontra que sa position ne ferait qu'empirer avec le temps; qu'elle serait condamnée à vivre parmi des gens grossiers incapables de l'aimer et de la connaître; qu'elle y mourrait bientôt de consommation, ce qui était un sujet de tristesse et de pitié pour le duc. A côté de ces peintures menaçantes on en glissait d'autres plus agréables. On parlait à la comtesse d'une vie libre et heureuse au milieu de la puissance et des plaisirs. On lui vantait le bonheur de se venger de sa famille par des faveurs et du mépris; l'avantage de donner des ordres au lieu d'en recevoir, et de gouverner un État, car le prince lui voulait soumettre toutes les affaires de son royaume. Si l'on pense que Jeanne de Luynes avait naturellement l'imagination vive; qu'elle avait à peine seize ans;

que l'ennui , à cet âge , est difficile à endurer ; que les Verrue ne lui laissent pas de relâche , même pendant sa maladie , et que l'esprit se ressent toujours de la faiblesse du corps ; on comprendra sans peine que ces discours tentateurs devaient porter un grand trouble dans cette jeune âme. La comtesse était perdue si le médecin qui l'assistait ne l'eût sauvée par ses conseils et sa protection. Il rassembla la famille et déclara que , si la malade n'allait point sur-le-champ prendre les eaux minérales de Bourbonne , elle n'échapperait point à la mort. Il fallut céder à l'ordonnance. La douairière avait un frère chanoine au chapitre de Chambéry , qui avait des rhumatismes ; on lui écrivit pour lui proposer de mener sa nièce , et comme il accepta , Jeanne de Luynes partit avec joie pour la France , en remerciant de tout son cœur le médecin qui la sauvait d'une catastrophe. Quoiqu'il eût bien senti d'où partait le coup , M. de Savoie n'avait point osé refuser la permission. Il donna congé pour trois mois , et la comtesse eut tant de plaisir à faire ce voyage , qu'elle était à demi guérie avant d'arriver à Bourbonne , en compagnie de son oncle . l'abbé Scalix ; c'est ainsi qu'on nommait le frère de la douairière.

M. de Luynes , qui ne savait rien encore des chagrins de madame de Verrue , apprit à la fois sa maladie , son rétablissement et son arrivée à Bourbonne. Il demanda au roi la permission de quitter Versailles pour deux semaines , et s'en vint rejoindre la comtesse. Le vénérable duc reconnut , à la manière dont sa fille pleurait en l'embrassant , qu'elle avait le cœur fort accablé.

— Je vois , lui dit-il , que mon enfant a bien des confidences à me faire , mais j'espère qu'elle n'a rien sur la conscience dont je dois m'inquiéter.

— Rien assurément , répondit madame de Verrue , votre honneur et le mien sont encore saufs , mais je ne puis vous taire qu'ils ont couru de grands risques.

La comtesse fit alors un récit complet de tous les maux qu'elle avait endurés , des importunités de M. de Savoie et des persécutions de sa famille. Elle alla même jusqu'à dire avec sincérité les tentations qu'elle avait eues et le précipice où elle serait tombée tout récemment si le médecin ne l'eût préservée en commandant ce voyage à Bourbonne. M. de Luynes changea plusieurs fois de couleur en écoutant ce long enchaînement de

dangers et de tribulations. Il entra d'abord dans une terrible colère et répéta plusieurs fois :

— Je leur ôterai ma fille ! je la reprendrai de gré ou de force ! Ces misérables me la jetteraient dans le désordre !

Puis, sa grande sagesse triomphant bientôt de la passion, il sentit qu'une rupture ferait un scandale fâcheux, et qu'il fallait aviser à des moyens doux et secrets de mettre sa fille à l'abri des séductions. Il réfléchit longtemps, pesa le pour et le contre de chaque chose et s'arrêta enfin à la détermination suivante : Écrire des lettres à la douairière et au mari pour leur reprocher leur imprudence sans trop d'aigreur, mais avec la sévérité nécessaire ; gagner l'abbé Scalix et lui faire assez entendre la raison pour qu'il prît le parti de sa nièce contre le reste de la famille ; et si tout cela demeurait sans effet, enlever la comtesse et la ramener en France jusqu'à ce que M. de Savoie eût de l'amour pour quelque autre femme.

Ces projets étaient fort sensés, mais les meilleures choses rencontrent ici-bas de tels obstacles qu'on ne saurait trop s'étonner lorsqu'on voit les desseins d'un homme réussir sans que mille combinaisons s'en viennent à l'encontre. M. de Luynes avait un caractère des plus nobles, une volonté ferme, de l'éloquence et de la logique, et ce furent précisément ces qualités qui le firent échouer, car les Verrue étant tous des sots ou de méchantes âmes, il eût fallu leur parler le langage de la sottise, sans quoi on ne pouvait que les irriter. Dans sa lettre à la douairière, l'honorable duc reprochait avec modération à la vieille dame de n'avoir point voulu comprendre les scrupules de la comtesse et d'avoir pris pour de l'esprit de contradiction l'envie très-louable de bien garder l'honneur de M. de Verrue. Il assurait qu'il avait écouté sans prévention aucune les récits de sa fille, et qu'il avait reconnu dans les poursuites du prince toutes les apparences d'une passion d'autant plus dangereuse qu'elle se cachait avec plus de profondeur. Après avoir engagé la douairière à examiner cette affaire, et dit un mot d'éloges sur la prudence dont il croyait qu'elle ferait preuve à l'avenir, il ajoutait d'un ton qui annonçait une résolution inébranlable, que si, contrairement à ses espérances, on ne montrait pas plus d'égards pour les scrupules de la comtesse, rien au monde, ni les liens du mariage, ni la puissance d'un prince, ni la

crainte d'un éclat, ni les prières, ni l'opposition même de la force, ne l'empêcheraient de retirer sa fille d'une maison qui devait se croire honorée de tenir à un homme de son nom et de sa qualité.

Au lieu d'être saisie de respect et de remords en lisant cette lettre, la douairière chiffonna le papier en s'écriant que M. de Luynes était un impertinent. Toutes les chairs de son gros visage tremblèrent des grimaces qu'elle fit dans sa fureur, et le passage suivant de sa réponse vint apprendre clairement à l'honorable duc à quelles gens il avait affaire.

« Je sais assez, disait la vieille dame, comme il faut mener une jeune femme pour ne tenir compte des avis de personne. M. le duc n'a point songé que je suis la mère de M. de Verrue, et qu'il serait plaisant de me vouloir enseigner à garder l'honneur de mon fils. Nous ne désirons point un éclat; mais, s'il fallait en venir à cette extrémité, l'on verrait que la famille à laquelle M. le duc est allié ne le cède en rien à la sienne, ni pour le nom, ni pour la qualité, encore moins pour le crédit et la puissance. »

Nous ne parlerons point de la réponse que M. de Verrue fit aux nobles remontrances de M. de Luynes. La faiblesse et le défaut d'intelligence y éclataient si grossièrement, que le digne seigneur en soupira en disant tout bas :

— Voilà donc ce belître qui est l'époux de ma fille !

Mais il cacha son mécontentement à la comtesse, et lui laissa croire qu'il était plus satisfait de M. de Verrue que des autres. Désespérant de rendre le bon sens aux parents de son gendre, M. de Luynes voulut au moins tirer quelque parti de l'abbé Scalix. Il fit amitié avec lui pendant son séjour à Bourbonne, lui témoigna une confiance dont le chanoine se montra fort honoré; il plaida le plus doucement qu'il put la cause de sa fille sans mal parler de la douairière, et, quand l'abbé eut assuré qu'il serait désormais le champion de sa nièce, le duc ajouta aux discours bienveillants un petit avertissement capable de frapper une imagination de chanoine italien.

— Monsieur l'abbé, dit-il avec des yeux flamboyants, depuis vingt ans que je suis vieux, je n'ai point porté au tribunal de la confession un seul péché mortel; je n'ai employé mon courage et mes forces qu'à éteindre le reste de mes passions. Mais si

mon honneur et celui de ma fille recevaient un outrage, il n'y aurait pas de jeune homme plus ardent à la vengeance, plus implacable ni plus cruel que moi. J'ai trois fils qui ressemblent à leur père, monsieur l'abbé; il nous faudrait à chacun la vie d'un membre de votre famille, et je vous jure que, si vous manquez à vos promesses, votre sang lavera mes insultes.

En voyant une personne de cet âge et de ce caractère parler de la sorte et s'animer à ce point, l'abbé comprit que la menace ne serait pas vaine; il répondit en tremblant qu'il veillerait de son mieux sur la jeune comtesse, non point par crainte, mais par affection pure et par intérêt pour elle.

Le duc ne chercha plus à intimider M. Scalix pendant le reste de son séjour à Bourbonne, et quand ses devoirs le rappelèrent auprès du roi, il embrassa cordialement le chanoine, en lui disant qu'il lui aurait une reconnaissance éternelle de ce qu'il avait promis de faire, et qu'il s'en rapportait à son amitié. Il partit ensuite pour Versailles, le cœur un peu rassuré; mais il n'avait point soupçonné que l'oncle n'était au fond qu'un hypocrite et un débauché. M. de Luynes venait de jeter, comme on dit, la colombe dans les serres du vautour.

IV.

Le chanoine Scalix était de ces faux dévots comme on en voyait beaucoup alors. Il avait été fort libertin dans sa jeunesse, et il feignait d'être rentré dans les bonnes voies en remplissant exactement les pratiques de la religion; mais ce n'était qu'un masque dont il couvrait une vie aussi dissolue que le permettaient son âge et la grande peur qu'il avait de mourir. Il ne mettait ses soins qu'à bien déguiser sa perversité. Malgré ses cinquante ans, et les petites infirmités que lui donnaient les excès de table, il avait bon visage, des passions et point de scrupules. Il fallait toute la sottise des Verrue, qui connaissaient l'histoire de sa jeunesse, pour qu'on eût confié la comtesse à un pareil personnage. Dès le premier jour qu'il avait vu sa nièce, M. Scalix en était devenu amoureux et n'avait plus songé qu'aux moyens de faire cette belle conquête.

Avec une patience de dévot, notre homme n'avait visé d'abord qu'à gagner l'amitié de M^{me} de Verrue. Ce n'était point difficile, parce qu'elle avait le cœur bon, l'humeur douce et toutes les grâces de la petite jeunesse. De plus, elle le voulait avoir pour appui et défenseur, en sorte qu'elle répondait à ses caresses avec l'abandon d'un enfant. Le chanoine tint son jeu caché jusqu'au moment de retourner en Savoie, comptant sur les accidents de la route pour arriver à son but. On ne voyageait pas alors avec les commodités d'à présent. On ne faisait que peu de chemin dans un jour. M. Scalix, jugeant des autres par lui-même, s'imagina que les longueurs et les ennuis du voyage, joints à l'abstinence et aux feux de la jeunesse et du sang, rendraient les tentations plus fortes; mais ces choses-là n'ont pas un grand empire sur une imagination innocente. Pendant la première journée de marche, le chanoine ayant risqué des discours à double entente, sa nièce n'y prit pas garde et ne s'aperçut aucunement des équivoques. Il voulut alors parler plus clairement; mais il vit un étonnement si profond sur le visage de la comtesse, qu'il se mit à balbutier et à changer de langage. Ce mauvais succès lui apprit qu'il avait affaire à une vertu de bon aloi, et il tourna ses batteries d'autre manière en formant le dessein de prendre la citadelle par quelque trahison nocturne.

Vers le soir du sixième jour, nos voyageurs ayant passé la frontière de Savoie, M^{me} de Verrue devint fort triste en pensant aux nouveaux tourments qui l'attendaient dans la famille de son mari.

— Ma chère nièce, dit le chanoine, je gage que j'ai deviné ce qui vous chagrine et vous rend rêveuse : vous quittez la France avec des regrets et vous croyez que l'on va vous persécuter encore à Turin; mais vous ne songez point que je suis là pour vous défendre. Ne craignez donc rien et prenez confiance dans ma tendresse pour vous. Je ne retournerai point à mon chapitre que je ne vous aie raccommodée avec M^{me} la douairière, et que l'on n'ait bien promis de ne plus vous importuner.

Ces paroles et d'autres non moins paternelles adoucirent peu à peu le cœur de la comtesse. Elle versa des larmes de reconnaissance et embrassa l'oncle sur la joue afin de le mieux remercier. On était alors au pont de Beauvoisin, et l'on s'y arrêta pour coucher dans une méchante auberge où l'on se fit servir à

souper. M. Scalix, qui avait des provisions, tira du carrosse des pièces de gibier, du vin de plusieurs sortes et des friandises, car il voulait, disait-il, que sa nièce fit bonne chère avec lui pour chasser les sombres pensées de tout à l'heure.

Madame de Verrue, prenant la belle humeur où était son oncle pour l'envie de lui complaire et de l'arracher à ses craintes, y voulut répondre de son mieux en montrant aussi quelque gaieté. Le froid et les fatigues du chemin se dissipèrent devant un grand feu qu'on alluma, et son appétit de quinze ans se joignant à cette heureuse disposition, elle voulut tenir tête au chanoine en faisant honneur au souper. De son côté, M. Scalix se mit en frais d'esprit, conta des histoires et remplit souvent les verres. Il versa traîtreusement du vin dans lequel étaient mêlées des liqueurs fortes, si bien que madame de Verrue était troublée par les fumées du repas. Elle le dit à son oncle, qui se mit à rire et l'excita davantage en portant les santés de MM. de Luynes les uns après les autres.

A travers le désordre de ses idées, la comtesse conçut des soupçons sur les intentions du chanoine, en voyant qu'il ordonnait à ses valets de s'aller coucher et de le laisser avec elle. Des mots imprudents qui échappèrent à M. Scalix, et un certain éclat qui brillait dans ses yeux, achevèrent d'éclairer madame de Verrue. Elle prit sur la table un couteau qu'elle cacha dans sa robe, et se retira dans la chambre qu'on lui avait préparée. L'action du vin sur les sens de la comtesse ne tourna point selon les désirs du chanoine. Au lieu de s'effrayer de l'isolement où elle était et de l'impossibilité d'appeler du secours en cas d'attaque, elle compta sur elle-même, et, posant son couteau à portée de son bras, elle s'assit dans un fauteuil et attendit résolument. Les portes étaient mal jointes et les serrures ne tenaient à rien. M. Scalix n'eut pas grand-peine à s'introduire par force dans l'appartement de la comtesse; mais au lieu de trouver sa nièce au lit, plongée dans le sommeil ou affaiblie et malade, le chanoine fut bien surpris de la voir debout au milieu de la chambre, tenant son arme dans la main.

— Voilà donc enfin votre masque arraché, lâche suborneur, s'écria madame de Verrue avec indignation; mais c'est la mort que vous allez trouver ici.

M. Scalix, pris à son propre piège, mit les deux genoux en

terre et voulut déclarer son amour en personnage de roman ; mais on réussit mal à toucher le cœur d'une femme quand on est vieux et chanoine. Il n'alla point au bout de sa première phrase.

— As-tu perdu le sens , interrompit la comtesse , de croire que je puisse te regarder seulement lorsque je repousse les hommages d'un jeune et beau prince ? Ah ! vous me le ferez aimer par vos sottises et votre corruption.

— Oui , je suis un insensé , dit M. Scalix en pleurant. Je sais bien que vous ne pouvez aimer un pauvre fou qui n'a pour vous plaire que sa folie et son amour. Je sais bien que je suis un monstre à vos yeux , un traître qui abuse de votre confiance et de celle de votre père ; vous ne pouvez me rien dire que je n'aie pensé cent fois. Tuez-moi donc , la mort me sera douce de votre main.

— Je le ferai assurément , répondit la comtesse avec ce regard inflexible qu'elle tenait de M. de Luyne. Je vais te tuer si tu approches d'un pas. N'espère point que je faiblisse. Je percerai ton lâche cœur et je jetterai ton cadavre par cette fenêtre.

— Bon Dieu ! s'écria le chanoine effrayé , quelle femme vous êtes ! N'avez-vous aucune pitié pour le mal que vous causez ? N'est-ce point une chose assez triste que de voir un homme se damner pour vous comme je le fais ?

— Tu n'es qu'un imposteur , reprit la comtesse , une âme basse et corrompue. De la pitié ! je n'en ai point pour un misérable comme toi. Tu ne m'inspires que du dégoût. Sors de ma présence , car je te jure sur ma vie que tout ceci va finir mal pour toi.

Cette fois , M. Scalix , en voyant sa nièce s'avancer vers lui l'arme haute , fut saisi de terreur et gagna lestement les escaliers.

Après avoir montré ce grand courage et fait ainsi violence à son naturel , M^{me} de Verrue sentit le cœur lui manquer une fois que le danger fut passé. Elle se jeta épuisée sur son lit , et pleura chaudement en priant le Ciel de la retirer d'un monde où elle n'avait plus que des ennemis. Si le chanoine fût revenu à l'assaut dans cet instant , il l'eût trouvée hors d'état de se défendre ; mais le pauvre homme était lui-même en proie au

désespoir. Nous savons bien qu'il n'est personne de moins intéressant qu'un vieux chanoine libertin, et s'il eût réussi dans ses abominables desseins, c'eût été grand dommage; cependant quiconque eût pu voir le lendemain la confusion de M. Scalix, lorsqu'il remonta en carrosse auprès de sa nièce, eût éprouvé quelque pitié. Nos voyageurs achevèrent leur route dans une situation fort pénible. La comtesse tint sa tête à la portière le plus longtemps qu'elle put, et ses regards ne se tournèrent pas une fois sur son oncle. On alla ainsi jusqu'à Turin, et malgré les ennuis qui l'attendaient, M^{me} de Verrue sentit presque de la joie en rentrant dans cette maison qu'elle redoutait si fort en quittant la France.

Les lettres de M. de Luynes n'avaient pas donné à la douairière d'autres sentiments; mais la vieille dame imagina de changer entièrement ses manières d'être à l'égard de sa bru. Elle ne lui parla plus, la traita comme une étrangère, et, sans la contrarier en rien, elle fit en sorte que la comtesse trouvât dans son silence des reproches aussi fâcheux que tous les discours du monde. Les autres Verrue formèrent une ligue avec elle. On ne disait mot à Jeanne de Luynes, à moins qu'on n'y fût contraint, et c'était avec une politesse au travers de laquelle on voyait bien la colère et l'aversion. La comtesse ne s'en embarrassa guère dans les premiers jours. Elle crut d'abord qu'elle pourrait aisément demeurer indifférente aux airs glacés de gens qu'elle n'aimait point; mais c'est une chose qui finit à la longue par devenir insupportable que d'avoir sans cesse autour de soi des visages contraints et boudeurs.

Pour rendre justice à chacun selon son mérite, nous devons dire que M. Scalix se conduisit généreusement en cette occasion. Il aurait pu conserver de son mauvais succès une haine implacable et le désir de la vengeance, mais, une fois qu'il eut renoncé à faire agréer son amour, il voulut réparer ses torts autant qu'il se pouvait. Il se rangea du parti de sa nièce, intercéda pour elle auprès des Verrue, et leur fit honte de leurs méchants procédés. S'il ne gagna rien sur cette odieuse famille, ce ne fut pas du moins sans avoir fait de son mieux, et comme les crimes de l'amour trouvent grâce plus vite que d'autres auprès des femmes, le chanoine obtint son pardon, mais tacitement, car la comtesse n'eût risqué pour rien au monde de

rallumer le feu. Par malheur, ce ne furent que de bonnes intentions sans résultat, parce que les Verrue n'étaient pas gens à s'adoucir, et que d'ailleurs M. Scalix fut obligé de retourner à son chapitre de Chambéry.

Les fêtes avaient continué sans interruption à Turin. On ne priait plus M^{me} de Verrue d'y paraître ; mais à chaque fois qu'on avait dansé à la cour, la douairière commandait à la famille entière de prendre ses mines les plus sombres. On ne parlait à l'heure des repas qu'en italien et le moins qu'on pouvait. Si l'un des Verrue, oubliant ses instructions, adressait la parole à la comtesse, la douairière l'interrompait aussitôt par un geste ou un regard. Après deux mois passés ainsi, Jeune de Luynes sentit que sa patience était à bout, et se déclara formellement à elle-même que c'était assez. On verra au suivant chapitre que ses ennuis étaient près de finir, mais non pas de la manière qu'elle l'espérait pour sa vertu et sa réputation.

V.

Si M^{me} de Verrue était à plaindre, le duc de Savoie, de son côté, menait de tristes jours. L'amour lui tenait au cœur plus fortement que jamais, et l'obstination de la comtesse lui donnait plus de soucis que les princes ne sont habitués à en supporter ; ses espions le tenaient au courant de la vie de sa maîtresse. Soit qu'il fût ému de compassion pour les maux qu'elle endurait, soit que les difficultés fussent plus grandes qu'il ne l'avait prévu, il voulut du moins, en renonçant à être heureux, toucher le cœur de son ingrate par un sacrifice éclatant.

Un matin, la douairière et sa bru étaient au salon, travaillant à l'aiguille sans se parler, lorsqu'un laquais entra précipitamment annoncer que Son Altesse traversait les vestibules avec sa suite. Elles coururent au plus vite vers le prince, et n'arrivèrent qu'au milieu des degrés pour le recevoir ; la douairière avait la tête perdue, en sorte que ce fut la comtesse qui prononça les phrases d'usage, non sans émotion, car elle comprit bien que le duc venait pour elle. M. de Savoie était accompagné d'une douzaine de ses courtisans, qui se rangèrent

derrière lui lorsqu'il eut pris place dans le fauteuil qu'on lui donna au milieu du tapis.

— Mesdames , dit Son Altesse avec beaucoup de gravité , la discorde est dans votre maison à cause de moi , et je viens faire en sorte qu'elle en sôit bannie. Pour vous montrer que je suis bien informé , je vous dirai en quel état sont les choses : l'on a dit que j'étais amoureux de vous , madame la comtesse ; vous avez cessé de venir à la cour pour cette raison ; madame la douairière de Verrue l'a trouvé mauvais et vous en a fait des querelles. On vous maltraite dans votre famille , et tout cela ne finira point si je n'y mets ordre. Ne vous alarmez donc pas , si je déclare hautement la vérité ; ce sera d'une façon qui mettra votre honneur à couvert et vous rendra en même temps la paix que vous souhaitez. Sachez tous que j'aimais madame de Verrue et que je l'aime encore , que je lui en ai fait moi-même la déclaration. Je n'ai point eu le bonheur de lui plaire. Ne voulant pas me donner d'espérances , elle a donc agi avec autant de sagesse que de cruauté , en refusant de venir aux fêtes que je donnais pour l'attirer au château. Les querelles de madame la douairière étaient injustes et tyranniques ; je la prie , si elle veut m'être agréable , de bien vivre à l'avenir avec la comtesse. Je pourrais me donner une apparence de grandeur d'âme , en disant que je suis guéri de mon fol amour , mais j'avouerai avec humilité qu'il n'en est rien encore. Les fêtes et les danses sont interrompues ; je quitterai Turin ce soir , et j'irai m'enfermer dans mon château de Rivoli , où j'espère retrouver bientôt le calme et la raison.

Le duc Victor-Amédée avait , dans ses airs et sa personne , quelque chose de royal et de solennel qui rehaussait singulièrement ses paroles. M^{me} de Verrue avait eu cent occasions de le remarquer , mais elle n'en fut bien frappée que dans ce moment où les discours de Son Altesse s'adressaient à elle. M. de Savoie se leva , et , repoussant son fauteuil en arrière , il ajouta en fixant sur la comtesse un regard plein de mélancolie et de dignité :

— Vous devez me connaître assez , madame , pour savoir que je n'ai pas coutume de dire mes sentiments au public ; si donc je ne fais plus mystère de ma passion pour vous , c'est une preuve que je renonce à vous plaire. Il n'y a point de mal à

inspirer de l'amour ni à en ressentir, quand on a le courage de le surmonter. Soyez heureuse à présent, c'est à moi qu'il appartient de souffrir.

Son Altesse fit un signe à ses gentilshommes, et sortit, laissant la douairière fort étourdie de ce qu'elle venait d'entendre. Quant à la comtesse, nous ne savons point d'où partit la flamme qui entra dans son cœur; mais, tandis que M. de Savoie prononçait les derniers mots qu'on vient de lire, elle crut voir en lui tout à coup le plus grand prince qui fût sous le ciel, et le plus digne d'être aimé. Ainsi cette âme si fière qui avait repoussé jusqu'alors toutes les séductions, déposa les armes aussitôt que celui qui l'assiégeait se fut décidé à la retraite. A peine eut-elle reconnu ce qui se passait en elle que les scrupules furent appelés à son conseil; ils lui donnèrent avis que l'amour qu'elle éprouvait devait être un motif de plus pour écrire à M. de Luynes de la venir enlever. Elle en demeura d'accord, mais elle n'en fit rien, et plus elle délibéra, plus l'amour prit de croissance, au point qu'en moins d'une heure, il chassa bien loin tout le reste, et fut seul maître de la place. Lorsqu'elle apprit que M. de Savoie était parti pour Rivoli, la comtesse versa des larmes d'attendrissement qui ne furent point sans douceur. En songeant aux jours passés, elle ne retrouva plus les belles raisons qui l'avaient soutenue dans sa résistance; elle maudissait ses cruautés, mais elle avait encore la pudeur d'une femme qui débute; elle se promit donc, de la meilleure foi du monde, de ne point aller au-devant du prince, et de l'aimer tout bas, sans lui faire connaître sa faiblesse, comme si ces choses-là pouvaient demeurer secrètes.

La douairière et les autres Verrue montrèrent la bassesse de leurs cœurs jusque dans le repentir qu'ils témoignèrent de leurs sottises. Ils tournèrent brusquement de la tyrannie à la plus extrême complaisance pour tous les désirs de la comtesse, et descendirent sans vergogne jusqu'à la flatterie. M^{me} de Verrue savait bien qu'ils ne l'aimaient point, et leurs caresses lui inspiraient autant de dégoût que leur méchanceté; le cœur lui manquait à l'idée de vivre et de vieillir au milieu de ces êtres lâches et détestables.

Huit jours étaient à peine écoulés depuis que M. de Savoie était à Rivoli, lorsque les Verrue imaginèrent d'employer à leur

profit le crédit de leur bru sur Son Altesse. Ils avaient un petit neveu sans fortune auquel il fallait donner pension, et, pour se défaire de cette dépense, ils le voulaient placer dans la maison du prince. On écrivit une demande au nom de la famille entière, et on pria la comtesse d'y joindre une lettre de sa main. Son Altesse, disait la douairière, ne saurait rien refuser à une personne qu'elle avait aimée tendrement. M^{me} de Verrue tomba de son haut à cette proposition inouïe; elle s'efforça de faire entendre qu'après avoir rejeté les hommages du prince, il serait imprudent et malséant de lui demander une faveur avant qu'il fût guéri de son amour, que c'était mettre vilainement à contribution sa générosité. Les Verrue, incapables d'aucuns sentiments délicats, prirent ceux de la comtesse pour de la mauvaise grâce, et crièrent par-dessus les toits qu'elle leur gardait rancune. Lorsqu'elle donnait pour motif de sa répugnance que M. de Savoie n'oserait pas refuser de peur qu'on ne lui supposât l'envie de se venger, la douairière ne voyait en cela qu'une plus grande certitude d'obtenir ce qu'elle souhaitait. Les querelles recommencèrent donc encore avec aigreur, et Jeanne de Luynes, n'étant plus secourue par une vertu inflexible, sentit qu'elle n'avait plus de forces contre ces nouvelles tribulations.

C'est une chose à la fois douce et rare que de triompher d'une position malheureuse en satisfaisant du même coup ses passions. Quelques minutes suffirent à la comtesse pour délibérer avec les scrupules de conscience; l'amour la tirant à lui d'une part, et de l'autre l'ennui la poussant, il fut bien vite arrêté dans sa tête qu'elle sortirait sur l'heure de la fange des Verrue.

— Vous le voulez, dit-elle à la douairière au plus fort des disputes; votre neveu sera chambellan de Son Altesse, je vous en donne ma parole.

Et sans discourir davantage, elle demanda ses chevaux et partit pour le château de Rivoli. On pourrait croire que dans ce moment qui allait décider du reste de sa vie, M^{me} de Verrue, jeune et presque enfant comme elle était, devait trembler étrangement et reculer avant de franchir l'abîme ouvert devant elle; mais elle avait dans ses volontés quelque chose d'irrévocable qui ne lui permettait plus ni craintes ni regrets aussitôt qu'elle

avait pris un parti violent. C'était la première fois qu'elle se livrait aux fougues de son imagination, et il lui avait fallu, pour amener cette crise, les terribles nécessités qu'on vient de lire; on verra plus tard comment cette énergie de caractère, en se développant avec l'âge, en fit un des plus fastueux esprits forts du XVIII^e siècle, sans pourtant lui rien ôter des grâces de son sexe.

Rivoli n'était qu'à deux heures de marche de la ville. Les chevaux coururent grand train, et quand le carrosse s'arrêta devant les degrés du château, Jeune de Luynes descendit d'un pied leste. Les amours du prince et leur mauvais succès n'étaient plus un mystère pour personne; toutes les portes s'ouvrirent, jusqu'au cabinet de travail, où M. de Savoie était seul. Le duc n'avait pas la fermeté d'âme de M^{me} de Verrue, car en la voyant paraître, il voulut courir à elle, et ses genoux fléchirent :

— M'aimez-vous encore? demanda la comtesse d'une voix ferme.

— Plus que jamais, répondit M. de Savoie.

— Eh bien! je suis à vous.

La force de tête ayant achevé son rôle, le cœur parla quelque peu à son tour, et M^{me} de Verrue se jeta dans les bras du prince. Comme l'excès de la joie est chose plus aisée à supporter que celui de la douleur, Son Altesse retrouva ses esprits et s'accoutuma bien vite à l'idée d'être l'homme le plus heureux du monde. De son côté la comtesse avait fait à l'avance tous les sacrifices; ils n'avaient donc plus rien à se demander ni à se refuser l'un à l'autre. Ils devinrent amants sans balancer davantage.

Le premier instant d'ivresse passé, Jeanne de Luynes, qui était sincère en tout, avoua naturellement au duc de Savoie qu'il devait la fin de ses scrupules à la sottise de sa famille, mais que sa défaite datait de plus loin. Elle assura que, si elle eût trouvé le cœur de M. de Savoie refroidi, elle eût pris sur-le-champ le chemin de la France.

— Quant à M. de Luynes, mon père, dit-elle, je sais que ma faute va le mettre au désespoir; je vous prie donc de faire en sorte qu'il ne me revoie jamais.

M^{me} de Verrue allait ajouter encore que le jour où elle perdrait la tendresse du prince serait le dernier de sa vie, et que

ce dessein était solidement encre dans sa tête, comme celui qui venait de l'amener à Rivoli ; mais elle pensa que c'étaient là de ces choses qu'on exécute et dont on ne parle point, attendu que les dire ne prolonge pas d'une minute la durée de l'amour. Elle eût été bien étonnée, si dans le moment où elle faisait si résolument le compte de l'avenir, on lui eût appris qu'elle changerait la première ; mais c'est le jour de sa mort seulement qu'une femme sait au juste combien de fois son cœur peut être le jouet de lui-même.

PAUL DE MUSSET.

(*La suite à un prochain numéro.*)



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Du Recensement des pauvres et des instructions de M. de Rémusat ; par M. Granier de Cassagnac.	5
Les Rochers ; par M. Edmond Leclerc.	17
Salvator Rosa. — La Musique, 1 ^{re} partie ; par M. Delécluze.	54
Mémoires d'un maître d'armes, suite ; par M. Alexandre Dumas.	61
Lady Roscove ; par M. J. Chaudes-Aigues.	199
De la situation de l'Algérie en présence d'une guerre européenne ; par M. B....	218
Épître à M. de Tocqueville ; par M. J.-J. Ampère.	251
Les ouvriers de Paris. — Lettres à M. le Ministre de l'intérieur ; par M. Granier de Cassagnac.	257
La Stratonice de M. Ingres ; par M. Ch. Lenormant.	250
Poésies. — L'Art ; par M. Ch. Coran.	262
Critique littéraire. — Œuvres choisies de Milton, traduction nouvelle. — Essais d'histoire littéraire, par M. Gérusez. — Mélanges de littérature ancienne et moderne, par M. Patin ; par M. A. Bussières.	265
— Marie-Antoinette devant le xix ^e siècle, par M ^{me} Simon-Viennot ; par M ^{me} M.	279
Sonnets et Chansons ; par M. N. Martin.	296
Femmes de la Régence. — III. Madame de Verrue ; par M. Paul de Musset.	300









